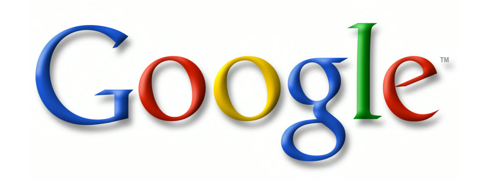








JOURNAL

D'ABDURRAHMAN GABARTI,

PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.



JOURNAL

D'ABDURRAHMAN GABARTI,

PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP., RUE DE SEINE, 14.

JOURNAL

D'ABDURRAHMAN GABARTI,

PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE EN ÉGYPTE,

SUIVI

D'un Précis de la même campagne,

PAR MOU'ALLEM NICOLAS EL-TURKI,

Secrétaire du prince des Druzes:

TRADUITS DE L'ARABE,

PAR ALEXANDRE CARDIN,

DROGMAN CHANCELIER DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE EN ÉGYPTE.

PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE JACOB, 19;

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,

RUE VIVIENNE, 2.

1838.



AVANT-PROPOS.

Petit-fils du célèbre orientaliste Cardonne, M. Alexandre Cardin, aujourd'hui drogman-chancelier du consulat-général de France en Égypte, s'est déjà fait connaître avantageusement dans la littérature orientale par la publication d'extraits pleins de charme et d'intérêt, traduits du roman arabe d'Antar.

Ces morceaux, insérés au *Journal asiatique* dans les cahiers de mars 1834 et juillet et décembre 1837, donnent incontestablement à leur traducteur le mérite d'avoir, un des premiers parmi nous, fait connaître le plus ancien comme le plus intéressant de tous les romans de la chevalerie arabe. M. Cardin a rendu, en outre, un véritable service aux orientalistes français, en cédant, il y a déjà plusieurs années, à la Bibliothèque du Roi le seul manuscrit du texte arabe d'Antar que possède cet établissement, et que, pendant son séjour en Syrie, il s'était occupé à faire copier et compléter par un des hommes les plus instruits du pays.

L'utilité et l'importance historique des deux relations de la campagne des Français en Egypte, par un musulman et un chrétien du pays, s'expliquent suffisamment par l'énoncé du sujet même. Après toutes les relations françaises qui ont paru de cette immortelle campagne, il n'était pas indifférent de connaître l'impression que ce grand événement avait produite dans l'esprit des Égyptiens, et quelle pouvait être leur manière de le raconter : c'est à M. Cardin que nous devons également la traduction de ces deux documents.

Le journal d'Abdurrahman-Gabarti, tenu par un musulman des plus instruits du Caire, et qui fut membre du divan pendant l'occupation française, mérite surtout, par l'étendue et les détails, de fixer l'attention des lecteurs.

En proie au fanatisme religieux et aux sentiments de haine dont il ne peut se défendre à l'égard des étrangers qui envahirent son pays, Abdurrahman adresse alternativement à ces derniers des reproches et des éloges que les faits et les circonstances semblent également justifier. Et, en effet, les complications de notre administration, si contraires à la simplicité orientale, les charges accablantes et multipliées de notre fiscalité, et notre imprudence à vouloir trop hâtivement imposer aux vaincus des usages contraires à leurs préjugés et à leur religion, telles furent les causes qui, selon l'auteur arabe, exaspérèrent les Égyptiens et occasionnèrent en partie la première révolte du Caire. Une politique mieux entendue s'efforça, il est vrai, de réparer dans la suite ces premières fautes; mais, pendant toute la durée de l'occupation française, les rap-

ports de nos militaires avec les femmes, et la licence qui avait été portée au dernier point, ne cessèrent d'indisposer contre nous toute la population musulmane.

Ces résultats qu'il importe de constater, ne fût-ce que pour en éviter le retour à venir, méritent toute l'attention des dépositaires de l'autorité française à une époque où le droit de conquête nous a rendus maîtres en Afrique d'un vaste territoire mahométan.

Du reste, si Abdurrahman se montre trop souvent injuste et calomniateur même, en attribuant aux Français des abus de pouvoir que ceux-ci ignoraient presque toujours, et qui, la plupart du temps, n'étaient que l'œuvre de quelques délégués chrétiens ou Cophtes, il ne s'en montre pas moins appréciateur impartial de tout ce que ces mêmes Français firent de grand et d'utile dans son pays. C'est ainsi qu'il énumère en détail les travaux importants qui furent achevés ou entrepris pour l'embellissement et l'assainissement du Caire. A l'occasion du procès de l'assassin du général Kléber et de ses complices, il préfère, et approuve hautement notre manière de rendre la justice. *Ceci*, dit-il, *est bien différent de la marche suivie chez nous, où l'on croit souvent pouvoir tuer un homme sans autre forme de procès.* Après le départ de notre armée, Abdurrahman ne put, en parlant des excès révoltants commis par les janissaires, se défendre d'exprimer l'opinion générale des habitants de l'Égypte à notre égard. *Ces excès*, dit-il, *furent tels*, *que tout le monde*, *et surtout les paysans*, *regrettaient les Français.*

La relation du chrétien maronite Mou'allem-Nicolas, bien qu'écrite avec toute la prudence et la

réserve qu'exigeait la position de l'auteur, ne dissimule pas les dispositions favorables des chrétiens de l'Egypte à notre égard. C'est surtout par sa comparaison avec le journal d'Abdurrahman-Gabarti et par l'importance de quelques aperçus, que ce document est digne d'intérêt. Mou'allem-Nicolas porte, au départ des Français (1801), la population de l'Egypte à cinq millions d'habitants; ce chiffre est bon à enregistrer, ne fût-ce que comme renseignement statistique de cette époque.

Après avoir traduit entièrement le journal d'Abdurrahman-Gabarti, M. Cardin, voulant autant que possible éviter des répétitions superflues, a cru devoir se borner à un simple abrégé de la relation de Mou'allem-Nicolas.

Chargé, en l'absence de notre confrère et ami M. Cardin, de suivre l'impression de ces deux traductions et d'en revoir les épreuves, mais devant également, d'après l'intention du traducteur, conserver à cet ouvrage le caractère de simplicité et de naïveté même du texte original, j'ai dû me borner à quelques rectifications de style et à de légers changements de rédaction que le traducteur eût sans doute effectués lui-même, s'il se fût trouvé sur le lieu de l'impression.

La négligence du style dans lequel les auteurs musulman et chrétien ont écrit ces deux relations, et le défaut si commun aux Orientaux de dénaturer les noms propres ou d'exprimer inexactement des idées étrangères à leur civilisation arriérée, pouvaient laisser des doutes sur le véritable sens de quelques passages de cet ouvrage. C'est dans le but d'obvier, autant que possible, à cet inconvénient,

que j'ai cru convenable d'ajouter quelques notes explicatives à celles dont M. Cardin avait déjà lui-même enrichi sa traduction. Celles de ces notes qui m'appartiennent en propre, portent toutes l'initiale de mon nom.

En résumé, ces deux relations, malgré tout ce qu'elles laissent encore à désirer sous le rapport de l'exactitude et de la rédaction, forment désormais le complément utile et presque indispensable de tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur l'expédition des Français en Egypte. Ce que M. Reinaud, de l'Institut, avait déjà si savamment exécuté, en traduisant, en 1829, l'histoire des Croisades par les Arabes, M. Cardin vient en quelque façon de le continuer pour une période moins étendue, il est vrai, mais non moins glorieuse de notre histoire militaire.

BIANCHI.

ERRATA

De la Relation d'Abdurrahman.

Pages.	*Lign.*	*Au lieu de*	*Lisez*
6	29	Baïra,	Bahira.
9		Fouat,	Fouah.
23	22	un,	une.
Id.	23	Belbis,	Belbeis.
27	8	lui,	qui.
33	16	Dugas,	Dugua.
Id.	28	Dugas,	Dugua.
46	26	Dugas,	Dugua.
51	30	Djezar,	Djezzar.
69	11	For,	Fouah.
72	14	*Cairat,*	*Khaïrât.*
83	23	Jonas,	Younous.
138	29	compagnie,	régiment.
140	3	Hauka,	Hanka.
144	23	vingt,	vinrent.
145	2	cheih,	cheikh.
149	25	habitans,	habitation.
150	3	ses ravages,	leurs ravages.
153	15	avec un,	ayant sous ses ordres un.
154	15	Nuroul-Emini,	Nuzoul-Emini.
165	34	Kou' Allem-Nicolas,	Mou'allem-Nicolas.
189	24	à qui cela lui plaît,	à qui lui plaît.
295	15	Nasrallak,	Nasrallah.
200	26	*après :* barbaresques et *supprimez le mot* guèbres.	
227	21	notre gouvernement,	votre gouvernement.
244	13	Racouda,	Raoudha.



JOURNAL

D'ABDURRAHMAN GABARTI,

PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE EN ÉGYPTE,

TRADUIT DE L'ARABE,

PAR ALEXANDRE CARDIN,

Drogman-chancelier du consulat-général de France à Alexandrie.

NOTE BIOGRAPHIQUE DU TRADUCTEUR SUR L'AUTEUR.

Je vais essayer de faire connaître l'auteur de ce journal par le résumé des renseignemens obtenus de sa famille.

Abdurrahman Gabarti, El-Akili de la secte Hanéfite (1), né au Caire en 1756 (heg. 1168) y mourut en 1825 (1240). Fils du cheikh Hassan, homme instruit et vénéré qui commença son éducation, il alla ensuite étudier à la mosquée d'Azhar. Il était déjà Hafiz (possédant le Coran par cœur) à l'âge de onze ans, et il n'en avait que vingt lorsqu'il perdit l'auteur de ses jours.

Le cheikh Murteda el-Zébeïda, disciple du cheikh Hassan, se fit un devoir de rendre au fils les leçons qu'il avait reçues du père. Abdurrahman d'ailleurs trouva des richesses scientifiques dans les nombreux et précieux manuscrits dont il avait hérité. Il parvint à se faire une brillante réputation et eut à son tour des disciples ; il les instruisait d'après la méthode du cheikh Hassan en cherchant à leur rendre l'étude agréable.

Abdurrahman avait une honnête aisance, il était d'un beau physique, d'un caractère grave et noble, jouissant de l'estime des grands et du peuple.

A l'arrivée des Français, il s'était retiré à Ebiar où il avait des propriétés ; il en fut rappelé; et, nommé membre du Divan, il sut

(1) C'est le nom du rit orthodose dominant parmi les Ottomans. B.

se faire considérer des chefs de l'armée. Après l'évacuation il ne s'occupa plus que de sciences (1).

Un des fils d'Abdurrahman, employé auprès de S. A. Méhémet-Ali-Pacha, ayant été assailli par des assassins dans le chemin de Choubra au Caire, pendant une nuit du ramazan 1823 (1238), mourut des suites de ses blessures. Abdurrahman le pleura tellement qu'il en perdit la vue et ne put lui survivre.

On voit par ce précis historique que le journal dont j'offre la traduction a été tenu par un des hommes les plus éclairés du Caire. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il écrivait jour par jour les événemens dont il était témoin, en y ajoutant ses réflexions.

Quoique membre du Divan, son ouvrage est loin d'être authentique; souvent même il dénature les faits : on ne peut lui en vouloir d'avoir jugé sur les apparences et d'après sa conviction. Combien de journalistes fort éclairés jugent encore comme cela.

Ce n'est donc point comme document historique qu'il peut intéresser le public. Le vif sentiment de curiosité que j'ai éprouvé à la vue de ce manuscrit, sentiment qui m'a porté à le traduire, sera, j'ose le croire, assez puissant pour le faire rechercher de beaucoup de personnes. On désirera connaître comment ce docte musulman, à travers le prisme des préjugés religieux et d'une ignorance complète de nos mœurs, a su apprécier les Français et leur rendre justice. Une foule de mémoires contemporains n'ayant pas l'originalité et le piquant de cette composition ont cependant trouvé des lecteurs.

J'entrevois encore un but moins frivole que la curiosité : si, en publiant en français la pensée intime d'un musulman du Caire sur notre expédition en Égypte, je parviens à prémunir mes compatriotes d'Alger contre cette dangereuse facilité qu'ont nos guerriers de fraterniser tout de suite avec les vaincus, je n'aurai pas à regretter mes veilles. La lecture du journal d'Abdurrahman fait faire plus d'une réflexion : on voit qu'il n'était pas séduit par les discours du général Bonaparte, qui cependant était un grand maître dans le genre persuasif de l'éloquence militaire.

Abdurrahman venait de l'entendre, et, après avoir consigné dans son journal les principaux traits de son discours, il ajoute : *Ce qui m'a le plus amusé, c'est quand il a dit : « Je suis l'ami des Musulmans et ne veux que le bien de l'Égypte. »*

(1) Ouvrages d'Abdurrahman : *Évènemens du Caire*, 3 v. — *Jurisprudence*, 1 vol. — *Arithmétique*, *Astronomie*, 1 vol. — *Commentaires sur un ouvrage de son père, intitulé* DES POIDS ET MESURES, 1 vol. — *Sur le style épistolaire*, 1 vol. (Note du Traducteur.)

L'attitude martiale du général Kléber lui en imposait davantage : *Celui-ci ne rit pas comme l'autre*, écrivait-il après sa première présentation au nouveau général en chef.

On voit aussi que l'apostasie du général Abdallah Jacques Menou ne lui inspirait que du dégoût.

Par la forme de journal que l'auteur a adoptée, il n'y a ni suite dans le récit, ni liaison entre les faits. Peut-être qu'en le rédigeant d'une autre manière et en retranchant ce qu'il y a de trop minutieux, on pourrait en faire une relation qui ne serait pas sans intérêt ; mais ce travail, en dénaturant l'ouvrage, lui ôterait beaucoup de sa bonhomie et de sa naïveté.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

La distance des lieux de la scène et l'importance des événemens politiques subséquens ont placé déjà loin de nous, l'histoire de la conquête de l'Egypte. Cette expédition nous semble aujourd'hui plus rapprochée du temps des croisades que de l'époque actuelle. Cependant le souvenir qui paraît s'éloigner des peuples de l'Occident devient de jour en jour plus précieux aux nations de l'Orient, en leur offrant à chaque instant des points de comparaison et des motifs de regrets.

Ce prélude étonnant d'un règne plus étonnant encore a été raconté par des hommes éloquens à même d'étayer leurs récits de documens authentiques et de renseignemens secrets. Leurs narrations brillantes étaient en outre accréditées par les succès du génie dont elles avaient révélé l'existence. Le Journal d'un Musulman du Caire et celui d'un Chrétien du Mont-Liban ne présentent pas autant d'attraits et de garanties ; mais sous un autre point de vue ils ne seront pas tout-à-fait dépourvus d'intérêt. Ces productions originales expriment naïvement l'impression que produisaient sur

un peuple étranger, trois nations accourues pour lui donner des lois, et quoique ces écrivains n'aient pas pu donner à la rédaction de leurs journaux toute l'exactitude et le développement nécessaires, on sera surpris de les trouver si voisins de la vérité. Dans ces deux écrits, la bravoure des Français brille de tout son éclat; mais leur penchant naturel à la galanterie, dégénéré en licence, semble faire insulte aux mœurs de l'Orient. Le fanatisme et l'indiscipline des Turcs y sont représentés avec horreur par le musulman même; l'auteur chrétien n'était pas à portée de signaler les désordres commis par l'armée du grand-vizir au Caire : on y voit les Anglais, habiles à profiter des discordes qu'ils avaient habilement suscitées, ne pas trop s'inquiéter de l'observation des traités.

Les auteurs n'ayant que très peu soigné le style de leur journal, on n'a pas cru devoir mettre le texte en regard de la traduction; les orientalistes pourront consulter ce texte arabe dans les manuscrits qui se trouvent à la bibliothèque du Dépôt de la Guerre.

Préface d'une traduction faite par ordre de sultan Selim III.

Quatre ou cinq ans avant l'avénement au trône de Votre Majesté Impériale, le plus grand des États de l'Europe, la France, était en proie à la guerre civile. Deux partis s'y faisaient la guerre : celui qui combattait pour la liberté ayant été vainqueur et s'étant défait du Roi dans la ville de Paris, changea tout l'ordre des choses jusqu'au nom des mois et des jours et plaça cinq personnes à la tête des affaires. Depuis lors la république, fondée sur la liberté, fut reconnue : beaucoup de chefs illustres soutinrent des guerres terribles pour la gloire de

cette république et s'occupèrent à la consolider par des traités. Ensuite, dans l'intention d'inquiéter les Anglais dans leurs possesions de l'Inde, la France fit choix de l'empereur actuel des Français et roi d'Italie, Bonaparte, alors l'un des conseillers de la république, pour commander une expédition en Égypte. Ce général s'embarqua à Toulon sur des bâtimens de guerre et arriva avec son armée à Alexandrie. L'amitié de la Sublime Porte avec la France étant depuis long-temps fondée sur des bases solides, ce fait parut un véritable songe.

L'an 1213, au mois de mouharrem (juillet 1798), la flotte française vint aborder à Alexandrie et s'empara de cette place à l'improviste.

Informée de cette violation, la Sublime Porte, envoya aussitôt S. A. Youssouf-Pacha avec une armée imperiale expédiée par terre et par mer. Elle parvint, par la grâce de Dieu, à délivrer les pauvres Égyptiens.

Abdurrahman-Effendi, fils du défunt cheikh Hussein-Djébréti, l'un des ulémas du Caire, resté dans cette ville pendant l'occupation des Français, consigna le récit de ces évènemens dans un livre écrit en langue arabe, intitulé : *Délivrance de l'Égypte par la sortie de la nation française.*

Votre premier médecin, Moustafa-Behdjet, ayant reçu l'ordre de traduire cette histoire en langue turque, l'a terminée par la grâce divine l'an de l'heg. 1222 (1807).

JOURNAL.

En 1213 de l'hégire (1798), commencèrent les guerres, les calamités, le bouleversement des affaires, les révolutions, enfin la ruine générale.

Le dimanche 10 de mouharrem (1) 1213, on reçut au Caire des lettres d'Alexandrie; tel était leur contenu : Le mercredi 6, dix vaisseaux anglais ont paru et ont été suivis de quinze autres; on ne savait ce qu'ils voulaient. On vit une chaloupe se détacher et s'avancer vers le rivage; elle était montée par dix hommes; ils mettent pied à terre et demandent à parler aux chefs de la ville. On les conduisit chez Séïd-Mouhammed-Kérim : « Nous « sommes Anglais, lui dirent-ils, nous cherchons les « Français qui sont sortis avec une flotte nombreuse; « nous ne savons pas de quel côté ils doivent se diri- « ger: ils viendront peut-être ici à l'improviste; seuls, « vous ne pourriez pas les repousser; nous venons vous « offrir notre appui. »

Séïd-Mehemmed-Kérim, soupçonnant quelque piége, rejeta leur offre avec dignité; les Anglais s'engagèrent à ne pas descendre à terre, disant qu'ils se contenteraient de protéger la côte, et demandant qu'il leur fût permis de faire de l'eau et d'acheter des provisions fraîches. Séïd-Mehemmed le leur refusa : « Ce pays, leur « dit-il, appartient au sultan mon maître, les Français « ni qui que ce soit n'ont rien à y voir. » Les Anglais partirent; leur flotte mit à la voile et disparut bientôt.

Cependant on écrivit au kiachef de Baïra de ras-

(1) Premier mois lunaire de l'année musulmane. B.

sembler les Arabes et de venir garder la côte. Ces nouvelles, répandues en Égypte, commencèrent à y jeter de l'inquiétude.

Le mercredi 13, de nouvelles lettres d'Alexandrie annoncèrent le départ de la flotte anglaise; la tranquillité fut rétablie; on ne pensa plus aux préparatifs de guerre. « Lors même que tous les Francs se réuni« raient pour attaquer ce pays, disait-on, ils ne pour« raient pas tenir devant nous, et nous les écraserions « sous les pieds de nos chevaux. »

Le mercredi 20 de mouharrem, des lettres d'Alexandrie, de Rosette, de Démenhour, annoncèrent que le lundi 18 il était arrivé beaucoup de bâtimens français; qu'ils avaient jeté l'ancre devant le port, avaient envoyé chercher le consul et quelques habitans et les avaient gardés à bord.

A l'entrée de la nuit, des bâtimens s'étaient approchés, du côté d'El-Eudjina, y avaient débarqué des soldats et des machines de guerre à l'insu des habitans d'Alexandrie. Ceux-ci, dès qu'il fut jour, virent avec étonnement une armée de Français, semblables à des sauterelles couvrant tout le pays.

Les habitans d'Alexandrie et le kiachef de Baïra, à la tête des Arabes, voulurent opposer de la résistance; ce fut en vain. Le kiachef se sauva dans le désert, et les habitans rentrèrent dans la ville pour se mettre à l'abri de leurs murailles et cherchèrent à s'y fortifier.

Les Français cependant donnent l'assaut, pénètrent en grand nombre dans la ville et se battent dans les rues malgré le feu qui partait des fenêtres. Les habitans désespérés, n'ayant aucune munition de guerre, demandent à capituler. Les Français cessent aussitôt le feu, laissent évacuer les forts, publient l'amnistie et arborent leurs drapeaux. On assemble les principaux de

la ville; on exige que le peuple soit désarmé et que l'on porte la cocarde sur la poitrine. Cette cocarde consiste en trois morceaux de drap ou de soie ronds comme un écu, l'un bleu, l'autre rouge, et le troisième blanc. On les place les uns sur les autres et on les coud de manière que les trois couleurs paraissent.

L'arrivée de ces nouvelles au Caire y répandit la terreur; chacun pensait à prendre la fuite. Ibrahim-Bey monte à cheval, se rend au kiosk appelé Aïni, fait inviter Murad-Bey, qui était à Djizé, à se rendre auprès de lui, ainsi que les autres beys, les ulémas, les cadis, pour tenir conseil sur les événemens.

Il fut arrêté dans ce conseil que l'on annoncerait à Constantinople l'arrivée des Français et que Murad-Bey ferait ses dispositions pour aller les combattre.

Bekir-Pacha expédia en conséquence un Tartare à Constantinople *pour apporter de la theriaque du pays de l'Yrak.* (Proverbe signifiant que le remède arrivera après la mort du malade) (1).

Pendant cinq jours on s'occupa des préparatifs de guerre; les soldats dépouillaient le peuple. Murad-Bey partit après la prière du vendredi, et vint camper à Djissr-Açouad (le Pont-Noir); il y resta deux jours pour y compléter son armée. Ali, pacha de Tripoli, et Nacif-Pacha, amis intimes de Murad-Bey et qui demeuraient avec lui à Djizé, l'accompagnèrent avec de l'artillerie et de la cavalerie. L'infanterie, les soldats de marine, les piétons grecs et les Barbaresques, descendirent le fleuve sur de petits bateaux.

Murad-Bey avait commandé au Caire une chaîne en fer de cinquante toises et demie pour être placée à la

(1) Ce proverbe persan emprunté au Gulistan de Saadi, signifie littéralement que : *jusqu'à ce que la thériaque ait été apportée de l'Yrak* (la Caldée), *l'infortuné piqué par le serpent aura eu tout le temps de mourir.* B.

tour de Mugaïzel, voulant par là empêcher les vaisseaux français de pénétrer dans le Nil. Ali-Pacha avait imaginé ce moyen de défense. Il voulait établir devant cette chaîne une batterie flottante, avec des retranchemens sur le rivage, dans l'idée que les Français ne pouvant les vaincre par terre viendraient les attaquer par mer.

Après le départ de Murad-Bey, le plus grand désordre régna au Caire. Les boutiques étaient fermées, les voleurs infestaient la ville, et au coucher du soleil personne ne pouvait sortir de sa maison. Le gouverneur et l'agha ordonnèrent que les boutiques et cafés fussent ouverts de nuit, et que l'on entretînt à la porte de chaque maison une grande lanterne pour que l'on pût arrêter les voleurs.

Au bout de trois jours on apprit que les Français s'étaient emparés de Demenhour et de Rosette. Les habitans de ces villes avaient inutilement voulu opposer de la résistance; les uns s'étaient rendus, d'autres s'étaient sauvés à Fouat et aux environs.

A leur arrivée à Alexandrie, les Français avaient fait imprimer une proclamation et l'avaient fait répandre en Égypte, pour rassurer le peuple; des prisonniers délivrés à Malte par les Français en apportèrent à Boulak : il y avait parmi eux des Barbaresques et des espions qui parlaient bien l'arabe.

Le vendredi 29 de mouharrem on apprit que l'armée égyptienne s'était rencontrée la veille avec l'armée française. Après une affaire d'avant-garde de peu de durée Murad-Bey avait pris la fuite, ainsi que tout ce qui se trouvait sous ses ordres.

Le feu, par la volonté divine, ayant pris à la voile d'un des bâtimens de Murad-Bey et ayant gagné jusqu'au magasin à poudre; tout ce qui se trouvait dans

le voisinage sauta en l'air. Le capitaine Halil Djerdeli, qui s'était bien battu dès le commencement, fut du nombre des victimes. Cet accident effraya tellement Murad-Bey, qu'il s'enfuit en laissant son artillerie et ses bagages. L'infanterie se rembarqua et revint au Caire.

Cette nouvelle augmenta la consternation du peuple. Ibrahim-Bey se rendit à Boulak, y convoqua le pacha, les ulémas et les grands. On résolut dans ce conseil d'établir des batteries depuis Boulak jusqu'à Choubra, dont Ibrahim-Bey et le pacha se partageraient le commandement.

Chaque jour, depuis le départ de Mourad-Bey, les ulémas s'étaient réunis dans la mosquée d'Azhary pour y lire la prière de Boukhari et d'autres analogues à la circonstance. Les cheikhs des mosquées d'*Ahmédié*, de *Rufaïé*, de *Behramié*, de *Kadrié*, de *Sadié*, et autres en état de donner des conseils, s'y rassemblaient aussi. Les maîtres d'école et les enfans y venaient invoquer le nom du Prophète.

Le lundi Murad-Bey vint à *Embaba*, y fit construire des retranchemens jusqu'à *Bechtil* et s'y établit avec son armée, les habitans de *Hachdachina* (village), Ali, pacha de Tripoli, et Nassouf-Pacha. Il fit descendre les grands et petits vaisseaux qu'il avait fait construire à Djizé et les fit placer sur le rivage d'Embaba. La rive orientale et la rive occidentale étaient couvertes d'artillerie et de guerriers. Cependant, malgré ces immenses préparatifs, les beys étaient épouvantés; ils cachaient leurs richesses dans des endroits secrets et faisaient passer ce qu'ils pouvaient dans la province de Riaf; ils eurent soin de s'assurer de montures pour la retraite.

Ces dispositions redoublèrent la consternation des habitans du Caire; si l'on n'eût pas arrêté les pré-

miers qui voulurent s'enfuir, personne ne serait resté.

Le mardi on invita, à son de trompe, le peuple à se porter aux batteries : cette invitation fut souvent réitérée. Les boutiques furent fermées, les artisans vinrent camper à Boulak où on leur fournit des vivres. Chacun faisait des sacrifices en argent et en effets pour contribuer à la défense de la ville ; mais le destin ne favorisa pas tant d'efforts.

Seïd-Eumer-Effendi, chef des chérifs, monta à la forteresse, en descendit le grand étendard appelé drapeau du Prophète ; il le fit déployer et marcha vers Boulak, suivi de quelques milliers d'hommes armés de bâtons et de massues ; ils s'avançaient en invoquant le nom de Dieu ; les cheikhs et les pauvres frappaient sur des tambours et jouaient d'une espèce de clarinette ; tous, ils priaient Dieu de leur accorder la victoire sur les Français.

Il ne resta au Caire que les femmes, les enfans et les vieillards qui ne pouvaient marcher ; ils étaient cachés dans leurs maisons ; personne ne paraissait dans les rues. On ne trouvait plus d'armes à acheter ; la poudre et le plomb étaient tellement renchéris, que le rotl (1) de poudre se vendait 60 nousf, et le plomb 90.

Le chef des rayas était sorti armé d'un bâton.

Les cheikhs et les ulémas étaient établis à Boulak, au Coin d'Ali-Bey où ils ne cessaient de faire des prières.

Tous les habitans du Caire se rendirent à Boulak et y restèrent depuis qu'Ibrahim-Bey y établit son camp, jusqu'à la déroute ; les pauvres qui ne trouvaient pas de gîte allaient passer la nuit chez eux et revenaient le matin.

Ibrahim-Bey fit placer en avant-garde à Choubra les Arabes du voisinage du Caire.

(1) Livre de poids qui en Égypte et en Asie contient vingt onces. B.

Murad-Bey, de son côté, avait aussi réuni un grand nombre d'Arabes de Bahira, de Djizé, du Saïd, de Habaraïat, de Néfiat, les enfans d'Ali, d'Inadi et autres; leur nombre augmentait chaque jour.

La province de Riaf était en proie à la guerre civile : les Arabes des environs profitaient de cette circonstance pour attaquer les villages; enfin l'Égypte, depuis un bout jusqu'à l'autre, était dans le malheur; il n'y avait que meurtres et brigandages.

Les beys firent arrêter les négocians européens, et les firent conduire à la forteresse. On fit des visites dans leurs maisons et on prit les armes qui s'y trouvèrent. On fit aussi des visites chez les chrétiens et les cophtes; on entra dans leurs églises pour y chercher des armes. On voulait d'abord tuer tous les rayas, et si les grands n'eussent interposé leur autorité, aucun d'eux n'aurait échappé.

On apprenait chaque jour que les Français faisaient des progrès, et personne n'était d'accord sur les dispositions à prendre; on ne savait même pas de quel côté arriveraient les ennemis. Les uns disaient : Ils viendront par la rive occidentale; les autres, par la rive orientale; d'autres enfin pensaient qu'ils viendraient par les deux rives. Cependant, aucun des chefs de l'armée n'eut assez de présence d'esprit pour envoyer des espions ou un corps d'observation. Murad-Bey et Ibrahim-Bey se contentèrent de rassembler le plus de troupes qu'ils purent et d'attendre les Français chacun dans leur position.

Le vendredi 6 de safer, les Français arrivèrent à Djissr-Açouad (Pont-Noir). Le samedi matin, ils marchèrent du côté d'Emdinar.

Alors des cris d'alarme se firent entendre; les habitans des villages voisins vinrent se ranger parmi les

gens de la villle. Les troupes n'avaient pas de confiance; aucune disposition n'avait été prise; la hauteur, l'égoïsme et la vanité des chefs en étaient la cause : ils avaient du mépris pour tout ce qui ne paraissait pas aussi grand qu'eux; ils firent peu de cas des Français, leur ignorance les endormit, ils ne se réveillèrent que pour s'enfuir.

Dans le camp d'Ibrahim-Bey, on avait répandu la nouvelle que les Français venaient par les deux rives; cependant ils arrivèrent par la rive occidentale; dès qu'on les vit, un corps de troupes monta à cheval, s'avança sur eux par la route de Bechtil, et attaqua l'avant-garde; les Français les reçurent par un feu de fil, qui les força de se retirer du côté des batteries, en laissant sur la place Eïoub-Bey, Defterdar-Abdallah, Kiachef-Djurf et un grand nombre de kiachefs de Mohammed-Bey-el-Elfi et de ses Mamlouks. Une colonne d'environ six mille Français les poursuivit; elle était commandée par Desaix, qui ensuite fut gouverneur du Saïd (1). Bonaparte ne vit pas ce combat; il était loin de la colonne, et n'arriva que lorsque la déroute était complète.

Cette colonne marcha sur les batteries de Murad-Bey, le corps qui la défendait venait de recevoir un renfort d'Albanais, venu de Damiette par Embaba. La canonnade et la fusillade s'engagèrent.

Les troupes du rivage oriental, en voyant le combat commencé, se mirent à pousser des cris : Dieu tout-puissant, s'écriaient-ils, accorde-nous la victoire sur les Français ! Ils croyaient que pour vaincre il ne s'agissait que de crier. Les personnes sensées voulaient les

1) La Haute-Egypte. B.

engager à se taire : *Le Prophète et ses disciples*, leur disaient-ils, *se battaient avec le sabre et l'épée, et non avec des cris et des aboiemens comme des chiens*. Ils ne furent ni écoutés ni compris.

Une heure terrible s'écoula. Qui pourrait entendre ou lire le récit de ces grandes calamités? Un grand nombre de beys et de soldats de l'armée orientale se précipitèrent sur des bateaux pour aller combattre; parmi eux était Ibrahim-Bey. Avant leur arrivée à l'autre bord, la déroute était complète ; un vent violent qui venait du côté des ennemis et aveuglait les Égyptiens en leur envoyant du sable dans les yeux, fut une des premières causes de cette déroute.

Quand la colonne des six mille Français fut près des retranchemens de Murad-Bey, elle se divisa suivant leur tactique militaire, et cerna ce retranchement; alors les tambours battirent la charge et il y eut feu de file des canons et des fusils. Le vent s'accrut, la poussière s'éleva, la fumée de la poudre obscurcit la lumière du soleil; les oreilles étaient assourdies, on aurait cru que la terre tremblait, et que les cieux tombaient; le combat dura de la sorte environ trois quarts d'heure; les Français se rendirent maîtres des retranchemens; quelques cavaliers se précipitèrent dans le Nil; d'autres tombèrent au pouvoir des ennemis.

Murad-Bey se sauve à Djizé, entre dans son palais, y reste un quart d'heure et prend le chemin de la Mecque, laissant à Embaba ses effets, ses armes, et ses tentes.

Suleïman-Bey, connu sous le nom d'Agha, et Ibrahim-Bey, le jeune, se précipitèrent dans le Nil. Suleïman-Bey se sauva, mais Ibrahim-Bey fut noyé. C'était le gendre du grand Ibrahim-Bey.

Quand l'armée occidentale fut en déroute, les

Français dirigèrent leurs feux du côté de l'orient. Les défenseurs de Boulak poussèrent des cris à l'aspect de la mort. Ibrahim-Bey et le Pacha s'enfuirent à toute bride en abandonnant leurs tentes et tous leurs bagages.

Ibrahim-Bey et tous les Mamlouks se réfugièrent dans la mosquée *Adlié:* ils se disposèrent à y mourir; la terreur était sur leurs visages: ils pleurèrent les malheurs de la journée; on entendait dans toutes les maisons de la ville les gémissemens des femmes. Quand le soleil fut couché, tous les beys firent venir leurs femmes, les firent monter sur des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux; quelques-unes ne purent trouver de montures, et allèrent à pied comme des esclaves. Pendant toute la nuit, beaucoup de monde sortit du Caire: les uns avec leur famille, les autres tout seuls; dans cette confusion, on oubliait son père, son frère, et ses amis. Les uns prirent la route de la province de Saïd; d'autres se dirigèrent vers l'orient.

Il ne resta au Caire que ceux qui ne pouvaient marcher ou qui n'avaient pas les moyens de fuire; ils avaient la mort sous les yeux, se confièrent à la garde de Dieu, attendant avec résignation les arrêts du destin.

La terreur de cette nuit fut encore augmentée par un bruit qui circulait. Les Français, disait-on, étaient passés à Boulack, l'avaient brûlé, ainsi que Djizé, et ils étaient arrivés à la Porte de Fer, massacrant tout ce qu'ils rencontraient et enlevant les femmes. Voici ce qui a donné lieu à ce bruit: Quelques soldats de marine de Murad-Bey, voyant la déroute, mirent le feu au bâtiment qu'ils montaient dans le port d'Embaba. En second lieu, Murad-Bey, en abandonnant Djizé, ordonna qu'on remorquât un grand bâtiment qui se trouvait devant son palais; il comptait s'en servir pour remon-

ter le Nil. On le remorqua à une petite distance; mais, arrivé dans un endroit où il y avait peu d'eau, il échoua, il était chargé de munitions de guerre; Murad-Bey y fit mettre le feu.

Les habitans du Caire, voyant les flammes s'élever au-dessus de Boulak et de Djizé, pensèrent que les Français brûlaient ces deux endroits. Cette erreur augmenta le tumulte. Les grands, les officiers des janissaires, le chef des chérifs et les cheikhs, profitèrent de la nuit pour s'éloigner de la ville.

On ne trouvait plus de monture au caire; un âne boiteux ou un cheval maigre se vendaient le triple de leur valeur; beaucoup sortirent à pied, emportant sur leurs épaules leurs effets les plus précieux; les femmes portaient leurs enfans dans leurs bras : on n'entendait de tout côté que des gémissemens dans les ténèbres.

Ces malheureux fugitifs, à peine sortis des portes de la ville, rencontrèrent les Arabes et furent entièrement dépouillés, on ne leur laissa même pas de quoi couvrir leur nudité. Le butin que firent les Arabes dans cette circonstance est incalculable, parce que chacun avait emporté ce qu'il avait de plus précieux. Ils violèrent et massacrèrent plusieurs femmes des grands de la ville; ceux qui purent échapper rentrèrent au Caire. Jamais il n'y eut de nuit plus cruelle. *L'oreille entend des récits de faits dont l'œil ne pourrait supporter la vue.*

Le dimanche matin, lorsque les habitans s'attendaient à voir entrer les Français, on apprit qu'ils étaient restés sur la rive occidentale, et que les feux aperçus la veille n'étaient que ceux de deux bâtimens en combustion.

Les ulémas et les cheikhs, réunis dans la mosquée d'Azhariè, écrivirent aux Français pour savoir quels étaient leurs desseins. Un Barbaresque qui savait leur

langue, fut chargé, avec un autre individu, de porter la lettre. Ils revinrent bientôt, et annoncèrent avoir vu le Grand Français; la lettre dont ils étaient porteurs avait été remise à son interprète qui avait dit qu'elle signifiait : *Que voulez-vous?* Alors le chef des Français avait dit par le moyen de son interprète : *Où sont vos grands et vos cheikhs? Pourquoi n'ont-ils pas paru pour que nous prenions des mesures pour assurer la tranquillité publique?*

Les deux émissaires, encouragés par le sourire du chef des Français, répondirent que les cheikhs les avaient envoyés vers lui pour demander quartier. Je leur ai déjà accordé ce qu'ils demandent, répondit-il (il voulait parler de la proclamation mentionnée plus haut). Ils demandèrent qu'un second écrit fut fait pour rassurer le peuple; le chef des Français ordonna qu'on en écrivit une autre. Voici la copie de cette pièce :

Du camp de Djizé.

Aux habitans du Caire.

« Nous vous avons déjà envoyé une proclamation suffi-
« samment étendue : nous vous y annoncions que nous
« n'étions venus ici que dans l'intention de faire cesser
« le règne des Mamlouks. Ils méprisaient les Français,
« prenaient le bien des particuliers et les propriétés du
« Sultan. Ils ont osé nous attaquer, nous les avons re-
« çus comme ils le méritaient. Nous en avons tué
« quelques-uns, pris plusieurs et mis le reste en fuite.
« Nous les poursuivrons jusqu'à ce qu'il n'en reste
« plus un seul en Égypte. Les cheikhs, les ulémas, les
« personnes en dignité et les rayas peuvent rester tran-
« quilles jusqu'à la fin de cette guerre. »

Le chef des Français avait ensuite congédié les deux

envoyés en disant : « Il faut que les cheikhs et les officiers des janissaires viennent ici. Nous choisirons sept personnes pour former un conseil, et prendre des mesures pour la sûreté générale. »

Ce message ayant rassuré les esprits, le cheikh Moustafa-Savi, le cheikh Suleïman-Fayoumi, d'autre, cheikhs et des grands, se rendirent à Djizè. Le chef de l'armée française les reçut en souriant et demanda si c'était là les grands cheikhs ; on lui répondit que les grands cheiks s'étaient enfuis : « Que craignaient-ils ? dit le général ; écrivez-leur de revenir, nous composerons un conseil pour assurer la tranquilité de la ville et le cours de la justice. » Les cheikhs, après avoir écrit plusieurs lettres, revinrent le soir au Caire : leur retour rendit la sécurité au peuple.

Le lendemain matin, leurs lettres et celles du général en chef furent expédiées. Le cheikh Sadat, le cheikh Cher kavi, et tous ceux qui étaient avec eux, revinrent au Caire. Mais ni Seïd Eumer-Effendi, chef des chérifs, ni le Roumzamèdji, ni les effendis ne reparurent.

Le lundi, quelques gens du peuples pillèrent les maisons d'Ibrahim-Bey et de Murad-Bey dans la rue de Cavsoun ; ils y mirent le feu. On pilla ensuite encore d'autres maisons des beys dont on vendit les meubles à vil prix.

Le mardi, 10 de safer, les Français entrèrent au Caire. Bonaparte vint occuper la maison de Mouham-med-Bey-el-Elfi sur la place d'Ezbèkié (1), dans la rue de Saket.

(1) Cette fameuse place doit son nom à l'émir Ezbeki qui la construisit en 892 (1486) sa superficie, qui est à peu près celle du Champ-de-Mars à Paris, est de 66 arpens. Au mois de septembre, époque de la plus haute crue du Nil, elle est remplie de plusieurs pieds d'eau et forme un vaste bassin qui se couvre d'un nombre infini de barques illuminées pendant la nuit. Durant l'hiver le sol se couvre de verdure et au printemps il est sec et poudreux. Voyez *Description de la ville et des environs du Caire*, par M. Jomard, in-folio, Paris 1829. B.

Cette maison avait été construite l'année précédente et était très-bien meublée. On aurait dit qu'il ne l'avait pas construite pour lui, mais pour le général français.

La maison de Hassan-Kiaïa, chef géorgien, dans le quartier de Nasrié, était dans le même cas.

La plus grande partie de l'armée française était restée sur la rive occidentale. Peu de soldats étaient entrés avec le général en chef; ils marchaient sans armes dans les rues, n'inquiétaient personne, riaient avec le peuple, et payaient bien ce dont ils avaient besoin. Ils donnaient un thaler pour une poule et vingt parats pour un œuf, suivant les prix de leur pays. La confiance s'établit et on ouvrit des boutiques de comestibles.

Le jeudi, 12 de safer, les cheikhs et les officiers des janissaires furent invités à se rendre chez le lieutenant du général en chef. On choisit dix personnes parmi les cheikhs pour composer le Divan :

Le cheikh Abd-Allah-Cherkavi, le cheikh Halil-el-Bekri, le cheikh Moustafa-Savi, le cheikh Suleïman-Fayoumi, le cheikh Mouhammet-el-Mahdi, le cheikh Mouça-Serisi, Seïd-Moustafa-Démenhouri, le cheikh Ahmed-el-Arichi, le cheikh Joussouf-Chabat-Kili, le cheikh Mouhammet-Dévakili.

Moustafa, lieutenant de Bekir-Pacha, et le cadi assistèrent à cette séance.

Le conseil nomma Mehemmed-Agha, renégat, gouverneur; Ali-Agha-Cherkavi, chef des troupes, et Hassan-Agha, trésorier.

Ces trois personnes étaient des nobles du Caire et avaient été dépouillées de leurs charges par les Mamlouks.

Zulficar, intendant de Mouhammed-Bey-el-Elfi, fut nommé intendant de Bonaparte.

MM. Caffe et Geloi furent nommés conseillers du divan, et Hanna Benoît intendant.

Les membres du divan se rendirent chez le général en chef. Il y fut question du pillage des maisons des beys. *Nous vous avions recommandé*, leur dit-il, *de mettre les scellés sur les propriétés des Mamlouks et de veiller à ce que rien ne fût détourné.* Les membres du divan représentèrent que ces désordres avaient été commis par quelques mauvais sujets qui auraient dû être arrêtés par les agens de police.

L'agha et le gouverneur reçurent l'ordre de faire publier le pardon général, et de rouvrir les boutiques. Cet ordre ne fut pas exécuté.

Des Français entrèrent dans les maisons des grands qui étaient fermées ; ils prenaient ce qu'ils voulaient ; le peuple entrait après eux et n'y laissait rien.

Cet état de choses dura jusqu'à ce que le général en chef ordonnât qu'on mît les scellés sur les maisons des beys et de tous ceux qui leur appartenaient. Quelques-unes de ces maisons furent occupées par des Français, de l'agrément de leurs chefs. Quelques grands, craignant pour leurs propriétés, obtinrent du général en chef un écrit qu'ils affichèrent sur leur porte.

Barthélemi, le grec, surnommé Grain de Grenade, nommé lieutenant du gouverneur, sortit en grand cortége de la maison du général en chef ; beaucoup de troupes marchaient devant lui ; il portait un plumet de différentes couleurs et une pelisse très riche ; ses domestiques avaient des épées en argent. Il alla s'établir dans la maison de Yahya, le grand kiachef, au quartier d'Abdin, s'empara de tout ce qui s'y trouvait, même des esclaves.

C'était le plus vil des Grecs du Caire ; il avait été l'un des portiers de Mouhammed-Bey-el-Elfi, et vendait des bouteilles dans une boutique de la rue de Moussequi. Parvenu à cette haute dignité, il se choisit un lieute-

nant, fit des patrouilles, et plaça divers corps de garde.

Un Français fut nommé intendant des deux mers; un autre, intendant des postes.

Le président du divan habitait la maison d'Aïed-Agha, quartier d'Ezbékié, près de Bouvaï, où se tenaient les assemblées.

Dugua (1), gouverneur du Caire, occupait la maison d'Ibrahim Bey sur le Nil, et le Cheikh *ul-beled*, celle du grand Ibrahim-Bey; Magalon, celle de Murad-Bey au Trottoir de bois; Poussielgue, celle de Cheikh Bekri où se réunissaient chaque jour les Cophtes qui lui rendaient compte de l'administration du pays.

L'armée entrait peu à peu dans la ville et occupait les maisons que leur indiquait Poussielgue; les soldats commençaient à faire foule dans les rues, mais ils n'inquiétaient personne, et payaient bien tout ce qu'ils prenaient.

Les boulangers firent des pains plus petits, et mêlèrent la farine avec de la terre.

Quelques habitans ouvrirent des boutiques de comestibles auprès de leurs maisons; les Grecs tenaient des tavernes et des cafés. Des Européens, anciens habitans du Caire, établirent des restaurans; à leur porte étaient des affiches avec les prix de chaque chose; les militaires y entraient, et se plaçaient suivant leur grade. Chaque chambre était numérotée, avait une table et des chaises; en sortant, on payait le prix fixé.

A la prière des membres du divan, les Mamlouks prisonniers furent libres, ils se rendirent à la mosquée d'Azhary, dans un état déplorable.

Le samedi le divan s'assembla, et fit un emprunt de

(1) C'est du général Dupuy dont il est ici question. Dugua ne fut gouverneur du Caire qu'après la révolte de cette ville. B.

cinq mille thalaris au commerce. Il y eut des réclamations qui ne furent point écoutées, et la somme demandée fut payée.

On menaça d'une punition sévère ceux qui avaient pris des effets dans les maisons des beys, et on leur enjoignit de les rapporter chez le gouverneur de la ville Dugua.

On publia l'amnistie pour les femmes des Mamlouks; il leur fut permi de rentrer chez elle en déclarant les biens de leurs époux. Sit Néficé, femme de Murad-Bey, paya aussitôt, pour elle et les femmes à son service, la somme de cent vingt mille thalaris. Les autres femmes des beys, par l'entremise de quelques chrétiens, payèrent suivant leurs moyens.

On mit aussi une contribution sur la ville.

Ceux qui par crainte se cachaient, purent dès ce moment se montrer. On invita ceux qui s'étaient enfuis à rentrer; ils recevaient, en payant, une carte de sûreté scellée par les membres du divan.

Le dimanche, il y eut une réquisition de chevaux et de chamaux, qui furent amenés à la maison du gouverneur.

On fit aussi des recherches pour les armes, que l'on transporta à la même maison.

Les maçons et les architectes reçurent l'ordre de déclarer les endroits où on avait caché les richesses. Plusieurs domestiques furent mis à la torture pour le même objet; d'autres furent séduits par des promesses. On découvrit beaucoup de choses.

Le cheikh Djaïdié et un autre personnage amenés sur la place d'Ezbèkié y furent fusillés; d'autres personnes furent conduites et fusillées à Ruméilé. Dès ce moment, ceux qui avaient pillé les maisons, épouvantés de cet exemple, rapportèrent ce qu'ils avaient enlevé et se dénoncèrent les uns aux autres.

Le mardi, on mit un emprunt sur les artisans; ils devaient le payer dans soixante jours: la somme était forte et le terme court; dans leur embarras ils se réfugièrent dans la mosquée d'Azhary, et supplièrent les cheikhs d'intercéder pour eux. Cette démarche leur fit obtenir une diminution de moitié, et une prolongation de terme.

Le même jour on enleva les portes des quartiers de la ville; cette opération inquiéta le peuple et fit faire des conjectures. On disait: « Les Français veulent tuer les musulmans pendant la prière du vendredi. » Ceux qui, rassurés d'abord par la nouvelle de l'emprunt, ouvraient leurs boutiques, les refermèrent aussitôt.

Le 20 de safer, on reçut d'Akabé des nouvelles de la caravane de la Mecque. Les membres du divan demandèrent au général en chef de permettre l'entrée de l'émir Hadj (1), comme à l'ordinaire. Il y consentit à condition qu'il viendrait avec peu de troupes, et promit de leur envoyer quatre mille hommes d'escorte. Les membres du divan invitèrent l'émir Hadj à se rendre à Dar-el-Hamra (la maison rouge). Avant l'arrivée de leur lettre, Ibrahim-Bey lui en avait fait parvenir un autre, il lui ordonnait de venir le trouver à Belbis. L'émir Hadj se dirigea vers cette ville, y resta quelque temps, et, quand Ibrahim-Bey décampa de belbis, il partit pour Souët, et envoya les femmes à Carin.

Le 23 de safer, un corps français sortit d'Adlié, se dirigeant vers l'orient, il avait été précédé de plusieurs autres corps. Dans la nuit du 24, le grand Bonaparte prit la même route. Arrivé à Anca et à Abou-Zabel, on mit un impôt que les habitans refusèrent de payer; leur ville fut livrée au pillage et brûlée. Ensuite les Français marchèrent vers Belbis. Les pélerins qui s'y

(1) C'est le conducteur en chef de la caravane de la Mecque. B.

trouvaient étaient pour la plupart des paysans; ils s'étaient accordés avec les Arabes pour les conduire dans leur pays : Garbiët, Menoufiét, Calobiet, et autres.

L'émir Hadj, Salih-Bey, les négocians et autres personnes aisées avaient suivi Ibrahim-Bey.

Le 28, les Français entrèrent à Belbis sans combattre; ils envoyèrent au Caire les pélerins escortés par un corps de troupes françaises, qui avait de la musique.

Dans la nuit du samedi au dimanche, 30 de safer, on apprit que les beys qui étaient à Souët, à la nouvelle de l'approche des Français, étaient montés à cheval à minuit, avaient pris la route de Carin, abandonnant les négocians et tous ceux qui avaient de gros bagages.

Le dimanche matin une compagnie d'Arabes vint trouver ceux-ci, traita avec eux pour les mener à Carin; et, au milieu du chemin, malgré leurs sermens, ils se partagèrent les marchandises des négocians, et leur enlevèrent jusqu'à leurs vêtemens.

Seïd-Ahmed Ibn-el-Mahrouki, le plus riche des négocians, se trouvait parmi eux; il avait pour plus de 300 mille thalaris en marchandises de l'Arabie et en argent comptant.

Les Français arrivèrent auprès des pélerins au moment où ils venaient d'être dépouillés. Seïd-Ahmed se présenta au général en chef; il était parvenu à se saisir de quelques Arabes voleurs. Bonaparte lui reprocha d'avoir eu plus de confiance dans les Mamlouks et les Arabes que dans lui-même. Cependant, s'étant emparé d'Abou-Kachébé, cheikh de la ville de Carin, l'un des voleurs, il le força de déclarer où étaient ses complices. Celui-ci demanda à être conduit à Carin, par une compagnie française. Arrivé dans cette ville, il indiqua plusieurs maisons où une partie des charges volées se

retrouvèrent; ensuite, il se sauva en passant par une maison qui avait deux issues. Les Français revinrent avec la moitié des effèts volés. Seïd-Ahmed et les autres pélerins, ayant demandé à aller au Caire, y furent envoyés avec une escorte française et de la musique. Ils y entrèrent dans un état pitoyable; parmi eux on voyait des femmes qui pleuraient; c'était une partie de celles qui s'étaient sauvées la nuit du combat.

Le 2 de rebi-ul-ewel, les Français s'approchèrent de Carin; Ibrahim-Bey et les Mamlouks avaient transporté leurs femmes à Salahiè, et s'étaient unis aux Arabes.

Le général en chef, ayant eu avis qu'ils étaient à Hamlé, s'y rendit aussitôt à la tête de sa cavelerie. Ibrahim-Bey, Salih-Bey et les autres Mamlouks, informés de son approche, montèrent à cheval et vinrent au-devant de lui: il y eut une action très vive qui dura une heure; les Français étaient sur le point de lâcher pied lorsque Ibrahim-Bey, instruit que les Arabes s'avançaient vers Hamlé pour piller, donna le signal de la retraite, laissant aux Français le soin d'empêcher de piller leurs richesses. Il se dirigea vers Catié.

Dans la nuit du mercredi 4 de ce mois, le général en chef rentra au Caire, laissant ses troupes en divers lieux. Le vendredi 5 (le 13 du mois misri des Cophtes), le débordement du Nil commença. Le général en chef voulut que l'on fît les fêtes d'usage dans cette circonstance. On pavoisa les bâtimens et les bateaux; un crieur public invita le peuple à se promener sur le Nil au Mikias (nilomètre) et à l'île de Raoudha.

Le général en chef sortit de grand matin, accompagné du lieutenant du pacha, du cadi, des membres du divan, des conseillers, des dignitaires et autres officiers; son armée, en grande tenue, s'avançait au son

de la musique. Arrivé au pont, on rompit la digue devant lui avec des salves nombreuses d'artillerie. Quand l'eau eut pénétré dans le petit bras, il remonta à cheval et revint chez lui avec le même cortége.

La nuit, les chrétiens, les Syriens, les Cophtes et les Européens, anciens habitans du Caire, se promenèrent; mais il n'y eut pas un seul musulman.

Le même jour, avant le débordement du Nil, on apprit qu'une flotte englaise avait combattu la flotte française à l'ancre; les Français étaient attristés. Un Syrien déclara que Seïd-Ahmed-Zerrou, l'un des principaux marchands de la rue du Savon, avait le premier répandu cette nouvelle. On le fit comparaître et on l'interrogea; il répondit qu'il tenait la nouvelle d'un chrétien qu'il désigna. Ils furent tous les deux condamnés à avoir la langue coupée ou à payer cent thalaris pour s'être mêlés de ce qui ne les regardait pas.

Les cheikhs implorèrent en vain pour eux; ils offrirent même de payer. Le cheikh Moustafa-Savi envoya chercher de l'argent et le remit au président du divan. Celui-ci le lui rendit pour être distribué aux pauvres. Il feignit de se conformer à cet ordre et remit l'argent où il l'avait pris. Depuis lors on ne parla plus de cet événement.

Le fait est cependant que les Anglais vinrent attaquer les Français et leur brûlèrent un grand bâtiment appelé *la Moitié du monde* (1) où il y avait des richesses immenses: il était doublé en cuivre jaune. Les Anglais restèrent devant Alexandrie pour y observer les Français. Ce jour-là beaucoup de troupes françaises prirent la direction de l'orient.

Tout l'attirail de guerre étant dans le bassin d'Ezbe-

(1) C'était le superbe vaisseau *l'Orient*. B.

rie, on ferma la digue de *Duké* et on ne laissa pas l'eau y pénétrer.

Bonaparte ayant voulu savoir pourquoi on ne célébrait pas suivant l'usage la naissance du Prophète, le cheikh Bekri lui répondit que c'était pour éviter de déranger le monde et de faire des dépenses. Cette excuse ne fut pas admise par le général en chef, lui ordonna de faire la fête. Il lui donna trois mille thalaris et voulut que les mosquées fussent illuminées. L'armée française défila au son de la musique et des tambours. La musique du général en chef joua toute la journée et toute la nuit devant la maison du cheikh Bekri. Cette musique a beaucoup d'analogie avec la musique turque, elle est composée de toute sorte d'instrumens qui rendent un son agréable. Le soir il y eut un feu d'artifice.

Le cheikh Halil-Bekri fut revêtu d'une belle pelisse et nommé chef des chérifs : un crieur public invita ceux qui avaient à se plaindre des chérifs à s'adresser à lui.

On apprit qu'Ibrahim-Bey et les autres Mamloucks s'étaient retirés à Ghaza.

Le 15 de Rebi-ül-ewel, un corps nombreux de Français, commandé par Desaix, partit pour la province de Saïd. Jacob le Cophte leur servait de guide.

L'officier envoyé avec des lettres et des présens à Ahmed-Pacha-Djézar, à Saint-Jean d'Acre, par le général en chef, après son entrée au Caire, revint à Damiette avec un bâtiment de ce pacha. Il était parti avec des négocians syriens. Le pacha ne voulut pas les recevoir : il ordonna aux Français de retourner d'où ils étaient venus et arrêta les Syriens.

Un corps français avec un drogman et un ingénieur s'arrêtèrent devant la maison de Radwan-Kiachef, à la porte de *Charïè*. La femme de Radwan fut ef-

frayée; il y avait peu de temps qu'elle avait payé mille trois cents thalaris, avait reçu sa carte de sûreté et l'avait affichée à sa porte. Elle avait fait rentrer tous les effets qu'elle avait envoyés hors de la ville et restait tranquillement chez elle. Les Français annoncèrent que le général en chef, ayant appris qu'elle cachait des effets des Mamlouks, les avait envoyés pour faire des perquisitions. Elle voulut d'abord s'y opposer; ensuite elle les invita à entrer. Ils découvrirent des endroits secrets dans lesquels ils trouvèrent vingt-quatre culottes, vestes et autres effets à la mamlouk. Au fond de cette cachette ils en trouvèrent une autre dans laquelle il y avait des fusils, des sabres, des pistolets et de la poudre. On creusa dans ce second endroit et on trouva un coffre plein d'or. On s'empara de tout: on emmena la maîtresse de la maison et deux esclaves, l'une blanche et l'autre noire. On la retint trois jours et trois nuits, et, après avoir enlevé tout ce qu'il y avait dans sa maison, on lui permit de retourner chez elle, moyennant quatre mille thalaris qu'elle s'engagea à payer.

Cette femme avait maltraité son maître-d'hôtel, qui était Cophte; il alla aussitôt la dénoncer.

Les Français demandèrent de nouveau avec ardeur qu'on rendît les armes, et annoncèrent que dans trois jours ils feraient des visites domiciliaires. Le peuple s'écriant que c'était un prétexte pour piller, on y renonça.

Le 20, Moustafa-Bey, lieutenant du pacha, fut nommé Emir hadj, et revêtu au Mehkèmè de la pelisse d'honneur devant les cheikhs du divan. Bonaparte ordonna qu'on préparât tout ce qui était nécessaire pour le pélerinage.

On exigea des personnes en charge leur redevance;

ils demandèrent une prolongation de terme, mais elle leur fut refusée; et tous ceux qui étaient inscrits sur les registres durent payer dans le plus bref délai.

Les quartiers de la ville et les villages furent aussi imposés, disait-on, pour subvenir aux dépenses de l'administration des sarrafs (1) cophtes furent chargés de la recette; ils parurent dans différens endroits comme des gouverneurs, frappant, emprisonnant jusqu'à ce qu'on eût payé.

Bonaparte ayant réuni chez lui les cheikhs du Caire, entra dans sa chambre et en sortit en rapportant trois rubans de soie bleu, blanc et rouge; il les plaça sur la poitrine d'Abdallah-Cherkavi. Celui-ci les ôta et les jeta par terre. Le général en chef changea de couleur et fut tout hors de lui. *Grand Cheikh*, dit le drogman, *vous êtes les amis du général en chef; il veut vous honorer par cette marque distinctive. Lorsque vous en serez décorés, vous serez plus respectés par le peuple et l'armée.* — *Mais, aux yeux de Dieu et de nos co-religionnaires*, répondit le cheikh, *nous serons plus avilis*. Le général en chef était transporté de colère et parlait avec véhémence. On sut par le drogman qu'il disait : *Le cheikh Cherkavi n'est pas digne d'être chef du divan*, et autres paroles. Les cheikhs implorèrent sa grâce et demandèrent qu'on n'exigeât pas d'eux une chose contraire à leur croyance. Bonaparte leur dit : « Si vous ne voulez pas ce signe que l'on appelle rose, vous porterez la cocarde. » Ils demandèrent à y réfléchir; on leur accorda douze jours.

Le cheikh Sadat arriva lorsque les cheikhs se retiraient. Bonaparte lui sourit, le fit asseoir auprès de lui, lui dit des paroles flatteuses et lui fit présent d'une bague

(1) Banquiers ou changeurs. B.

en diamans. Ensuite il fit apporter une cocarde qu'il plaça sur la poitrine du cheikh : celui-ci ne dit rien, resta encore quelque temps à discourir et se retira. Quand il fut dehors, il ôta cette cocarde parce que c'est contraire à la religion.

Un crieur public donna ordre au peuple de porter cette même cocarde comme une preuve de soumission et d'amitié. La plupart, persuadés que c'était contraire à la loi du Prophète, se dispensèrent de la porter. Il n'y eut que les gens timides qui la portèrent.

Vers les trois heures après midi, le crieur public annonça qu'elle ne serait portée que par les personnes en charge. Tous ceux qui se présentaient chez le général en chef devaient porter la cocarde. On la mettait avant d'entrer et on l'ôtait en sortant.

Cet état de choses dura quelque temps; on la quitta enfin tout-à-fait après un événement que nous rapporterons plus tard.

Le dernier jour du mois, le soleil passa au signe de la Balance : c'est la fin de l'automne.

Le jour de l'anniversaire de la fondation de la république fut consacré à une fête et devint une époque solennelle. Les Français firent les préparatifs d'un feu au bassin d'Ezbèkié ; ils y transportèrent beaucoup de bois, creusèrent au milieu un trou de cinq pieds, y plantèrent un mât au-dessus duquel ils placèrent une forme qui avait quatre côtés. On les recouvrit de toile grossière que l'on peignit en rouge avec des signes bleus et blancs

On éleva à la porte d'*Hava* une porte très hautes semblable à une arcade, que l'on couvrit aussi de toile peinte (1). La bataille des Mamlouks et des Français y était représentée. Les uns étaient étendus par terre,

(1) C'était un arc de triomphe. B.

les autres fuyaient pleins de terreur en regardant derrière eux.

Du côté du pont de *Duké*, on éleva une porte pareille avec les mêmes peintures, et on y plaça un feu d'artifice. Une couverture allait d'une porte à l'autre, le mât se trouvait au milieu. Cette couverture s'étendait sur toute la place d'Ezbekié, et tout autour il y avait des lampions qui formaient des dessins. On passa plusieurs jours en fête.

Le mercredi 1er de *rebi-ussani*, on apprit que Murad-Bey, poursuivi par les Français, s'était retiré à Fayoum, et qu'Osman-Bey-le-Blond, en passant derrière la montagne, avait été rejoindre à Ghaza son maître Ibrahim-Bey.

Un corps français, ayant des chameaux chargés de vivres, fut attaqué et pillé par les Arabes.

Le 3, les cheikhs et autres personnes du Caire reçurent des lettres d'Ibrahim-Bey; il leur disait: « Soyez « sans inquiétude, mais observez-vous bien ainsi que « les ra[illegible]. Le grand-seigneur, notre-maître, nous « envoie[illegible]e armée; s'il plaît à Dieu, elle ne tardera « pas à arriver près de vous. » Bonaparte, ayant demandé à voir ces lettres, les rendit en disant: « Les Mamloucks sont des menteurs. »

Un agha grec, arrivé d'Alexandrie, vint habiter à la place d'Hussein. Le peuple, frappé de son costume extraordinaire, le suivait en disant: « C'est un ambassadeur du sultan qui apporte aux Français l'ordre d'évacuer l'Égypte. » Chacun faisait des conjectures, et s'était porté en foule à la place d'Hussein.

Bonaparte ayant entendu dire que les cheikhs ne lui avaient pas montré toutes leurs lettres, se fâcha, monta à cheval, vint chez le cheikh Sadat, dont la maison est

sur la place d'Hussein. Il entra tout à coup avec beaucoup de suite dans un endroit où il n'avait jamais paru. Le cheikh était malade; il vint, plein d'inquiétude, au-devant du général en chef, ignorant le motif d'une visite faite à cette heure. Bonaparte lui demanda ses lettres; il répondit qu'il n'avait pas connaissance d'autres lettres que celles qu'il lui avait montrées. Après une heure de visite, il se retira avec sa suite. Cependant, la foule s'était augmentée dans la mosquée; on s'y agitait beaucoup, et, quand on vit le général en chef sortir, on poussa de grands cris en récitant la prière. Bonaparte demanda ce que signifiaient ces cris; le cheikh lui répondit qu'on faisait des vœux pour lui. Il se retira satisfait de cette réponse. Cette double rencontre pouvait causer un grand malheur.

On continuait à enlever les portes des quartiers; on les portait à Ezbèkié du côté du trottoir de bois.

Le samedi 11 du mois, jour de l'anniversaire de la fondation de la république, il y eut de nombreuses salves d'artillerie à la pointe du jour, et on arbora des pavillons sur tous les ouvrages en bois de la place d'Ezbèkié; la musique et les tambours se faisaient entendre : toute l'armée française vint s'y ranger en bataille; les cheiks, les principaux des musulmans, des Cophtes et des Syriens, en costumes brillans, se réunirent chez le général en chef, et y passèrent une partie de la journée. Le mouallem Georgi-Djevheri et le mouallem Feltios portaient un kéraké brodé en or depuis l'épaule jusqu'à la main; ils avaient des soleils sur la poitrine et des turbans de cachemire; ils montaient des mules richement harnachées.

Tous ceux qui étaient dans la maison du général en chef vinrent se placer auprès du mât, au milieu du

bassin où l'on avait mis des tapis. L'armée fit l'exercice à feu, ensuite elle vint former le carré autour du mât. Le grand-prêtre s'avançant lut un papier que personne ne put comprendre. C'étaient des ordres, ou des reproches, ou un sermon; ensuite les troupes défilèrent, et le général rentra dans sa maison où il y eût un grand-dîner. La nuit, il y eut illumination, et à huit heures on tira un feu d'artifice et des coups de canon pendant deux heures. Le matin on enleva tout, il ne resta que les deux arcs de triomphe et le mât, auprès desquels il y avait nuit et jour une sentinelle.

Le lendemain, pendant la nuit, le général en chef partit avec un corps de troupes et de l'artillerie légère; il se dirigea vers l'orient, du côté où était Murad-Bey.

Dugas, gouverneur du Caire, fit appeler Sit-Néficé, épouse d'Osman-Bey-el-Tambourdji. Le cheikh Mouhammed-el-Muhdi et le cheikh Moussa-Sersi, intercédèrent inutilement pour elle : elle fut obligée de comparaître. Un voyageur arrêté avec un paquet d'habits et de tabac, avait déclaré appartenir à la femme d'Osman-Bey, et avoir été envoyé par elle vers son maître, avec promesse au retour, d'une pelisse et de cinq cents pièces d'or. Interrogée sur ce fait, elle le nia. On voulut la confronter avec le voyageur, mais il avait disparu.

Les cheikhs demandèrent qu'on la laissât retourner chez elle, s'offrant de rester à sa place. Dugas s'écria : *Non, non;* c'est-à-dire, cela ne se peut pas. Quand ils virent que leurs prières étaient inutiles, ils se retirèrent et la laissèrent passer la nuit dans un corps de logis séparé de la maison, avec des femmes musulmanes et européennes.

Le lendemain matin les cheikhs, le lieutenant du

pacha et le cadi, vinrent chez le général en chef intercéder pour elle. Bonaparte la fit venir et la remit au cadi pour qu'on revît le procès. Elle fut condamnée à payer trois mille thalaris; ensuite elle se retira dans sa maison voisine de celle du cadi, sous la protection duquel elle resta.

Le jeudi il y eut une réquisition de mules. Un crieur public ordonna à tous ceux qui en avaient de les conduire à la maison du gouverneur, place de l'Eléphant, où on leur paierait cinquante thalaris pour les bonnes comme pour les mauvaises, ajoutant que celui qui ne se conformerait pas à cet ordre aurait sa mule confisquée, et serait condamné à payer trois cents thalaris.

On publia aussi qu'il fallait entretenir une lanterne à la porte de chaque maison et une pour trois boutiques, et que chacun devait balayer les rues.

On donna ordre aux étrangers de retourner dans leurs pays; trois jours de terme leur fut accordé; on le prolongea encore de vingt-quatre heures après lesquelles ils furent avertis qu'on sévirait contre les délinquans.

Les Barbaresques représentèrent au général en chef qu'il y avait impossibilité pour eux de rentrer dans leurs foyers par terre à cause des déserts, et par mer à cause des Anglais; ils ne pouvaient pas non plus rester à Alexandrie, à cause de la cherté des vivres et du manque d'eau : ils obtinrent la permission de rester au Caire.

Ibrahim-Agha, chef des architectes, nommé capitaine de Suez, partit avec une compagnie française, drapeau déployé. Les Arabes les attaquèrent, les dépouillèrent, tuèrent Ibrahim-Agha; peu de personnes se sauvèrent.

Le divan qui se tenait à la maison d'Aïed-Agha cessa de s'y tenir. Les cheikhs, voyant que personne ne

s'y présentait, ne voulurent pas s'y rendre, et on ne leur en demanda pas la raison.

On forma un nouveau tribunal appelé *Méhkémét-el-Kada*, et on consigna dans un registre les articles réglementaires. Ce tribunal était composé de six Cophtes et de six négocians musulmans, et présidé par Multi le Cophte, ancien écrivain d'Eyub-Bey-Defterdar; il pouvait juger les procès de commerce, les différends du peuple, et faire le partage des héritages.

On rendit des ordonnances qui introduisirent des usages pernicieux. Des copies de ces ordonnances furent envoyées aux principaux habitans et affichées dans les rues et à la porte des mosquées.

Des articles accumulés et des paroles sans ordre tendaient à légitimer le vol.

Les propriétaires de biens fonds devaient soumettre à un examen leur titre de propriété pour que l'on sût si c'était par achat ou par héritage qu'ils possédaient; ce titre devait ensuite être enregistré, et s'il l'était déjà on devait en faire une autre copie et l'on payait deux pour cent de la valeur de la propriété.

Il était dit qu'on saisirait au profit du divan toute propriété dont on n'aurait pas produit de titre, ou qui ne serait pas enregistré, ou bien qui serait enregistré avec manque de forme légale.

Cet ordre était très préjudiciable aux propriétaires qui possédaient par achat ou par héritage; ils avaient des titres nouveaux ou anciens peu réguliers; il était devenu impossible d'en prouver l'origine par la mort ou l'absence des témoins, et quand même on aurait retrouvé ces témoins on ne les aurait pas admis.

Un autre article, concernant les héritages, portait qu'on devait informer le divan lorsque quelqu un ve-

nait à mourir. L'inventaire de ses effets devait être fait vingt-quatre heures après sa mort, et si la famille s'y opposait, le divan s'emparait de tous les biens du défunt.

On payait pour l'inventaire, on payait pour le partage. Un créancier du mort payait pour faire reconnaître sa dette et payait pour en obtenir le paiement.

Il y avait encore d'autres articles sur le commerce, sur les dons volontaires, sur tous les procès en général.

Les voyageurs étaient obligés de se munir d'un papier qu'il payaient.

Pour constater les naissances, il fallait payer.

Il fallait payer pour toute transaction entre particuliers.

Un crieur public annonça la défense de parler de politique, et menaça d'une sévère punition ceux qui insulteraient les blessés que l'on transportait.

On pilla les effets des marins au service des Mamlouks, au khan d'Ali-Bey du côté de Boulak, et dans un autre khan à Djemalié. Leur crime était d'avoir combattu avec les Mamlouks et de les avoir suivis.

Mehemmed, lieutenant d'*Abou-Séif*, gouverneur du château de Damiette sous les Mamlouks, et précédemment lieutenant d'*Hassan-Bey-Eldjidavi*, fut arrêté et enfermé à la forteresse avec un intendant d'Ibrahim-Bey.

Tous les habitans de la forteresse eurent ordre d'en sortir pour faire place à des troupes. Les Français y placèrent des canons, détruisirent quelques endroits, construisirent de nouvelles murailles très fortes, changèrent toutes les dispositions; ils élevèrent des redoutes à la Porte d'Azb près de Roumeilé. Ils changèrent toutes les peintures que les anciens rois y avaient fait faire. Ils prirent toutes les armes que l'on conservait

dans la forteresse : les armures, les sabres, les casques, les javelots indiens, les boules de fer avec leur chaîne (*elles étaient attachées au poignet ; on les lançaient à l'ennemi et on les ramenaient à soi*). On abattit le kiosk de Salah-eddîn, qui était la plus belle bâtisse des sultans.

L'armée française se dirigea par la mer de Joussef, du côté de Fayoum pour aller combattre Murad-Bey.

Le jeudi 16, un crieur public prévint que tous ceux qui auraient une dispute avec un chrétien ou un juif, devaient prendre des témoins et les amener à la maison du général en chef.

On exécuta deux individus, et on montra leurs têtes dans les rues du Caire, en disant : *Voilà la récompense de ceux qui apportent des lettres des Mamlouks ou qui leur en portent.*

On fit défense d'enterrer dans le voisinage des endroits habités comme *Ezbèkié* et *Rouvaié ;* on devait aller au loin dans la campagne ; et ceux qui n'avaient pas de cimetière devaient enterrer aux champs des morts des Mamlouks, en faisant des fosses profondes.

On ordonna à tous les habitans d'exposer pendant plusieurs jours au soleil les effets de leurs maisons et de parfumer l'intérieur pour préserver de la peste : ils prétendent que des exhalaisons putrides sortent de la terre au commencement de l'hiver à cause du débordement du Nil, et que ces miasmes, s'unissant à l'air, produisent la peste.

On ordonna de déclarer toutes les fois qu'il y aurait un malade dans une maison ; c'est pour qu'un médecin français aille vérifier si c'est la peste ou non, et prescrire un régime.

Le samedi 18, quelques gens au service des Français

ayant commencé à démolir les tombeaux pour égaliser le terrain du cimetière d'Ezbèkié, le bruit s'en répandit dans la ville; les propriétaires des tombeaux voisins accoururent de tous les côtés. La plupart étaient des femmes des quartiers de *Médabagh* (tanneurs) de la Porte de *Lok*, du monticule de *Cheikh-Sélaniè*, de *Févalé*, de *Menasserat*, de *Cantarat*, d'*Émir-Hussein* et de *Kalaat-el-Kelab*; elles s'assemblèrent comme des sauterelles à Ezbèkié, sous les fenêtres du général en chef en poussant des cris horribles. Les drogmans descendirent, et assurèrent que Bonaparte n'avait pas connaissance de ce fait; il avait seulement défendu d'enterrer désormais dans cet endroit. Les femmes se retirèrent, et la démolition fut suspendue.

Le même jour on fit écrire par les cheikhs une lettre au sultan et une au chérif de la Mecque; des copies imprimées de ces lettres furent affichées dans les rues.

On y annonçait l'arrivée des Français, leur guerre avec les Mamlouks et la déroute de ces derniers. On engageait les ulèmas et les rayas qui les avaient suivis à rentrer; mais on déclarait qu'on poursuivrait sans relâche les Mamlouks.

« Les Français, disait-on, sont les amis du sultan « des Osmanlis, et les ennemis de ses ennemis. La « prière se dit au nom du sultan; la monnaie porte son « chiffre; la religion musulmane est respectée, etc., etc. « Les Français sont de vrais croyans. Ils révèrent le « Prophète et le Coran; ils ont fait escorter avec dis- « tinction des pélerins de la Mecque, faisant monter à « cheval ceux qui étaient à pied, nourrissant ceux qui « avaient faim, donnant à boire à ceux qui avaient soif. « Ils ont célébré le débordement du Nil par une fête « magnifique, et fait beaucoup d'aumônes aux pauvres.

« Ils ont contribué à la splendeur de la fête de la nais-
« sance du Prophète, et ont fait des frais considérables
« pour cette solennité.

« D'un commun accord entre eux et nous, l'illustre
« Moustafa-Agha, lieutenant de S. E. Bekir-Pacha, a
« été nommé gouverneur du Caire ; c'est le moyen le
« plus convenable pour que la ville reste sous la domi-
« nation de la Sublime Porte.

« Les Français nous ont ordonné de vous faire sa-
« voir qu'ils pensent à procurer tout ce qui est néces-
« saire aux deux villes sacrées (Médine et la Mecque). »

Le dimanche, un banquier de la rue Djémaliet, quartier intérieur de la ville, ayant dit : « Seïd *Ahmed-el-Bedavi* à l'orient, et *Ibrahim-Dessouk* à l'occident, tueront tous les chrétiens; » des Syriens, entendirent ces paroles et se disputèrent avec ce banquier ; l'un d'eux vint prévenir le général Dugas de ce qui se passait ; on arrêta le banquier, et on mit les scellés sur sa boutique et ses deux maisons. Les cheikhs intercédèrent en sa faveur ; il resta deux jours chez le général Dugas, et fut ensuite conduit chez le cheikh Bekri pour y être bâtonné ou payer 500 thalaris. On lui appliqua cent coups de bâtons, et on le mit en liberté ainsi que d'autres prisonniers.

Le lundi, par ordre du divan, on écrivit dans les camps et dans les rues les noms des habitans et celui des portiers. On leur ordonna de ne recevoir aucun étranger, et de ne laisser personne s'absenter sans la permission du gouverneur.

Mardi était le jour de la naissance d'Husseïn. On avait l'intention de ne pas la célébrer. Un traître prévint Bonaparte qu'on faisait ordinairement des fêtes pour la naissance d'Hussein après celle du Prophète, et

que les cheikhs avaient l'intention de ne rien faire jusqu'à ce que l'Égypte fût rentrée sous la domination des Turcs. Les cheikhs, ayant eu avis de cela, firent célébrer la fête, mais non pas avec autant de pompe que de coutume. Bonaparte s'y rendit, y assista jusqu'à la fin et rentra chez lui à huit heures du soir. Les ulèmas et les principaux habitans d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette et des autres villes, arrivèrent au Caire d'après les ordres du général en chef, pour assister à un grand divan et prendre connaissance de nouvelles dispositions.

Le mercredi, un corps français fut envoyé contre Murad-Bey. Ils se rencontrèrent et se battirent pendant environ une heure; les Français feignirent de lâcher pied: ils furent poursuivis jusqu'au bas de la montagne de *Laon* où ils avaient mis des soldats en embuscade. Murad-Bey avait aussi des troupes cachées dans les environs. Le combat fut terrible et beaucoup de Français furent tués.

Le jeudi, l'un des arcs de triomphe, construit par les Français à la place d'Ezbèkié, s'écroula. La terre, ordinairement imbibée d'eau, en étant privée, se dessécha, et n'eut plus la consistance nécessaire pour supporter cet édifice.

Le vendredi 24, les ulèmas, les cheikhs, les négocians nouvellement arrivés au Caire, furent invités à se rendre le samedi matin à la maison de Mersouk-Bey dans le quartier d'Abdin.

Le samedi matin, on annonça que le divan aurait lieu à l'endroit ordinaire, à la maison d'Aïed-Agha à Ezbèkié.

Les cheikhs du Caire, les primats des autres villes, les officiers des janissaires, les chefs du commerce, les

principaux Cophtes et Syriens et quelques Français s'y réunirent. Multi le Cophte, président du tribunal de justice, ouvrit la séance par la lecture des articles réglementaires; ensuite le grand conseiller remit au drogman un papier dont il fit la lecture. C'était un discours dont voici le sens :

« L'Égypte est le plus beau et le plus fertile pays de « la terre; sa position géographique le rend l'entrepôt « général de toutes les richesses du monde. Les arts, les « sciences et la littérature actuels n'ont pas encore pu « atteindre les connaissances des anciens Égyptiens. Ces « brillants avantages ont fait que tous les peuples ont « ambitionné la possession de l'Égypte. Les Persans, les « Romains, les Arabes, les Turcs, s'en sont rendus « maîtres tour à tour. Le Gouvernement des Turcs est « celui qui a fait le plus de mal à l'Égypte; ils arrachent « un arbre pour en prendre le fruit.

« Aujourd'hui le peuple est misérable, la peur des « avanies le force à se cacher derrière le manteau de « la pauvreté. Les Français, après avoir apaisé les « troubles de leur pays et s'être illustrés par la guerre, « se sont occupés du sort de l'Égypte et des moyens de « changer sa situation : ils désirent le bien-être des « Égyptiens; ils veulent les soustraire à la tyrannie de ce « gouvernement ignorant et négligent.

« Les Français ont vaincu les Mamlouks, n'ont « inquiété aucun Égyptien et n'ont fait aucune injus- « tice; ils sont venus avec l'intention de mettre de l'ordre « dans l'administration de ces riches contrées; ils se « proposent de faire écouler les eaux stagnantes, et « d'ouvrir, pour la prospérité du sol, un canal vers « la mer Méditerranée, et un autre vers la mer Rouge.

« Les Français désirant que leur mémoire soit à « jamais révérée, sont venus pour protéger le faible « contre le fort, et pour entreprendre tout ce qui peut « redonner à l'Égypte son antique splendeur. Les Égyp- « tiens doivent être sans inquiétude et témoigner toute « confiance et amitié aux Français. Les primats de toutes « les villes de l'Égypte, réunis dans cette enceinte, con- « tribueront, par leur présence, au rétablissement de « l'ordre. Ce sont des gens sages et instruits, ils don- « neront tous les renseignemens qu'on leur demandera « pour que le général en chef puisse accomplir tout le « bien qu'il a dans le cœur. »

Rien de ce discours ne m'a tant plu (remarque ironiquement Abdurrahman) que lorsque Multi dit : *Ce gouvernement ignorant et négligent*, et, *que les Français désiraient délivrer l'Égypte*, *qu'ils n'avaient fait aucune injustice*, etc., etc.

O cheikhs, dit le drogman, choisissez parmi vous un chef d'après les ordres duquel vous réglerez votre conduite. Quelques personnes indiquèrent aussitôt le cheikh Cherkavi. Non, non, dit le général en chef, c'est au scrutin à décider.

Le cheikh Abd-Allah-Cherkavi, ayant réuni plus de suffrages, fut proclamé chef, et comme il faisait déjà nuit, on renvoya la séance au lendemain.

Un Syrien ayant eu une dispute avec un musulman vint porter plainte au général en chef. Ce musulman, nommé Hadji Mouhammed Kimoné, négociant très riche, était associé d'Abd-Allah, Barbaresque dépendant de Murad-Bey. On envoya pour l'arrêter des janissaires chez le cheikh Abd-Allah-Cherkavi son parent, où il s'était réfugié.

Le cheikh congédia les janissaires en leur disant : « Amenez-moi demain son adversaire, nous les jugerons suivant la loi. » Et après le départ de ceux-ci, il fit évader Mouhammed. Environ cinquante soldats français vinrent une heure après à la maison du cheikh, et quand on leur eut dit que l'homme qu'ils cherchaient s'était enfui, ils menacèrent le cheikh.

Les cheikhs El-Muhdi et Déva-Keli se rendirent chez le général en chef, et l'informèrent de ce qui se passait en l'assurant que l'homme s'était sauvé. « Pourquoi s'est-il sauvé ? dit Bonaparte avec colère ; s'il n'était pas coupable, il ne se serait pas enfui : c'est vous qui l'avez fait évader. » Les cheikhs cherchèrent par toutes sortes de moyens à calmer le général en chef ; ils sortirent de chez lui au coucher du soleil, en promettant de le faire retrouver le lendemain. Ils allèrent avec des officiers français apposer les scellés sur sa maison et son comptoir. Le lendemain matin, cet homme n'ayant pas paru, le général en chef ordonna d'ouvrir sa maison et son comptoir et d'en enlever tout ce qui s'y trouvait appartenant à lui et aux autres.

Le dimanche, les différens employés du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, furent choisis d'après les suffrages des cheikhs, des officiers des janissaires, des Cophtes, des Syriens, et des principaux négocians. Dans cette assemblée on suivit une marche toute différente de celle que l'on avait tenue précédemment.

Le lundi, dernier jour du mois, on invita tous les propriétaires à venir soumettre leurs titres aux membres du divan. Trente jours de terme étaient accordés aux habitans du Caire et soixante jours pour ceux du dehors.

Multi le Cophte lut au divan assemblé les articles du nouveau règlement divisé en quatre chapitres, savoir :

1° Des juges et des tribunaux;
2° Des formes de la procédure;
3° Des titres et des propriétés;
4° Des héritages.

On traita pendant quelques momens ce dernier chapitre.

On fit écrire ces divers articles pour que les membres du divan pussent y réfléchir et donner leur opinion sur leur avantage pour le bien public.

Le jeudi, mois de djémazi-ul-ewel, le divan donna pour décision que les juges et les tribunaux devaient rester tels qu'ils étaient.

On dressa un tarif pour les divers procès :

Pour un procès de dix mille piastres et moins, on prendra 30 1/2 pour mille;

Pour un procès de cent mille piastres, 15 pour mille, et au-dessus de cent mille, on prendra 10 pour mille.

Le troisième point était plus difficile. On était d'accord sur la nécessité de mettre un impôt sur les maisons et les boutiques suivant leur valeur. Cette décision fut consignée par écrit pour que les membres qui n'avaient pas entendu pussent en avoir connaissance.

Un crieur public enjoignit aux habitans du Caire la purification de leurs effets pendant quinze jours, et des ordres très pressans aux chefs de quartier et aux différentes gardes d'y veiller de tout leur pouvoir; ils doivent désigner par quartier deux hommes et une femme pour veiller à l'entière exécution de ces précautions contre la peste. Par des affiches, on renouvela cet ordre et on menaça ceux qui ne s'y soumettraient pas.

Les maîtres d'école, les professeurs, les aveugles, les malades, les estropiés et tous les différens pensionnaires se portèrent en foule à la maison du cheikh Bekri,

se plaignant de ne plus recevoir leur pension, les revenus qui leur avaient été affectés étant tombés dans les mains des Cophtes et des Syriens On leur dit de présenter une requête au divan, pour que le président priât le général en chef de leur assurer un sort.

Un bâtiment rempli de blessés vint de la province de Saïd.

On plaça des drapeaux blancs sur toutes les élévations voisines du Caire. On n'en connut pas le motif.

Le dimanche le divan s'assembla pour traiter la question des héritages. Multi le Cophte demanda comment on partagerait les héritages. On répondit suivant les canons de la loi du Coran, et on lut quelques versets qui ont rapport aux héritages. Nos lois, dirent les Européens, n'accordent rien aux garçons, ils ont plus de moyens de subsister que les filles. On discuta beaucoup sur les différens usages; Mikhaël le Syrien dit que sa nation et celle des Cophtes observaient la loi turque dans le partage des héritages. Les Français demandèrent aux cheikhs de leur indiquer les règles précises d'après lesquelles on divisait les héritages. Ceux-ci promirent cette indication et la séance fut levée.

Mehemmed-Agha-el-Musulmani, chef de police, fut fait lieutenant de l'émir Hadj. Moustafa-Agha, qui était sous les ordres d'Abdurrahman-Agha, fut nommé à sa place.

Le lundi, le divan s'assembla et arrêta la loi sur les héritages, appuyée des versets qui y ont rapport.

Le samedi 10 de djémazi-ul-ewel, le divan s'assembla et fixa l'impôt sur les propriétés.

On fit trois divisions : la première, huit thalaris; la deuxième, six thalaris; et la troisième, trois thalaris.

Les propriétés dont les revenus n'excédaient pas un thalari par mois furent exemptées.

Les khans, les bains, les manufactures, les magasins, les boutiques furent imposés, quelques-uns à trente, d'autres à quarante thalaris, suivant leur position et leur rapport. La liste fut imprimée et affichée dans les rues. On en envoya des copies aux grands.

Les ingénieurs et les architectes furent chargés de déterminer ce que chaque maison devait payer; ils parcoururent divers quartiers, prenant la note des maisons et le nom des habitans. Le peuple, irrité de cette mesure, criait à la tyrannie; de tous les côtés on voyait des attroupemens. Une foule de gens qui ne prévoient pas la fin des choses et qui ne pensent pas que celui qui est dans la main est prisonnier, se révoltèrent sans chef, et le dimanche matin les trouva prêts à combattre; ils firent voir qu'ils avaient encore beaucoup d'armes.

Seid-Bedr marchait à la tête d'une foule de peuple des faubourgs qui poussaient des cris affreux. Que Dieu, disaient-ils, donne la victoire aux vrais croyans! Ils se portèrent à la maison du cadi où ils trouvèrent déjà un rassemblement d'environ mille personnes. Le cadi avait fait fermer les portes du Mehkémé, et cherchait à se sauver; mais on ne le lui permit pas.

Une quantité de peuple se porta à la mosquée d'Azhari.

Le gouverneur Dugas parut à la tête d'un corps de cavalerie dans la rue Gaourié, se rendant, par celle de Sanadikié, chez le cheikh Cherkavi, et ne le trouvant pas il vint à la maison du cadi; à l'aspect de cette foule, il se retira par la rue de Casreïn, sortit par la porte de Zouhoumet où il y avait un rassemblement considérable qui le combattit et le tua(1), ainsi que la plupart de ses soldats.

(1) C'était le général Dupuy qui commandait la place dans cette occasion et qui fut tué d'un coup de lance. Voy. la note de la page 21. B.

Les musulmans firent à toutes les issues des retranchemens avec les pierres des boutiques et défendirent les portes de Futouh, de Nasr, de Berakié, de Zuvéïlet, et de Chariet. Les habitans du vieux Caire et de Boulak, voisins des Français, n'osèrent bouger.

Les Français commencèrent à attaquer du côté de Ménaclié; cet endroit, défendu par des charbonniers, ne put résister. Les charbonniers se sauvèrent, et répandirent la terreur dans la ville; alors commença le pillage des maisons chrétiennes et même celles des musulmans, voisines des quartiers chrétiens. On pilla aussi le khan Mélaïat et on commit de grands désordres sans songer à ce qui s'ensuivrait. La nuit survint, personne ne put dormir.

Le lundi, les Français étaient sur les hauteurs de Bérakié et de la forteresse (1); ils y avaient établi leurs batteries, et n'attendaient que les ordres de leur chef.

Bonaparte avait écrit aux cheikhs, et attendait leur réponse. Le combat continuait toujours seulement à coups de fusil. Vers les trois heures après le lever du soleil, ne voyant pas venir de réponses, le général en chef ordonna de commencer le feu de l'artillerie. Les coups étaient dirigés vers la mosquée d'Azhari et les endroits voisins, tels que la rue de Gaourié de Fahamin. Le peuple épouvanté fuyait en criant : Mon Dieu, préserve-nous du malheur! Les boulets pleuvaient de toutes les hauteurs, ils ébranlaient les maisons; leur bruit étourdissait les oreilles.

Au plus fort de l'action les cheikhs montèrent à cheval, et vinrent supplier le général en chef de faire cesser ce malheur, et d'arrêter son armée. Comme les musul-

(1) Sur le revers du Djebel-el-Mokattam, à cent cinquante toises de la grande Mosquée, entre la coubbè et la citadelle. B.

mans n'avaient pas cessé de combattre, tout cela n'était que fourberie. Bonaparte leur reprocha leur conduite, et leur dit qu'ils étaient les seuls coupables; cependant, désarmé par leur supplication, il ordonna de cesser le feu, et fit publier le pardon général. Le combat cessa avant le coucher du soleil; la terreur disparut; les habitans se complimentaient entre eux; personne ne pouvait croire que cela pût se terminer ainsi.

Les habitans d'Husséïni et des faubourgs se battirent encore en désespérés, jusqu'à ce que leur poudre fût consumée; ils furent châtiés par un feu continuel de bombes et de coups de canon qui ne cessèrent que trois heures après le coucher du soleil. Alors, tout le monde s'étant enfui, les Français entrèrent dans la ville et la parcoururent dans tous les sens comme des démons, renversant tous les retranchemens qu'ils trouvèrent.

Un corps de cavalerie et un autre d'infanterie, entrés par la porte de Bérakié, parcoururent toute la nuit la rue de Gaourié, et, quand ils furent assurés que tout était tranquille, ils vinrent attacher leurs chevaux au kiblé, dans la mosquée d'Azhari; ils cassèrent les lampes, effacèrent les écritures, pénétrèrent partout, et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent dans les boutiques des environs, jetèrent les livres dans la boue, foulèrent aux pieds le Coran et crachèrent dessus.

Le mardi matin les musulmans, qui allaient pour faire leur prière dans cette mosquée, rétrogradèrent bien vite en voyant des soldats sur la porte.

Différens corps vinrent s'établir dans les environs de cette mosquée, et la cernèrent de tous côtés; ils pillèrent toutes les maisons du voisinage, sous prétexte de chercher des armes. Les habitans s'étaient sauvés; quelques femmes qui y étaient restées furent déshonorées.

Ce quartier, le plus beau du Caire, réservé pour les musulmans, avait été respecté jusqu'alors par les Français. Les habitans y avait déposé leurs effets les plus précieux. Mais après la révolte, il devint le théâtre de scènes scandaleuses : les Français buvaient du vin dans la mosquée, et cassaient les bouteilles sur le kiblé(1). Plusieurs corps de troupes établis dans les rues arrêtaient et fouillaient les passans, leur enlevaient ce qu'ils avaient, et quelquefois les tuaient.

Les Syriens et les Grecs, dont on avait pillé les maisons, vinrent se plaindre au général en chef : *Ils ne nous ont traités ainsi*, lui dirent-ils, *que parce que nous avons des rapports ensemble.* Ils étaient contens de pouvoir montrer toute leur haine pour les musulmans, comme si ce malheur n'était arrivé qu'à eux; la canaille avait pillé les maisons musulmanes du voisinage et le khan Mélaïak, lieu sacré où étaient déposés les effets précieux des musulmans et des voyageurs. Cette plainte augmenta le malheur des musulmans, parce que, quand on est en faute, on n'a pas la hardiesse de repousser une accusation.

Des patrouilles parcouraient la ville, et arrêtaient beaucoup de musulmans; on les conduisait devant le général en chef, et ils étaient jugés par des chrétiens. Bonaparte parut à cheval dans la ville; plusieurs habitans garottés marchaient devant lui. On les conduisit en prison, où on les mit à la torture pour leur faire avouer leurs richesses. On leur demandait des armes; les musulmans se dénonçaient entre eux. Beaucoup de personnes eurent la tête coupée, et furent jetées dans le Nil. Un grand nombre d'habitans dis-

(1) Petite colonne ou pilier qui indique le côté de la Mecque vers lequel on doit se tourner en faisant la prière. B.

parurent... Les infidèles triomphaient des musulmans.

Le mercredi matin, les cheikhs vinrent supplier le général en chef de faire publier le pardon général dans les deux langues, pour rassurer le peuple; ils lui demandèrent aussi de faire retirer ses troupes de la mosquée d'Azhari; il y consentit et ordonna qu'il ne resterait dans les environs que soixante-dix hommes pour veiller à la tranquillité; il leur demanda ensuite les motifs de la révolte. Les cheikhs ne donnant pas une réponse satisfaisante, Bonaparte ordonna au drogman de leur dire qu'il les connaissait tous.

On recbercha les auteurs de la révolte; on arrêta le cheikh Suléiman-Djozaki, cheikh des Aveugles; le cheikh Ahmed-Cherkavi, le cheikh Abdul-vehab-Choubravi, le cheikh Youssef-Moussali, le cheikh Ismail-Berravi. Ils furent tous emprisonnés à la maison du cheikh Bekri.

Seïd-Bedr-Mokdessi, qui avait donné le signal de la révolte, s'était sauvé du côté de Damas.

Les cheikhs supplièrent en vain pour les prisonniers.

Ibrahim-Effendi, écrivain des épiciers, fut accusé d'avoir armé et rassemblé des marins; il avait donné asile aux Mamlouks et aux grands, il fut mis en prison.

Le dimanche 18, le cheikh Sada et autres vinrent supplier le général en chef de rendre la liberté aux individus enfermés chez l'agha, à la maison du lieutenant et à la forteresse; il les congédia en leur disant d'être sans inquiétude pour eux.

On publia de nouveau une amnistie générale; on ne cessa cependant d'arrêter du monde, d'entrer dans les maisons, et de redemander les effets pillés aux chrétiens.

Eumer-el-Halkadji fut chargé par le général en chef de lever une troupe de jeunes gens vigoureux; on leur donna des armes, et ils vinrent défiler sous les fenêtres

de Bonaparte; ils avaient des timbales comme les troupes barbaresques; ils furent envoyés du côté de la mer, où il y avait eu quelque sédition contre les Français: on avait attaqué deux bâtimens chargés de troupes. Leur présence rétablit l'ordre; ils attaquèrent le village d'Achma, tuèrent le chéikh, nommé Ibn-Chaïr, sa femme, ses frères et ses enfants, et n'épargnèrent qu'un seul enfant qu'ils firent cheikh à la place de son père.

Ils vinrent ensuite s'établir à Saada où on leur apprit à faire l'exercice à la française; un instructeur les exerçait tous les jours, et leur disait dans sa langue: *Garde à vous!* Ils portaient le fusil; ensuite il leur disait: *Marche*, et ils s'avançaient en ligne.

Barthélemi, à la tête d'un corps français, se porta vers Sériakos pour arrêter les personnes qui cherchaient à fuir du côté de l'orient. Il mit des impositions partout où il passa, les fit payer avec violence, et revint au Caire quelques jours après.

Le mercredi, le cheikh Mouhammed-Muhdi, appuyé par Poussielgue, sollicitant la grâce d'Ibrahim-Effendi, écrivain des épiceries, ce dernier fut transféré à la maison de Poussielgue, où on le força de donner des renseignemens sur les revenus que les Mamlouks retiraient des épiceries.

Le jeudi, environ quarante bâtiments descendirent le fleuve, portant des troupes françaises.

Dans la nuit du vendredi au samedi, un courrier monté sur dromadaire apporta un firman avec le chiffre du grand-seigneur, trois lettres d'Ahmed-Pacha-Djezar, de Bekir-Pacha et d'Ibrahim-Bey; elles étaient adressées au lieutenant Moustafa-Bey et à tous les cheikhs du Caire. Toutes étaient en langue arabe. En voici le sens:

Après la formule ordinaire et la citation des versets

du Coran; on parlait de la guerre, on maudissait les Français, leur religion, leur imposture et leur fourberie. Toutes ces lettres avaient le même sens et prescrivaient la destruction des Français.

Le lieutenant Moustafa-Bey porta toutes ces lettres au général en chef, Bonaparte. Celui-ci après avoir pris connaissance du contenu, dit à Moustafa-Bey : C'est une ruse d'Ibrahim-Bey, il voudrait mettre la discorde parmi nous; Ahmed-Pacha-Djézar est un orgueilleux, il n'est ni gouverneur de Damas ni du Caire. Le gouverneur de Damas est Ibrahim-Pacha, et le gouverneur du Caire est Abdallah-Pacha. Ibn-el-Azim est actuellement à Damas; il viendra dans peu en Égypte, et nous resterons près de lui comme les Mamloucks auprès des vizirs.

On apprit qu'il y avait eu des changemens dans les principaux officiers de la Porte. Izzet-Mehemmed-Pacha avait été déposé.

Le divan du Caire cessa ses réunions. Les Français firent des dispositions pour se fortifier et bâtirent des forts sur les hauteurs qui dominent la ville des quatre côtés; ils y placèrent des canons et des mortiers; à Djizé et au vieux Caire, plusieurs maisons furent converties en redoutes ainsi que du côté d'Embaba et de Choubra.

La mosquée voisine de Canteret-el-Duké, la mosquée de Maks connue aujourd'hui sous le nom des enfants d'Anan, du côté de la porte de la Mer, furent abattues ainsi que d'autres mosquées, telles que celle de Quiasrani à Raoudha. On abattit beaucoup de dattiers pour faire des retranchements. On coupa les arbres de Djizé, de Abaharira, de Boulak, de Hullè, on y creusa des fossés et on abattit un grand nombre de maisons.

Le dimanche à minuit, une troupe de Français se présenta à la maison du cheikh Bekri demandant les

cheikhs qui y étaient prisonniers: le général en chef, disaient-ils, voulait leur parler. On les conduisit dans la rue de Djémonies à la maison du gouverneur qui avait été tué, et qui était occupée par son successeur. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de leurs habits, on les conduisit à la forteresse où ils restèrent jusqu'au matin; alors on les fusilla et on les jeta derrière la forteresse. Pendant long-temps on ne sut ce qu'ils étaient devenus.

Quelques cheikhs prièrent Moustafa-Bey, lieutenant du Pacha, de s'unir à eux pour implorer la grâce des cheikhs, croyant qu'ils étaient encore en vie. Ils se présentèrent à Bonaparte. Le drogman leur dit: « Attendez, ce n'est pas le moment; » et il se retira. Les cheikhs, ne le voyant pas revenir, se retirèrent aussi.

Le mardi, un grand nombre de Français armés ayant paru dans le quartier d'Azhari, le peuple effrayé avait fermé les boutiques et s'était sauvé dans les maisons et les mosquées. Quelques cheikhs s'empressèrent d'en informer le général en chef, qui donna aussitôt l'ordre aux Français de sortir du quartier d'Azhari pour laisser le peuple vaquer à ses affaires. L'agha, le gouverneur et Barthélemi firent des patrouilles en publiant le pardon.

On disait que l'apparition de ces troupes avait été causée par la visite d'un officier supérieur au corps-de-garde voisin de la mosquée d'Azhari, et qu'à son approche les troupes avaient pris les armes. Peut-être aussi a-t-on voulu en imposer au peuple pour qu'il n'y eût pas d'autre révolte, la nouvelle de l'exécution des cheikhs ayant transpiré. Cette seconde supposition est plus probable.

Des affiches furent placées dans les rues; elles annonçaient le pardon général et contenaient des avis pour prévenir une seconde révolte; le nombre des

musulmans morts suffisait pour apaiser les mânes des Français victimes de la révolte.

On dressa de nouveau la liste des propriétés et on exigea avec rigueur les impôts dont elles avaient été frappées; personne ne pouvait s'en exempter ni réclamer, *et celui qui ne pouvait donner les fruits donnait l'arbre.* (Proverbe arabe.)

On enleva les portes des culs-de-sac et de la rue d'Hussein, quoique les habitans eussent payé, avant la révolte, pour leur conservation. Elles furent portées à Ezbékié. On conserva ce qui pouvait être utile dans les nouvelles constructions, et on vendit le reste comme bois à brûler.

Dans la nuit du mercredi, le chef des voleurs et sa troupe dévalisèrent trois boutiques de la rue de Touloun, appartenant à des négocians barbaresques, brisèrent les lanternes, tuèrent la garde, et se sauvèrent.

Le jeudi, les cheikhs vinrent implorer la grâce du fils de Djozaki, cheikh des aveugles, dont le père avait été exécuté; il était en prison chez le cheikh Bekri. Le général en chef, à leur sollicitation, lui fit rendre la liberté.

Le samedi 1er du mois de djémazi-us-sani, on afficha une proclamation des cheikhs, et on en envoya des copies dans toutes les villes de l'Egypte.

Voici l'une de ces copies :

Le conseils des ulèmas du Caire aux Égyptiens.

« Que Dieu nous préserve de la révolte et de ses suites évidentes et cachées; prions-le d'éloigner de nous les séditieux!

« Habitans de l'Egypte, il y a eu des troubles dans

la ville du Caire. Des insensés, des misérables, ont excité la discorde entre le peuple et l'armée française, qui vivaient en si bonne intelligence; ils ont causé la mort de beaucoup de musulmans et le pillage de plusieurs maisons. Le feu de la discorde a été apaisé par la grâce cachée du Très-Haut et par notre intercession auprès du général en chef. C'est un homme dont l'esprit est parfait et dont le cœur a du penchant pour les musulmans; il est plein de piété envers les pauvres; sans lui son armée anéantissait la ville et tuait tous les habitans.

« Ne pensez plus à la révolte; ne prêtez plus l'oreille aux mal intentionnés, aux gens qui ne considèrent pas la fin des choses, et soyez sans inquiétude sur vos biens, votre patrie, vos familles et votre religion. *Le Très-Haut donne le pouvoir à qui il veut.*

« Tous les auteurs de la révolte ont été tués.

« Nous vous adressons ce conseil pour vous engager à ne pas vous précipiter vous-même au-devant de la mort. Vaquez à vos affaires, à vos devoirs religieux, et payez les impôts.

« L'homme religieux écoute les conseils,

« Salut ! »

Le samedi, on fit déloger les habitans des maisons du bassin d'Ezbekié et de ses environs pour que les Français et ceux qui étaient à leur service y fussent réunis. Ils n'avaient plus de confiance dans les musulmans; aucun d'eux ne sortait plus qu'armé, tandis qu'auparavant personne ne portait d'armes. Les musulmans, de leur côté, n'étaient pas très rassurés, et n'osaient plus sortir après le coucher du soleil.

Le général Caffarelli, surnommé *Abou Khachabé* (*le père la béquille*) parce qu'il avait eu la jambe

coupée au-dessus du genou, et qu'il l'avait remplacée par un morceau de bois; marchait sans aide, montait et descendait les escaliers mieux qu'un homme avec ses deux jambes; il montait à cheval. C'était un des premiers ingénieurs; il était très considéré. Avant la révolte il demeurait dans la maison de Kiachef-Moustafa-*Tarra*, rue Rouge. Lors de cette dernière, le peuple assaillit sa maison et y tua quelques soldats. Les Français de la forteresse, ayant entendu le bruit, vinrent en grand nombre, fusillèrent la foule qui était devant à la porte, pénétrèrent dans la maison, et tuèrent tous les musulmans qui s'y trouvèrent.

Dans cette maison il y avait toute sorte d'instrumens pour observer les astres et pour les mathématiques, instrumens dont les gens instruits seuls connaissent le prix. Les musulmans les brisèrent; les Français en furent très fâchés, et firent long-temps des recherches pour les retrouver; ils publièrent que ceux qui en rapporteraient seraient bien payés.

Le cheikh Mouhammed-Zéhar fut un de ceux qui périrent dans cette maison.

Le 8, on exécuta quatre Cophtes et deux maçons. On disait qu'ils s'étaient enivrés dans une taverne, et avaient dévalisé quelques boutiques. Avant leur exécution, il y eut plusieurs faits semblables. Leur mort mit fin à ces désordres.

On afficha une nouvelle proclamation des cheikhs, écrite dans un sens plus énergique que la précédente, et on en envoya des copies par toute l'Égypte.

Voici l'une de ces copies :

Les ulèmas de la vraie foi aux habitans de l'Egypte.

« Habitans des villes, de Rïaf, Arabes et paysans, « qui professez la vraie foi, nous vous informons qu'I- « brahim-Bey, Murad-Bey et tous les autres Mamlouks « ont envoyé des lettres en divers lieux d'Égypte pour « semer la discorde; ils prétendent qu'elles viennent « de S. H. le sultan, et de ses vizirs; ce sont des impos- « teurs : ils sont désolés de ce que les ulèmas et le « peuple du Caire n'ont pas voulu les suivre, et quitter « pour eux leurs familles et leurs maisons; ils veulent « faire naître la mésintelligence entre le peuple et « l'armée française, pour ruiner l'Égypte, et ce, parce « que leur règne est fini. Si ces lettres étaient réelle- « ment du sultan des sultans, il les aurait envoyées par « un personnage marquant.

« Les Français, plus que les autres Européens, aiment « les musulmans et haïssent les idolâtres; ils sont les « amis du sultan notre maître et les ennemis de ses en- « nemis, et s'il déclare la guerre aux Russes, les Fran- « çais l'aideront à reprendre les provinces, où, s'il plaît « à Dieu, il ne restera plus de Russes.

« Nous vous conseillons de ne pas éveiller la discorde; « n'inquiétez aucun soldat de l'armée française; il « pourrait vous en arriver mal. N'écoutez pas les dis- « cours des mal intentionnés, qui veulent la ruine de ce « pays. Vous vous repentiriez de vous être unis à eux. « Payez l'impôt qu'on vous demande, et restez tran- « quilles en sûreté chez vous; on ne touchera ni à vos « biens ni à vos enfans.

« S. E. le général en chef, le grand Bonaparte, d'ac- « cord avec nous, ne permettra pas qu'aucun musulman « soit inquiété dans sa croyance; il suffit que l'impôt

« soit payé, il fera disparaître tout ce qui ressemble à la
« tyrannie. Ne mettez plus vos espérances en Ibrahim-
« Bey et Murad-Bey, et revenez à celui qui dispose des
« trônes; son Prophète a dit : *La discorde dort, mau-*
« *dit soit qui l'éveille.*

« Salut sur lui et sur vous. »

Le 13, on exécuta à la porte de Zuveila deux individus dont l'un était juif; on ne connaît pas le motif de cette exécution.

On enleva d'une maison voisine de celle d'Ibrahim-Bey, des coffres remplis de bijoux et de choses précieuses qu'il y avait fait déposer.

Le 15, des Français, en passant la nuit devant la porte de Zuveila, ouvrirent quelques boutiques de confiseur, et emportèrent de la marchandise sans payer.

On arrêta un individu qui avait deux coffres à Ibrahim-Bey-Defterdar : il nia d'abord; mais, forcé d'avouer, il remit les deux coffres : on y trouva des armes enrichies de diamans, des chapelets de perles, et autres choses de grand prix.

Le 20, on afficha qu'un ballon serait lancé le 22 à la place d'Ezbèkié. On parla beaucoup dans le public de ce produit de l'industrie française.

Le 22, à deux heures après midi, le peuple et beaucoup de Français se réunirent à la place d'Ezbèkié; je me trouvai de ce nombre. Je vis suspendue à un mât une toile bleue, blanche et rouge. Il y avait dessous une tasse dans laquelle il y avait une mèche; cette tasse était suspendue au mât par une chaîne; le haut était attaché avec des cordes dont les bouts étaient tenus par différentes personnes dans des maisons de la place d'Ezbèkié.

A quatre heures on alluma la mèche, la fumée entra

dans la toile et la gonfla; elle devint comme une coupole. La fumée voulant s'élever plus haut et n'ayant pas d'issue, souleva la toile qui s'arrondit comme une balle et s'éleva; on coupa les cordes, et le ballon s'élança vers les cieux en suivant doucement la direction du vent. Quelque temps après, la tasse tomba par terre avec une grande quantité de copies de la proclamation; on comprit l'intention des Français.

Ce ballon n'est pas un bâtiment avec lequel on puisse voyager d'un pays à l'autre: c'est une espèce de cerf-volant.

Vers les sept heures du soir, il y eut un feu d'artifice à la place d'Ezbèkié pour célébrer le renouvellement de leur mois.

Le général en chef ayant réuni les grands et les premiers négocians, leur distribua des habits d'honneur.

La nuit, des Français parcoururent les rues en y jetant des viandes empoisonnées pour les faire manger aux chiens. Le lendemain matin, la plupart de ces animaux furent trouvés morts, et on les enleva.

Les Français, ne pouvant marcher en silence la nuit dans les rues sans être assaillis par les chiens, trouvèrent ce moyen de s'en défaire.

Le 25, beaucoup de troupes partirent se dirigeant vers Cardassat, Suez et Salahiet pour aller combattre Murad-Bey et les Arabes.

Il y eut une réquisition de chameaux et de mulets; on prit en payant ceux des porteurs d'eau; l'eau devint très rare; la charge se vendait 10 ensaf d'argent.

On découvrit dans divers endroits des effets cachés, des coffres remplis d'armes, des plateaux, des tasses, etc.

Ce mois fut fertile en nouvelles extraordinaires qui n'avait pu trouver leur place jusqu'ici.

—Dans le voisinage d'Ezbèkié on a établi une maison de divertissement; les hommes et les femmes s'y réunissent à une heure fixe, et paient pour entrer; on leur donne une carte ensuite.

—On a démoli diverses bâtisses près de l'Échelle du Nil à Raoudha et à Djizé, et on y a fait de nouvelles constructions.

—On a égalisé le monticule voisin du Pont-des-Citrons; on a construit au sommet un moulin à vent qui est une merveille.

— On en a construit un autre à Raoudha devant Mestabet-el-Nechab.

—On a abattu la mosquée voisine du pont de Dukké.

— On a égalisé le terrain d'Ezbèkié et démoli les maisons en face de celle du général en chef; on a abattu les arbres et tout égalisé depuis la rue Mutedel jusqu'à ladite maison, et ensuite jusqu'au pont des Barbaresques, que l'on répara et que l'on fit double de ce qu'il était. Depuis Ezbèkié jusqu'à Boulak, le chemin a été élargi. Deux nouveaux chemins furent faits, le premier conduisant à Abou-el-Eula, et le second à Tebbani et aux bords du Nil. Des fossés ont été creusés du côté du pont des Barbaresques, et on y a planté des cassiers.

On a ouvert un chemin depuis la porte de Fer jusqu'à la porte d'Adavoui, et jusqu'à l'endroit appelé Cheikh-Chaïb, à côté des fabriques de poterie. Le pont qui s'y trouvait, ainsi que toutes les maisons du voisinage ont été démolis. On a coupé les arbres auprès du pont-Adjib, égalisé le bassin de Rotli; et on a enlevé les arbres du jardin de l'écrivain des épiceries.

Les maisons entre la porte de Fer et le Méïdan, devant la mosquée de Moks ont été abattues, et on a égalisé la terre: il y a de cette façon un chemin tout droit

d'Ezbèkié jusqu'à Coubbet-en-Nasr, du côté de la mosquée Adlié. Des gardes forçaient les passans de marcher au milieu.

Tous ces travaux furent faits en peu de temps; on ne forçait personne; on payait très bien les journées. Les instrumens dont ils se servent les aidaient beaucoup; des voitures contenant dix coufes de terre, de mortier ou de pierre, étaient facilement traînées par un ouvrier qui les vidait sans peine et retournait pour les remplir.

Les Français ont pour couper la pierre et scier le bois, des outils beaucoup mieux faits que ceux dont on se servait au Caire.

La mosquée de Bibars, en dehors du quartier d'Husseini, a été convertie en forteresse; les minarets sont devenus des tours que l'on a armées de canon; et dans l'intérieur on a fait des logemens pour les soldats.

On a élevé des tours sur le monticule d'Akareb, près de Nasriè: on y a placé un parc d'artillerie et des troupes.

Les marbres et les bois des maisons des beys servaient aux nouvelles constructions.

Les ingénieurs, les astronomes, les savans, les mathématiciens, les physiciens, les peintres, les écrivains vinrent s'établir dans la rue Neuve, quartier de *Nasriè*. Ils se logèrent dans les maisons qui y sont situées, telles que celle de Cassim-Bey, Émir-Hadj, connu par le surnom d'*Abou-Séif*, dans deux maisons de Hassan-Kiâchef, le Géorgien, dont l'une était nouvellement meublée du produit de ses vexations sur le peuple; à peine cette maison venait-elle d'être achevée qu'il se sauva, la laissant telle qu'elle était. Les Français s'y établirent et y placèrent la bibliothèque. Il y avait des gardiens qui donnaient des livres à tous ceux qui dési-

raient s'instruire. Tous les jours, à dix heures du matin, les personnes qui avaient des recherches à faire s'y réunissaient; il s'y trouvait des chaises. On demandait le livre dont on avait besoin : on le lisait en silence et on écrivait le passage que l'on cherchait.

Tous les Français, grands et petits, savaient lire et écrire.

Lorsqu'un musulman, attiré par la curiosité, s'y présentait, on le recevait avec politesse : on lui souriait; on lui témoignait beaucoup d'égards; et lorsqu'on voyait que c'était un homme d'esprit on redoublait d'attention. On lui montrait des livres dans lesquels se trouvaient les cartes de tous les pays, les animaux, les oiseaux, les plantes, les histoires anciennes des prophètes, leurs portraits, leurs miracles et toute sorte de choses surprenantes.

J'ai été plusieurs fois à cette bibliothèque; on m'a montré une quantité de choses curieuses. On m'a fait voir un gros volume contenant l'histoire du Prophète (1) : il y a son noble portrait, autant que leur esprit peut y atteindre. Il est debout, regardant les cieux et menaçant le peuple; sa main droite est armée d'un sabre et le livre est dans sa main gauche. Ses compagnons, le sabre à la main, sont autour de lui. Un autre tableau représente les califs; un autre, l'ascension du Prophète sur sa jument Borak; un autre, les lieux sacrés de la Mecque et de Médine. Dans d'autres tableaux on voit les guerriers, les califs, les sultans, Constantinople, les mosquées de Sainte-Sophie et de sultan Ahmed. Dans d'autres, sont représentés la naissance du Prophète et tout le monde assemblé pour le voir;

(1) C'était probablement le *Tableau général de l'empire ottoman*, par Mouradjea d'Ohsson, édit., in-folio. B.

on y remarque le portrait de sultan Soliman; la manière de faire la prière du vendredi; le portrait d'Eyub-En-Sary; des villes, des rivages, des mers, des montagnes, des plaines de l'Égypte et de tous les pays; des animaux, des oiseaux et des plantes de toutes les contrées. Beaucoup de livres orientaux, des traités de médecine, de chirurgie, de mathématique, qui ont été traduits en français : j'ai vu le Kitab-Chifa de Cadi-Aiad; ils l'appellent le noble Chifa. J'ai vu aussi le Borda de Bosiri (1). On voit des Français qui savent une quantité de vers par cœur; il y en a qui récitent des versets du Coran. Ils ont une grande envie de s'instruire dans les langues, surtout dans la langue arabe; ils y travaillent jour et nuit. Ils ont beaucoup de livres et de dictionnaires qui leur facilitent les traductions.

L'astronome a des instrumens d'une perfection admirable pour observer la marche des astres; ces instrumens s'adaptent l'un à l'autre, et, quand ils sont montés, ils semblent ne faire qu'une seule pièce. Il y a des longues-vues que l'on dirige comme on veut; il y en a d'autres pour voir les étoiles, dont ils connaissent la grandeur, l'élévation et la marche à la minute.

Les peintres occupaient la maison d'Ibrahim, lieutenant de Sennari. Parmi eux, le peintre *Aridjon* (2) a fait des portraits qui semblent vouloir parler; il a peint ceux des cheikhs et des grands en pied, et on les a placés dans un salon du général en chef. Il y a un autre peintre qui ne dessine que les animaux; un autre qui s'occupe à dessiner les poissons.

Lorsque les Français rencontrent un animal qui n'existe pas dans leur pays, ils le mettent dans une

(1) Poëme à la louange de Mahomet. B.

(2) Rigo.

eau qu'ils connaissent, et qui le conserve long-temps tel qu'il est.

Les ingénieurs occupent une autre maison.

Le médecin *Roia* (1) habite la maison de Zulficar, à côté des ingénieurs, et sa pharmacie est près de là

Le chimiste demeure dans la maison de Hassan-Kiachef le Géorgien. J'ai vu là des choses surprenantes : On a versé dans une tasse une eau préparée, on y a jeté ensuite quelques gouttes d'une autre eau, il est sorti de la tasse une fumée de plusieurs couleurs ; après quoi il n'y eut plus d'eau dans la tasse, il y resta une pierre jaune que l'on nous laissa toucher.

On répéta plusieurs fois cette expérience en variant les compositions; il en provenait toujours une pierre bleue ou rouge, suivant la composition.

On mit de la poudre blanche sur une enclume, et on frappa légèrement avec le marteau, elle produisit un bruit semblable à un coup de fusil. Le chimiste rit beaucoup de la peur que nous causa cette détonation.

Ce chimiste prit ensuite une bouteille vide, dont l'ouverture était étroite, il la plongea dans un baquet recouvert en plomb, il mit dans le même baquet une bouteille d'une autre forme, la plongea aussi dans l'eau, fit entrer tout l'air dans une seule bouteille ; ensuite, sortant tout doucement de l'eau l'ouverture de cette bouteille, il en approcha une mèche allumée qui produisit une explosion. Nous avons vu beaucoup de résultats curieux de la combinaison des élémens.

Le physicien agita une roue qui produisit des étincelles, et en approchant une bouteille, il en résulta une explosion. Quand on touche le gouleau de cette bouteille ou une corde qui y est attachée on reçoit une se-

(1) Royer, le pharmacien en chef de l'armée. B.

cousse dans tous les membres, et si une autre personne vient à vous toucher, elle éprouve la même secousse qui se communiquerait ainsi à plus de mille individus. Nous avons été témoins de choses vraiment incompréhensibles pour nous.

Les menuisiers habitent dans une autre maison ; ils font des moulins à vent, des voitures et tout ce qui regarde leur art.

Les serruriers sont plus loin ; ils ont un soufflet qu'un enfant fait mouvoir, et qui a une action très forte.

Les tourneurs en fer font des instrumens pour cultiver la terre. On remarque chez eux, un réservoir versant l'eau goutte à goutte, et des outils impossibles à décrire qui leur facilitent beaucoup les travaux pour l'horlogerie et autres choses délicates.

Dimanche, 1 du mois de Redjeb (1).

Le mardi 3, Moustafa - Kiachef, dépendant d'Hussein-Bey, connu par le surnom de Bagegat, fut exécuté. Il s'était sauvé du Caire, et y était revenu sans permission; il resta long-temps caché dans la maison de Suleiman-Fayoumi. Moustafa-Agha, gouverneur, sollicita sa grâce ; mais les Français, qui avaient de très mauvais rapports sur son compte, le condamnèrent. On trancha sa tête et on la promena par les rues, en disant : Voilà le châtiment de celui qui entre au Caire sans la permission des Français.

Le jeudi, Bonaparte envoya à la forteresse Suleiman Chévaribi, cheikh de la province de Caliob. On prétendit qu'on avait surpris de ses lettres aux habitans de Sériakos pour les engager à venir s'unir aux révoltés

(1) L'auteur indique toujours le premier jour du mois lunaire, lors même que ce jour n'est signalé par aucun évènement remarquable. B.

du Caire. Quatre autres personnes furent emprisonnées avec lui.

Le même jour on établit l'usage de tirer un coup de canon au coucher du soleil.

Le mardi 11, un crieur public invita ceux qui désiraient acheter des chevaux à se rendre à Boulak. Des affiches furent placées dans les rues pour le même objet. Voici l'une de ces copies :

« Les habitans du Caire sont prévenus que vendredi, 13 du mois de redjeb, à huit heures du matin, les officiers français feront vendre une grande quantité de chevaux. Ceux qui désirent en acheter en ont la permission. »

Le lundi 16, le général en chef Bonaparte partit pour Suez avec Seïd-Ahmed-el-Mahrouki, Ibrahim-Effendi, écrivain des épiceries, un grand nombre de conseillers, d'ingénieurs, de peintres, bijoutiers, Antoun-Abou-Takié et autres, des troupes à pied et à cheval, de l'artillerie, des palanquins et des chameaux pour porter les provisions.

On forma un autre divan de soixante membres dont quatorze membres reçurent le nom de divan particulier et perpétuel. Ils devaient seuls s'assembler tous les jours: les autres ne se réunissaient que dans les circonstances extraordinaires.

Ces quatorze membres particuliers étaient :
Les cheikhs Cherkavi, Muhdi, Savi, Bekri, Fayoumi;
Les négocians Mazrouki, Ahmed-Ibn-Mouhrem;
Les chrétiens cophtes, Loutfulla, Misri;
Les Syriens, Joseph Ferhad, Mikhaïl.
Un Anglais, Boudif, un Français, Cafre.

Ce divan avait des drogmans et des secrétaires. Le divan général était composé en grande partie des chefs des arts et métiers.

Les motifs de la création de ce divan furent imprimés et envoyés en forme de lettre aux divers membres du divan. On en envoya aussi aux grands, et on en afficha des copies. Quoique cela soit long, je dois le transcrire ici pour que le lecteur y reconnaisse la ruse que le bon sens condamne.

Cet ordre est au nom de Bonaparte. En voici la copie:

« *Au nom de Dieu clément et miséricordieux !*

« Bonaparte, général en chef de l'armée française, aux habitans du Caire, grands et petits !

« Des insensés et des ignorans, qui ne prévoient jamais la fin des choses, ont excité les habitans du Caire à la révolte. Dieu les a punis de leurs perfides intentions et de leurs méchantes actions. Le Très-Saint et Très-Haut m'a ordonné d'avoir pitié de ses créatures. Soumis à sa volonté, j'ai pardonné, quoique je fusse dans un excès de colère et très affligé de cette révolte. J'ai, comme punition, aboli le divan que j'avais formé, et qui devait, dans deux mois, établir de l'ordre dans la ville.

« Votre tranquillité depuis lors m'a fait oublier la faute des coupables auteurs de la révolte, et je pense à la création d'un nouveau divan.

« Ulémas et chérifs, apprenez à vos sulbalternes qu'on ne me trahit pas impunément. Celui qui conspire contre moi court à sa perte; personne au monde ne pourrait le sauver; il n'échappera pas à la colère de Dieu, dont

il n'observe pas les décrets. L'homme sage comprend que tout ce que j'ai fait n'a été exécuté que par l'ordre et la volonté de Dieu ; il faudrait être fou et aveugle pour en douter.

« Apprenez encore à vos subalternes que le Très-Haut a, depuis long-temps, destiné ma main pour anéantir les ennemis de l'Islamisme et briser la croix. Le Très-Saint a annoncé que j'arriverais de l'occident en Égypte pour exterminer ceux qui y commettaient des injustices. Le sage reconnaît dans tout l'exécution de ses ordres. Apprenez à vos subalternes que le Coran avait prédit à beaucoup de peuples ce qui vient d'arriver et qu'il contient encore les prédictions de ce qui doit arriver. La parole de Dieu dans son livre est véritable et juste. La preuve de cette vérité, c'est que les musulmans reviennent à moi avec des intentions pures et une sincère amitié. Si quelques-uns d'entre eux, dans la crainte de mes armes et de ma puissance, osent me maudire et me haïr, ce sont des insensés qui ne savent pas que Dieu lit dans les cœurs et y voit ce que l'œil n'y peut apercevoir. Dieu maudira et punira l'hypocrite qui me trahirait en secret comme ouvertement.

« Apprenez leur encore que je pénètre dans les plis les plus cachés du cœur humain. Je connais, à la seule inspection, ce que pensent les hommes. S'ils gardent le silence, un jour viendra que tous les secrets seront découverts. Tout ce que j'ai fait, vous le savez, n'a eu lieu que par la volonté de Dieu, à laquelle personne ne peut s'opposer. Un homme voudrait vainement empêcher les choses que Dieu fait par mes mains (1).

« Heureux ceux qui seront unis de cœur avec moi ;

« Salut. »

(1) Cette pièce est fondée sur un passage du livre *Djufr-Ali* de *Muhreddin*

Les quatorze membres du divan recevaient chaque mois des appointemens.

Le 18 de redjeb, chaque moulin eut à fournir une jument.

Le 24, Seïd-Mahrouki et Ibrahim-Effendi, écrivain des épiceries, revinrent de Suez avec une escorte de cinquante soldats francs, que Bonaparte leur avait accordée depuis Belbis.

Ils racontèrent que les habitans, à la nouvelle de l'approche des Français, s'étaient sauvés, les uns à For, les autres chez les Arabes de Badié.

Les Français, trouvant la ville déserte, s'étaient emparés des cafés et marchandises qu'ils y avaient trouvés, et avaient fait toutes sortes de dégâts dans les maisons. Bonaparte, qui était éloigné lorsqu'on entra dans cette ville, fit, d'après le conseil des négocians, rendre une partie de ce qui avait été enlevé, et promit de faire payer le reste au Caire; il en demanda la note.

Dans ce moment, deux bâtimens chargés arrivèrent; l'un d'eux échoua dans les environs de Suez. Les Français vinrent sur de petits bateaux à l'endroit où il était échoué, et le remirent bientôt à flot avec les instrumens qu'ils ont pour soulever des poids extraordinaires.

Bonaparte, à Suez, se promenait à cheval jour et nuit sur le bord de la mer. Il n'avait pour toute nourriture que trois poulets rôtis enveloppés dans du papier: il n'avait ni cuisinier, ni lit, ni tente. Chaque

écrit depuis plus de deux cents et que les musulmans montrèrent à Bonaparte. Voici ce passage :

« Un peuple libre viendra de l'occident, s'emparera de l'Égypte par l'orient. « Vingt-deux jours après le B. vaincra le J et l'M. » C'est-à-dire Bonaparte, Ibrahim-Bey et Murad-Bey. (*Note du Traducteur.*)

soldat avait au bout de sa baïonnette un pain dont il mangeait un morceau chaque jour; ils avaient aussi un petit sac de cuir plein d'eau suspendu à leur cou.

Le 28 de redjeb, un corps français revint de Belbis avec environ trente Arabes, hommes et femmes, garottés; ils entrèrent au Caire tambour battant. Ils rapportaient aussi trois charges et quelques chameaux volés à la caravane de la Mecque.

Le dimanche soir, dernier jour de redjeb, le général en chef, de retour de Belbis, entra de nuit au Caire; il amenait beaucoup d'otages arabes parmi lesquels se trouvait Abdurrahman-Abasa, frère de Suleïman-Abasa, cheikh de Alaidé.

Les Français avaient attaqué Abouzabel, Munir, avaient enlevé leurs troupeaux et les avaient fait conduire au Caire par les bergers mêmes de ces tribus.

Le lundi, on exécuta le cheikh arabe, Suleïman-Chevaribi, cheikh de Caliop, ainsi que trois Arabes de l'orient, détenus au fort de Roumellé. L'agha fut chargé de leur faire trancher la tête; les parens du cheikh Suleïman obtinrent la permission de transporter son corps à Caliop.

Dans ce mois il y eut beaucoup de nouvelles qui n'ont pas pu trouver leurs places et que nous renvoyons ici.

— Dans la nuit du 27, des Français cassèrent une fenêtre de la maison de Mouhammed-Ibn-Djevheri, à Ezbèkié, près la porte. *Ava.* Ils s'y introduisirent, y trouvèrent trois femmes, une demoiselle et des servantes, enfin tout le harem; le maître occupait une autre maison depuis que les Français avaient établi leur quartier-général à Ezbèkié.

L'apparition de ces Français réveilla les femmes qui

se mirent à pousser des cris ; les Français les battirent et en tuèrent une ; la demoiselle se cacha. Le portier de la maison, saisi de crainte, se cacha aussi et la laissa piller.

On apprit cette nouvelle le lendemain ; mais, en l'absence du général en chef, on n'osa porter plainte. À son retour, les cheikhs l'en instruisirent. Il entra en fureur, s'écria que la honte retombait sur lui, mit tous ses soins à retrouver le coupable et le fit exécuter.

On souffrait beaucoup au sujet des éclairages, quoique les patrouilles fussent composées d'habitans du Caire, elles clouaient les portes des maisons dont la lampe était éteinte par le vent ou faute d'huile, et ne la déclouaient que lorsque le maître de cette maison avait payé ce qu'ils exigeaient; souvent même elles cassaient exprès les lampes. Dans la rue *Émir-el-Djiouchi*, les lampes, pour la plupart entourées de papier, étaient suspendues à des branches de palmier. La pluie les fit plier, imbiba le papier et éteignit toutes les lampes. La patrouille cloua toutes les boutiques et ne permit de les ouvrir qu'après avoir reçu la somme qu'elle fixa elle-même. La même chose arriva dans plusieurs autres endroits et produisit beaucoup d'argent pour les patrouilles ; tout le monde s'occupait des lampes comme si on n'avait pas d'autres soucis.

Le mardi, 1er de chaban, trois Français furent fusillés sur la place au-dessous de la forteresse : on disait qu'ils étaient du nombre de ceux qui entraient dans les maisons.

Des voyageurs racontèrent que Murad-Bey et les siens étaient dans le sud à Akbet-el-Ava et se retiraient toutes les fois que les Français s'avançaient ; ils avaient conçu une grande terreur pour eux.

La caravane des cafés de Suez arriva au Caire, escortée par des soldats français.

Le dimanche, 6 de chaban, le capitaine français, chef de police du quartier d'Hussein, fit publier qu'on y ouvrît les boutiques pour célébrer comme de coutume chaque mois la naissance de ce cheikh.

Seïd-Bédavi-Ibn-Fetih, administrateur des biens de la mosquée, étant malade, avait fait vœu, si Dieu le guérissait, de célébrer chaque mois la naissance d'Hussein. Quand il fut guéri, il fit illuminer le dôme de la mosquée, paya des ulémas pour lire le Coran dans les écoles pendant le jour, et d'autres pour lire dans les mosquées le livre de *Délaïl-el-Cuïrat de Djésouli.* D'autres personnes ayant suivi son exemple, cette fête devint plus solennelle.

[*Ici, dans le manuscrit arabe, se trouve l'histoire du cheikh Hussein et les diverses pratiques religieuses observées pour célébrer sa naissance; ce récit assez étendu n'a pas été traduit.*]

Pendant vingt ans on célébra cette fête jusqu'à l'arrivée des Français. Après la révolte, ce capitaine, ayant été désigné chef de ce quartier, voulut qu'on fît les réjouissances accoutumées. Ce capitaine était affable et témoignait de l'amitié aux musulmans; il visitait ses voisins, accueillait leurs demandes, faisait marcher ses soldats sans armes, tandis que dans les autres quartiers ils marchaient armés. Il empêcha toutes les tyrannies qui avaient lieu pour les lampes et autres. Les habitans du quartier se rassurèrent: ils se rendaient de bonne heure à la mosquée et sortaient la nuit sans crainte, charmés du caractère de ce chef.

Son drogman lui ressemblait : c'était un noble Alepin délivré de Malte par les Français; d'abord il avait un juif pour drogman, mais les habitans firent si bien qu'on le changea, et, pour la tranquillité des habitans, cet Alepin fut mis à sa place. Le drogman ouvrit un café où tout le monde se réunissait et passait une partie de la nuit.

On se réunissait encore dans un autre endroit où on chantait à la française. La plus grande partie de ce peuple est porté vers la folie et le plaisir.

On causait, on plaisantait, on riait dans le café du drogman; le capitaine y venait quelquefois avec sa femme qui était du Caire. Ce fut dans une de ces réunions qu'il décida qu'on devait faire des illuminations et des réjouissances pour la naissance d'Hussein.

Le mercredi on afficha l'annonce d'un nouveau ballon que l'on devait faire partir d'Ezbèkié, parce que le premier n'avait pas réussi. A midi le peuple étant assemblé, le ballon fut lancé et s'éleva jusque au-dessus du monticule de Bérakié où il tomba. Si le vent ne l'avait pas contrarié, il aurait disparu et la ruse aurait été complète; les Français auraient dit : Il a été très loin.

M. Magalon, chargé de recueillir tous les biens des Mamlouks et les revenus du gouvernement, partit pour la province de Saïd et Dadj-Redja.

Ce jour-là partit aussi une caravane de marchandises où il y avait des femmes européennes escortées par des troupes françaises. On disait qu'elles allaient à la montagne de For.

Le 10 du mois, des Français vinrent au Khan-Zulficar, quartier de Djémalié, y ouvrirent des chambres et en retirèrent des effets du lieutenant d'Ali pacha

de Tripoli : ils mirent les scellés sur les boutiques et magasins de ce khan et du khan neuf, appartenant à des fuyards et à des soldats de marine. Quelques marchands turcs furent arrêtés et conduits au château; leurs associés qui étaient au Caire et à Boulak furent recherchés, surtout les Curdes, soldats de Murad-Bey.

Beaucoup de Grecs et de Galioundji de Murad-Bey furent incorporés dans l'armée française; on leur donna un uniforme et des armes.

On parla beaucoup d'Ali-Pacha et de Nassouf-Pacha qui s'étaient séparés de Murad-Bey; ils avaient passé derrière la montagne, montés sur des dromadaires, se dirigeant vers Damas avec des gens d'Ibrahim-Bey restés auprès de Murad. On citait aussi Rechwan-Bey.

Une nouvelle disposition eut lieu pour l'éclairage; on ordonna de placer à trente pieds les uns des autres de grands reverbères à quatre faces. Les riches seuls devaient contribuer à cette dépense, et les corps-de-garde n'avaient pas à s'en mêler. Cette disposition fit beaucoup de plaisir aux pauvres.

On ordonna à tous ceux qui avaient des procès de se rendre chez le cadi et les ulémas.

Des Français ayant été attaquer la tribu de Kévamil, retournèrent avec un butin considérable consistant en moutons, chèvres, poules, canards, etc., etc.

Un homme arrivant de Ghaza descendit chez le cheikh Halil-el-Bekri, et annonça qu'il venait solliciter la grâce de Fatmè, épouse de Murad-Bey, celle de la fille de Mouhammed-Effendi-Bekri, nommée Kadachè, et celle de son époux Zulficar.

Le cheikh Halil-el-Bekri, ayant exposé leur demande

au général en chef, en obtint leur grâce et même des frais de route. Tout cela n'était qu'une ruse de Murad-Bey pour demander des secours au Caire.

D'après le rapport de cet homme, Abdallah-Pacha-Ibn-Adoum était à Ghaza où se trouvaient les femmes d'Ibrahim-Bey dans un état déplorable.

Un corps français partit pour Catié, et s'y fortifia.

On apprit que le général en chef se disposait à aller faire la guerre en Syrie.

Dimanche 13. Dans la nuit, les Français tirèrent, suivant leur usage, un feu d'artifice pour le commencement de leur année.

Le soleil passe au signe du verseau.

Le lundi 14, on fixa le prix de la viande de mouton à sept ensafs; celle de buffle, qui se vendait à sept paras, fut fixée à cinq paras.

Les Français battirent les Arabes-Aiéd du côté d'Ankat, en tuèrent beaucoup, et enlevèrent tout ce qu'ils avaient. On retrouva des effets appartenant à des Français. Ils amenèrent au Caire quelques prisonniers, hommes et femmes, qu'ils enfermèrent au château.

Quantité de troupes furent expédiées à Sanafir, Adjour-Elwerd, Carenfil, Cafr-Mansour et autres lieux, pour y chercher les Arabes et enlever leurs troupeaux. Ceux qui voulurent résister furent battus; les Français revinrent au Caire avec un butin considérable; ils vendaient des vaches pour deux ou trois thalaris, et des moutons et des agneaux pour un thalari. Les chrétiens cophtes achetèrent presque tout.

Le samedi on exécuta dans le château environ quatre-vingt-dix personnes; la plupart étaient des Mamlouks fuyards que l'agha et Barthelemi avaient découverts.

Cinq Juifs et deux femmes furent jetés dans le Nil.

On ordonna à ceux qui avaient acheté quelque chose du butin des Arabes de le rapporter à la maison du général en chef.

Les préparatifs pour l'expédition de Syrie s'avançaient. Les chameaux des Arabes Turabin furent destinés à porter les vivres. Le gouverneur ordonna aux chefs des âniers et des muletiers de réunir tous les animaux qu'ils pourraient ; la plupart de ces chefs se cachèrent, et l'on éprouva une grande disette d'eau.

Le lundi 2, on afficha dans les rues la proclamation dont voici la copie :

« Grâces à Dieu unique.

« Les membres du divan, les ulémas, les officiers des janissaires et les principaux négocians aux habitans du Caire, grands et petits.

« Le général en chef, le grand Bonaparte, ayant pardonné les condamnables excès de la révolte, a créé un divan dans la maison de Kaïd-Agha sur la place d'Ezbekié. Ce divan composé de quatorze personnes éclairées, choisies au scrutin sur soixante principaux personnages du Caire, est établi pour veiller à la sûreté et à la tranquillité publique. Nous devons cet établissement à la prévoyance, à l'amour du général en chef pour les habitans du Caire et à sa miséricorde. Dans ce divan le faible trouvera un appui contre le fort.

« Le général a puni quelques-uns de ses soldats coupables de désordres commis dans la maison du cheikh Mouhammed-Djevheri ; il en a fait exécuter deux sur la place Noire, et dégradé ceux qui avaient des dignités.

« La violence n'est pas dans les mœurs des Français, surtout vis-à-vis des femmes. Ce fait leur a fait horreur.

« Les chrétiens qui avaient exigé plus que le droit de douane, au vieux Caire, ont été enfermés à la forteresse; et les dispositions sont prises pour que désormais personne ne cherche à abuser de sa position.

« Le général en chef veut détruire tous les abus dont le peuple a à souffrir Il veut faire faire un canal du Nil à Suez pour la facilité, la sûreté des transports, et activer le commerce de l'Inde et de l'Arabie.

« Remplissez vos devoirs religieux, renoncez à la révolte, repoussez les tentations de l'esprit malin et les emportemens de vos passions. Soumettez-vous aux décrets de Dieu, l'on n'aura rien à vous reprocher, et vous n'aurez pas lieu de vous repentir.

« Tous ceux qui auront des affaires pourront se présenter au divan. Quant aux procès particuliers, ils seront jugés par le cadi du Caire, qui demeure rue des Confiseurs.

« Salut. »

Le gouverneur fit contraindre les porteurs d'eau à venir en ville et veilla en même temps à ce qu'ils ne fussent pas inquiétés.

Dans la nuit du mardi 23, beaucoup de troupes françaises se mirent en route.

Moustafa, Bey-Kiaïa du pacha, l'émir hadj Bachmaktchi-Zadé, le Cadi-Asker; les quatre cheikhs, Fagourni, Savi, Arichi, Devakili, et quelques négocians musulmans, cophtes et syriens, furent désignés pour accompagner le général en chef.

Le 26, l'ordre fut donné d'ouvrir comme d'usage les boutiques nuit et jour pendant le ramazan.

Le lieutenant quitta la maison d'Ibrahim-Bey au bassin de l'Éléphant, pour venir occuper celle d'Éyup-Bey-le-Grand qui a vue sur la place d'Ezbèkié.

Hassan-Agha, chef de police, ayant informé le général en chef des usages observés depuis long-temps pour s'assurer du commencement de la lune de ramazan, reçut l'ordre de se conformer à ces usages. Il fit en conséquence de grands préparatifs; et le 1er jour, samedi, il invita à un grand dîner les ulémas, les cheikhs et les autorités; le 2e et le 3e jour il invita les principaux habitans et négocians de la ville; le 4e jour, les officiers français.

Le mercredi, accompagné d'un nombreux cortége du corps des arts et métiers avec leur musique, il parcourut la ville en passant devant la maison de l'Émir-Hadj et celle du général en chef; il se rendit au Méhkémé où il fut constaté que le ramazan devait commencer dans la nuit du mercredi au jeudi. Le même cortége, éclairé par des torches, le ramena chez lui, et des crieurs publics annonçaient que le ramazan était commencé. Son cortége était suivi d'un corps de cavalerie française.

Dans le mois de chaban, il y eut beaucoup de nouvelles.

Les habitans du Caire reprirent des usages qu'ils avaient négligés depuis l'entrée des Français, croyant que ce serait un moyen de se soustraire à la mort et de se rapprocher de Dieu; ils se réjouissaient dans l'ignorance de leur position. Ils ne pensaient pas aux prisonniers, au commerce interrompu, à la disette qui s'ensuivrait; les Anglais, maîtres de la mer, ne laissaient passer aucunes marchandises, pas même des nouvelles de ce qui se passait dehors. Les gens sensés parmi le peuple, voyant que leur commerce ne pouvait

plus les faire subsister, s'étaient livrés à des occupations moins nobles, ils vendaient du poisson, des viandes cuites, du café, etc.; les gens d'un rang inférieur se firent âniers, et encombraient les rues surtout dans le voisinage des Français. Ces derniers aimaient beaucoup la monture des ânes et payaient généreusement; ils se réunissaient et faisaient des courses en chantant et en riant. Ils dépensaient beaucoup pour le louage des ânes, pour les fruits et pour le vin.

Mon ami le cheikh Hassan, épicier, a fait à ce sujet ces deux vers :

« Les Français perdent leur argent dans notre « Égypte entre les âniers et les taverniers.

« Ils vont aller en Syrie, et là ils perdront leur vie. »

Les Français ne boivent que ce qu'il faut pour se mettre en gaieté. Si quelqu'un sortait de chez lui dans un état d'ivresse plus intolérable, et commettait quelque désordre, on le punissait.

Les Cophtes, les Syriens et les juifs au service des Français, commencèrent à devenir impertinens envers les musulmans; ils montaient à cheval et portaient des armes.

Un barbaresque nommé Cheikh-Guïlani, résidant dans le voisinage de la Mecque, ayant appris l'invasion des Français en Égypte, se fit prédicateur et excita les Arabes à la défense de la religion; il composa des proclamations qui électrisèrent beaucoup de monde. Parvenu à réunir environ six cents hommes, il vint débarquer à Cosseïr et se joignit aux habitans de Yambo et autres lieux de la province du Saïd. Quelques barbaresques, échappés du combat d'Embaba, se réunirent à lui.

Vers la fin du mois de chaban, on apprit qu'il s'était

rencontré du côté de Djerdja avec les Français, qu'il y avait eu plusieurs actions qui n'avaient pas été décisives parce que les Arabes étaient en petit nombre; Hassan-Bey-el-Djidavi et Osman-Bey s'étaient sauvés du côté d'Esma.

Les Français ont établi une quarantaine à Boulak qu'ils ont entouré de murailles, et forcent les voyageurs d'y rester un certain nombre de jour.

Dans les premiers jours du ramazan, Bonaparte fit tous ses préparatifs pour son expédition de Syrie; il y eut beaucoup de réquisitions, et chaque jour, un corps de troupes se mettait en route.

Le samedi le général en chef, le grand Bonaparte, convoqua un divan où se trouvèrent les cheikhs et les officiers des janissaires, et leur dit : Nous avons tué les Mamlouks qui ont osé nous attendre, ils ont été anéantis : les uns se sont sauvés au fond de la province de Saïd, les autres du côté de Ghaza ; nous allons poursuivre ces derniers pour établir la tranquillité en Syrie et protéger le commerce de l'Égypte par terre et par mer. Nous serons absens un mois, et à notre retour nous nous occuperons de régler comme il faut l'administration de la ville; jusque-là veillez au maintien de l'ordre et de la tranquillité; que les chefs des divers quartiers de la ville s'occupent à prévenir les discordes qui pourraient survenir entre le peuple et l'armée.

Les membres du divan s'engagèrent à remplir ses intentions, et on fit, suivant l'usage, des affiches à ce sujet.

Moustafa kiaya du pacha, le cadi, les cheikhs et les personnes désignées pour accompagner Bonaparte, sortirent par Adlié avec des troupes, des charges de tapis, des tentes, des palanquins. On y voyait des es-

claves blanches et noires, prises aux Mamlouks; elles avaient la plupart adopté le costume français.

Dimanche, 5 de ramazan, à quatre heures, le soleil entra dans le signe du bélier, il y eut éclipse de lune.

Le général en chef partit par Adlié, laissant garnison dans la forteresse et dans les nouvelles tours, Poussielgue comme gouverneur, et un général dans chaque province.

Le père la béquille Caffarelli, les ingénieurs, les conseillers, les drogmans, les artisans, serruriers, maçons et autres, partirent avec Bonaparte; chaque jour un détachement se mettait en route.

Mardi 7 de ramazan, trois Syriens révélèrent au gouverneur que les musulmans voulaient se révolter le jeudi suivant. Le cheikh Muhdi et l'agha, interrogés sur ce fait, répondirent que les chrétiens faisaient courir ce bruit par haine pour les musulmans. Les trois Syriens furent arrêtés, et le jeudi, leur révélation ne s'étant pas vérifiée, ils restèrent en prison.

Par ordre des Français, les chrétiens reprirent leurs costumes ordinaires, le turban noir et bleu, et ne portèrent plus de châle à palme et des turbans blancs; il leur fut aussi défendu de boire, de manger et de fumer dans les rues pendant le ramazan, pour ne pas indisposer les musulmans.

Un uléma, en passant devant une boutique, vit un chrétien qui fumait, il se disputa avec lui; la police survint et les arrêta tous les deux, les conduisit devant le gouverneur qui s'informa à un autre chrétien des usages observés pendant le ramazan. Celui-ci ayant déclaré que ces usages prescrivaient aux chrétiens de s'abstenir de boire, de manger et de fumer devant les musulmans, le chrétien fut bâtonné, et le musulman relâché.

Le 19, l'agha des janissaires fit trancher la tête à un homme dans la rue d'Échrafié. On disait que c'était un voleur.

Le 24, Murad-Agha et un autre individu, dépendant de Suleïman-Bey, furent pris dans la province du Sud; on les conduisit au château où on les exécuta tous les deux.

Le 25, on apprit que les Français s'étaient rendus maîtres d'El-Arich. Un crieur public annonça cette nouvelle, en disant que beaucoup de Mamlouks avaient été faits prisonniers et qu'on devait, en réjouissance, tirer le canon le lendemain; que personne n'en soit effrayé.

Le dimanche matin, dix-huit Mamlouks et quatre kiachefs ayant leurs armes, entrèrent dans la ville montés sur des ânes; ils étaient escortés par une centaine de Français qui marchaient devant eux tambour battant. L'agha et Barthélemi, avec leurs troupes, étaient allés au-devant d'eux à la mosquée de Zéchri; ils les conduisirent par la nouvelle rue à Ezbèkié dans la maison du gouverneur Poussielgue; on leur retira leurs armes et on leur rendit la liberté.

Les quatre kiachefs étaient : Ahmed, kiachef d'Osman-Bey, Hassan, kiachef d'Oveïdar, Joussef-Kiachef-Bourmi, Ismaël-Kiachef.

Ils étaient dans la forteresse d'Arich avec environ mille barbaresques et Albanais. Au commencement de chaban, l'avant-garde française attaqua et fut repoussée; peu de temps après Bonaparte arriva, et on redoubla d'activité dans les attaques. Les assiégés firent demander des secours à Ghaza; Cassim-Bey et sept cents hommes leur furent envoyés; mais, voyant la forteresse cernée par les Français, ils s'arrêtèrent dans le voisinage. Les Français les attaquèrent de nuit; Cassim-

Bey et autres furent martyrs(1); le reste se sauva. El-Arich résista quatorze jours aux Français; mais le manque de vivres força la garnison de capituler; elle obtint la vie sauve et fut conduite au Caire avec ordre de lui rendre la liberté en arrivant; ce qui eut lieu. On poussa même la politesse jusqu'à faire voir les embellissemens de la ville aux soldats de cette garnison.

Une partie de la garnison d'El-Arich prit du service chez les Français, et fut laissée dans ce fort avec un corps français; une autre partie se retira vers Ghaza.

Dimanche après midi un grand nombre de coups de canon furent tirés de la forteresse et de la place d'Ezbèkié. Les chrétiens firent de grandes démonstrations de joie dans les rues et chez eux; ils reprirent des habits élégans et donnèrent des festins.

Mercredi Ahmed-Kiachef mourut d'apoplexie.

A trois heures après midi vingt-cinq soldats, montés sur des chameaux et portant des turbans et des burnous blancs, arrivèrent à la maison du gouverneur à Ezbèkié.

Jeudi on lut dans le divan les nouvelles apportées par ces soldats: « Les Français s'étaient emparés de Ghaza et du khan de Jonas. — Ibrahim-Bey s'était sauvé et avait envoyé son harem à Naplouse. »

A trois heures après midi, un officier supérieur, escorté de cavalerie et de soldats d'infanterie parmi lesquels on remarquait des turbans blancs, entra au Caire au son de la trompette, apportant les drapeaux trouvés à El-Arich. Il fit ranger son escorte en bataille devant la mosquée d'Azhari, et fit demander le cheikh Cherkavi, lui remit ces drapeaux et lui ordonna de les faire placer sur les minarets de la mosquée.

(1) Tout guerrier musulman qui meurt en combattant les infidèles est réputé martyr de la foi. B.

Deux drapeaux de différentes couleurs furent placés aux deux croissants du grand minaret et un drapeau aux autres minarets. Quand on les eut placés, ils furent salués par des salves nombreuses tirées de la forteresse. Au coucher du soleil il y eut de nouvelles salves pour annoncer que le lendemain était la fête du Baïram.

On fit publier qu'on pouvait se promener dans les cimetières comme de coutume, y faire ses prières et se revêtir de ses plus beaux habits.

On envoya de tous les côtés, après la prise d'El-Arich, la proclamation dont voici la copie :

« Le général en chef de l'armée française, aux habi-
« tans de la Syrie.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, tout
« secours vient de lui.

« Bonaparte, général en chef de l'armée française
« aux muphtis, aux ulémas, aux habitans de Ghaza,
« que le Très-Haut les ait en sa sainte garde !

« Salut ;

« Nous venons combattre les Mamlouks et les sol-
« dats de Djézzar qui a dépassé les limites de son pacha-
« lik en envoyant des troupes à Jaffa, Ramlé et Ghaza.
« Il a commencé les hostilités en s'emparant d'El-Arich ;
« eh bien ! nous venons le combattre ; habitans de la
« Syrie, il ne vous sera fait aucun mal, restez chez vous
« sans crainte ; engagez ceux qui se sont sauvés à ren-
« trer dans leurs foyers : personne ne sera inquiété, et
« nous respecterons vos propriétés. Que les cadis con-
« tinuent leurs fonctions et que le peuple ne cesse pas de
« professer la religion musulmane et de faire ses prières
« dans les mosquées. Personne ne sera inquiété dans sa
« croyance ou pour ses richesses. Tous les biens vien-

« nent de Dieu, il accorde la victoire à qui il lui plaît.
« Tout ce que l'on dit comme tout ce que l'on fait contre
« nous est inutile, vous le savez. Tout ce que nous
« entreprenons doit réussir.

« Ceux qui nous témoigneront de l'amitié, seront
« récompensés. Malheur à ceux qui persisteraient dans
« leur haine contre nous. Vous devez déjà avoir entendu
« dire que nous anéantissons nos ennemis, et secourons
« nos amis, et que notre caractère distinctif est la bonté,
« la clémence et la pitié pour les pauvres. »

Après la prise de Ghaza on imprima et afficha un bulletin du combat; il fut lu dans le divan; en voici la copie :

« *Au nom de Dieu clément et miséricordieux!*
« *haine aux tyrans!*

« Égyptiens, le général Alexandre Berthier a envoyé
« au général Dugua, gouverneur du Caire, les nouvelles
« suivantes :

« Dans la nuit du 19 de ramazan, l'armée française
« était campée au khan de Jonas. Elle se dirigea vers
« Ghaza à la pointe du jour; à onze heures elle vit l'armée
« des Mamlouks et celle de Djézzar rangées en bataille
« devant Ghaza. Le général Murat les attaqua avec de la
« cavalerie et de l'infanterie; il cherchait à les attirer,
« mais ils lâchèrent pied, et il n'y eut qu'une escar-
« mouche dans laquelle deux soldats français furent
« blessés; l'un d'eux mourut des suites de ses blessures;
« les Mamlouks et les soldats de Djézzar ne perdirent
« pas plus de monde.

« Pendant que le général Murat engageait le combat,

« le général Kléber, ancien gouverneur d'Alexandrie
« qui habite à Ezbèkié, entra à Ghaza sans combattre.
« On y trouva des magasins de vivres, quatre cents
« quintaux de poudre, douze canons, des tentes et un
« attirail complet de guerre. Voilà les fruits de la
« prise d'El-Arich dont nous avons parlé. Adorez Dieu,
« soumettez-vous à ses décrets, et obéissez aux ordres
« du Créateur.

« Salut. »

Le mois de ramazan se termina tranquillement; on voyait peu de soldats dans les rues; les personnes cachées se montrèrent. On se promenait de nuit, suivant l'usage, avec des fanaux; les assemblées dans les mosquées, les cafés et les maisons particulières, ne furent jamais troublées. Il était arrivé beaucoup de vivres du dehors, et l'abondance régnait partout. Les Français se rendirent aux invitations des cheikhs et des négocians, et firent des repas à la turque. Prenant ensuite des cuisiniers du pays, ils donnèrent des dîners aux musulmans et leur firent beaucoup de politesses.

Le vendredi 1er de chewal, il y eut beaucoup de salves d'artillerie en signe de réjouissance; le peuple se rendit dans les mosquées. Dans celle d'Azhari, où se trouvait la plus nombreuse réunion, l'imam oublia le *Fatiha* (1) à la seconde génuflexion, et recommença la prière; après l'avoir terminée, il fut généralement blâmé.

Après la prière tout le monde, hommes et femmes, se rendit sur les tombeaux. Au cimetière de la Porte de

(1) Le premier chapitre ou la première surate du Coran que les mahométans répètent souvent dans leurs prières. E.

Nasr (1) quelques mauvais sujets se mirent à courir en criant : les Arabes! les Arabes! Une terreur panique s'empara de tous ceux qui se trouvaient là et qui se sauvèrent précipitamment. Ce complot avait été formé par des mauvais sujets pour profiter du désordre et enlever les effets qu'on venait déposer sur les tombeaux. Le bruit de cet évènement s'étant répandu au cimetière de la Porte du Vezir et à celui de la Porte de Caraffé, tout le monde rentra en ville et il y eut plusieurs femmes écrasées dans la foule.

Les officiers supérieurs français vinrent complimenter les grands de la ville au sujet du baïram; ils furent reçus avec toutes sortes d'égards.

On apprit que les beys s'étaient séparés de Murad et s'étaient retirés, les uns à Abrine et les autres du côté d'Assoudan. Le cheikh Elfi et les siens s'étaient dirigés vers l'occident.

Jeudi, le cheikh Mouhammed-Dévakili, malade, revint de Carin avec les cheikhs Savi et Arichi.

Le général en chef, avant de partir de *Salahié*, fit dire au kiaya du pacha, au cadi et à ceux qui devaient le suivre, de se rendre à Salahié pour qu'ils se trouvent toujours à une journée de distance de lui. Ceux-ci ayant entendu parler d'Arabes qui infestaient les chemins, restèrent à Carin. Les soldats français qui leur servaient d'escorte allèrent auprès du général en chef et les laissèrent à Carin. La maladie du cheikh Mohammed-Dévakili le força de retourner au Caire.

Le 7, l'agha fit couper la tête à un homme à la porte de Zuvéïlé et fit pendre une femme à la fenêtre de la

(1) La porte du secours ou de la victoire percée dans la vieille enceinte du Caire. A l'époque de l'expédition française cette ville comptait soixante et onze portes. B.

fontaine qui se trouve à côté. Dilois, chef de police, qui demeurait rue de Califé, exigeait des impôts extraordinaires des marchands de grains et les empêchait de vendre jusqu'à ce qu'il fût satisfait. Ceux-ci vinrent se plaindre au gouverneur et furent appuyés par l'émir Zulficar qui se trouvait auprès de lui.

Dilois comparut et reçut ordre de restituer toutes les sommes qu'il avait extorquées. Dilois, soupçonnant Zulficar de l'avoir dénoncé, alla chez lui, l'injuria et le menaça. Zulficar porta ses plaintes au gouverneur, qui fit emprisonner Dilois.

Le gouverneur, informé que Dilois avait été poussé à tant de mauvais procédés par un de ses domestiques, amoureux d'une danseuse de Roumeilé qui venait passer toutes les nuits chez lui, fit arrêter la femme et le domestique et les fit exécuter, comme nous l'avons dit plus haut.

Le vendredi, un crieur public annonça qu'on promènerait comme de coutume la couverture ou voile de la Kiabè (1) en grand cortége.

Le samedi, le peuple, avide de voir ce spectacle, s'assembla dans les rues. Les officiers des janissaires, les membres du divan, le gouverneur et son état-major, les officiers de police, la musique française, Barthélemi, à la tête de deux cents janissaires, les divers corps de police, la musique turque, tous en costumes magnifiques, formaient le plus beau cortége qu'on eût jamais vu.

(1) La *Kiabè* (ou édifice carré), est le temple de la Mecque. Ce temple est annuellement recouvert d'un voile extérieur appelé *kisveï cherifè* (vêtement sacré) et qui consiste en une étoffe de soie noire sur laquelle sont brodés différens passages du Coran analogues à la sainteté du lieu et à l'acte du pélerinage. L'Égypte a conservé le privilége de fournir tous les ans cette étoffe. B.

Le mercredi 13, quelques Français, montés sur des chameaux et portant des drapeaux, entrèrent au Caire. Trois heures après leur arrivée, on apprit qu'ils apportaient la nouvelle de la prise de Jaffa, et des lettres du général en chef.

Le jeudi, le divan étant assemblé, on lut les bulletins, et par ordre du gouverneur on les traduisit et on les afficha au nom des membres du divan.

En voici la copie :

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux, et très « saint maître du monde, il fait de sa propriété ce qui « lui plaît et dispose à son gré de la victoire. Récit de « la faveur du Très Haut envers la république, par la « prise de la ville de Jaffa en Syrie.

« Egyptiens, le 23 de ramazan, l'armée française « partit de Ghaza pour Ramlè. Le 25, elle mit l'armée de « Djézzar en déroute et trouva à Ramlé et à Lid des ma« gasins de biscuit, de blé et cinq cents sacs de cuir « pour transporter de l'eau. Djézzar les avait préparés « pour venir se joindre aux brigands d'Arabes en Egypte, « la demeure des pauvres. Mais Dieu renverse les pro« jets des hommes. Djezzar voulait, suivant son caractère « féroce, faire couler le sang du peuple. Ce tyran orgueil« leux a reçu les mêmes principes que les Mamlouks : « l'insensé ne sait pas que tout dépend de Dieu.

« Le 26, l'avant-garde française parut devant Jaffa, « la cerna à l'orient et à l'occident, et somma le gouver« neur, lieutenant de Djézzar, de se rendre s'il ne vou« lait périr lui et son armée. Cet homme imprévoyant « courut de lui-même à sa perte en ne répondant pas « contre les lois de la guerre. A la fin du jour toute « l'armée étant réunie, elle se forma en trois divisions

« dont la 1re était sur la route d'Acre, quatre heures « plus loin que Jaffa.

« Le 27, le général en chef ayant remarqué que les « murs de Jaffa étaient garnis de canons, et qu'il y « avait beaucoup de monde, fit faire des fossés autour « de la place.

« Le 29, le fossé avait environ cent cinquante pieds « de large; le général en chef fit placer des batteries du « côté de la mer pour arrêter ceux qui voudraient se « sauver sur quelques-uns des vaisseaux qui se trou- « vaient dans le port.

« La garnison, trompée par le petit nombre des « Français, fit une sortie espérant une victoire facile, « elle fut repoussée avec perte et rentra bien vite.

« Le jeudi, dernier jour de ramazan, le général en « chef, touché de compassion pour les habitans de « Jaffa, l'armée étant contrainte d'y entrer de vive « force, leur envoya la lettre dont voici la copie:

« *Au nom de Dieu, clément et miséricordieux* :

« Le général Alexandre Berthier, lieutenant de l'armée française, au gouverneur de Jaffa.

« Le général en chef Bonaparte me charge de vous informer qu'il est venu ici pour expulser les troupes de Djézzar qui a eu l'audace de s'emparer d'El-Arich, dépendant de l'Egypte, dont Dieu nous a rendus maîtres.

« Habitans de Jaffa, votre ville est cernée de tous les côtés par les canons, les mortiers, etc.; dans deux heures vos murailles seront renversées et vos armes ne vous serviront à rien.

« Le général en chef, mu par son humanité et par sa compassion pour les pauvres, craint les excès auxquels son armée pourrait se porter en entrant de vive force;

cette armée n'épargnerait personne. Il m'a donc ordonné de vous promettre une amnistie générale en faveur des habitans et des étrangers. D'ici à une heure on ne vous attaquera pas. Pour la dernière fois je vous engage à vous rendre. »

« Pour toute réponse on retint l'envoyé contre les « lois de la guerre et la loi de Mahomet. Bonaparte, « transporté de colère, ordonne de commencer le feu. « En peu de temps les canons des murs de Jaffa sont « démontés; à midi, la muraille est percée, et le signal « de l'assaut est donné. En moins d'une heure les Fran- « çais s'emparent des tours et de la ville. Après un « combat à l'arme blanche les Français restèrent vain- « queurs, et pillèrent la ville pendant toute la nuit.

« Le vendredi, 1er de chewal, le général en chef, « touché de compassion pour les Egyptiens qui se trou- « vaient à Jaffa, leur pardonna et les renvoya avec hon- « neur dans leur pays ainsi que les habitans de Damas « et d'Alep. Ce procédé est une preuve de son humanité « et de sa générosité après la victoire.

« Malgré sa grandeur et sa puissance, il écoute la « prière des malheureux. »

« Plus de quatre mille soldats de Djézzar furent tués « dans ce combat; les Français ont eu peu de morts « et de blessés; ils ont pénétré dans la forteresse, sans « être aperçus, par le chemin de la marine; ils y ont « trouvé plus de quatre-vingts canons, des vivres et des « effets; ils se sont emparés de tous les bâtimens qui « étaient dans le port.

« Les habitans de Jaffa ignoraient que les armes ne « servent à rien contre la volonté de Dieu.

« Egyptiens, soumettez-vous à ses décrets, obéissez

« à ses commandemens, et reconnaissez que *le monde est sa propriété, et qu'il le donne à qui il lui plaît.*
« Que le salut et la miséricorde divine soient sur « vous. »

Les habitans du Caire étaient étonnés de la promptitude de ces succès; plusieurs d'entre eux ne voulurent pas y croire.

Le vendredi 15, des crieurs publics parcoururent les rues et les cafés en défendant de parler mal des Français. Ceux qui croient en Dieu et à son prophète, disaient-ils, doivent s'abstenir de semblables discours propres à rallumer la discorde. Celui qui se rendra coupable de cette faute sera puni gravement et même de mort.

Quelques personnes n'ayant pas eu égard à cet avis, furent arrêtées, et condamnées à des peines corporelles et à des amendes.

Le premier jour du printemps le soleil passa au signe du bélier.

Les Français, pour célébrer le premier mois de leur année, firent des réjouissances et un feu d'artifice; ils se réunirent dans les lieux destinés aux bals qui étaient illuminés; les hommes et les femmes dansèrent ensemble.

Les Syriens et les Cophtes en firent autant.

Samedi 13, les drapeaux pris dans la forteresse de Jaffa furent portés à la mosquée en grande cérémonie; quelques-uns avaient des boules d'argent. On ôta les drapeaux provenant de la forteresse d'El-Arich. Quelques drapeaux furent placés au-dessus de l'école qui est près de la grande porte, d'autres sur la porte vis-à-vis le quartier de Kelamet, que l'on appelle à présent l'Aïnïé; on n'en plaça plus sur les minarets.

Le cortége était ainsi disposé : la musique française,

l'agha et ses officiers, le chef de police, le chef du divan, la musique turque, un corps de Français le fusil sur l'épaule, un autre corps français ayant des turbans blancs et portant ces drapeaux ; enfin les officiers français dont quelques-uns montaient des ânes de louage.

Dimanche 17, deux affiches, la première portant des ordres très sévères pour les précautions à prendre contre la peste, la seconde concernant les voyageurs, furent placées dans les rues du Caire, de Boulak et du vieux Caire. On menaçait de graves punitions ceux qui ne s'y soumettraient pas.

Ceux qui auront des soupçons, était-il dit, qu'un endroit est compromis par la peste doivent s'abstenir d'y aller : le chef du lieu doit en informer le poste le plus voisin pour qu'il en instruise le gouverneur.

Tout Égyptien qui aura acquis la certitude de l'existence de la maladie dans un endroit quelconque doit en informer le lieutenant du gouverneur pour que les mesures préservatrices puissent être prises.

On punira sevèrement celui qui n'aura pas fait sa déclaration, quand même ce serait un cheikh.

Les cheikhs de quartier qui cacheraient cette maladie seront punis de mille coups de massue.

Celui qui étant atteint de la peste fera des visites, sera puni de mort, ainsi que ceux qu'il aura visités, et il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même.

Les chefs de quartiers qui cacheraient les accidens et le nombre de morts de leurs quartiers seront punis de mort.

Les laveurs, hommes et femmes, qui reconnaîtraient qu'un cadavre est mort de peste, et n'en préviendraient pas dans les vingt-quatre heures, seront punis de mort.

Cet ordre sera communiqué au peuple par les aghas

des janissaires et les officiers français, avec défense expresse de s'en écarter : celui qui ne s'y soumettra pas sera sévèrement puni. Malheur à lui!

Tel était le contenu de la seconde affiche :

Le gouverneur ordonne au divan de faire connaître aux Égyptiens les mesures suivantes, et de menacer de punitions sévères ceux qui ne s'y soumettraient pas.

Tout tavernier, tout aubergiste, propriétaire de khan ou de maison qui reçoit un voyageur, doit en informer le gouverneur dans les vingt-quatre heures.

Il doit déclarer d'où vient ce voyageur, le motif de sa venue, sa nationalité, combien de temps il doit séjourner et où il doit aller. Malheur à ceux qui ne se conformeraient pas à cet ordre!

Celui qui n'aura pas fait sa déclaration dans les vingt-quatre heures sera regardé comme un rebelle, d'intelligence avec les Mamlouks. La première fois qu'il sera pris en faute, il paiera vingt écus d'amende, la seconde fois soixante écus.

Cet ordre regarde les Français et les indigènes.

Salut.

Les membres du divan s'assemblèrent. Il fut question de Moustafa-Bey-Kiaïa du pacha, qui était Émir-Hadj. C'était un de ceux qui avaient accompagné Bonaparte; il l'avait quitté à Belbis et s'était rendu à Salahié et de là à Carin. Là des voyageurs français lui ayant pris ses montures, il ne put se rendre à l'invitation de Bonaparte; il resta à Carin avec les cheikhs Savi, Arichi, Devakili et autres.

Moustafa-Bey, le cadi et le cheikh Fayoumi se séparèrent des personnes désignées pour accompagner Bonaparte, et se rendirent à Kefour-Nédjum.

Le cheikh Savi ayant écrit au Caire que les motifs de cette séparation étaient les actions inconvenantes de Moustafa-Bey, les Français voulurent savoir ce que l'on entendait par actions inconvenantes. Quelques cheikhs leur dirent qu'il se conduisait d'une manière peu décente devant des cheikhs. Les Français eurent l'air de se contenter de cette explication, et prirent en secret d'autres informations, ils connurent que les actions inconvenantes étaient contre les Français. Moustafa-Bey ayant réuni quelques montagnards arabes, leur avait distribué des pelisses, était parti avec eux de Kefour-Nédjum, s'était rendu à Meniet-Amaron, à Dadgos et dans le pays de Vakf, et avait rançonné les habitans. Il arrêta et pilla en outre des bateaux chargés de vivres qui descendaient le fleuve pour aller à Damiette.

Les marins de ces embarcations ayant fait leur déposition au divan, la trahison de Moustafa-Bey fut évidente. On expédia aussitôt au général en chef des courriers sur dromadaires. On reçut en réponse l'ordre de le faire arrêter ainsi que tout son monde, et de mettre les scellés sur sa maison.

Le dimanche 24, des troupes furent envoyées contre lui. On arrêta son kiaïa, son neveu, ses domestiques; on les conduisit à Djizé; on fit l'inventaire de tout ce qui appartenait à lui et à Bekir Pacha, consistant en habillemens très riches et harnais de chevaux. Le tout fut porté à la forteresse. On s'empara des chevaux et des chameaux.

Cette exécution attrista le peuple, qui avait placé sa confiance dans la personne du cadi et de Moustafa-Kiaïa. C'était par l'intercession de ces deux personnages pour lesquels les Français avaient de la considéra-

tion, que se terminaient les affaires des Égyptiens.

On envoya une escorte aux cheikhs et autres officiers restés à Carin, et on leur ordonna de revenir au Caire.

Eumer-Effendi, Nakibul-Echraf (1), beaucoup d'effendis et de gens de lettres tels que Osman-Effendi, l'Abyssin Hassan-Effendi, rouznamédji, Mouhamed-Effendi, Iquindji, Khalfat, le cheikh Hassan, annoncèrent leur arrivée à Damiette.

Ces gens sortis du Caire se trouvaient à Jaffa lorsque les Français s'en emparèrent. Le général en chef les fit comparaître devant lui, leur fit des reproches sur leur sortie du Caire, ensuite leur fit présent de pelisses d'honneur, et les fit embarquer pour Damiette.

Le lundi, un crieur public parcourut les rues en ordonnant à tous les Mamlouks ou étrangers de se présenter chez le gouverneur pour y recevoir une carte de sûreté portant son nom et le lieu de sa naissance, et fournir une caution. Celui qui ne se conformerait pas à cet ordre serait puni. — Beaucoup de Mamlouks étant entrés au Caire sous le costume de paysans provoquèrent cette mesure.

Le mardi, un crieur public invita tous ceux qui devaient aller en pélerinage, à se préparer à partir pour Suez, avec le *Kisvé* (couverture du tombeau en drap noir, brodé en argent) et avec le *Surrè Emini* (2).

L'imam, kiaïa du pacha apporta au Caire des lettres de remerciemens adressées aux Français pour les soins qu'ils avaient pris de faire promener le *Kisvé* : il protestait de sa sincérité envers eux, et demandait à revenir au

(1) Le chef des Emirs.

(2) Commissaire du gouvernement, dépositaire de la bourse pour le pélerinage de la Mecque. Cette fonction est ordinairement confiée à un grand de la Porte.

Caire pour partir avec les pélerins, l'époque du départ approchant. Il finissait en priant les Français de ne pas ajouter foi aux mensonges qu'on avait débités sur son compte.

Ces lettres furent lues dans le divan; les Français dirent que c'étaient des mensonges, et qu'ils avaient des preuves de la trahison du kiaïa du pacha. On remit à l'imam les réponses à ses lettres. On lui enjoignit, pour prouver sa sincérité, de partir six heures après leur réception, et d'aller rejoindre le général en chef, on le prévint que s'il différait d'un instant il serait arrêté.

L'adresse suivante fut affichée :

« Habitans du Caire, l'émir Hadj a été déposé pour cause de trahison. Personne de vous n'approuvera sa conduite. Tous ceux qui voudront faire le pélerinage n'ont qu'à se préparer à suivre le *Surrè Emini;* les vaisseaux et l'escorte sont préparés : soyez sans crainte, et n'écoutez pas les discours des insurgés. »

Samedi, dernier jour du mois, les cheikhs et autres personnes restées à Carin entrèrent au Caire. Le cadi suivit le kiaïa du pacha.

Dans ce mois, plusieurs nouvelles n'ayant pu trouver place, ont été renvoyées à la fin.

— Les Français ont établi un pont de bateaux recouvert en planches, de Casr-el-Aïni jusqu'à Raoudha, près des moulins à vent. Ils en ont établi un autre de Raoudha à Djizé.

— L'astronome, logé dans la maison de Hassan-Kiachef-le-Géorgien, a fait dans sa cour un cadran solaire. Au lieu d'aiguille, c'est un dôme au sommet duquel il y a un trou par où le rayon du soleil passe, et indique l'heure et les signes du zodiaque; il a fait aussi

sur le mur un cadran solaire pour indiquer les heures de la prière, quoique les Français ne prient jamais.

Il y a un autre cadran dans son jardin, il est placé sur une colonne de trois pieds environ. C'est une plaque carrée de cuivre avec une aiguille en fer.

Les Français sont irrités contre Moustafa-Kiaïa; ils ont arrêté tout son monde, ainsi que son neveu qui était *inspecteur du costume*. Séïd-Ismaïl-el-Vahabi, connu au Méhkémé pour son écriture, fut nommé à sa place.

— Le Kisvé (1) a été porté à la maison d'Eiüb-Tchaouch, près du tombeau de Seidé-Zéïneb.

— Les Français ont donné tous leurs soins aux préparatifs de la caravane, au recouvrement des revenus du gouvernement et à enregistrer les étrangers.

Dimanche, 1er de zilcadé.

Le vendredi 6, des Français montés sur des dromadaires apportèrent des lettres dont voici le sens : Nous avons pris Caïfa et nous marchons sur Saint-Jean-d'Acre. Après vingt-quatre heures de canonnade, nous avons fait brèche à la muraille, et nous sommes entrés. Nous vous expédions ces nouvelles pour que vous ne soyez pas inquiets de nous. Dans sept jours nous reviendrons au Caire. Salut.

Il arriva du côté de Djizé des barbaresques qui allaient en pélerinage. Leur arrivée faisait beaucoup parler; on disait qu'ils étaient au nombre de vingt mille, qu'ils venaient délivrer le Caire. Les Français envoyèrent pour les reconnaître, et s'étant assurés que ce n'étaient que des paysans venus de Fallan et de Carifasse, ils permirent à quelques-uns d'entrer au Caire.

L'un d'eux vint déclarer au gouverneur que les barbaresques venaient avec des intentions hostiles, qu'ils

(1) Voyez la note page 88.

avaient acheté des chevaux et des armes pour causer une révolte. Les Français allèrent interroger le chef de la caravane, qui les assura n'être venu que pour le pélerinage. Il vint au Caire avec les Français.

Le lundi on fit comparaître ce chef devant le divan, et on le confronta avec le dénonciateur. Le chef de la caravane déclara de nouveau que les barbaresques n'avaient d'autre intention que de faire le pélerinage, qu'ils n'avaient acheté des chevaux et des armes que pour se protéger en route, et qu'ils ne préféraient pas, comme le disait leur accusateur, le martyre au pélerinage; que cet accusateur était un voleur qu'ils avaient pris en flagrant délit et puni comme il le méritait, et que pour se venger d'eux il avait inventé cette fable. Ce pays, ajouta-t-il, n'est pas à nous ni à notre sultan pour que nous cherchions à vous en déposséder; si notre intention eût été telle, nous ne serions pas venus en si petit nombre et avec si peu de munitions : nous n'avons pas un demi-quintal de poudre.

Les Français convinrent avec lui que ses camarades seraient désarmés; qu'il resterait en otage jusqu'à leur départ, et que deux jours après il serait reconduit avec les armes déposées qu'on lui restituerait.

Les Français, contens de cet accord, lui firent des présens.

Le samedi, des Français ayant deux pièces de campagne, sortirent de Boulak pour escorter les barbaresques de Djizé à Adlié; le peuple en les voyant commença à s'effrayer. On courait dans les rues en criant : les Français vont combattre les barbaresques. Les boutiques furent fermées. La terreur était dans la ville.

Le dimanche le passage s'opéra. Les Français marchaient tambour battant, ayant une pièce en tête de

la colonne et une à la queue. Ils accompagnèrent les barbaresques jusqu'à Djizé.

Le mardi 10, les Français marchèrent contre les Arabes de Djéziré, chez lesquels s'était réfugié Moustafa-Kiaïa.

Le mercredi, on rendit la liberté à des soldats de marine enfermés à la forteresse. Parmi eux se trouvait Mouallem Nicola, Arménien, patron des vaisseaux de Murad-Bey; on leur donna la maison d'Hassan-Ketkhouda située à la porte de Charié.

Chédid, cheikh des Arabes Navaïlat, vint faire sa soumission; il fut revêtu d'une pelisse, et les Français profitèrent de ses bonnes dispositions pour expédier une caravane de farine et de biscuit en Syrie.

Samedi 21, Magalcu revint de la partie du sud avec un butin considérable consistant en troupeaux et en effets.

A Adlié on établit une quarantaine pour les voyageurs de Syrie. Les réglemens de cet établissement furent affichés.

Un corps français partit, se dirigeant vers Alfié, pour y chercher Mouhammed-Bey-el-Elfi.

Ceux qui avaient été combattre les Arabes de Djéziré retournèrent victorieux. Ils avaient vaincu les Arabes, enlevé leurs troupeaux; mais Moustafa-Kiaïa s'était enfui sans qu'on pût savoir de quel côté. On le disait passé en Syrie.

Le 25, les cheikhs du Caire reçurent des lettres de Moustafa-Kiaïa, il les priait d'instruire les Français qu'il se rendrait auprès du général en chef. Il demandait que son neveu fût relâché, et que ses effets appartenant au gouvernement fussent mis sous la surveillance des cheikhs.

Les Français, à la vue de ces lettres, dirent que

Moustafa-Bey mentait plus souvent qu'il ne disait la vérité, et qu'ils ne se relâcheraient en rien jusqu'à ce que le général en chef lui-même leur eût appris que Moustafa-Kiaïa était auprès de lui.

On apprit que Mouhammed-Bey-el-Elfi avait passé derrière la montagne, et s'était uni aux Arabes de Djéziré avec plus de cent Mamlouks. Les Français envoyèrent aussitôt des forces contre eux.

Le 27, le peuple commençant à murmurer contre la longueur du siége d'Acre, contre les troupes françaises qui se trouvaient dans la province du Saïd, contre le cheikh Guïlani et les chérifs; pour faire taire ces bruits on afficha l'adresse ci-jointe :

« *Au nom de Dieu clément et miséricordieux!*
« *Haine aux tyrans du peuple!*

« Habitans du Caire, le général en chef, le grand « Bonaparte, a écrit au général commandant à Da- « miette les nouvelles suivantes sous la date du 9 de « zilcadè :

« Le 25 et le 28 de chewal, nous vous avons expédié des bateaux pour vous dire d'envoyer des boulets et des munitions aux garnisons de Ghaza et Jaffa. Le quartier-général est bien approvisionné de boulets; nous avons recueilli ceux des ennemis; nous avons établi une mine d'environ trente pieds qui a pénétré dans la ville à dix-huit pieds; notre armée est à quarante-huit pieds de distance des murailles. A la réception de cette lettre, et avant que vous en ayez terminé la lecture, nous serons maîtres d'Acre : tout est préparé pour donner l'assaut, et, s'il plaît à Dieu, vous en aurez bientôt la nouvelle.

« Tous les environs d'Acre sont soumis ; les habitans sont devenus nos amis, et nous apportent des provisions de tous les côtés avec un empressement vraiment amical; c'est une preuve que le Très-Haut nous est favorable, et qu'il veut châtier Djézzar.

« Le général Junot, avec trois cents hommes, en a battu quatre mille, la plupart de cavalerie; il leur a tué six cents hommes et enlevé cinq drapeaux. Ce fait extraordinaire de quatre mille hommes vaincus par trois cents prouve bien que Dieu dispose à son gré de la victoire, et que ce n'est pas le nombre des combattans qui en décide. »

« Tel est le contenu de la lettre du général en chef « Bonaparte à son lieutenant à Damiette. Le gouver- « neur du Caire Dugua, en nous la communiquant, « nous a prescrit de maintenir le peuple dans la soumis- « sion, et d'arrêter les mensonges et les discours sédi- « tieux des mangeurs de chanvre, il pourrait en ré- « sulter les plus grands malheurs.

« Le gouverneur a entendu dire qu'il circulait des « bruits au Caire et à Riaf au sujet des chérifs. Le gé- « néral Desaix, commandant la province du Saïd, l'a « informé que les chérifs et le cheikh Guilani avaient « disparu, et que cette province jouissait de la plus par- « faite tranquillité.

« Habitans du Caire et de Riaf, cessez de vous oc- « cuper de choses qui pourraient causer votre ruine et « vous faire repentir lorsqu'il n'en serait plus temps.

« Les personnes sensées s'occupent des devoirs de « religion et de famille, et ne se mêlent pas des affaires « étrangères.

« Renoncez au mensonge, et retournez à Dieu.

« Salut. »

On afficha une autre adresse dont voici la copie :

« Les membres du divan général aux habitans du « Caire, de Boulak et du Vieux Caire.

« En refléchissant bien aux différentes causes de la « propagation de la peste, nous avons pensé que la « fréquentation des femmes de mauvaise vie en était « une des premières. En conséquence, nous avons ex- « pressément défendu à tout Français, musulman, chré- « tien ou juif, de faire entrer à Boulak ou au Vieux Caire « des femmes de cette espèce, d'ici à trente jours, soit à l'en- « droit où sont les troupes, soit autre part. Quiconque « contreviendra à cet ordre sera puni de mort ; seront « également punies de mort les femmes ou filles « publiques qui oseraient entrer dans la ville. »

Nouvelles qui n'ont pas trouvé de place dans ce mois.

Deux bâtimens anglais, on dit même quatre, vinrent jeter l'ancre devant la ville de Suez, ils se mirent à canonner et empêchèrent les bateaux chargés de fruits et de lait, de débarquer leurs marchandises.

— Des Arabes de Bahïra et de Gason assaillirent Demenhour, tuèrent beaucoup de Français, ravagèrent les environs de Rahmanié et de Rosette, tuant tout ce qu'ils rencontraient, Français ou autres.

— Le cheikh Guilani mourut ; son armée se débanda ; quelques-uns de ses soldats vinrent au Caire et y furent arrêtés.

— Les troupes françaises revinrent de la province du sud : dans leur route elles ont détruit une ville

célèbre de la province du Saïd appelée Beni Ada, dont les habitans révoltés se refusaient à payer l'impôt, se reposant sur leur nombre et leurs murailles. A l'apparition des Français ils firent une sortie ; mais ceux-ci prenant position sur une hauteur qui domine la ville, la canonnèrent et tuèrent sans miséricorde tous les habitans ; ils firent un riche butin d'objets précieux déposés par les mamlouks. La ville de Meïmoun eut le même sort.

Mardi, premier jour du mois de zilhidjé

Le 2, environ mille Français partirent pour aller défendre les villes de l'orient : on disait que les Mamlouks et les Arabes s'étaient unis au cheikh Elfi.

Une autre colonne fut dirigée vers Demenhour pour la punir de sa révolte. Cette sédition avait été causée par un barbaresque surnommé *le Censeur*, qui blâmait hautement les Égyptiens de leur soumission aux Français, et avait envoyé des adresses dans ce sens à toutes les villes; il se présenta devant Demenhour suivi d'environ quatre-vingts barbaresques. Des habitans de Bahira et de tous les environs vinrent s'unir à lui et attaquèrent la garnison française.

Le bruit courait que Mouhammed-Bey-el-Elfi avait eu un engagement avec les Français, du côté de l'occident, et s'était rendu à Djzéiré.

Le 7, des Français venant de Syrie, et parmi lesquels il y avait des blessés, s'arrêtèrent à la quarantaine d'Adlié. Ils rapportèrent qu'on se battait toujours, que l'ingénieur le père la Béquille Caffarelli était mort, et était beaucoup regretté; c'était le plus diable de tous les diables ; il avait une grande connaissance des ruses de guerre, et était toujours en avant. Il était très habile pour poser des batteries et pour prendre des forts.

Le mercredi 9 de zilhidjé, veille du Courban-

Baïram (1), le soir et le lendemain matin il y eut des salves d'artillerie, mais on ne put pas consommer le sacrifice, parce que les moutons étaient retenus à la quarantaine.

Un Grec, vendeur de gâteaux, logé au camp de Zulficar, quartier de Djémalié, étant sorti pour faire ses dévotions, trouva en rentrant chez lui son garçon habillé et armé comme un galioundji (2); il voulut lui faire quitter ces habits, le maltraita ; le garçon se sauva et revint peu de temps après dans l'intention de tuer son maître; l'ayant trouvé avec quelqu'un, il attendit qu'il fût seul pour exécuter son dessein. Le maître, voyant dans les yeux de ce jeune homme qu'il avait de mauvaises intentions, sortit avec l'étranger et l'enferma. Le jeune homme, à l'aide d'une corde, trouva moyen de descendre dans la rue, et se mit à courir le sabre à la main en criant: *Courage, musulmans! tuons les Français!* En passant dans la rue Gaourié, il rencontra trois Français, en tua un, les deux autres se sauvèrent; le peuple se mit à la poursuite du meurtrier; celui-ci se sauva par la rue de Djémalié, entra dans un cul-de-sac, et trouvant la porte d'une maison ouverte, s'y précipita. Les boutiques furent fermées, on était tout troublé dans la ville; plusieurs patrouilles la parcouraient faisant des perquisitions; enfin on arriva à la maison où il s'était réfugié; lorsqu'il se vit cerné, il se déshabilla et descendit dans un puits. On l'en fit sortir, et le calme fut rétabli par son arrestation. Interrogé sur ce qui l'avait poussé à cette action, il répondit que, le jour du sacrifice, il voulait se faire immoler par les

(1) Fête des sacrifices qui a lieu chez les Mahométans le dix de la lune de Zil-Hidjè de chaque année. B.

(2) Soldat de marine. B.

Français; on le mit en prison jusqu'à ce que son procès fût instruit. On arrêta le maître de ce jeune homme et plusieurs personnes logées dans le même khan, le portier, le khandji (1) et quelques voisins; on fit des perquisitions pour les armes; on alla jusqu'à dépaver quelques endroits sans rien trouver; on voulait ouvrir les magasins du khan. Séïd-Ahmed-ibn-Mouhammed détourna les Français de ce projet. Le khandji et huit personnes du voisinage restèrent quelques jours en prison, et furent relâchés; on exécuta le lendemain le meurtrier.

Le même jour, le drogman du commandant du poste d'Hussein, Séïd-Abdallah, voyant un chrétien monté sur un âne, voulut le faire descendre suivant l'usage par respect pour la mosquée; le chrétien, ayant refusé, fut injurié et maltraité. Sur les plaintes de celui-ci, Séïd-Abdallah fut arrêté et ne put sortir de prison malgré l'intercession de son maître, parce que le chrétien aposta des gens qui attestèrent qu'il se trouvait loin de la mosquée lorsqu'on le frappa et qu'il avait sur lui six mille piastres qui lui avaient été prises; Séïd-Abdallah ne put sortir qu'après les avoir payées.

Trois cents chameaux chargés de vivres partirent pour la Syrie; Barthélemy les accompagna jusqu'à Belbeis et revint deux jours après.

Quatre bateaux chargés de café, poivre, cannelle, clous de girofle, etc.; cinq cents charges de café appartenant au chérif, entrèrent dans le port de Suez. Les Anglais avaient voulu s'y opposer; mais, sur une

(1) Le propriétaire du khan. Les khans sont de grands édifices qui en Egypte et en Turquie tiennent lieu d'auberge et peuvent contenir beaucoup d'hommes, de chevaux, de chameaux, souvent une grande partie de l'armée. C'est aussi la demeure des diverses classes de négocians et corporations de métiers. B.

lettre du chérif, ils se contentèrent de percevoir un droit de douane.

Vingt jours avant l'arrivée de ces bâtimens on avait fait imprimer et afficher une lettre du chérif de la Mecque accompagnant des présens destinés aux Français, dont voici la copie :

« Galib-Ibn-Mussahib, chérif de la Mecque, le très « honoré à celui qui est l'œil des grands de la nation « française; Poussielgue, conseiller de la république;

« Nous avons reçu avec grand plaisir votre lettre qui « nous annonce la réception de nos présens et nous in- « forme qu'il ne sera plus perçu à l'a venir de droit de « douane pour les cafés, et que l'on s'empressera de « faire vendre ceux que nous enverrons

« En voyant votre sincérité, nous cherchons à vous « prouver la nôtre pour rétablir les relations de com- « merce ordinaire entre l'Arabie et l'Égypte. Nous vous « envoyons en conséquence cinq bâtimens chargés des « productions de notre pays ; nous ne pouvons pas « encore faire d'envois plus considérables, parce que les « négocians ne sont pas encore rassurés. Quant à « nous, si nous avions des doutes dans le principe, « votre lettre les a entièrement dissipés, et nous con- « naissons maintenant votre amitié et votre justice.

« La présente a pour but de vous prier d'envoyer des « troupes à Suez pour protéger les marchandises des « négocians et les faire arriver sûrement au Caire. Pour « que le commerce reprenne son activité, il faut nous « renvoyer bien vite ces bâtimens, et faire escorter jus- « qu'à Suez les négocians après la vente de leur mar- « chandise ; leur retour encouragera des envois plus « considérables, et dissipera la crainte.

« Nous espérons en Dieu, que, par vos soins et les

« nôtres, les routes deviendront plus sûres, et que le « commerce reprendra son activité.

« Nous avons pour notre compte, des cafés sur ces « bâtimens; nous vous prions de veiller à nos intérêts « et à nos gens, et de compter sur la réciprocité de « services dans tout ce que vous désirerez.

« Je ne vous cacherai pas que j'ai reçu une lettre du « général en chef de l'armée française, notre ami Bo- « naparte. Je me suis empressé de lui répondre et d'ex- « pédier par des personnes sûres aux Indes et à Abou- « Djeïda les lettres qu'il m'avait adressées pour d'autres « personnes; s'il plaît à Dieu, dans peu vous en aurez « les réponses. — Salut.

« Le 18 zilkadé 1213 (1797). »

Cette lettre, arrivée au Caire le 16 zilhidjè, avait mis vingt-huit jours pour venir de la Mecque.

Ce mois écoulé, on n'avait aucune nouvelle d'Acre, on savait seulement que l'on continuait à se battre.

L'an 1213 est écoulé, et il s'est passé des évènemens tels qu'on n'en a jamais vu de semblables depuis que les Ottomans gouvernent l'Égypte. Le plus remarquable, c'est que le pélerinage n'a pas eu lieu et qu'on n'a pas envoyé le *surrè* (sacs de 200 à 300 pièces d'or).

L'auteur donne un abrégé historique de la vie des principaux personnages morts dans le cours de l'année.

Le premier, le cheikh Ahmed, fils de Mossé, fils d'Ahmed, fils de Mohammed, el-Bili, el-Adavi, el-Maliki; né l'an 1141 (1728) à Benni-Ada, a composé des ouvrages en prose et en vers qui ont quelque célébrité.

Le deuxième, le cheikh Ahmed, fils d'Ibrahim-Cherkavi-Chafi-el-Azhari. Il était d'une taille élevée et avait beaucoup d'éloquence. On dit qu'il fut tué au château par les Français. On ignore le lieu de sa sépulture.

Le troisième, le cheikh Abdul-vehab-Chebravi-Chafi-el-Azhari, disciple du cheikh Abdallah-Cheikavi. Ses connaissances lui donnèrent de la célébrité. Il fut soupçonné d'être un des auteurs de la révolte, et mourut martyr à la forteresse. On ignore le lieu de sa sépulture.

Le quatrième, Guendj-Youssouf-Moussabihi-Chafi-el-Azhari, qui savait le Coran par cœur; il fut aussi compromis dans la révolte et mourut martyr à la forteresse.

Le cinquième, le célèbre Suleïman Djossaki, cheikh des pauvres aveugles. Il s'est fait remarquer par ses connaissances et sa piété; il achetait des vivres pour les revendre à bon marché aux pauvres; il fut tué à la forteresse. On ignore le lieu de sa sépulture.

Le sixième, le cheikh Ismaïl, fils d'Ahmed-el-Berravi-Zubéili-el-Chafi-el-Azhari, neveu du fameux cheikh Issa. Il n'était pas très instruit, mais il avait une grande éloquence. Il fut exécuté par les Français pour s'être mêlé d'une affaire qui ne le regardait pas.

Le septième, Seïd-Mouhammed-Couraïm Skenderi a été fusillé le jeudi 25 de ribiul-ewel, par les Français, sur la place de Roumeilé, et sa tête fut promenée par la ville : « Voilà, criait-on en la portant, la récompense de ceux qui conspirent contre les Français. » C'était un peseur public de Damiette.

Le huitième, l'émir Ibrahim-Bey, gouverneur du Caire, était Mamlouk de Mouhamed-Bey-Abou-Zéïb; il eut de grandes dispustes avec Moustafa-Bey; tous les Mamlouks prirent parti contre lui; malgré cela, il l'emporta par son talent, et fut nommé Émir-Hadj l'an 1206 (1791), ensuite gouverneur du Caire où il resta jusqu'à l'arrivée des Français. I tomba dans le Nil sur le bord du rivage d'Embabè le 7 de safer. Son corps n'a pas été retrouvé.

Le neuvième, l'émir Ali-Bey-Defterdar, connu sous le nom de kiaïa des Tchaouchs; c'était un Mamlouk de Suleïman-Effendi; il se fit un nom dans les sciences; quand le cheikh Abdul-Rahman-Arichi mourut en 1175 (1761), il épousa la veuve de son maître, et fut à même de rendre des services aux grands et aux émirs.

Ali-Bey-le-Grand lui donna une place de kiachef à l'occident; il s'y conduisit avec justice, fit préparer ce qui était nécessaire pour le pélerinage et fut nommé Surrè-Emini en 1205 (1790).

Il perdit sa femme et son fils qui lui furent enlevés par la peste; ses connaissances et sa douceur lui acquirent l'estime des habitans du Caire, qui le regardaient comme le troisième personnage de cette ville.

A l'arrivée des Français, il se retira à Nablous et y mourut de chagrin.

Le dixième, l'émir Éyub-Bey-Defterdar, Mamlouk de Mouhammed-Bey, succéda à son maître. Il était très rusé, affectait un grand amour pour la justice et la piété, il était très empressé à rendre service à ceux qui avaient recours à lui.

J'ai entendu de sa propre bouche le récit d'un songe qu'il eut deux mois avant l'arrivée des Français: il prédisait cet évènement, et on y voyait qu'il devait y trouver sa perte.

A l'arrivée des Français à Embabè, il se prépara à la mort; fit ses ablutions, sa prière, et s'écria: Je remets mon ame à Dieu. Il monta à cheval avec ses Mamlouks, s'élança au milieu du feu des Français en disant: « Mon Dieu, c'est pour vous que je combats. » Il tomba martyr. Aucun Égyptien ne s'est comporté comme lui. Le cheikh Khalil a composé les vers suivans sur sa fin.

« De tous les combattans Eyub est le plus estimable;

« ce n'est pas la colère qui l'anime, c'est son amour pour « Dieu.

« Une houri céleste lui est apparu et lui a dit : Cours à « la gloire et sois des premiers : laisse le monde à Murad, « et viens à nous : nous seules sommes la vie : renonce « à ton corps, livre-toi à nos embrassemens ; plonge toi « dans la mêlée le sabre brillant à la main ; élève ta voix « au-dessus de toutes les autres pour rendre hommage à « la vérité : *Dieu est le plus grand ! il n'y a de « Dieu que Dieu !* enfonce-toi dans la poussière des « combats, poussière obscure comme la nuit.

« Il s'élance sur les lignes ennemies avec un cœur de « feu, ne cesse de combattre jusqu'à ce que son « étoile descende du ciel et qu'une lumière s'élève de « son corps ; s'il tombe martyr dans le champ de la « gloire et de la pureté, c'est au milieu des combats, « sous un baptême de sang, et non en se noyant dans « les eaux du fleuve. » Ce dernier mot est une épigramme contre Ibrahim-Bey.

Le onzième, Salih-Bey, Émir-el-Hadj, Mamlouk d'Ahmed-Bey-Abou-Zéeb, fut gouverneur du Caire, et se fit remarquer par sa justice. C'était un ami intime de Murad-Bey. Éloquent, et d'une figure agréable, il comprenait si facilement l'arabe, qu'on le croyait du pays ; il aimait la musique. Nommé Émir-el-Hadj en 1212 (1797), sa sortie se fit en grande pompe ; les Français arrivèrent pendant son absence, il en eut la nouvelle à Accabé où il reçut une sauvegarde des Français et une invitation d'Ibrahim-Bey de le venir trouver à Belbeis. Il se retira en Syrie et y mourut. Sa femme fit venir ses dépouilles mortelles au Caire et les fit enterrer dans un tombeau voisin de sa maison.

Le douzième, le cheikh Moustafa-Demenhouri-Chafi

s'éleva par ses connaissances au-dessus de tous les cheikhs du Caire. Disciple du cheikh Abdallah-Cherkavi, il l'aidait dans l'administration de la mosquée d'Azhari. Il avait des dispositions pour écrire l'histoire, et possédait beaucoup de livres sur la politique, les œuvres de Makrizi et les traités d'histoire d'Aïubi, de Sakavi, etc., etc.

Passant un jour sur sa mule, dans la rue de Moski, sa monture, effrayée par l'arrivée d'un cavalier français, le jeta par terre, lui mit le pied sur la tempe, et lui enfonça le crâne; il ne souffla pas le mot; on le porta chez lui, où il expira dans la nuit.

Le treizième, le cheikh Abdallah-Kiachef-Djurf, esclave d'Ismaïl-Kiachef-Djurf, dépendant d'Osman-Bey-Zulficar-le-Grand; c'était un nègre fort et courageux, bon cavalier comme son maître. Il était émir, avait beaucoup d'influence; il possédait un grand nombre de Mamlouks, de chevaux, d'esclaves hommes et femmes. Il fit constuire une vaste maison dans le chemin de Mahrouki, et fut tué le samedi 9 de sefer en combattant les Français.

L'année 1214 (1799). —Mercredi, 1er de mouharrem, cinq coups de canon annoncèrent l'arrivée à Adlié d'un corps français. Le lendemain ils parurent au divan, et montrèrent la traduction des réponses aux lettres dont voici la copie :

Du camp d'Acre, le 27 prairial (11 zilhidjè 1213).

« Bonaparte, général en chef de l'armée française, aux membres du divan du Caire.

« Dans trois jours nous nous mettrons en route pour retourner promptement vers vous; dans quinze jours nous arriverons; j'apporte avec moi beaucoup de dra-

peaux et de prisonniers. J'ai renversé le palais de Djézzar et les murailles d'Acre ; j'ai bombardé la ville, où il ne reste plus pierre sur pierre. Les habitans se sont sauvés par mer. Djézzar, blessé à mort, s'est retiré avec les siens dans une tour située sur le rivage. Trente bâtimens chargés de troupes arrivaient au secours de Djézzar. Nous en avons coulé trois à coups de canon et une de nos frégates en a pris quatre chargés de munitions et d'artillerie.

« Je désire beaucoup vous revoir : que vos mesures pour réprimer les séditieux coïncident avec mon départ d'ici ; tous les conspirateurs seront punis lorsque j'apparaîtrai au milieu de vous comme le soleil qui dissipe les nuages. Nous apprenons avec peine que Venture est mort.

« Salut. »

Venture était drogman du général en chef. C'était un homme éloquent et aimable ; il possédait parfaitement le turc, l'arabe, le grec, l'italien et le français (1).

(1) Né en 1738 à Marseille, et fils d'un consul de France en Crimée, Jean Michel Venture de Paradis fut un des hommes dont le caractère personnel et les talens honorent le plus la carrière du Drogmanat. Pendant quarante-deux ans il n'a cessé de rendre en Turquie et en Afrique au commerce et à la politique de la France, les services les plus signalés. Ce fut en témoignage de sa reconnaissance pour ces mêmes services, qu'en 1778, la compagnie française d'Afrique offrit à Venture une pièce de vaisselle d'une grande valeur, timbrée aux armes-mêmes de la compagnie Après avoir rempli des missions importantes à Alger et à Tunis et résidé long-temps à Constantinople, Venture reprit à Paris, en 1790, ses fonctions de secrétaire interprète du roi, auxquelles se joignirent plus tard celles de professeur à l'École spéciale des langues orientales près la bibliothèque nationale. Parvenu à l'âge de soixante ans, il pensait pouvoir terminer paisiblement ses jours au sein de sa famille, lorsque sa réputation le fit désigner pour suivre, en qualité de premier interprète de l'armée d'Orient, le général en chef Bonaparte en Égypte. Venture ne put résister aux fatigues du siège de St-Jean-d'Acre, et mourut de la

La véritable lettre de Bonaparte au divan, quand il eut reconnu l'impossibilité de prendre Acre et la nécessité de revenir au Caire, était ainsi conçue :

« Nous devons lever le siége d'Acre pour quinze mo-« tifs. Le premier, c'est que nous sommes restés sept « jours sans combattre devant cette ville, et que les « Anglais l'ont fortifiée suivant les règles de l'art. Le « deuxième, est que les six vaisseaux sortis d'Alexan-« drie avee notre artillerie de siége ont été pris par les « Anglais. Le troisième, que la peste désole l'armée. Le « quatrième résulte de la disette des environs. Le cin-« quième, c'est que la guerre de la province du Saïd a « repris de l'activité, que Murad-Bey a reparu, et que « trois cents Français ont succombé dans une action. « Le sixième, est l'apparition du cheikh Guilani à la « tête d'une troupe d'Arabes. Le septième a pour cause

dyssenterie devant cette place, dans le courant de floréal an VII (mai 1799). Si Venture n'a rien publié de son vivant, il n'a pas moins laissé après lui des ouvrages dont l'importance et l'utilité prouvent l'étendue de ses connaissances et placent son nom au rang des orientalistes les plus distingués. Tels sont : 1º Une *Histoire des guerres maritimes des Corsaires, Algériens, Oroudj et Khaïreddin surnommé Barberousse, traduite de l'Arabe;* cet ouvrage vient d'être publié par MM. Sander, Rang et Ferdinand-Denis, sous le titre de *Fondation de la Régence d'Alger, etc.*, 2 vol. in-8º; Paris, 1837.

2º *Histoire de l'Égypte*, traduite de l'auteur arabe Mer'y, 1 vol. grand in-folio;

3º *Abrégé géographique et politique de l'empire des Mamlouks*, traduit de l'auteur Arabe Khalil, fils de Chahin; 1 vol. grand in-folio;

4º *Grammaire et Dictionnaire de la langue berbere*, 2 vol. grand in-folio. (On ne saurait trop rappeler l'utilité dont pourrait être la publication de ce dernier ouvrage dans le moment actuel, pour nos nouvelles possessions du nord de l'Afrique.)

Les manuscrits autographes de tous les ouvrages de Venture que nous venons de citer se trouvent dans le *Fond des Traductions*, au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque Royale. B.

« les menaces d'un certain Mohammed-el-Mogrebi, bar-
« baresque, qui lève des troupes, et se prétend sultan
« de l'occident. Le huitième, la présence des Anglais
« devant Alexandrie et Damiette. Le neuvième,
« l'apparition d'une flotte russe devant Rhodes. Le
« dixième, la rupture de la paix de l'Autriche avec
« la France. Le onzième, les réponses de Tipo, roi
« de l'Inde, aux lettres que nous lui avons adressées
« avant notre départ pour la Syrie. »

(Bonaparte, à son arrivée en Égypte, écrivit à Tipo au sujet d'un traité secret avec la France dont il avait eu connaissance lors de l'établissement de la république, en s'emparant du trésor du Roi.

Tipo continua la guerre avec les Anglais, fut vaincu et mourut en l'année 1202 ainsi que ses trois enfans.)

« Le douzième motif était la mort de Caffarelli, connu
« sous le nom de la Jambe-de-Bois. Cet ingénieur diri-
« geait toutes les batteries, et lorsqu'un autre voulait
« s'en mêler, il était obligé de la faire refaire, ce qui
« demandait beaucoup de temps.

« Le treizième est que le bruit court qu'un nommé
« Moustafa-Pacha, monté sur des vaisseaux anglais,
« vient de Constantinople en Égypte.

« Le quatorzième, est que Djézzar a fait passer ses
« trésors sur les bâtimens anglais, et qu'il est prêt à s'y
« réfugier lui-même.

« Le quinzième, enfin, c'est que le siége d'Acre, nous
« demandant encore trois ou quatre mois, pourrait
« nous causer de grands préjudices. »

Le mardi 7, des Français arrivèrent annonçant que le général en chef était à Salahié. Dugua, gouverneur, enjoignit de se préparer à aller à la rencontre de Bona-

parte, comme il l'avait désiré. Les cheikhs, les officiers des janissaires et autres, se réunirent aux flambeaux sur la place d'Ezbèkié, dans la nuit du jeudi au vendredi; avant l'aurore, les troupes arrivèrent avec le tambour et la musique; le gouverneur, l'état-major montèrent à cheval et le cortége se mit en marche vers Adlié; là, ils rencontrèrent le général en chef, Bonaparte, qui rentra avec eux par la porte de Nasr. Il y avait des troupes nombreuses avec les tambours et la musique, des chariots, des femmes et des enfans. Il entra dans sa maison d'Ezbêkié vers midi. Alors de nombreuses salves d'artillerie furent le signal des réjouissances.

Les soldats avaient changé de couleur; on voyait qu'ils avaient beaucoup souffert de la chaleur et de la fatigue. Pendant soixante-quatre jours ils avaient combattu jour et nuit devant Acre, et avait réduit Ahmed-Pacha-Djézzar à la dernière extrémité.

Notre ami Seïd-Ali-Réchidi, qui s'était réfugié à Acre, a fait une longue pièce de vers à ce sujet, en voici un extrait :

« Leur méchant esprit les porte vers Acre la fortunée,
« ils s'en approchent avec des machines de guerre et
« une quantité de soldats semblables à des sauterelles;
« ils couvrent les environs, leurs batteries rétrécissent
« la plaine.

« Ils ressemblent par leurs travaux à un peuple de
« géans; ils percent une montagne en un instant, et
« construisent des retranchemens de terre plus solides
« que s'ils étaient en pierre. Les génies et les démons
« semblent présider à leurs travaux. L'exécution en est
« plus prompte que le commandement; ils ont cerné la
« ville et fait tout ce qu'ils ont voulu. »

On y trouve encore ce passage :

« Cependant nous sommes écrasés sous la meule du « moulin de la guerre et dévorés par un feu continuel.

« Nuit et jour le tonnerre gronde, et des éclairs par- « tent des nuages ennemis. Combien de jours obscurcis « par la fumée ont été changés en nuits : l'action de- « vient à chaque instant plus terrible. »

On arrêta Ismaïl, garde de Carbatli-Kiaïa d'Abs, rue de Djémalié ; il fut désarmé et enfermé au château. La nuit du jeudi, cet homme ayant réuni ses amis à un festin dans lequel il y avait de la musique, l'ivresse et le sommeil l'empêchèrent d'aller à la rencontre du général en chef. Il ne rejoignit le cortége que lorsqu'il passait à la porte de Nasr.

Les fêtes durèrent trois jours après l'arrivée du général en chef. Il y eut des salves d'artillerie, des danses, des faiseurs de tours, des balançoires ; et la nuit, illuminations et feu d'artifice.

Dimanche le lieutenant Destan (1) fut déposé et remplacé par Dugua. Destan, à la tête d'environ mille hommes, fut envoyé du côté de la mer ; un autre corps aussi fort se dirigea vers Bahira.

On exigea des chrétiens un impôt anticipé de cent vingt mille thalaris.

Le 15, on mit les scellés sur les maisons d'Hassan-Bey-el-Djédavi, et l'on força ses femmes à découvrir où il avait mis ses richesses. Hassan-Bey s'était uni à Murad-Bey. Quoique les Français lui eussent envoyé une sauve garde et la confirmation de ses dignités, en lui

(1) Probablement le général Destaing.

recommandant de ne pas s'unir à leurs ennemis. Il ne se conforma pas à cette recommandation.

Les femmes d'Hassan-Bey vinrent se jeter aux pieds du cheikh Mouhammed-el-Muhdi, et obtinrent par son intercession que leur rançon ne serait que de trois mille thalaris.

Le 19, Mikhaïl, chrétien de Damas, membre du divan particulier, mourut subitement : il devait payer six mille thalaris; on le pressait pour cette somme; d'un autre côté, il apprit que Ahmed-Pacha-Djézzar avait fait arrêter son associé et avait confisqué tous ses biens. Mikhaïl fut attaqué d'une apoplexie, dont il mourut.

On afficha dans les rues une composition éloquente, dont voici la copie :

« Les membres du divan particulier du Caire aux Égyptiens de l'orient, de l'occident, des provinces de Menoufiet, de Caliobiet, de Djiza et de Bahiret:

« *Le conseil vient de la Foi.*

« Dieu très-haut a dit dans le Coran, ne suivez pas les inspirations du démon. Dieu, le plus véridique de ceux qui ont la parole, a dit également : N'écoutez pas les insensés qui cherchent à semer la discorde sur la terre ; ils ne sauraient y répandre la paix.

« Les gens prudens doivent réfléchir avant de s'exposer au repentir. Vrais croyans ! n'écoutez pas les menteurs, vous en auriez ensuite de grands regrets.

« Le général en chef de l'armée française, Bonaparte, l'ami des musulmans, est arrivé au Caire, il a campé à Adliè avec son armée et est arrivé le vendredi par la porte de Nasr avec un cortége pompeux; les ulémas, les officiers de Sa Hautesse, les employés des bureaux, les principaux

négocians du Caire l'accompagnaient. Le jour de son entrée est une grande époque. Tous les habitans du Caire qui se précipitaient au-devant de lui l'ont reconnu pour être tel qu'il était.... Il est évident que l'on a menti à son égard. Les Mamlouks et les Arabes ont répandu ces mensonges pour faire périr les musulmans et les rayas, et causer la ruine entière de l'Égypte. Ils ne peuvent se plaire dans le repos. Dieu a anéanti leur règne à cause de leur tyrannie. La force de Dieu est invincible.

«Le bruit court que Meheinmed-Bey-el-Elfi, avec quelques Mamlouks et Arabes, s'est dirigé vers l'Occident et dévaste les propriétés des musulmans. Il montre aux paysans des lettres supposées annonçant l'arrivée de l'armée du Grand-Seigneur : tout cela est faux. Il veut exciter à la révolte pour faire périr les Égyptiens, comme Ibrahim-Bey envoyait de Ghazà de prétendus firmans du sultan. Les habitans de la province de Riaf, sans penser au résultat de leur démarche, y ont ajouté une foi aveugle et sont tombés dans le malheur. Les habitans de la province du Saïd ont chassé les Mamlouks pour se préserver, eux et leurs familles, de pareils malheurs. Le méchant entraîne la perte de tout ce qui l'approche. Dieu nous préserve de sa colère ! il n'a pu supporter leur tyrannie. . . . . »

(La suite de cette pièce est un abrégé de l'histoire de la guerre de Syrie, traduit dans l'auteur chrétien.)

Le bruit avait couru que le général en chef Bonaparte était mort devant Acre, et qu'un autre avait pris le commandement à sa place. C'est ce qui a motivé ces paroles : *les habitans du Caire l'ont reconnu pour être tel qu'il était.*

Le 22 le général en chef Bonaparte fit arrêter Molla-Zadè, le fils du cazi Asker. Ses effets et ses livres furent pillés. On le conduisit à la forteresse, sa famille était dans la désolation.

Le 23, le divan assemblé reçut une lettre du chef des Français, annonçant qu'il avait fait arrêter et déposer le fils du cazi Asker et qu'il voulait qu'on élût à sa place un cheikh des ulémas, né au Caire, suivant l'usage des rois d'Égypte qui choisissaient des cadis parmi les ulémas du pays. Les membres du divan répondirent unanimement qu'ils priaient le général en chef de pardonner au fils du cadi appartenant à une famille illustre, et que, si le père s'était uni à Moustafa-Kiaïa, le fils était resté dans l'obéissance. Ils suppliaient le général en chef Bonaparte, dont ils connaissaient le cœur compatissant, de rendre un fils à une mère éplorée.

Le cheikh Sadat appuya ce discours en ajoutant : Les Français se vantent toujours d'être les amis des Osmanlis. Ce cadi a été placé par eux ; en le déposant, ils feraient croire au peuple qu'ils ne sont pas sincères.

Le drogman ayant rapporté ce discours au lieutenant, celui-ci repondit : Il faut commencer par se conformer aux ordres du général en chef et désigner par le scrutin un cadi pour la ville. Autrement vous pourriez vous en repentir. On se conforma à cet avis et le cheikh El-Arichi-el-Amfi fut désigné par le scrutin. On rédigea le procès-verbal de la séance, dans lequel on comprit la demande de tous les assistans qui y apposèrent leur signature. Le lieutenant porta le procès-verbal au général en chef et fit un rapport de tout ce qui s'était passé. Bonaparte se fâcha beaucoup, il fit venir le cheikh Sadat et lui fit de vifs reproches. Le

cheikh Mouhammed-el-Mudi, président du divan, intercéda pour lui et parvint à calmer sa colère; il resta une partie de la nuit chez le général en chef, après quoi il obtint la permission de se retirer.

Le vendredi, on se rendit à la maison du gouverneur; tout le monde monta à cheval et on conduisit en cortége le cheikh Ahmed-el-Arichi à la maison du général en chef, on le revêtit d'une pelisse superbe et Bonaparte lui promit de rendre la liberté au fils du cadi dans les vingt-quatre heures.

La famille de ce jeune homme s'était réfugiée chez le cheïkh Seïd-Mahrouki.

Quand le nouveau cadi eut revêtu la pelisse, on remonta à cheval et on le conduisit au Méhkemé qui se trouve entre les deux Kiosques.

Le samedi, on rendit le fils du cadi à sa famille, il traversa la ville accompagné des ulémas et des aghas, pour que le peuple le vît sain et sauf et qu'on cessât de murmurer.

On afficha dans les rues la réponse de Bonaparte au divan, en voici la copie :

« Le général en chef, le grand Bonaparte, comman-
« dant des armées françaises, l'ami des musulmans,
« aux ulémas. J'ai reçu votre réclamation au sujet du
« cadi; je dois vous informer que ce n'est pas moi qui
« l'ai déposé : il s'est démis de lui-même en quittant
« l'Égypte, sans songer à son fils et à sa famille; il a
« trahi mon amitié et s'est rendu indigne de mes bien-
« faits. Dans les premiers momens de son absence, je
« n'ai pu croire à son ingratitude, et j'ai nommé son
« fils pour le remplacer provisoirement. Ce jeune
« homme étant peu propre à de si importantes fonc-

« tions, je vous ai informé que la place de juge était
« vacante.

« J'ai proposé, pour que le tribunal du Caire soit
« dignement occupé et que les musulmans puissent
« être jugés suivant les lois du noble Coran ; que les
« ulémas choisissent un cadi parmi eux pour faire
« exécuter les lois d'après les usages des vrais croyans.
« Je veux que S. E. le cheikh Arichi, que vous avez
« à l'unanimité élu cadi, soit revêtu chez moi de la
« pelisse d'usage et aille de suite s'installer au Méhkémé,
« et que son élection, comme celle des anciens califs,
« pour les juges, ait lieu sur le vôte des ulémas.

« J'ai toujours traité le fils du cadi avec égard et
« amitié et ne souffrirai pas qu'il soit inquiété par
« personne ; il a été conduit au château avec honneur
« et y a été traité comme chez lui. J'ai dû m'assurer
« de sa personne pour arrêter la discorde prête à écla-
« ter. Quand le nouveau cadi aura été revêtu et investi,
« je le ferai descendre du château et lui rendrai tout
« ce qui lui appartient ; il lui sera libre alors d'aller avec
« sa famille où il voudra ; il est maintenant sous ma
« sauvegarde et protection. Je sais que son père m'aime
« toujours et que son esprit l'égare pour le moment.

« C'est à vous, membres du divan, à guider le peuple
« dans le droit chemin. Vos lumières dirigeront les
« gens sensés : faites connaître aux Égyptiens que le
« gouvernement ottoman a cessé pour l'Égypte ; ap-
« prenez-leur que le joug de la Porte est plus insup-
« portable que celui des Mamlouks. Les gens sensés
« savent que les ulémas du Caire sont illustres par
« leurs connaissances dans les lois, les sciences, et la
« justesse de leur esprit. O vous, membres du divan,
« désignez-moi les traîtres pour que je les punisse :

« Dieu très haut m'en a donné la puissance. Mon sabre « est long et fort.

« Apprenez aussi aux Égyptiens que mon intention « et le premier désir de mon cœur est de leur faire du « bien et d'assurer la tranquillité. Le Nil est la source « la plus abondante de prospérité : je veux que les « Égyptiens soient le peuple le plus heureux de toute « la terre, avec la permission du Dieu des deux « mondes.

« Salut. »

Cette nuit on exécuta deux individus, Ali-Tchaouch-Réis, de Régalé, et un autre capitaine d'Alexandrie : ils avaient déjà été arrêtés et relâchés; ils ont été pris une seconde fois et exécutés.

Le matin, deux Turcs furent exécutés à Rouméilé. Les femmes d'Hassan-Bey-el-Djidavi furent mises en liberté.

Le 23, on réunit les officiers des janissaires, et leurs noms furent enregistrés.

Le 26, trois individus furent conduits au château : le premier, Hassan-Kiachef, dépendant d'Eyoub-Bey-le-Grand; le second, Abou-Kuls, et le troisième un négociant nommé Hussein, du khan de Teelia, Mamlouk de Déli-Ibrahim.

Le cheikh Sadat intercéda pour ce dernier, et obtint sa délivrance moyennant cinq mille thalaris.

La lune de sefer commença le vendredi. Ce jour-là on rendit la liberté à quelques parens du kiaïa du pacha, retenus à Djizé; les autres furent transférés au château.

Le dimanche, 3 de sefer, Séïd-Eumer, chef des chérifs, arriva au Caire. Après la prise de Jaffa, le général

en chef l'avait envoyé à Damiette avec Osman-Effendi, Abassi-Hassan-Effendi, son frère, Cassem-Effendi, Ahmed-Effendi-Orfa, Seïd-Youssel-el-Abbassi-el-Hadj-Hassan-el-Moussali, et autres. Quelques-uns restèrent en quarantaine, d'autres arrivèrent furtivement par terre.

Les grands du Caire, informés de l'arrivée du chef des émirs, vinrent au-devant de lui au Coin d'Alibey, du côté de Boulak : ils l'attendirent et le conduisirent chez lui.

Le lundi, le cheikh Muhdi le présenta au général en chef, qui le reçut gracieusement et lui promit de lui faire rendre une partie de ses propriétés. Le chef des émirs retourna chez lui, et sa maison fut ouverte comme de coutume.

Le 4, Hassan, kiaïa de Djurban, qui était avec Osman-Bey-Cherkavi, vint au Caire avec une sauvegarde.

Le bruit court que Murad-Bey s'est dirigé vers la province de Bahira, par crainte des Français de la province du Saïd.

Le 5, on exécuta Abdallah-Agha, chef de Jaffa, qui avait été fait prisonnier. On exécuta aussi Youssef-Djerbedji-Abou-Kuls, et son compagnon Hassan-Kiachef.

Le 6, le cheikh Mouhammed-Muhdi donna un grand repas pour la noce d'un de ses fils; il invita le général en chef et les principaux Français.

Quatorze Mamlouks prisonniers furent conduits au château. On disait qu'ils étaient unis à Mourad-Bey; que s'étant arrêtés dans un endroit pour dormir, les Arabes leur avaient enlevé leurs chevaux, et qu'ils cherchaient à rejoindre à pied Murad-Bey, quand les

Français, instruits par des paysans, les avaient faits prisonniers. Une autre version disait que, s'étant présentés dans un village, ils avaient voulu lever une contribution ; qu'on les avait amusés jusqu'à la nuit, et qu'on avait été prévenir les Français, qui les avaient attaqués, en avaient tué quelques-uns et fait le reste prisonniers. Parmi eux se trouvait Osman-Kiachef, dépendant d'Osman-Bey-el-Tambourdji. Il implora la pitié de l'officier français qui l'avait pris, et celui-ci le garda et envoya les autres au Caire. Ils entrèrent vêtus d'habits bleus et portant un feutre sur la tête. Le lendemain quelques-uns furent exécutés.

Le 9, on conduisit six autres prisonniers au château, où on en exécuta dix.

Le dimanche 10, le général en chef, à la tête d'un corps de troupes, se rendit à Djizé ; on ignorait ce qu'il y allait faire : il fit détruire les villages de Batran et de Déchour pour avoir donné l'hospitalité à Murad-Bey.

On apprit que Murad-Bey avait gagné la province du Saïd, et que Suléiman-Agha-el-Vali, Osman-Bey-Cherkavi avaient passé derrière la montagne, dans la direction de l'occident. Barthélemi, colonel des Grecs, beaucoup de Cophtes et de Mamlouks français coururent après eux et les surprirent dans les environs de Belbeis, ils se sauvèrent à la hâte, laissant tous leurs effets, et leur dîner sur le feu. Osman-Bey, qui était occupé à se laver, se sauva en chemise, n'ayant qu'une petite calotte sur la tête. Il y en eut deux de tués et deux prisonniers. On trouva sur le lit d'Osman-Bey des lettres d'Ibrahim-Bey, qui lui ordonnait de venir le rejoindre en Syrie.

Dans la nuit du lundi 21, des lettres d'Alexandrie et d'Aboukir annoncèrent à divers négocians l'apparition d'une flotte chargée de troupes turques. On com-

prit alors pourquoi il y avait eu des mouvemens dans les troupes françaises, et ce qui avait occasionné le départ de Bonaparte. Djordjos-el-Djevehri l'avait accompagné.

Le lundi, beaucoup de troupes se mirent aussi en route.

Hanna-Bénoit, gouverneur de Boulak, rassembla beaucoup de bâtimens et les chargea de vivres. Les Français étaient très préoccupés de ces nouvelles.

Bonaparte passa la journée du lundi à Jhram pour y rassembler son armée; il fit partir l'avant-garde, et le mardi lui-même se mit en route. Avant son départ, il écrivit aux membres du divan de bien veiller à la tranquillité de la ville, comme il l'avait fait lors de l'expédition de Syrie.

Le 16, on apprit qu'Osman-Khodja et Moustafa-Pacha s'étaient emparés de la forteresse d'Aboukir, après avoir tué une partie de la garnison et fait le reste prisonnier.

Osman-Khodja avait été nommé gouverneur de Rosette par Salih-Bey. Avec lui il avait été à la Mecque, en était revenu, avait laissé Salih-Bey en Syrie, et s'était rendu en Romélie d'où il venait avec Moustafa-Pacha.

Ces nouvelles causèrent de la joie aux habitans du Caire, qui maudissaient hautement les chrétiens.

Dans le quartier de Berabra, près du tombeau du cheikh Sélamé, une dispute s'étant élevée entre un chrétien et un musulman, celui-ci dit : S'il plaît à Dieu très haut, dans peu nous nous vengerons de vous! Le chrétien se rendit, avec d'autres chrétiens comme lui, chez le gouverneur, et lui rapporta ce qu'il venait d'entendre, ajoutant que les musulmans étaient tout dis-

posés à se révolter. Le gouverneur fit appeler le cheikh Muhdi pour lui parler de ce fait.

Le lendemain, le cheikh Muhdi parut au divan, et soutint avec force que les musulmans n'avaient pas de mauvaises intentions, que les accusateurs étaient des imposteurs. Dans toutes les circonstances semblables, on voyait le cheikh Muhdi prendre la défense des musulmans.

Les Français cependant firent arrêter les cheikhs des divers quartiers.

Voici la lettre que Bonaparte écrivit de Rahmanié. (Voyez la traduction de l'auteur chrétien.)

On imprima cette lettre; qui, suivant l'usage, fut affichée dans les rues; on en envoya aussi des exemplaires aux grands.

Le 18 de sefer, les grands et les négocians reçurent plus de cent lettres ayant toutes le même sens. *Les ottomans*, disaient-elles, *ont pris Alexandrie le samedi 16 de sefer, à trois heures*. Les habitans du Caire se communiquaient cette nouvelle sans savoir d'où elle venait. On présumait qu'elle avait été inventée par quelque chrétien pour jeter la discorde.

Dieu seul sait ce qui en est.

Dans la nuit du mardi 19, on apprit que les Français avaient vaincu l'armée débarquée à Aboukir, qu'après un grand carnage ils avaient repris le fort d'Aboukir et fait Moustafa-Pacha prisonnier ainsi qu'Osman-Khodja, et que tous les bagages étaient tombés en leur pouvoir : les Français assuraient avoir reçu ces détails de leur chef.

Le matin, la forteresse et les forts des environs d'Ezbékié tirèrent des salves nombreuses. Il y eut le soir un feu d'artifice sur cette place.

Le jeudi 28, beaucoup de bateaux remplis de prisonniers et de soldats blessés arrivèrent.

Le vendredi, dernier jour de sefer, on vit également arriver une grande quantité de bateaux chargés de prisonniers et de blessés. Les Français reçurent aussi les détails de la bataille. Je n'ai pas pu me les procurer.

Le 2 de rabiul-ewel, un bâtiment chargé de soldats français blessés arriva au Caire.

Hadji-Moustafa-Bechtili, vendeur d'huile, un des notables de Boulak, fut arrêté et emprisonné chez le gouverneur. Il avait été dénoncé par ses voisins comme ayant des barils de poudre dans ses magasins. L'accusation s'étant trouvée justifiée, il fut conduit à la forteresse.

Le jeudi 6, l'arrivée de troupes françaises fit faire beaucoup de conjectures.

Les pélerins barbaresques revinrent avec des Syriens; ils annoncèrent qu'Abdallah-Pacha, fils d'Adm, était Émir-el-hadj de Damas.

Dans la nuit du samedi 9 de rebiul-ewel, le général en chef Bonaparte rentra dans sa maison d'Ézbèkié. Un grand nombre de prisonniers musulmans se trouvaient avec lui. La nouvelle de son retour ayant circulé en ville, tout le monde courut pour s'en assurer. Les prisonniers étaient exposés sur la place d'Ezbèkié; ils furent ensuite conduits hors de la ville à la mosquée de Zaher. Quelques-uns furent conduits à la forteresse.

Moustafa-Pacha, général en chef, fut conduit avec distinction à Djizé, et Osman-khodja à Alexandrie.

Les cheikhs vinrent complimenter Bonaparte. Quand ils furent assis, il leur dit par le moyen du drogman : Vous vous êtes bien conduits pendant mon absence

pour l'expédition de Syrie, mais il n'en a pas été de même cette fois. Vous avez cru que les Français allaient tous périr et qu'ils ne reviendraient plus. Vous en avez témoigné de la joie, et vous avez opposé de la résistance aux ordres de l'agha. Bonaparte dit lui-même : *Les cheikhs Muhdi* et *Savi non bono!* Nous avons vu précédemment la cause de ces reproches lors de l'arrestation des cheikhs des divers quartiers.

L'agha était un méchant homme, qui voulait, sur le moindre prétexte, faire exécuter les gens. Les cheikhs Muhdi et Savi s'y étaient toujours opposés, ils l'avaient même menacé..

L'agha avait fait son rapport au général en chef, qui fit de vifs reproches aux cheikhs : ceux-ci, après beaucoup d'excuses, parvinrent à l'apaiser. Alors il leur raconta comment il avait gagné la victoire d'Aboukir,

Le mardi 11, on célébra la naissance du Prophète. Le cheikh Habil-el-Bekri donna une fête au général en chef et à ses principaux officiers.

On ordonna de décorer la ville, et la nuit les boutiques furent illuminées.

Le matin il y eut une salve d'artillerie à Ezbèkié, et le soir un feu d'artifice.

On racontait qu'Osman-Khodja ayant été transféré d'Alexandrie à Rosette, avait été promené dans cette ville nu-pieds et nu-tête au son du tambour; qu'on avait tranché sa tête devant la porte de sa maison et qu'on l'avait exposée à une des fenêtres.

Le 13, le bruit courut que le général en chef avait pris le chemin de la côte; mais personne ne savait ce qu'il était devenu. Quelques officiers français interrogés répondirent que le général commandant à Menoufié l'avait invité à une fête, quand il se rendait à Aboukir,

et qu'il avait promis qu'il irait à son retour. Le peuple fut trompé par ces paroles.

Le dimanche 16, le général en chef sortit avant le jour sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

Le jeudi 25, le 9 du mois cophte missi, le Nil déborda. Un crieur public ordonna de faire les réjouissances ordinaires.

Les chrétiens, les Cophtes, les Grecs, se rendirent à Boulak, au vieux Caire et à Raoudha, s'embarquèrent avec de la musique et firent plus de bruit que de coutume. Ils contrefirent les Mamlouks du temps de leur règne, montant des bateaux à plusieurs paires de rames; ils étaient armés comme eux et cherchaient à imiter leur langage et leur démarche. Quelques-uns étaient avec leurs femmes, buvaient du vin et chantaient des chansons indécentes.

Les Français avaient pavoisé leur pavillon et faisaient jouer leur musique.

Il se passa cette nuit-là, sur le Nil et sur le rivage, des choses qui n'ont jamais eu lieu et qui ne se représenteront jamais. La licence était portée au dernier point, et personne n'était là pour la réprimer. Un poète a dit à ce sujet : « Lorsque le maître de la maison prend « le tambour de basque à la main, les assistans n'ont « plus qu'à danser. »

Toute la nuit les Français lancèrent des fusées et tirèrent des coups de canon.

Le matin le gouverneur Dugua, les principaux officiers et les grands du Caire se rendirent au kiosque de la digue. L'armée française était rangée sur le rivage de Raoudha et du vieux Caire avec les tambours et la musique; plusieurs bâtimens tirèrent des coups de canon sans interruption jusqu'à ce que la digue fût rompue et

que l'eau eût pénétré dans le bras qui conduit à la ville.

Le 25, on exigea une jument de chaque moulin.

Le 26, on afficha l'avis d'un marché de chevaux qui devait avoir lieu le 29 à Boulak.

Une autre affiche prescrivait vingt jours de terme pour la rentrée des fonds du gouvernement. On menaçait de punition ceux qui ne s'y conformeraient pas.

Le 27, de nouvelles affiches annoncèrent que le loyer des fermes du gouvernement étant expiré, ceux qui voudraient prendre des baux n'avaient qu'à se présenter au divan où on les adjugerait au plus offrant et dernier enchérisseur.

Les prisonniers de Gaza qui étaient à la forteresse furent délivrés moyennant soixante-quinze bourses. Des négocians du Khan des Savons servirent de caution pour eux; ils sortirent de la forteresse sous la condition qu'aucun d'eux ne partirait que la somme ne fût entièrement payée.

Le 28, les membres du divan, touchés de compassion pour les prisonniers de Jaffa, obtinrent leur mise en liberté pour cent bourses. Les grands et les négocians s'engagèrent à payer vingt-cinq bourses tous les vingt jours.

Le même jour on compta vingt bourses, et les prisonniers furent mis en liberté.

Il arriva d'Alexandrie des lettres du général en chef Bonaparte adressées à tous les habitans du Caire. Le gouverneur Dugua fit assembler les grands et leur en fit la lecture. Elles annonçaient que Bonaparte était parti le vendredi 21 pour la France; qu'il désirait que l'Égypte fût tranquille; qu'il allait pour faire ouvrir les communications par mer; qu'il reviendrait dans trois mois avec des troupes, et qu'il laissait le comman-

dement en chef au général gouverneur de Damiette.

Tout le monde fut étonné de ce qu'il se fût risqué par mer, les Anglais, depuis l'arrivée des Français, croisant hiver et été à l'entrée du port d'Alexandrie. On admirait surtout l'adresse qu'il avait mise à cacher son départ.

Le samedi 29, le général en chef Kléber entra au Caire avec beaucoup de pompe : tous les Français avaient été au-devant de lui; il fut salué par tous les forts et vint occuper la maison de Bonaparte à Ezbèkié.

Le même jour, un corps de troupes françaises revint de l'occident avec un butin considérable, et environ sept cents hommes et femmes garottés, qui furent conduits à la forteresse. Tout cela provenait d'une ville qui s'était révoltée contre eux.

Les cheikhs et les grands de la ville se présentèrent pour saluer le nouveau général, mais ils ne furent pas reçus. On leur dit de revenir le lendemain.

Quand ils revinrent, ils ne trouvèrent pas un visage riant comme celui de Bonaparte; il ne causait pas non plus comme lui.

Dimanche 1er de rebi-ussani*, un crieur public ordonna d'ouvrir les boutiques et de faire pendant dix jours des illuminations pour célébrer la naissance d'Hussein ; on mit tout en œuvre pour que cette mesure reçût son exécution.

Le nouveau général en chef Kléber exigea que les Cophtes payassent les cent cinquante mille thalaris qu'ils devaient sur les revenus de l'année écoulée.

Le vendredi 6, le général en chef vint d'Ezbèkié à la forteresse en grande cérémonie; cinq cents janissaires armés, de bâtons, marchaient devant lui et for-

çaient le peuple de se lever à son passage. Derrière lui marchait un corps de cavalerie, le sabre nu à la main. Barthélemi, les officiers des janissaires et tous les employés l'accompagnaient, excepté les membres du divan et les ulémas.

A son arrivée à la forteresse, il fut salué par l'artillerie ; après avoir examiné l'état de cette dernière, il retourna à son palais.

Le samedi 7, l'agha des janissaires parcourut la ville escorté de soldats français ; devant lui marchaient des crieurs publics, annonçant que le général en chef voulait que tous les procès fussent jugés chez l'agha, et que ceux qui ne se conformeraient pas à cet avis, seraient punis. Le général en chef, avec moins de monde que la veille, fit une visite au président du divan, le cheïkh Abdallah-Cherkavi.

Le dimanche 8, le général en chef donna un dîner aux grands, aux négocians et aux cheikhs.

Le 13, dernier jour de la fête d'Hussein, le général en chef et les principaux Français allèrent en grande cérémonie souper chez le cheikh Sadat ; l'agha, le gouverneur et le chef de police, marchaient devant eux, et derrière eux venait un corps de cavalerie le sabre à la main. En se retirant, ils virent les illuminations.

Le 16, des crieurs publics et des affiches intimèrent l'ordre de purifier les effets. Les cheikhs des quartiers, conjointement avec un Français, devaient faire des visites pour l'exécution de cette mesure, et des femmes devaient visiter les personnes de leur sexe; cet ordre ne fut pas agréable au peuple, on murmurait beaucoup. C'est, disait-on, un prétexte pour connaître ce que chacun possède. Le fait est, cependant, qu'on n'avait en vue que de détruire les miasmes pestilentiels

Le 20, on publia l'ordre de célébrer la naissance de Seïd-Ali-Békri, enterré dans la mosquée de Chéraïbi à Ezbèkiè près de Rouvaïi. On ordonna d'illuminer de ce côté, et il fut permis de se promener toute la nuit. . . . . . (*Ici se trouve l'histoire de ce cheikh..*). . .

. . . .

Le vendredi, 1er de djémaziul-ewel, on ordonna de célébrer sa fête: c'était la fin de l'automne, le soleil entra dans la constellation de la balance. Les boutiques furent fermées; il y eut illuminations et réjouissances pendant trois jours. Il n'y eut pas comme la première année des fêtes à Ezbèkié, parce que l'eau avait pénétré dans le bassin, et que le mât était tombé.

Le dimanche 3, les grands, revêtus de dignités, furent invités à se rendre chez le général en chef le lundi à la pointe du jour; il sortit à cheval suivi d'un cortége nombreux, et se rendit à Kasser-Aïni; l'armée qui était en ligne fit la petite guerre.

Le cheikh Cherkavi, le cadi, l'agha des janissaires furent revêtus de pelisses de sammour (1).

Un crieur public parcourut les rues en disant que chaque boutique devait entretenir quatre lampes pendant toute la nuit, menaçant de punition sévère quiconque ne se conformerait pas à cet ordre.

On tira un beau feu d'artifice à Ezbèkié et on se promena sur l'eau toute la nuit.

Le 7, après la fête de la crue, le Nil commença à se retirer; son élévation n'avait pas été aussi forte qu'à l'ordinaire; on commença à s'inquiéter et à se pourvoir de grains. Les marchands voulaient profiter de cette crainte; mais les Français leur firent peur et les for-

(1) Martre-zibeline.

cèrent de les vendre au prix accoutumé. Sans la grâce divine, on aurait éprouvé une disette extrême.

Un corps de l'armée française fut envoyé dans le Fayoum où était Murad-Bey; nous n'avons pas pu savoir ce qui s'y était passé; mais, après une correspondance accompagnée de présens, ils firent entre eux un traité, qui accordait la province du Saïd aux Mamlouks.

Vendredi, 1er de redjeb, on apprit l'arrivée à Damas du grand-visir Joussouf-Pacha avec une armée nombreuse, qui faisait beaucoup de mal à cette ville. Nassouf-Pacha-Osman-Agha, lieutenant de l'empire, Hassan-Agha, intendant des vivres, et Moustafa-Effendi, accompagnaient Son Altesse.

Vers le milieu du mois, on apprit leur arrivée à Gaza et à El-Arich.

Moustafa-Pacha, qui s'était emparé de cette forteresse, allait s'y établir avec ses troupes, lorsque le feu prit aux poudres et fit sauter la forteresse : tous ceux qui étaient dedans et aux environs périrent (1).

A la nouvelle de la prise d'El-Arich, les Français redoublèrent d'activité; le général en chef et son armée marchèrent de ce côté. Avant cet évènement, ils avaient prié l'Anglais Smith (2) d'être médiateur entre les deux armées.

Le grand-visir, avant d'arriver à El-Arich, avait écrit aux Français, demandant deux de leurs chefs pour traiter avec eux à l'avantage des deux partis. Poussielgue et le général Desaix furent désignés : ils allèrent s'embarquer à Damiette. On n'entendit plus parler d'eux. Kléber envoya des espions.

(1) Ce fut un grenadier français qui, plutôt que de se rendre, y mit le feu. B.

(2) Sidney-Smith, aujourd'hui amiral en retraite et habitant Paris. B.

Le 22 de chaban, on sut que les deux envoyés français étaient arrivés à Salahié; le reiss-effendi et le Defterdar, de la part des Osmanlis, firent avec eux un traité en vingt-deux articles, pour le bien de l'Égypte et pour épargner le sang. Les Français firent preuve de ruse et de soumission jusqu'à ce que le traité fût conclu. Le général Kléber en envoya la copie au général Dugua, gouverneur du Caire. Celui-ci la fit imprimer et la fit afficher, après qu'elle eut été d'abord lue dans le divan. En voici la copie sans aucun changement:

(*Convention d'El-Arich*, 4 *pluviôse an* VIII, 24 *janv.* 1800. — *Voy. Martens*, *Collect. des Traités.*)

. . . .

J'ai copié lettre pour lettre ce traité, et s'il y a quelques fautes, elles proviennent des presses françaises, où il a été traduit: le seul changement que je me suis permis, est de mettre la date en toutes lettres, au lieu de l'écrire en chiffres.

Le 1er de ramasan était un dimanche.

Le 2, le général Kléber arriva à Adlié avec un nommé Mouhammed-Agha; l'un des principaux officiers du grand vizir Hassan-Agha, chef de police du Caire, reçut l'ordre de lui faire une belle réception. Son entrée eut lieu à huit heures du soir, avec beaucoup de cérémonie; la foule se pressait sur son passage; les fenêtres et les boutiques étaient garnies d'hommes et de femmes, qui poussaient des cris de joie; il entra par la porte de Nasr, et vint s'arrêter à a maison d'Hassan-Agha, dans la rue de Lala. Les grands s'empressèrent de venir le complimenter. Chacun faisait des conjectures.

Le mardi 3, on lut, dans un grand divan, l'ordre du grand-vizir au douanier de Boulak et du Vieux-

Caire, de ne vendre de vivres qu'au nouvel agha et au prix qu'il fixerait, d'accord avec Hassan-Agha, chef de police, et qu'ils devaient tous les deux mettre en magasin.

On lut encore l'ordre du grand-vizir de reconnaître Moustafa-Pacha, qui était à Aboukir, pour son représentant.

Une autre lettre ordonnait à Seïd-Ahmed-el-Mahrouki, chef du commerce, de lever trois mille bourses pour subvenir aux frais de route des Français.

La répartition de cet impôt fut bientôt faite et payée avec plaisir par les contribuables. C'est pour hâter le départ des Français, disaient-ils; ce sera un jour bien heureux que celui où nous verrons partir ces chiens d'infidèles.

Ces propos se tenaient devant les Français, qui les entendaient et les gardaient dans le cœur.

Moustafa-Pacha vint habiter la maison d'Abdur-Rahman-Ketkhouda, dans le quartier d'Abdin.

Le grand-vizir avait envoyé dans chaque ville des officiers, pour lever des impôts et faire des magasins de vivres. Cette mesure fit beaucoup souffrir le peuple. Nous en parlerons ensuite.

Les habitans du Caire s'étourdirent et montrèrent toute leur haine pour les Français; ils les injuriaient, les maudissaient, les tournaient en ridicule; sans considérer la fin des choses, ils ne laissèrent aucun moyen de pardon.

Les maîtres d'école, accompagnés de leurs enfans, parcouraient les rues en criant de toutes leurs forces: Que Dieu accorde la victoire au sultan et maudisse les infidèles! Ils croyaient tout fini, et ne purent se contenir jusqu'à l'expiration de la trêve. Le cœur des

Français était plein de haine et de vengeance; ces désordres furent la cause d'affreux supplices. Un poète a dit à ce sujet :

« Il est des évènemens où les sots se mettent à rire,
« et sur lesquels les gens sensés versent des larmes de
« sang.
« Combien n'y a-t-il pas, au Caire, de choses qui
« font rire ! mais ce rire devient une source de larmes.
« On dit : Combattez ouvertement, ou taisez-vous. »

Les Français faisaient des préparatifs de départ; ils vendaient leurs effets et avaient déjà livré Salahié, Belbeis, Damiette et autres places.

Déjà quelques Osmanlis étaient entrés au Caire, et s'associaient de force pour les bénéfices avec les artisans, tels que cafetiers, barbiers, tailleurs, etc. Des plaintes furent portées à Moustafa-Pacha; mais ce fut inutilement, parce que c'est là un des abus et des mauvais usages des armées ottomanes (1).

On apprit que le grand-vizir était à Belbeis avec les Mamlouks; Murad-Bey, ayant reçu deux fois l'ordre de s'unir à eux, s'y fit secrètement autoriser par les Français, et vint camper à Adlié.

(1) Telle était l'une des coutumes iniques des janissaires partout où cette milice portait ses pas; les vexations, les outrages à l'honneur des Musulmans, le vol, le pillage, le meurtre signalaient son passage. Lorsque les Janissaires s'arrêtaient dans une ville ou un village, ils attachaient, de gré ou de force, sur la devanture des boutiques, des pancartes sur lesquelles étaient dessinées les marques distinctives de leur *ortas* (compagnie), et prenaient aux malheureux artisans, pour prix de l'honneur qu'ils disaient leur faire, une partie du gain de leur journée. (*Notice historique de la destruction du corps des Janissaires, par le Sultan-Mahmoud*, en 1826, traduit par A.-P. Caussin de Perceval, in-8°. Paris, 1833.) R.

Hassan-Agha, intendant des vivres, entra au Caire. Les Français avaient évacué la forteresse et les divers forts qu'ils avaient construits. Les Osmanlis, aveuglés par l'orgueil, ne pensèrent pas à les occuper: leur aveuglement sur la fin ordinaire des choses dura jusqu'à l'accomplissement du destin.

Tous ceux qui s'étaient sauvés lors de l'arrivée des Français rentrèrent au Caire, les officiers supérieurs des janissaires et Ibrahim-Effendi revinrent avec leurs femmes et leurs enfans; ils croyaient tout fini et tombèrent dans le malheur.

Ibrahim-Bey fit demander à Séïd-Ahmed-el-Marouk des habits pour lui et ses Mamlouks. Celui-ci lui envoya tout ce qu'on lui avait demandé ainsi que des tentes pour ses femmes; les Mamlouks reprirent leur ancien luxe; leurs domestiques portaient de superbes tsaquets et des dîners préparés couverts avec des serviettes en soie. Dans leurs chants, ils proféraient des imprécations contre les Français et les tournaient en ridicule; ceux-ci les entendaient et leur cœur s'emplissait de fiel.

Le 22 de ramazan les ulémas, les grands et les principaux habitans du Caire demandèrent à Moustafa-Pacha la permission d'aller à Belbeis saluer le grand-vizir, et après avoir obtenu la même permission du général Kléber, ils se rendirent chez Nassouf-Pacha, gouverneur d'Égypte, le prièrent de les présenter au grand-vizir. Cette cérémonie fut renvoyée au lendemain. S. A. les fit asseoir, demanda le nom des principaux et les fit revêtir de pelisses, ensuite ils allèrent faire visite aux grands de la Porte et aux Mamlouks; ils rentrèrent au Caire avec leurs habits d'honneur, accompagnés du cadi de l'armée qui portait une capote noire.

Nassouf-Pacha et les Mamlouks se portèrent du côté de Haukat et de là à Matharié.

Dervich-Pacha vint camper auprès du Caire à Cheihk-Kamar. Quelques jours après il alla du côté de Kiblé (le sud) avec environ mille hommes.

Une division de l'armée qui s'était portée vers Suez, Damiette et Mansoura, se dispersa et entra par petites parties au Caire.

Le 7 de chewal il y eut un engagement entre les Français et les Ottomans. La terreur se mit parmi le peuple; on ferma les boutiques : les Osmanlis se retranchèrent du côté de Djémalie et on commenca à se fusiller; la nuit vint mettre un terme à cette querelle où peu de monde périt. On prit des mesures pour la faire cesser. Moustafa-Pacha fit exécuter sept individus prétendus auteurs de ces troubles, et envoya leurs corps au général Kléber qui ne se contenta pas de cette réparation, et exigea que les troupes turques rentrassent dans leur camp jusqu'à l'expiration de la trève.

Moustafa-Pacha fit sortir les soldats turcs; tous les Osmanlis qui avaient des affaires au Caire ne purent plus y entrer qu'en déposant leurs armes à la porte de la ville.

Les généraux Dugua, Desaix et l'intendant Poussielgue s'étant présentés à Alexandrie pour s'embarquer, furent contrariés par les Anglais; ils s'empressèrent d'en informer le général Kléber qui s'en plaignit au grand-vizir; celui-ci fit une réponse peu satisfaisante et s'avança le lendemain à Anca. C'était le dernier jour de la trève : il était dit que le grand-vizir férait son entrée et que les Français sortiraient. Mais les Français demandèrent une prolongation de huit jours pour

rassembler leurs forces de Kiblé et de Bahrié (1).

Nassouf-Pacha et les Mamlouks étaient campés à Matharïé. Ils vinrent placer leurs tentes auprès du Vieux Caire du côté de Choubra.

Les Français commencèrent à réoccuper les forts et à y reporter de nuit et même de jour de l'artillerie et des munitions. Moustafa-Pacha ne disait rien; on ne savait que penser; les uns disaient que le grand-vizir leur avait ordonné de les remettre à leur place; d'autres qu'ils avaient été secrètement informés que les Anglais étaient d'accord avec le grand-vizir pour les cerner sur le bord de la mer. La réponse du grand-vizir les confirma: non-seulement il ne donna pas satisfaction, mais il rapprocha son camp.

Les Français, ayant observé les forces ottomanes, connurent qu'ils pouvaient leur résister: ils sortirent du côté de Coubbet-en-Nasr, ne laissant dans la ville que ceux qui occupaient les forts et quelques personnes dans les maisons d'Ezbèkié. On croyait qu'ils étaient partis.

Le 20 de chewal, Moustafa-Pacha et Hassan-Agha, intendant des vivres, furent conduits par eux à Djizé.

Le 23, avant l'aurore, le général en chef Kléber monta à cheval à la tête de ses troupes avec de l'artillerie, et divisa son armée en plusieurs corps. Les uns marchèrent vers le camp du grand-vizir, d'autres à Matharié, au camp de Nassouf-Pacha. L'armée ottomane ne put résister; elle se sauva, abandonnant ses tentes. Nassouf-Pacha vint vers la ville; les Français le laissèrent, pillèrent son camp, clouèrent ses canons

(1) De la Haute et de la Basse Egypte. B.

et marchèrent vers le camp du grand-vizir; ils lui intimèrent l'ordre de décamper dans quatre heures.

Le grand-vizir décampa, ayant l'armée française à dos; ses troupes s'étaient éparpillées dans tous les villages pour vexer les habitans et lever des contributions.

Les habitans du Caire, éveillés par le bruit du canon, se levèrent, massacrèrent les Français qu'ils trouvèrent dans les rues et allèrent piller leur camp.

Séïd-Eumer-Effendi, chef des chérifs, et Séïd-Ahmed-el-Mahrouki parurent à la tête de quelques Turcs du khan de Kalili et des Barbaresques qui étaient au Caire.

Hussein-Agha-Chenan, frère d'Ayoub-Bey, suivi d'une foule de peuple armée de bâtons, se porta sur le monticule de la Porte de Nasr. Un tas de vauriens parcouraient les rues et entraient dans les maisons en poussant de cris. On voyait arriver des gens blessés, mais on ne put rien savoir jusqu'à sept heures du matin. Alors Ibrahim-Bey, Sélim-Agha, Osman-Agha, Nassouf-Pacha, Séïd-Eumer-Effendi, chef des chérifs, Séïd-Ahmed-Mahrouki, Hassan-Bey-Djeddavi, Osman-Bey-Muradi, Osman-Bey-el-Achkar, Osman-Bey-Cherrvika, Osman-Agha-Khaznèdar, Ibrahim, lieutenant de Murad-Bey, Sinary, avec leurs troupes, leurs Mamlouks et tout ce qui leur appartenait entrèrent par les portes de Nasr et de Futouh du côté de Djémalié et s'arrêtèrent au khan de Zulficar.

Nassouf-Pacha donna ordre à ses troupes de massacrer tous les chrétiens; aussitôt elles se portèrent au quartier des Cophtes et des Syriens du côté de la porte de Charié et de Mosqui, massacrèrent tout ce qu'elles trouvèrent dans les maisons, hommes, femmes et enfans. Les chrétiens avaient donné asile à quelques sol-

dats français qui faisaient feu par les fenêtres; mais on perçait les murailles et on pénétrait dans les maisons.

Nassouf-Pacha et Ibrahim-Bey passèrent la nuit dans les rues de Djémalié; ils envoyèrent le lendemain matin chercher les canons à Mathariè, les firent déclouer, ensuite il se rendirent à pied ainsi que les Mamlouks à Ezbèkié, se faisant précéder par trois pièces de canon : ils attaquèrent la maison d'Elfi dans laquelle il y avait quelques Français; on se batit jusqu'au soir à coups de canon et de fusil. A Ezbèkié et dans toutes les parties de la ville on établit des retranchemens où on passa la nuit.

Tout à coup les Français, au milieu de la nuit, se mirent à bombarder et à canonner la ville surtout du côté de Djémalié où il y avait beaucoup de troupes. La terreur se répandit dans la ville. Les grands, considérant qu'ils n'avaient ni artillerie, ni munitions, ni vivres, et que les forts étaient au pouvoir des Français, résolurent d'abandonner la ville. Le peuple en fut informé et se transporta à Djémalié et enleva toutes les montures qu'on y avait rassemblées; on ferma la porte de Nasr. Cette nuit fut une des plus cruelles qu'on ait passées.

Le samedi matin tout le monde se porta à Ezbèkié : on avait déterré plusieurs canons qui se trouvaient dans les maisons des grands; on les plaça en batterie vers la maison du général en chef; et comme on n'avait pas de boulets on se servait des poids de balances;

Osman-Kiaïa était au khan Zulficar à Djémalié;

Nassouf-Pacha à Ezbèkié;

Osman-Bey-el-Achkar à la porte de Lok, du côté des Faneurs;

Osman-Bey, au retranchement de Madjar;

Mouhamed-Bey-el-Mebdoul à Cheikh-Rihan;

Mouhamed-Kiachef et les troupes d'Eyoub-Bey à Nasrié;

Moustafa-Bey, au pont des Lions;

Suléiman-Kiachef, El-Hamouni, dans la rue des Armuriers; les étudians d'Hussein et un corps de janissaires, à la Porte de Nasr et à la porte de Fer;

Les habitans des quartiers de Khalili et de Djélalié, à la porte de Bèrakié, connue maintenant sous le nom de Porte-Garib.

Enfin de tous côtés on établit de grands retranchemens et on fut en sûreté pour la ville. Personne ne pouvait dormir chez soi; tout le monde devait passer la nuit au retranchement.

Une poudrière fut établie dans la maison de Caïd-Agha: des armuriers furent chargés de réparer les canons qui avaient été trouvés dans les maisons des grands; la plus grande activité régna dans cette fabrique, et toutes les fois qu'on faisait entrer un canon dans la ville c'était avec des cris terribles et des imprécations.

Le second jour Mouhammed-Bey-el-Elfi, avec ses Mamlouks, des troupes turques et Ismaël-Kiachef, vint s'établir à Suéika, dans la rue Ab-del-Hak; il se battit jusqu'à ce qu'il se fût emparé de la rue d'Achab et se retrancha dans la maison d'Ahmed-Agha.

Un Barbaresque, que l'on disait avoir combattu les Français dans le Bahira, se mit à la tête des Barbaresques et des Arabes qui avaient été sous le cheikh Guilani, et commit toutes sortes d'horreurs; il enfonçait les maisons où se trouvaient des chrétiens et des Français, tuait tous les hommes, faisait sortir les femmes toutes nues, coupait la tête aux enfans pour prendre les pièces d'or attachées à leur chevelure.

Le peuple se porta à la maison du cheih Khalil-Bekri, accusé d'aimer les Français et de leur procurer des vivres; on l'en fit sortir et on le traîna nu pied et nu tête avec sa femme et ses enfans jusqu'à Djémalié en l'accablant d'outrages. Osman-Kiaïa l'aracha des mains du peuple, chercha à le consoler et le remit à Mahmoud-Mouharrem, négociant, dans la maison duquel il resta avec sa famille jusqu'à la fin des affaires.

Séïd-Ahmed-el-Mahrouki, avec plusieurs négocians, s'occupèrent de l'administration des vivres. Tous les habitans firent des sacrifices pour se secourir les uns les autres.

Cependant les Français se fortifiaient et le combat durait toujours, personne ne savait ce qu'était devenue l'armée française; on en parlait de différentes manières.

Le grand-vizir avait laissé une partie de ses troupes à Belbeis, ainsi que les Mamlouks, Osman-Bey, Hassan, et Sélim-Bey-Abou-Diab. Les Français vinrent les attaquer dans cette ville d'où les Turcs obtinrent de sortir sans armes. Ils allèrent à Riaf dans des mosquées ruinées où la plupart moururent de faim et de froid.

Osman-Bey et ses Mamlouks rejoignirent le camp impérial à Salahié et firent de vifs reproches au grand-vizir. Celui-ci s'excusa en disant qu'il avait laissé sa grosse artillerie à El-Arich, qu'il se reposait sur les traités et qu'il ne croyait pas que les Français auraient vent de son traité secret avec les Anglais.

Osman-Bey lui demanda des troupes pour retourner au combat; le grand-vizir les lui accorda, mais personne ne voulut marcher. Osman-Bey, à force d'argent, parvint à réunir environ mille hommes, et les conduisit du côté de Belbeis: ils descendirent dans un vallon

voisin de Carin. Le général en chef, suivi d'environ quarante cavaliers, vint reconnaître Carin; il fut assailli par les habitans armés de pierres et de bâtons: un coup avait cassé la selle du général, un autre renversé son drogman. Les Mamlouks qui étaient dans le vallon, attirés par le bruit, vinrent au secours des habitans de Carin; d'un autre côté, les Français arrivèrent avec rapidité au secours de leur général; le le combat s'engagea et dura jusqu'à la nuit. Les Français profitèrent de l'obscurité pour cerner les Mamlouks; le matin, ceux-ci cherchèrent à se faire jour pour retourner à Salahié: il en périt un grand nombre. Au retour de ceux qui avaient échappé, le grand-vizir repassa en Syrie.

Murad-Bey, dès le commencement, s'était retiré au village de Tive, avec ses Mamlouks; il voulait de là attendre l'issue des affaires, et resta en paix avec les Français.

Le pacha et les Mamlouks qui étaient au Caire avaient ces nouvelles, et en publiaient de toutes contraires: ils avaient, disaient-ils, envoyé demander du secours au grand-vizir, qui avait répondu qu'il était occupé à battre les Français, et que, s'il plaisait à Dieu, le lendemain ou le surlendemain, il paraîtrait avec son armée pour compléter sa victoire, renverser les forts sur la tête des Français et rétablir la tranquillité dans la ville. Le peuple, endormi d'abord par ces mensonges, devint ensuite plus méchant. Des crieurs publics invitaient à la patience.

Quelques Albanais, envoyés par le grand-vizir avant la rupture pour lever des impôts sur les villages, se présentèrent devant le Caire; les Français voulurent les empêcher d'entrer, mais ils ne purent y réussir.

Leur apparution fit grand plaisir au peuple : ils reçurent l'ordre de publier que les Français étaient battus, et que vingt mille Turcs allaient arriver. Des Français, au contraire, arrivaient chaque jour pour renforcer les autres. Un corps, placé devant la porte de Nasr, pilla la mosquée du cheikh Démirtache, les quartiers de Coubbet-Houri et de Munéïel.

Le faubourg de Boulak, excité par Hadj-Moustafa-Béchtili, s'était soulevé : les habitans, armés de pierres et de bâtons, s'étaient portés au camp français, sur le bord du Nil, et avaient massacré tous ceux qu'ils y avaient trouvés; ensuite ils étaient revenus à Boulak, avaient enfoncé tous les magasins des Français et fait des retranchemens à toutes les issues.

Le général en chef Kléber, après la disparution du grand vizir, ayant appris que Nassouf-Pacha et les Mamlouks étaient entrés au Caire, et que la ville était révoltée, revint à sa maison d'Ezbèkié huit jours après cette révolte, et fit cerner exactement le Caire et Boulak. Les Syriens et les Cophtes sortaient avec leurs familles par-dessus les murailles, et venaient se réfugier auprès des Français.

La guerre reprit plus d'activité : nuit et jour, on bombardait et canonnait la ville, qui n'avait plus de vivres ni d'eau. Les soldats enlevaient tout ce qu'ils trouvaient pour se soutenir; la charge d'eau de puits ou de fontaine se payait jusqu'à 70 paras : on ne pouvait arriver jusqu'au fleuve.

Les principaux Cophtes, tels que Georges Djevheri et Feltios-Multi, s'arrangèrent avec le pacha pour sortir de leurs maisons, cernées par des troupes turques.

Jacob, dont la maison est située dans la rue de

Vasiah, du côté de Ruvahïé, soutint une guerre terrible contre Hassan-Bey-Djeddavi.

A chaque instant, on publiait l'ordre de se rendre aux retranchemens.

Le peuple se porta à la maison de Moustafa-Agha, dans la rue d'Adjar, où s'étaient réfugiés quelques Français: ceux-ci se défendirent pendant quelque temps, et se retirèrent par Nasrié. Moustafa-Agha fut arrêté et étranglé pendant la nuit, au khan voisin de la Porte de Nasr. Chaïn-Kiachef fut nommé à sa place chef de police. Celui-ci, dès son entrée en charge, fit défendre de rester chez soi. Les grands, les Mamlouks, tout le monde dormait dans la rue. Toutes les maisons de la place d'Ezbèkié furent brûlées, tous les quartiers environnans, qui étaient si élégans, furent détruits. Notre ami, l'éloquent Cheikh-Assal-el-Attar, a composé à ce sujet les vers suivans:

« Je me promenais souvent dans ces quartiers avec « une table chargée de sucre: je me plaisais à porter « mes regards sur ses belles habitations et ses jolies « habitantes : j'y rencontrais tout ce qui peut faire « plaisir, qui surprend et qui enivre, pour ainsi dire, « autant que le vin. Combien de jours et de nuits j'ai « passés dans ces lieux. Le souvenir de ces heureux « momens est comme un chapelet de perles. Comme des « filets d'argent, l'eau coulait de tous côtés; rafraîchie « par les zéphirs, elle prenait la forme d'une multitude « de sabres qui venait se briser sur le marbre. J'entendais la tourterelle dont le doux roucoulement sem- « blait annoncer aux habitans du Caire un éternel « bonheur.

Autres.

« Que de jours heureux j'ai passés à Ezbèkié ; là « sur des eaux courantes on voit flotter des bateaux « aussi nombreux que les étoiles. De tous les côtés « s'élèvent des maisons magnifiques dont les fenêtres « servent de cadre à autant de lunes de beauté. Les « maisons de la place sont ombragées d'arbres élevés « où la tendre colombe fait entendre ses chants. Em- « portées par le souffle du zéphir, les fleurs, en tombant « dans les ruisseaux limpides, ressemblent à des pointes « de lances qui pénètrent sa surface.

« On voit ici des jardins délicieux où les timides « gazelles (les jeunes filles) se promènent sans aucune « crainte avec les lions (les hommes). Les amans s'y « livrent sans réserve à l'enivrement d'un bonheur sans « mélange ; l'esprit se trouble à la vue de cette mer- « veille de la nature, habitée par de fraîches beautés « qui, la coupe à la main, savourent un nectar déli- « cieux. Cet endroit est à la fois une taverne pour « celui qui veut boire, un hospice pour les cœurs « malades d'amour, un lieu de réunion pour les amis, et « une école pour l'observateur.

« Pourquoi faut-il que la main du temps ait changé « cette beauté en laideur et réduit les habitans en ruine : « c'est là le fruit de leur injustice.

On envoya inviter Murad-Bey à venir avec les troupes qu'il avait sous ses ordres. Le cheikh Berdissi et Osman-Bey-el-Achkar apportèrent sa réponse : « Je suis dans « un poste fortifié, disait-il ; j'ai envoyé depuis dix « jours un courrier monté sur dromadaire pour avoir « des nouvelles du camp impérial, j'attends son retour. »

Chaque jour la situation du Caire devenait plus critique, les bombes et les boulets pleuvaient sur les maisons, le feu et la destruction étendaient ses ravages. On n'entendait que les gémissemens des femmes et des enfans; la famine et l'insomnie causée par l'explosion continuelle des armes à feu réduisirent les habitans à la dernière misère.

Quand les Français gagnaient du terrain, Hassan-Bey-el-Djédavi se portait à leur rencontre avec sa troupe, et faisait nuit et jour tous ses efforts pour les repousser; le gouverneur et l'agha ne cessaient de répandre des proclamations pour encourager le peuple. Seïd-Eumer-Effendi, chef des chérifs, et Seïd-Mouhammed, fils du cheikh Djerheri, ne cessaient de parcourir le Caire en tous sens. Cependant la privation de nourriture et de repos, la mort présente à chaque instant, mettaient la ville dans un état impossible à décrire.

Osman-Bey-el-Berdissi et Moustafa-Kiachef, Roustem, officier de Murad-Bey, cherchèrent à traiter de la sortie des troupes turques; mais l'entêtement des Osmanlis causa la ruine totale du Caire.

Le dixième jour les Français arborèrent des pavillons sur la place d'[illegible]bèkié, cessèrent leur feu et envoyèrent des parlementaires au pacha et aux grands, demandant que les membres du divan vinssent traiter avec eux. Les cheïkhs Abd-Allah-Cherkavi, Mouhammed-el-Muhdi, Suleiman-Fayoumi et Moussei-Sersi allèrent trouver le général Damas dans sa tente. Celui-ci, après les avoir fait asseoir, leur fit de vifs reproches sur leur conduite; il leur annonça que le grand-vizir était battu et ne pouvait revenir ni envoyer de secours avant six mois. « Renoncez, leur dit-il, à l'espoir de le revoir: Nassif-Pacha et les

Mamlouks vous ont trompés, ils étaient chassés par les Français. Vous serez la cause de la ruine du Caire et de Boulak, de la perte des innocens, tels que les femmes, les enfans et les vieillards; le peuple ne peut prévoir la fin des choses. » Ils parlèrent long-temps dans ce sens, et le général fini part promettre un pardon général, pourvu que les troupes turques évacuassent le Caire et rejoignissent leur camp; les Français leur assuraient tout ce qui était nécessaire pour leur route et permettaient aux habitans du Caire qui désiraient les suivre de partir avec eux, etc.

Ces conditions furent reçues au Caire de différentes manières: on injuria les cheikhs: Ce sont, disait-on, des renégats français qui veulent avilir les musulmans, on les a payés à cet effet. Le Barbaresque dont nous avons parlé se distinguait surtout: Je n'accepte pas ces conditions, dit-il; et le peuple insensé s'unit à lui pour prolonger la révolte et le pillage; il s'engagea à lui fournir ce dont il aurait besoin, quoiqu'il n'eût rien lui-même. Lorsque le Barbaresque allait dans un quartier, il voulait des mets délicats et n'était bon lui-même à rien; lorsqu'il s'agissait de se battre, s'il entendait que les Français étaient d'un côté, il se sauvait de l'autre. Cet homme, qui n'avait rien à perdre, fut la cause de la ruine du Caire.

S'estimant autant que le pacha et les Mamlouks, il disait: « Ces conditions ne valent rien, et je couperai la tête à celui qui voudra s'y soumettre; si les maudits Français ne sentaient pas leur faiblesse, ils ne feraient pas de telles propositions. » Le pacha fit répondre aux Français que les troupes ne consentaient pas à la paix. Ceux-ci répondirent par écrit qu'ils ne concevaient pas des troupes qui n'obéissaient pas à leur chef.

On avait déjà sommé quatre fois Boulak de se rendre; ces sommations avaient toujours été faites par le consul d'Autriche; la cinquième fois on envoya un officier de cavalerie, qui tenait un papier à la main et criait *pardon! pardon!* Il fut renversé de son cheval, on le massacra, et on recommença à se battre.

La guerre dura jusqu'au jeudi 22 (10 de bermoda, mois cophte). Le 6 avril une pluie abondante, accompagnée de tonnerre, et qui redoubla après le coucher du soleil, avait rempli la ville de boue; on s'occupait à nettoyer les rues, lorsque les Français donnèrent un assaut général, et attaquèrent le Caire et Boulak à à la fois. Le tumulte était à son comble; la pluie ne les arrêtait pas. Leur costume, plus léger que celui des Musulmans, les favorisait. Devant eux marchaient des canons à roues faisant un feu continuel. Le bruit du tonnerre se mêlait à celui de l'artillerie et des bombes; c'était le feu du ciel et celui de la terre. Cette nuit fut la plus terrible qu'on ait jamais passée. Les Français portaient au cou des mêches composées d'huile d'aspic et d'esprit qui brûlaient dans l'eau et mettaient le feu partout où elles passaient. Les femmes et les enfans se précipitaient pardessus les murailles. Chaïn-Agha, chef de police, qui était au poste de Coum-el-Rich, ayant reçu un coup de feu, se retira : sa retraite fut le signal de la déroute de son corps. Les Français commencèrent à pénétrer par cet endroit, et gagnèrent petit à petit les hauteurs. Le feu s'étendait depuis Pébatié jusqu'à la mosquée Iktidar. Les Français cernèrent la ville, et ne laissèrent sortir personne. Ils ouvrirent les magasins, prirent les sucres, coton, riz, et toutes les épiceries, et firent un butin incalculable.

Le vendredi 23, ils se rendirent maîtres de Boulak,

entrèrent dans les maisons, ne laissant la vie qu'à ceux qu'ils trouvaient sans armes. Le Cheikh-Bechtili, qui s'était caché, fut dénoncé et arrêté. On le livra entre les mains de ses gens, en leur ordonnant de le promener par toute la ville, et ensuite de le tuer de leurs propres mains, parce que c'était lui qui avait été l'auteur de tous les désastres. On avait intercepté une de ses lettres à Osman-Kïaya. Elle était conçue en ces termes : « Le Chien (c'est-à-dire le chef des Français) nous a envoyé faire des propositions; nous avons tué, comme nous le devions, son envoyé. »

Mouhammed-el-Tawil, marchand de chanvre, qui avait envoyé secrètement demander une sauve-garde aux Français, fut fait chef de Boulak, avec un divan composé de huit personnes.

Le combat, le feu et le pillage durèrent, au Caire, jusqu'au 26. Enfin, Osman-Bey-el-Achkar, Osman-Bey-el-Berdissi et Moustafa-Kiachef réussirent à conclure un traité; trois jours de trève furent accordés pour que l'armée turque fit ses préparatifs de départ. Un côté du Khalidj (1) lui fut assigné, et le feu cessa. Les Français, d'après les conventions, devaient fournir aux Osmanlis tout ce qui leur était nécessaire pour leur route, et donner trois otages. Osman-el-Berdissi et Osman-el-Achkar devaient rester en otage auprès des Français, et aller auprès de Mourad-Bey, dans la province du Saïd, quand les trois Français auraient été rendus.

Mouhammed-Bey-el-Elfi escortait avec ses troupes, trois otages français : arrivés devant la mosquée de Djémalié, le peuple en fureur, voulut les massacrer.

(1) Canal formé par les eaux du Nil et qui traverse le Caire. B.

Mouhammed-Bey n'eut que le temps de les faire entrer dans la mosquée où ils restèrent jusqu'à ce que les troubles fussent apaisés. Le peuple se souleva de nouveau contre Osman-Kiaïa qui faisait ses prépartifs de départ, on voulut l'enfermer dans le Khan-Zulficar. Le barbaresque dont nous avons parlé était cause de ces désordres : il se porta au quartier d'Hussein avec des intentions hostiles, les gens sages vinrent demander à Osman-Kiaïa s'ils devaient s'unir à lui pour combattre les Français, celui-ci les engagea au contraire à le désarmer.

Seïd-Ahmed-el-Marouki marchait à la tête d'une foule de peuple en criant : *la paix ne vaut rien.* Lorsqu'il passa par la rue Cacheb, le Nuronl-Emini fit ouvrir le Khan d'où sortirent beaucoup de troupes qui dispersèrent le peuple. Avant cette dernière révolte, le cheikh Sadat lui avait adressé cette lettre du cheikh Ahmed-el-Mahrouk :

« Nous nous confions à Dieu, c'est le meilleur des « procureurs ; c'est le maître, le juge et le soutien du « monde. Combien il est loin de ceux qui font des « injustices ! »

Vers.

« J'ai cru que tu étais mes armes et mon bras droit, « et que par toi je surmonterais toutes les vicissitudes ; « tu m'as infligé une peine à laquelle je ne m'attendais « pas : ainsi quelquefois, l'homme, en buvant de l'eau, « s'étrangle ou s'enrhume.

« Homme sans parole, tu renonces à l'ancienne « amitié pour suivre de vils tyrans ; tu t'es soumis à « leurs ordres perfides, et tu es devenu le complice de « leurs forfaits. Avec quelle promptitude tu as embrassé

« leur parti, forçant les grands et les petits, les riches « et les pauvres, à fournir des vivres à ces soldats qui « ont fait tant de mal aux vrais croyans, et dont les « excès en tout genre ont avili les musulmans! Ton « imprévoyance cause la ruine du Caire, la misère des « habitans; elle est la cause de l'incendie allumé sur « tous les points. La ville était tranquille, tu es venu « y répandre la terreur! le feu de la révolte était éteint, « tu l'as rallumé, et tu te sauves ensuite comme la « souris devant le chat, laissant les faibles dans la « plus triste dès positions... Malheur! malheur sur toi! « Secours-nous, toi qui es l'appui des musulmans! « (Dieu) et, suivant la justice, décide de notre sort, « ô toi, juge des juges! Nous sommes tes faibles es- « claves, ô être bienfaisant et miséricordieux! »

Le vendredi 1er de zilhidjet, l'armée turque et les Mamlouks sortirent du Caire, ainsi que beaucoup d'habitans, dont quelques-uns étaient à pied.

Osman-Bey et Hassan-Bey ne parurent pas dans cette affaire; ils étaient au camp du grand-vizir. Ibrahim-Bey, en venant au Caire, avait laissé sa famille à Zéribé avec son gendre Rechwan-Bey, et lui avait recommandé, au moindre bruit de rupture, de la faire repasser en Syrie. Ils refusèrent donc l'invitation de Murad-Bey, qui les avait engagés à s'unir à lui. D'ailleurs, ils n'avaient pas beaucoup de confiance dans ce prince.

Pendant trente-sept jours que durèrent tous les désordres imaginables, les superbes habitations de Boulak furent détruites. Ezbékié, qui était une merveille, le bassin de Rotli et ses environs, ne présentèrent plus que des monceaux de terre.

Les Français entrèrent dans la ville en regardant tout le monde de travers : ils s'emparèrent de tout ce que les Osmanlis avaient laissé.

A trois heures, les cheikhs et les grands montèrent à cheval, et se rendirent auprès du général en chef. Quand ils furent assis, celui-ci leur montra un papier sur lequel était écrit : « La victoire dépend de Dieu ; « il veut que le victorieux soit clément. Ainsi le général « en chef pardonne aux habitans du Caire et de l'É- « gypte, quoiqu'ils se soient unis aux Osmanlis ; que « chacun reprenne donc ses occupations. »

Le général en chef engagea les cheikhs à se trouver le lendemain à la porte de Nasr, et les congédia. Ils rentrèrent dans la ville, accompagnés de crieurs publics annonçant le pardon général.

Le lendemain matin, les cheikhs, les employés, les gardes, les principaux Cophtes et Syriens, se réunirent hors de la porte de Nasr, et entrèrent en cortége dans la ville, précédés par un corps de janissaires. Quelques Français, le sabre à la main, faisaient lever le peuple et frappaient ceux qui refusaient de leur obéir. Tout le monde resta debout pendant tout le temps que le cortége défila.

Des crieurs publics ordonnèrent ensuite des illuminations pendant trois jours, dimanche, lundi et mardi.

Le mercredi, le général en chef donna un dîner égyptien aux grands. Avant de les congédier, il les invita à revenir le vendredi, pour prendre des mesures administratives et pour rétablir un divan chargé de maintenir l'ordre et la tranquillité de la ville.

Mehemmed-Agha-Tennabi fut nommé gouverneur. Le cheikh Halil-Bekri fut revêtu d'une pelisse, et on lui

donna la maison de Baroudi à la place de celle qu'il possédait à Ezbèkié.

Les grands et les cheikhs sortirent de chez le général en chef, très satisfaits et trompés par les apparences.

Le nouvel agha donna des ordres pour la tranquillité publique.

Le jeudi, 7 de zilhidjet, le général en chef, accompagné de son état-major, se rendit à Djéziret, sur une invitation de Murad-Bey. Celui-ci les traita magnifiquement, et fit cadeau aux Français d'un convoi de vivres qu'il avait enlevé à Dervich-Pacha. Murad-Bey, en retour, reçut la principauté du Saïd, depuis Degdrège jusqu'à Esnè.

Le vendredi matin, les cheikhs, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, allèrent chez le général en chef et restèrent d'abord dans la première salle, sans que personne ne leur adressât la parole; seulement on fit demander le cheikh Mouhammed-el-Muhdi, qui parla long-temps avec le général en chef. Il lui dit, entre autres choses: « A notre arrivée au Caire, nous avons mûrement réfléchi que les ulémas, hommes instruits et prudens, jouissaient de toute la considération qui leur était due; nous les avons élevés en dignité pour leur donner le moyen de diriger les affaires : ils nous ont témoigné amitié et sincérité; mais, à l'apparition des Turcs, vous vous êtes réjouis et unis à eux, vous avez manifesté la haine secrète que vous portiez aux Français, et le mépris que vous avez pour nous s'est montré à découvert. »

Le cheikh Muhdi répondit: « C'est par votre consentement que nous nous sommes unis aux Turcs. Vous

nous avez fait connaître, le 2 de ramazan dernier, que nous étions rentrés sous leurs ordres, et que l'Égypte leur appartenait. Des troupes turques entrèrent au Caire, et une foule d'insensés s'unit à eux : ne sachant pas ce qui se passait dehors, nous n'avons pas pu maîtriser ce désordre. Ils nous ont reproché que nous étions devenus Français ; sans doute vous aurez appris comment on nous a traités lorsque nous revenions de conférer avec vous, et que nous avons hasardé des paroles de paix. »

La conversation entre le général en chef et le cheikh Muhdi dura long-temps. Le premier finit par dire : « Nous devrions vous traiter comme l'ont été les habitans de Boulak, et tuer tous ceux qui ont porté les armes contre nous ; mais, comme nous avons publié le pardon, nous tiendrons parole, et votre punition ne sera que pécuniaire. » On introduisit alors les cheikhs, qui s'assirent en silence. On plaça une chaise au milieu de l'assemblée, sur laquelle le général en chef s'assit. Son drogman et son état-major étaient auprès de lui ; les autorités et les officiers de police étaient d'un côté, les principaux chrétiens et négocians de l'autre. Osman-Bey-el-Achkar et Osman-Bey-el-Berdissi assistèrent aussi à cette séance.

Le général lut un discours que le drogman traduisit ; il finissait par dire : En punition de la faute que vous avez commise, vous paierez 10,000 fois mille francs, c'est-à-dire 2,000,000 de thalaris de France (1), répartis de la manière suivante :

(1) Selon les relations françaises, cette contribution fut de 12 millions de francs. B.

150,000 le cheikh Sadat,
50,000 le cheikh Mouhammed-el-Djevheri,
50,000 son frère Abdalla-el-Feta,
50,000 le cheikh Moustafa-Savi,
15,000 le cheikh Anani,
250,000 pour les effets pris.

565,000

Le reste de la somme sera complété par des contributions sur la ville.

Le général se leva très en colère et rentra chez lui avec sa suite, en fermant sa porte; deux factionnaires étaient à la porte de sortie.

Les cheikhs se regardèrent l'un l'autre, et ne savaient que devenir : ils prièrent le Cophte Jacob d'intercéder pour eux. Celui-ci, après avoir été chez le général, revint en disant que quinze cheikhs resteraient en otage jusqu'à ce que la somme fût payée. Ils restèrent dans cette position jusqu'à trois heures après dîner. Plusieurs d'entre eux, éprouvant des besoins pressans, ne purent les satisfaire qu'en souillant leurs vêtemens ou en se plaçant aux fenêtres de la maison. Le cheikh, Mouhammed-el-Muhdi, dressèrent enfin, d'accord avec le Cophte Jacob, une liste; et, lorsqu'il fut nuit, le cheikh Sadat retourna chez lui, escorté par dix soldats.

Le cheikh Moustafa-Savi et Abdul-Fetah-Djevheri restèrent en prison.

Le général en chef se retira dans la maison de Murad-Bey, à Djizé, laissant au Cophte Jacob le soin de lever les contributions. Celui-ci habitait la maison de Baroudi, et faisait au peuple tout ce qui lui plaisait.

L'impôt fut réparti sur les différens habitans, les négocians, les artisans, les propriétaires du khan de

Khalili, les orfèvres, les chaudronniers, les censauts, les peseurs : tous devaient payer depuis 30,000 jusqu'à 300,000 thalaris.

Les dix soldats qui accompagnaient le cheikh Sadat restèrent à sa porte ; et, vers le milieu de la nuit, il en vint dix autres, qui le conduisirent à la forteresse.

Osman-Bey-el-Berdissi implora sa grâce, et reçut l'assurance qu'on ne le tuerait pas. Il fut mis au cachot, où il dormait sur la pierre ; il obtint à la fin d'aller chez lui pour faire vendre ses effets ; il vendit les bijoux de ses femmes, rassembla tout ce qu'il avait d'argent, et ne put faire que 12,000 thalaris. Les soldats ne le perdaient pas de vue. Quand il eut vendu tout ce qu'il possédait, on fit des recherches dans toute sa maison, on fouilla la terre et jusque dans les lieux d'aisance : on ne trouva rien. On le reconduisit en prison, et on le mit à la torture. Ibn-Sendoubi vint dénoncer où il avait caché sa femme et son fils : on les arrêta pour que, témoins des tourmens qu'il éprouvait, ils avouassent où il avait caché son argent.

Les cheiks Abdallah-Cherkavi, Muhdi, Fayoumi, obtinrent la permission de conduire la femme chez eux. Le cheikh resta en prison, et fut mis de nouveau à la torture. On arrêta ses domestiques pour savoir où étaient cachées ses richesses.

Moustafa-Savi et Séïd-Ibn-el-Fétah obtinrent une diminution d'impôt ; ce qu'on leur bonifia fut ajouté aux autres.

Mouhammed-Djevheri s'étant caché, sa maison fut pillée. Il pria Néfisé, épouse de Murad-Bey, d'intercéder pour lui, obtint sa grâce ; mais sa portion fut imposée aux autres.

Jacob le Cophte présidait un divan, et avait des

janissaires à ses ordres; il faisait comparaître les chefs des arts et métiers, les chefs de quartier, dressait des listes, et envoyait des soldats français pour exiger le paiement des parts de contribution. Chaque quartier avait son divan particulier, composé de Cophtes et de musulmans. On exigea le double de l'impôt qui avait été fixé; on bâtonnait, on emprisonnait, et les affaires qui ne se terminaient pas dans les divans particuliers étaient portées au divan de Jacob. Le peuple était tellement opprimé qu'on ne pensa pas à célébrer le Courban Baïram. On exigea une année anticipée d'impôt; on ne voulait pas prendre d'effets pour de l'argent, et c'est avec peine qu'on obtenait de faire passer les bijoux à vil prix.

On enleva les mulets et on défendit aux musulmans de monter à cheval. Il n'y eut que cinq personnes qui firent exception à cette règle, ce furent les cheikhs Muhdi, Cherkavi, Fayoumi, Emir et Mahmoud-ibn-Ensari.

La levée de l'impôt entraîna beaucoup de désordre. Lorsqu'un homme se sauvait, on arrêtait sa femme et ses enfans et on les conduisait en prison. Les chrétiens maltraitaient les musulmans: Où est donc, leur disaient-ils, votre Mahomet pour vous délivrer?

Des ingénieurs parcouraient la ville, écrivaient les noms des propriétaires et le prix des maisons: beauboup de personnes, ne pouvant supporter cet état de choses, abandonnèrent la ville. Parmi eux fut notre ami le cheikh Hassan dont j'ai cité plus haut les vers sur la ruine du Caire; il se retira à Assiot et y resta dix-huit mois.

La plupart de ceux qui avaient quitté le Caire revinrent, contraints par la disette et la peur des Arabes.

Le 20 on transféra le divan de Jacob à la place dite

le Meïdan, et on redoubla d'activité dans la levée des impôts.

Fin de l'année.

La caravane de la Mecque n'eut pas lieu. Cette année le Nil ne déborda pas beaucoup.

Lorsque les Français étaient sur le point d'évacuer la ville de Fanta, un Osmanlis à cheval, escorté par cinq fantassins, vint pour faire visite à Séïd-Ahmed-El-Bedavi. Le peuple en les voyant commença à crier: Dieu a donné la victoire aux vrais croyans! Les femmes, les enfans, injurièrent les Français, jetèrent leurs chapeaux dans la boue. Ceux-ci disparurent d'abord, mais revenus trois jours après avec de l'artillerie, ils canonnèrent la ville et y entrèrent le sabre à la main et au pas de charge. Il se dirigèrent vers la maison des enfans de Cadem qu'ils avaient précédemment imposés à quinze mille thalaris pour cause d'intelligence avec les Arabes. On les mit aux fers et on les conduisit à Djizè pendant le siége du Caire. Après la guerre on les reconduisit à Fanta et on exigea d'eux quinze mille thalaris. Un impôt de cent thalaris fut mis sur la ville. Les Français restèrent dans cette dernière jusqu'à ce que l'impôt fût entièrement acquitté. Ils relâchèrent les enfans de Cadem et ne gardèrent que Moustafa, le chef de la famille, et lui firent éprouver toute sorte de tourmens; ils l'attachaient au soleil pendant la plus forte chaleur de l'été. Cet homme, corpulent et puissant, devint tout couvert de boutons.

Les Français enlevèrent les ornemens en or des tombes et des drapeaux; on estime qu'il y en avait pour cinq mille méticaux (1).

(1) Le miscal ou médical, poids d'une drachme et demie. B.

La ville de Mahallé-Coubra fut assiégée, et imposée à cent mille thalaris.

Peu après que la paix avait été conclue, le vizir avait envoyé en Syrie l'ordre de rendre les prisonniers et de reprendre les communications par mer comme auparavant. D'après cet avis, beaucoup de bâtimens arrivèrent dans le port d'Alexandrie, entres autres trois vaisseaux du grand-sultan, chargés de vivres et de munitions. A leur entrée ces bâtimens saluèrent, et hissèrent leur pavillon; les Français répondirent et arborèrent le pavillon ottoman. Les vaisseaux donnèrent dans le piége, vinrent mouiller dans le port, et furent pris par les Français. La plupart des matelots grecs qui les montaient reçurent un uniforme et furent incorporés dans l'armée française : quelques-uns d'eux furent envoyés au Caire; c'étaient les plus cruels ennemis des musulmans.

Murad-Bey, en allant dans la province du Saïd, enleva la totalité des vivres et contributions que Dervich-Pacha avait ramassés et les envoya aux Français.

Les Cophtes enseignaient aux Français la manière de lever les contributions et trouvaient eux-mêmes le moyen de s'en approprier une bonne part. On les voyait partir du Caire pour les diverses provinces avec un cortége de prince. Ils étaient armés et escortés par des troupes françaises. Ils avaient des chevaux de main, des huissiers portant des cannes à pomme d'or et d'argent : ils étaient accompagnés de secrétaires, de banquiers, de maîtres d'hôtel, et suivis d'une foule de domestiques. Ils envoyaient dans les villages un de leurs agens qui fixait un temps pour compter la somme exigée. Ce temps expiré, si l'on ne payait pas, le village était incendié et les femmes enlevées. Si les cheikhs de village cherchaient à se sauver ils étaient aussitôt arrê-

ce qui se passait. Après bien des recherches dans le jardin et la maison, ayant trouvé l'assassin caché contre un mur tombant en ruine, on le questionna, et l'on acquit la certitude que les habitans de la ville n'avaient pas participé à ce crime. On envoya également du monde pour examiner la contenance du peuple; en voyant qu'il n'éprouvait d'autre sentiment que celui de l'inquiétude, les Français renoncèrent au projet qu'ils avaient conçu (1).

On fit appeller le cheikh Abdallah-Cherkavi et le cheikh Arichi; ils restèrent jusqu'à minuit. On les chargea d'arrêter et d'interoger les individus désignés par l'assassin. Ils allèrent, avec le chef de police, à la mosquée d'Azhari, arrêtèrent trois des individus désignés; le quatrième s'était enfui.

On forma, dans la maison du lieutenant, un tribunal suivant l'usage français, pour faire le procès du meurtrier et de ses complices.

Moustafa-Effendi, de Brousse, qui avait d'abord été arrêté, fut relâché, ayant été reconnu innocent.

La procédure fut imprimée en turc, en français et en arabe. Je n'avais pas d'abord l'intention d'en parler; mais beaucoup de monde désirait savoir comment s'était passé ce fait, et comment se rendait la justice chez les Français, nation qui a beaucoup d'esprit, mais pas de religion. On était également curieux de voir comment ils puniraient un homme du peuple assassin de leur chef. Ils ne l'ont pas exécuté sur-le-champ, quoi-

(1) Ce n'était pas un projet, mais un sentiment de fureur et d'exaltation, fruit du désespoir des Français. Peu s'en fallut que le Caire ne fût changé en un monceau de ruines; les soldats voulaient livrer cette ville aux flammes, il ne fallut rien moins que toute l'autorité des officiers pour empêcher avec peine la plus affreuse des catastrophes. *Relations françaises*. B.

qu'ils aient trouvé sur lui l'instrument de son crime encore teint du sang de leur général. Ils établirent un tribunal régulier devant lequel ils firent comparaître le meurtrier, qu'ils interrogèrent simplement et mirent ensuite à la torture. Ils interrogèrent séparément ses complices, les confrontèrent ensuite, et les jugèrent avec justice. Ceci est bien différent de la marche que nous suivons, bien différent surtout de la conduite de ces méprisables armées ottomanes, dont les chefs et soldats se qualifient de musulmans, et ne connaissent pas même leur religion; dans l'ignorance où ils sont des plus simples règles de la justice, ils croient pouvoir tuer sans jamais faire de procès.

Procès-verbal.

« Le 25 prairial, l'an VIII de la république française, nous soussignés, médecins et chirurgien en chef, à deux heures après midi, nous nous sommes transportés à la maison du général en chef, à Ezbekié, dans la ville du Caire . . . .
. . . . »

Abdallah Jacques Menou, gouverneur de Rosette, fut nommé à la place du général en chef. Le général Menou, à l'arrivée des Français, avait feint de se faire musulman, et avait pris le nom d'Abdallah. Il s'était marié avec une femme musulmane. Le général Béliart fut nommé lieutenant (1).

Quand le procès de l'assassin de Kléber fut terminé, on l'imprima.

Dans la nuit du lundi au mardi, 25 de mouharrem, on publia l'ordre de balayer les rues dans le voisinage des autorités.

(1) Sous entendu du général en chef. B.

Le matin, une troupe de Cophtes et de Syriens sortirent avec un grand cortége, les uns à pied, les autres à cheval, ainsi qu'un nombre considérable d'officiers et de soldats. Le corps de Kléber était dans un coffre de plomb fermé; il était placé sur une voiture; on voyait dessus son chapeau, son sabre, et le poignard avec lequel il avait été tué, encore couvert de son sang. Aux quatre coins de la voiture étaient quatre drapeaux; les tambours, couverts d'une toile noire, battaient d'une autre manière que de coutume; les soldats portaient le fusil renversé sous le bras gauche; le cercueil était recouvert de velours noir avec des larmes d'argent. Arrivé près de la fosse, on tira un grand nombre de coups de canon et de fusil. Le cortége, parti d'Ezbekié, passa par la porte de Courak, suivit la rue de Djémanissé, du côté de Nasrié, et s'arrêta à la montagne d'Okareb, où on avait construit un fort. On fit comparaître Suléiman l'Alepin et ses trois complices, et le jugement fut mis à exécution.

Le cortége s'avança jusqu'à la porte du Kaser-el-Aïn, où on déposa le cercueil sur un endroit élevé; on le recouvrit de terre, on mit une grille autour et une tente dessus; des cyprès avaient été plantés tout autour; des soldats furent ensuite placés à la porte, veillant jour et nuit le monument; et tout se termina ainsi.

Le lendemain matin, le lieutenant et l'agha se rendirent à la mosquée d'Azhari, firent des recherches partout; les scheikhs qui étaient présens n'ouvrirent pas la bouche.

Le jeudi, le général en chef Abdallah Jacques Menou, le lieutenant et l'agha vinrent faire de nouvelles perquisitions dans la mosquée d'Azhari; ils firent creuser dans divers endroits, et, n'ayant pas trouvé d'armes,

ils se retirèrent. Le peuple s'empressa de reprendre ce qu'il avait déposé dans les diverses mosquées.

On prit les noms des principaux employés de la mosquée d'Azhari, ainsi que celui des personnes du voisinage, et on leur intima l'ordre de n'admettre chez eux aucun étranger. On renvoya les Turcs qui s'y trouvaient.

A trois heures après midi, les cheikhs Cherkavi, Muhdi et Savi vinrent demander au général en chef la permission de fermer et de sceller la mosquée d'Azhari; quelques Cophtes qui étaient auprès du général voulurent s'y opposer. Le cheikh Cherkavi, dans un mouvement de colère, s'écria : « O Cophtes! c'est assez nous persécuter! »

Les cheikhs voulaient, par cette mesure, remédier à tout désordre. Comme cette disposition entrait d'ailleurs aussi dans les vues du général en chef, la permission fut accordée, et les portes de la mosquée furent fermées et clouées.

A la fin du mois on exigea des odjakli (chefs des corporations) qu'ils rendissent leurs armes. Ils en apportèrent quelques-unes seulement. On renouvela l'ordre, et ils dirent qu'ils n'en avaient pas d'autres. Lorsqu'on leur objecta qu'on en avait vu beaucoup d'autres briller derrière les retranchemens, ils répondirent que c'étaient les armes des Osmanlis et de quelques Égyptiens partis avec eux.

Mardi, 1er du mois de sefer. — Au commencement de ce mois quelques cheikhs, suivis de leurs familles, partirent pour le pays de Riaf, entre autres le cheikh Mouhammed Hariri, qui avait avec lui la famille du cheikh Sahimi et celle de son gendre le cheikh Muhdi.

Le peuple voulut les suivre; mais les Français firent

afficher et publier par les crieurs publics la défense de sortir de la ville, menaçant ceux qui étaient partis de livrer leurs maisons au pillage s'ils ne retournaient pas dans l'espace de quinze jours. La plupart revinrent, et, dans la suite, celui qui avait des affaires au dehors devait se munir d'un permis.

On frappa la ville d'une imposition de 4,000,000 (186,000 thalaris). On n'était pas encore remis de la précédente imposition. On éprouva de grands tourmens; beaucoup de monde périt en prison et dans les douleurs de la torture; plusieurs personnes se sauvèrent: ce fut un nouveau malheur après tant de malheurs.

Les maisons et les propriétés furent imposées à 200,000 thal., les autorités à 170,000, le commerce à 200,000, les artisans à 70,000, et on évalua à 100,000 le dédommagement exigé pour le pillage pendant la révolte. Ce furent les chefs de chaque quartier qui furent chargés de la levée de tous ces impôts.

On visita les maisons habitées et inhabitées, et on les divisa en trois classes: la première payait 70 thalaris, la seconde 40 et la dernière 20. Le locataire ou le propriétaire payait, et les voisins payaient également pour les maisons inhabitées.

Le 26, le cheikh Sadat sortit de prison, après avoir payé entièrement sa part d'imposition. On s'empara en outre de ses effets, de ses propriétés, des biens de la mosquée, et on lui défendit de monter à cheval.

Le mois de rabiul-ewel. — On menaça de nouveau ceux qui s'étaient sauvés du Caire de livrer au pillage leurs maisons s'ils ne revenaient dans trente-deux jours.

Le peuple était bien malheureux. Les Français ouvraient les maisons sous le prétexte le plus frivole, n'ayant aucun égard pour personne. Le général en chef

ne se montrait pas et ne recevait personne ; les officiers suivaient son exemple, et leur manière d'être changea à l'égard des musulmans.

Les chrétiens, les Cophtes, les Syriens et les Grecs maltraitaient les musulmans ; ils les forçaient à se tenir debout lorsqu'ils passaient ; et lorsqu'un musulman oubliait de se lever devant un officier supérieur, il était immédiatement conduit à la forteresse, où il recevait la bastonnade, et ne sortait ensuite que très difficilement.

Moustafa-Pacha étant sorti de prison, reçut des présens et fut envoyé à Damiette où il mourut quelque temps après. Cet homme était d'une bravoure extraordinaire, et n'a perdu la bataille d'Aboukir que par un accident.

Au mois de rebi-ussani, on redoubla d'activité dans la levée des contributions. Un Cophte nommé Chukr-Allah (grâces à Dieu) et qui était plutôt la colère de Dieu, fut chargé de cette rentrée ; il tourmenta le peuple d'une manière cruelle ; accompagné de soldats et de maçons, il entrait dans toutes les maisons sans distinction, et les faisait impitoyablement démolir lorsqu'on ne payait pas au terme prescrit.

Au Boulak il fit enfermer un homme et une femme, et les étouffa en brûlant du chanvre et du coton.

A Caire où on avait fermé les boutiques, les magasins et les khans, il les fit ouvrir l'un après l'autre, et entassa des marchandises pour la valeur de la contribution ; lorsqu'on ne trouvait pas de quoi la compléter, on prenait le reste au voisin ; les dépôts même n'étaient pas respectés.

La mosquée d'Asbek sur la place d'Ezbèkié fut transformée en marché.

Des impôts furent mis sur les objets de luxe.

On démolit les maisons des grands et de ceux qui s'étaient sauvés; les forteresses furent réparées et on en éleva même de nouvelles.

Au mois de djémazi-el-ewel, les désastres et les malheurs du mois précédent furent encore augmentés. Dans ce mois, on démolit le marché d'Hussein; les mosquées, les bains, les magasins et les boutiques situés en-dehors des portes de Futouh et de Nasri. Les propriétaires ne pouvaient disposer des matériaux; ces derniers servaient à de nouvelles constructions. Il est impossible d'évaluer le nombre des maisons qui furent abattues.

L'emprisonnement et les tortures continuèrent d'être infligés pour la levée des contributions. La liste des contribuables, avec la somme que chacun devait payer, était portée à chaque domicile par un janissaire; lorsqu'on s'éveillait, on la trouvait affichée à sa porte, et si l'on ne se soumettait pas à l'instant, la maison était abattue. On maltraitait les femmes, et on exigeait plus qu'il n'était fixé pour que la maison ne fût pas démolie.

Le 5 de ce mois, fête de la croix, le soleil passa au signe de la balance. C'était le premier jour de la neuvième année de la république; ce mois, qu'ils appellent vendémiaire, ils le célébrèrent par des illuminations, des salves d'artillerie et un feu d'artifice.

Le matin de ce jour, l'armée sortit par la porte de Nasr, fit un simulacre de combat et rentra après midi avec la musique.

L'état du peuple était toujours le même.

Au mois de djémazius-sani les villes et villages furent soumis à un impôt annuel divisé en trois classes.

La première classe, celle de ceux qui avait mille charrues, payait 500 fr.

La deuxième classe, possédant cinq cents charrues, payait 300 fr.

La troisième classe 150 fr.

Le cheikh Suléiman-Fayoumi, nommé cheikh des cheikhs, était chargé de la levée de ces impôts sous la direction d'un préposé français.

Les paysans jetèrent les hauts cris, ils étaient pauvres et avaient à peine de quoi vivre; ainsi le malheur s'étendit également aux dehors de la ville.

On établit un divan contraire au premier, composé de neuf personnes. Il ne se trouvait parmi ses membres, ni Odjakli, ni Syrien, ni Cophte. C'était l'unique divan; il n'y avait plus de divan particulier ou général.

Un commissaire nommé Forit en était le juge suprême; il avait sous ses ordres deux secrétaires musulmans et un secrétaire français, deux drogmans et cinq janissaires. Il tenait ses séances dix fois par mois dans la maison de Rechwan-Bey. Cette maison avait été réparée et meublée magnifiquement. Les séances se tenaient dans la grande salle du harem: elles duraient depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Tous les membres du divan recevaient dix piastres par jour, et il leur était défendu de rien recevoir de personne.

Le 15 eut lieu l'ouverture de ce divan. Neuf cheikhs et le cadi étaient réunis lorsque Forit vint s'asseoir au milieu d'eux; le drogman resta debout.

Les personnes qui avaient des réclamations étaient derrière une grille, un huissier les faisait entrer l'un après l'autre. Le procès entendu, le cadi prenait l'avis des cheikhs et décidait, ou il en référait au grand juge; si l'on demandait un acte, il était délivré, et si c'était une affaire de police ou d'administration, on en faisait

un rapport eu général en chef. On dressa le procès-verbal de cette première séance, qui fut porté au général en chef.

A côté de cette maison de Rechwan-Bey on en ouvrit et répara une autre destinée à un tribunal de commerce, composé de musulmans et de chrétiens, mais on n'eut pas le temps de terminer ce tribunal.

Le 23 on fit le recensement des pauvres, et les administrateurs des biens des mosquées reçurent l'ordre de présenter leurs registres. La même disposition fut exécutée hors de la ville.

A la fin du mois un marchand d'huile vint auprès du lieutenant pour réclamer son fils que l'on avait arrêté. Une femme était venue demander de l'huile à son fils, et sur le refus de celui-ci, elle lui avait dit : « C'est pour la vendre aux Turcs que vous la cachez ? — Oui, répondit-il, en dépit de toi et des Français ! » Un enfant vint le dénoncer au lieutenant, qui le fit arrêter.

Le lieutenant répondit au marchand d'huile : « Ne crains rien pour ton fils, on ne le tuera pas ; les Français ne commettent pas d'injustice. » Le lendemain on l'exécuta. Cet homme, ainsi que quatre autres, allèrent jouir de la miséricore divine, c'est-à-dire périrent sans que personne connût leur faute.

Au mois de redjeb les demandes arbitraires, la ruine des maisons et le pillage, allèrent en augmentant. L'impôt de 186,000 thalaris, mis sur le commerce et qui devait s'effectuer en trois paiemens, faisait beaucoup souffrir.

Les négocians et les artisans se réunirent pour représenter que cet impôt était au-dessus des moyens du peuple.

1° Ils représentèrent qu'il n'y avait pas de commerce ;

2° Qu'on leur avait enlevé leurs marchandises ;

3° Que les négocians et artisans étaient déjà portés sur les autres listes d'impositions ;

4 Enfin que les négocians riches s'étaient enfuis.

Le président du divan ordonna de dresser la liste des cadis des différentes villes ; ils devaient être élus au scrutin et confirmés par le général en chef.

Le 4, il y eut plusieurs exécutions à Roumeilé et autres endroits. « C'est la récompense, disait-on, de ceux qui prennent parti pour les Osmanlis contre les Français. »

Le 7, le cheikh Ahmed-Arichi fut nommé au scrutin cadi du Caire.

Le 8, on exécuta un jeune homme et une jeune fille à la porte de Charié. On disait que ces deux individus, au service d'un Français, avaient voulu l'empoisonner.

Le 9, une députation d'Odjaklis (1) vint offrir la garantie d'une créance de 25,000 thalaris, moyennant qu'on leur permît de faire venir du café. La permission fut accordée. Ils envoyèrent un messager au dehors ; mais celui-ci retourna en disant que la défense des Français subsistait toujours, et qu'il lui avait été impossible d'exécuter la commission. On adressa une requête au général en chef à ce sujet. La requête resta sans réponse.

Le 14, le général lieutenant donna un grand repas aux cheikhs, aux Odjaklis, aux grands du divan, aux principaux négocians, chrétiens, cophtes et syriens.

Le 18, deux femmes furent ignominieusement pro-

(1) Les notables. B.

menées par les rues. Le crieur public annonçait qu'elles avaient vendu une femme libre.

L'impôt ayant été exigé des Odjaklis, ils répondirent qu'ils ne pouvaient le payer, puisque les Français avaient défendu l'introduction des cafés. Après beaucoup de discussions, cette affaire fut renvoyée à M. Estev, trésorier.

Le 27, des Odjaklis, des grands, et quelques femmes, se présentèrent au divan demandant une diminution d'impôt : « Nous savons bien, disaient-ils, que les Français veulent s'emparer de nos propriétés ; mais comment pourrons-nous après vivre et payer nos contributions ? »

Le président du divan Forit leur demanda s'ils parlaient ainsi d'après le dire de personnes dignes de foi. Le cheikh Ali-Bekri et le cheikh Muhdi assurèrent l'avoir entendu dire au trésorier. Les Odjaklis s'écrièrent : « Cependant Bonaparte et ses successeurs ont garanti nos propriétés. »

Après beaucoup de paroles, le président les renvoya en disant qu'il avait été nommé juge et non gouverneur de l'Égypte; que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de les aider.

Quelques jours après, le général en chef fit publier l'ordre de respecter les propriétés, et dit lui-même que, « si le trésorier a dit qu'on voulait s'en emparer, « c'était une plaisanterie ou une erreur du drogman. »

Le 28, quelques habitans du Caire, sortis pour se promener du côté de Cheikh-Camer, ayant pris tout ce qu'il leur fallait pour y passer la journée, furent arrêtés par les soldats de la mosquée Bibers, dehors d'Husséinié, et furent mis en prison dans un fort qu'on avait élevé dans cet endroit. Ils envoyèrent prévenir

le lieutenant Béliard, qui les fit comparaître le lendemain, escortés par des soldats armés. Après avoir été interrogés, ils furentr envoyés exempts de contribution.

Au mois de chaban, on tint conseil dans le divan relativement à l'impôt appelé capitation. Après beaucoup de discussions, il fut convenu qué cet impôt serait prélevé par des musulmans; qu'aucun chrétien ni Cophte ne s'en mêlerait; que les femmes, les enfans, les ulémas, les domestiques et les pauvres en seraient exempts.

Le procès-verbal de cette séance fut adressé au général en chef, qui l'approuva.

Il y eut un autre conseil tenu dans la maison de Daoud-Kiachef, derrière la mosquée Gaourié. Ce conseil était composé de Séid-Ahmed-Zerrou-Ibrahim-Effendi, écrivain de la marine; Ahmed-Ibn-Mahmoud, Mouharrem, et autres écrivains. On dressa la liste des banquiers, des peseurs publics, des mesureurs de grains; ils avaient été taxés à 60,000 thalaris, sans compter les autres impôts, parce que ces trois métiers n'ont pas besoin de mise de fonds. On les divisa en plusieurs classes.

On cessa de percevoir le droit de la douane pour la soie venant de Damiette à Mahallet-Kubra.

Le général en chef fit demander aux cheikhs si les hommes qui marchaient tout nus dans les rues, qui ne jeûnaient pas et ne faisaient pas la prière, devaient être considérés comme de bons musulmans. Sur leur réponse que cela était contraire à la loi et à la religion, on donna l'ordre d'arrêter tous ceux qui se trouvaient dans cet état. Si le contrevenant était un fou, on l'envoyait à l'hôpital; s'il n'était pas fou, il devait marcher avec décence ou sortir de la ville.

Le médecin en chef des Français (1) fit présent aux membres du divan d'un traité sur la petite-vérole. Il fut accepté, et on le remercia.

A cette occasion, le médecin du grand-seigneur profite de ce passage pour parler, dans sa traduction turque, de la vaccine.

Le 11 de ce mois, on trouva une femme assassinée dans le jardin d'Eumer-Kiachef, près le pont des Lions. Un homme du cadi, accompagné de l'agha se rendit sur les lieux et dressa procès-verbal. On mit en prison la garde et le chef de l'endroit. On les relâcha peu de temps après, n'ayant pu rien découvrir.

Le bâtiment que l'on construisait à Ezbékié, à la porte d'Ava, fut terminé; il s'appelait la Comédie. On s'y réunissait tous les dix jours pour y passer la soirée et assister à des jeux ou spectacles pendant environ quatre heures. Il fallait une carte pour y entrer.

Le 16, le président du divan annonça aux cheikhs que le général en chef voulait qu'on tînt à l'avenir des registres constatant les décès et les naissances pour les musulmans, comme Bonaparte en avait eu l'intention avant son départ. Cette mesure, ajouta-t-il, est très-importante pour la conservation des familles, la connaissance des âges, et pour la validité des mariages.

Les chefs de quartier donnèrent en conséquence des ordres à ceux qui lavent les corps (2) et aux sages-femmes.

Le président annonça que *Réchidié*, musulmane et épouse du général en chef, venant de donner le jour à un enfant, il convenait d'adresser au général des félicitations à cet égard.

(1) Desgenettes.

(2) Les musulmans sont dans l'usage de laver le corps des morts avant de les enterrer. B.

On écrivit donc une longue lettre de compliment, que l'on remit au président.

Le 25, le général en chef adressa aux cheikhs du divan une lettre qui fut traduite par le premier drogman Raphaël. En voici la copie exacte :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux; il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

« Abdallah Jacques Menou, général en chef de l'armée de la république française d'Orient, présentement dépositaire et ordonnateur de ses ordres en Égypte, aux cheikhs et ulémas membres du divan du Caire; que Dieu très-haut prolonge leur existence, et daigne répandre sur eux les lumières nécessaires à l'accomplissement des devoirs de leur charge. Ainsi soit-il, ô Assistance divine!

« La lettre que vous m'avez adressée a rempli mon ame et mon cœur de joie; nous avons reçu ce témoignage de votre amitié, et vous êtes bien dignes, par votre justice et vos lumières, des hautes fonctions pour lesquelles je vous ai choisis.

« Nous savons que le Coran sacré est le meilleur des livres; il contient des principes de sagesse et de vérité; ses principes n'ont de fondement que la justice et l'équité. C'est surtout lorsqu'on le montre à des personnes instruites et déjà versées dans les sciences qu'on en retire de grands avantages. Je sais, en outre, que le noble Coran est écrit avec ordre et méthode (1).

(1). L'ordre ou la méthode ne saurait être le caractère distinctif du Coran. C'était presque toujours dans les momens de perplexité et d'embarras où se trouvait le législateur des Arabes que les feuilles, disait-il, de ce livre lui descendaient du ciel. Elles répondaient exactement aux diverses circonstances de sa vie et de sa doctrine, puisqu'il les publiait à mesure qu'il était question d'autoriser un projet, d'approuver ou de rejeter une action, d'absoudre ou de condamner quelqu'un, de confirmer ou d'abolir dif-

« Le monde est plein de vanité, et se précipite vers sa ruine.

« Tout ce qui existe se meut avec ordre, et c'est le très-saint Créateur qui conduit tout ce mouvement. C'est ainsi, par exemple, que les étoiles nous indiquent la marche du temps et nous font connaître l'ordre des saisons, qui se suivent régulièrement; la nuit et le jour qui se succèdent avec tant d'exactitude; la végétation des plantes; la différence entre la lumière et l'obscurité, etc. Que deviendrions-nous si cet ordre admirable cessait d'exister, même pour peu de temps?

« Que les vénérables cheikhs et ulémas nous disent ce que deviendrait l'Égypte si le fleuve béni du Nil cessait de couler comme de coutume (que Dieu nous en préserve!). Point de doute que, dans ce cas, le pays ne cessât d'être habitable durant une année entière par suite de la privation d'eau et de la sécheresse de la terre. Alors le sable envahirait les jardins et dépasserait les murailles; le monde périrait de faim, et la terre, réduite à un désert, n'offrirait plus à sa surface que les corps inanimés de ses habitans. (Grand Dieu! toi qui es le conservateur des êtres, préserve-nous d'une telle catastrophe!)

« Si Dieu, très-haut et très-saint par sa science, sa puissance et sa justice infinie, a établi dans le monde cet ordre admirable, c'est qu'il savait que sans ordre le monde périrait bientôt. Nous sommes des pécheurs,

férentes loi. Ce livre est le recueil des dogmes et des préceptes de la religion musulmane. Il contient cent quatorze chapitres (*Surrès*), six mille six cent soixante-six versets (*Aïets*), et trente sections ou cahiers (*Djuzy*)! L'ordre de leur rédaction n'est cependant pas celui dans lequel Mohammed les a reçus et promulgés. (M. D'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, tom. 1er, p. 84, édit. in-8.)

nous suivons la route de l'erreur sans entendre sa voix divine. Prions Dieu seulement de nous aider à observer notre religion, et de nous diriger dans ce monde.

« O cheiks très-honorés! et vous vénérables ulémas! vous tous qui voyez l'ordre admirable qui existe dans ce monde, sachez que la volonté de Dieu très-haut est que l'homme cherche l'ordre en toute chose.

« Les pays et les climats ne jouissent d'un état prospère que lorsque les habitans connaissent les lois établies avec sagesse, et qu'ils les observent exactement. Les empires, au contraire, tombent en décadence dès que les habitans, remplis de vanité, n'ont plus pour règle que leurs passions.

« Le brave, le courageux, le grand et célèbre Bonaparte a voulu qu'il fût tenu un registre constatant les décès, les naissances et les mariages. Cette disposition est très-importante. Il faut qu'il y ait aussi un registre des propriétés.

« Toutes ces formalités sont nécessaires au juge pour terminer les procès entre héritiers. Par ce moyen la naissance, qui seule donne le droit d'hériter, sera légalement constatée. S'il plaît à Dieu, nous prendrons toutes les mesures propres à assurer le bien et la prospérité du pays dont le gouvernement m'a été confié. C'est ainsi que nous accomplirons les vœux de la république française et de S. E. le premier consul Bonaparte.

« O cheikhs, et vous ulémas, nous vous remercions des félicitations que vous nous avez adressées sur la naissance de notre fils Seïd-Suléiman-Murad-Jacques Menou. Demandons à Dieu très-haut que, par l'intercession de son envoyé, le prophète des prophètes, il nous conserve long-temps cet enfant : Puisse-t-il être

toujours l'ami de la justice et de la vérité! qu'il tienne sa parole et ne soit pas ambitieux; ces vertus sont la meilleure des richesses que je souhaite à mon fils. L'homme n'obtient le bien que par l'éducation, trésor plus précieux que l'argent et l'or.

« Nous prions Dieu de vous conserver.

« Salut. »

Vers la fin du mois, le minaret de la mosquée Causoun s'écroula et détruisit une partie de cet édifice. Les débris de ce minaret restent jusqu'à présent dans la rue. Je pense que cet accident a été occasioné par une explosion de la poudre.

Le mois de ramazan commence la nuit du vendredi.

Le chef de police et le chef des artisans parcourent les rues de la ville, suivant l'usage, avec les tambours et la musique. Ils ont reçu 50,000 piastres pour les dépenses ordinaires de cette solennité.

Le 5, on s'occupa des dispositions relatives au kisvè de la Mecque, préparé antérieurement par Moustafa-Pacha et mon ami Séid-Ismaïl-el-Kathas. Le voile était déposé dans la mosquée d'Hussein.

Le lieutenant annonça que le général en chef devait aller jeudi avant midi à cette mosquée pour reconnaître l'état dans lequel se trouvait le kisvè, le faire réparer s'il était nécessaire, et l'envoyer à la Mecque au nom de la république.

Le même jour, on lut l'annonce de la paix conclue entre la France et les Barbaresques, et on invita les négocians à se livrer sans crainte aux opérations commerciales. Ces avis n'eurent aucune suite.

Le cheikh Ahmed-Arichi, élu au scrutin cadi du Caire, fut confirmé.

Le gouverneur Béliard ayant réuni chez lui les cheikhs du divan et les odjaklis, y revêtit un des cheikhs d'une pelisse de sammour. On se rendit ensuite en cortége, avec des troupes, au Mehkémé, où le cheikh Ahmed-Arichi fut installé, et où on lut, devant tout le monde, la confirmation du cadi.

Jeudi, le président et les cheikhs du divan se réunirent à la mosquée d'Hussein, pour y attendre le général en chef. Il y avait, ce jour-là, une plus grande affluence de monde qu'à l'ordinaire.

Le général en chef descendit de cheval à la grande porte de la mosquée, et, lorsqu'il voulut entrer, il fut étonné de voir tant de monde; il demanda à ceux qui l'entouraient ce que signifiait cette foule. On lui répondit que le peuple, pendant le ramazan, s'assemblait toujours dans cette mosquée, et que, comme il n'avait pas donné d'ordre contraire, on ne s'était pas opposé à cette réunion. Le général remonta à cheval, en disant: « Ce sera pour un autre jour. »

Dans la nuit du samedi, 9 de ramazan, on arrêta sept personnes de la maison de Séïd-Mahmoud-Abou-Déffié, savoir :

Mehemmet-Effendi, son frère; cheikh Ismaël-Munceir, son gendre; Ismaël-Tchelebi, Bernoussi, le Saka et un domestique.

Voici ce qui a donné lieu à ces arrestations :

Séïd-Mahmoud-Abou-Déffié était intimement lié avec Ali, pacha de Tripoli; ils s'étaient connus à Djizé, et avaient fait ensemble un pélerinage en 1189. Lorsque l'armée française débarqua en Égypte, Ali-Pacha était retourné à Tripoli. Il revint en Égypte avec le

grand-vizir, et jouissait de la confiance de S. A., par suite des liaisons qu'il avait conservées dans ce pays. Séïd-Mahmoud-Abou-Déffié fut désigné par lui comme un homme capable, par sa position et ses connaissances, de donner d'utiles renseignemens : dès lors, la correspondance fut entamée. Lorsque la paix fut rompue et que l'armée ottomane rétrograda, la correspondance continua toujours. Mahmoud prenait les plus grandes précautions pour la cacher aux Français, qui étaient d'une extrême vigilance à ce sujet.

Il allait à Caliop, y attendait le messager, lisait ses lettres, y faisait ses réponses. Il venait de recevoir avec sa correspondance quatre papiers écrits en français, qu'on lui disait de faire placarder dans les quatre endroits les plus fréquentés par les Français. Il en avait déjà fait placer deux : son domestique était à clouer le troisième près le bain des Chiens, lorsqu'il fut arrêté. Le maître, qui observait de loin, voyant son agent découvert, avisa aux moyens de se sauver.

Mahmoud-Abou-Déffié rentra chez lui, et dit à son frère de faire face à l'orage, pendant qu'il allait se cacher. Le lieutenant arriva, arrêta les sept personnes désignées plus haut, mit des gardes dans la maison, et fit des perquisitions pour trouver Mahmoud : plusieurs jours se passèrent en recherches inutiles. La maison fut livrée au pillage, les domestiques mêmes indiquaient les endroits les plus secrets. On conduisit les personnes arrêtées à la forteresse, où elles furent mises à la torture.

On fit comparaître le cheikh de Caliop et tous ceux chez qui Mahmoud avait été; on voulut les forcer à le retrouver.

Le domestique qui avait été surpris fut relâché; on

lui donna cinquante thalaris, et on lui en promit mille s'il parvenait à découvrir son maître. On le fit surveiller.

Mahmoud-Abou-Déffié eut beaucoup de peine à se soustraire aux recherches faites pour le trouver : ses parens et ses amis craignaient de le recevoir. Après avoir passé d'un endroit dans un autre, il se fixa chez les Beni-Halavé, à Humié, où il fut comblé de politesses. Il y resta caché jusqu'à ce que Dieu le délivrât.

Le jeudi, 14 de ramazan, Estève, trésorier de la république, et Foret, président du divan, nommés pour constater l'état où se trouvait le kisvé, se transportèrent à la mosquée d'Hussein, accompagnés des cheikhs, du cadi, du chef de police et du chef des peseurs. A leur arrivée, on fit sortir tout le monde de la mosquée, et les ouvriers employés à ce travail découvrirent le *kisvé*. L'ayant trouvé un peu endommagé, on ordonna de le réparer; on paya d'avance les frais, et on distribua de l'argent aux personnes chargées de le garder. Quand le *kisvé* fut réparé, on le remit à sa place.

Le 24 au matin, des salves d'artillerie tirées de la forteresse furent le signal de l'heureuse nouvelle apportée par deux bâtimens de l'envoi prochain de troupes et de munitions.

On annonçait que Bonaparte avait triomphé des Autrichiens, et qu'il était sur le point de conclure la paix ; qu'il n'avait plus besoin de troupes ni de munitions, et qu'il les envoyait au Caire.

On attendait deux autres bâtimens qui devaient apporter la nouvelle de la paix. D'après cela, on pouvait présumer que l'Égypte resterait aux Français sans partage.

Ces nouvelles furent lues dans le divan.

Au mois de chewal, la peste se déclara; les Français en furent effrayés. Ils mirent à l'air tous leurs effets, les lavèrent avec soin et firent balayer leurs maisons.

Dès ce moment, une quarantaine fut établie.

Le 8, Foret, président du divan, annonça que le général en chef demandait l'avis des cheikhs sur un règlement sanitaire. « Les membres du divan, ajouta-« t-il, doivent coopérer de tous leurs moyens pour « arrêter les progrès de la peste. S'ils ne le font pas de « bon gré, on saura bien les y contraindre par la force « et par l'application même de la peine de mort, si la « chose est nécessaire. Il faut, à cet égard, s'en rap-« porter à l'expérience de l'Europe, où l'infaillibilité de « la quarantaine a été reconnue. » Les cheïkhs demandèrent au président ce qu'ils devaient faire. « Vous « garder, leur dit-il, de tout contact, voilà tout. Quand « une maison sera compromise, personne ne pourra « plus y entrer ni en sortir : on y mettra des gardes; « des médecins et des serviteurs seront particulière-« ment affectés à ce service. Les membres du divan « doivent les premiers donner l'exemple, en se confor-« mant aux règlemens. »

Le président parla fort longuement encore sur ce sujet. La séance étant levée, il alla chez le général en chef, où on arrêta les mesures propres à assurer le repos de la ville.

Le 13, on tira de la forteresse un grand nombre de coups de canon, dont on ne connut pas le motif.

Le 14, on afficha une lettre que le général en chef adressa au divan. En voici le sens :

« Après les prières d'usage, etc. ;

« Abdallah Jacques Menou, général en chef de l'armée de la république française en Orient, et l'exécuteur de ses ordres en Égypte; à tous les habitans, grands et petits, riches et pauvres!

« Des méchans et des intrigans, guidés par le génie du mal, se plaisent à faire circuler de fausses nouvelles et à répandre la terreur partout.

« Quiconque se permettra de débiter des nouvelles alarmantes sera arrêté et exécuté sur la place même, de quelque nation et de quelque grade qu'il soit.

« Habitans du Caire, soyez sans crainte; la république française est toujours prête à vous protéger; mais elle ne cesse d'avoir les yeux ouverts sur les perturbateurs. Salut et amitié à celui qui suit le droit chemin.

« Le 6 ventôse, an IX de la république (11 de chewal). »

Personne ne put comprendre le motif de cette adresse : le peuple était trop occupé du paiement des impôts pour penser à autre chose.

Elle avait sans doute pour cause l'affiche saisie au domestique de Mahmoud-Abou-Déffié.

On annonça l'apparition d'un bâtiment anglais à Aboukir.

Les cheikhs du divan désirant connaître le motif des salves d'artillerie, le président leur apprit que c'était pour annoncer la paix conclue entre la France et les rois de l'Europe, excepté celui d'Angleterre. Il ajouta qu'on espérait que cette dernière puissance ne tarderait pas à faire aussi la paix; qu'il était parti de France sept vaisseaux pour les Indes; qu'ils pourraient venir à Suez. « Cela, disait-il encore, nous confirme « dans l'opinion que l'Égypte restera aux Français. « A la première nouvelle de notre expédition dans ce

« pays, tous les rois s'étaient coalisés contre nous. La « guerre est terminée, les peuples désormais seront en « repos; nous n'aurions jamais exercé tant de rigueur « sans les nécessités de la guerre. »

Quelques cheikhs ayant observé que les rois pardonnaient aux peuples soumis, et ayant demandé l'oubli de ce qui s'était passé, le président répondit : « La chose est déjà faite; il n'y a plus désormais, entre les Égyptiens et les Français, que pardon et amitié. »

On arrêta Eumer-Agha, chef des Barbaresques, Ali-Tchelebi et Moustafa-Tchelebi; on les mit dans les prisons du château. Voici le motif de ces arrestations :

Moustafa avait reçu des lettres de ses parens, qui étaient en Syrie; il les lisait devant Eumer-Agha et son ami Ali, lorsqu'un janissaire passa et alla les dénoncer.

Moustafa s'était sauvé chez Mehemmed-Effendi; on entra sans rien dire à ce dernier; on fit des perquisitions; on cerna sa maison jusqu'à ce qu'on eût trouvé Moustafa.

Mehemmed-Effendi fut aussi arrêté; on avait trouvé et enlevé de chez lui des armes et des effets cachés.

Cet évènement causa une telle frayeur dans le quartier, que plusieurs personnes en moururent subitement.

Cependant Mehemmed-Effendi et Eumer-Agha furent relâchés trois jours après : ils étaient coupables seulement de n'avoir pas fait de déclaration.

Le 17, la nouvelle de l'arrivée d'un bâtiment anglais à Aboukir fut confirmée.

Le 18, une partie de l'armée française se dirigea, par terre et par eau, vers Alexandrie.

Le 20, le divan étant assemblé comme à l'ordinaire,

le président ouvrit la séance disant : « Je croyais avoir à « vous annoncer une bataille, mais il paraît que les cent « vingt voiles qui se sont montrées devant Alexandrie se « sont retirées. Ce sont des Anglais avec des troupes « grecques. Il y a quelques bâtimens de guerre, les autres « sont des transports. Le général en chef vous avait « adressé une proclamation à ce sujet ; si les bâtimens « reparaissent, cette proclamation vous sera commu- « niquée. »

Il fit ensuite donner lecture de cette pièce par le drogman Raphaël, en voici la copie :

« Abdallah Jacques Menou, général en chef, commandant l'armée de la république française en Orient, et présentement l'exécuteur de ses ordres en Égypte, à tous les habitans de l'Égypte, grands et petits, riches et pauvres, cheiks et ulémas, à tous ceux qui suivent la religion et la vérité. (Que le salut soit sur eux !)

« De la maison du général en chef au Caire, le 14 ventôse, l'an IX de la république une et indivisible.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

« Dieu est le conducteur des armées, il donne la victoire à qui cela lui plaît : le sabre pesant est dans les mains de son ami. Il soutient toujours les Français et renverse leurs ennemis.

« Les Anglais, tyrans des mers, ont paru sur la côte ; s'ils ont la hardiesse de débarquer, nous les rejetterons bientôt dans leurs vaisseaux. Les Osmanlis ont aussi fait quelque mouvement : s'ils se présentaient ici, ils ne tarderaient pas à être repoussés.

« Habitans de l'Égypte, je vous engage à suivre l'exemple de ceux qui craignent Dieu ; restez tranquilles chez vous ; vaquez à vos affaires, vous n'aurez

rien à craindre. Si quelqu'un de vous osait faire une démonstration hostile à la république française, sa tête tomberait à l'instant. Rappelez-vous tout le sang qui a été versé en Égypte et surtout au Caire.

« Quelques uns de vos grands ont péri dans leur fuite, d'autres ont eu à payer des sommes considérables; pensez bien à tout cela.

« Salut sur ceux qui sont dans la bonne voie.

« Le sincère

« ABDALLAH JACQUES MENOU. »

Des réjouissances et des salves d'artillerie ayant eu lieu, le peuple effrayé, en demanda la cause à des particuliers qui répondirent : « C'est pour l'arrivée de deux bâtimens français à Alexandrie. »

Dans un discours, le président du divan s'étendit longuement sur la rareté des vivres qui s'était fait sentir à la nouvelle de l'apparition des vaisseaux anglais à Aboukir. Il ordonna ensuite au chef de police de surveiller les accapareurs.

Après la lecture du procès-verbal, quelques membres du divan observèrent que dans les temps de trouble les honnêtes gens se retirent chez eux : le président leur répondit qu'au contraire c'était aux honnêtes gens et aux personnes influentes comme eux à réprimer les mal intentionnés, parce que en dernier résultat les bons payaient comme les méchans : « Vous avez vu, « leur dit-il, que la révolte causée par des perturba-« teurs a produit la ruine de bien des innocens. Les « boulets et les bombes n'entendent pas raison, et ne « font aucune distinction entre l'innocent et le cou-« pable. »

Il parla longuement de cette manière en réfutant les versets de l'Alcoran que les cheikhs lui opposaient. A trois heures arriva un message du général en chef, ainsi conçu :

« Après le nom de Dieu et les louanges.

« Abdallah Jacques Menou, général, etc., à tous les cheikhs et ulémas, membres du grand divan du Caire. (Que Dieu prolonge leur gloire et leur donne la force de bien remplir les devoirs de leur charge !)

« Recommandez très énergiquement aux habitans de l'Égypte, et particulièrement à ceux du Caire, de rester tranquilles. Donnez-leur le conseil de se conformer à mes précédentes instructions, c'est votre devoir : vous êtes les agens du gouvernement français. Rappelez-vous les punitions infligées au Caire, et persuadez-vous bien que, du maintien seul de la tranquillité, dépendent votre repos et votre sûreté individuelle.

« Au moindre mouvement, le malheur pèsera sur vos têtes.

« Nous avons reçu la nouvelle que la paix était conclue avec l'empereur d'Autriche, et que l'empereur de Russie venait de déclarer la guerre à la Porte.

« Salut. »

Le lendemain les cheikhs se réunirent dans la maison d'Abdallah-Cherkavi ; on y convoqua l'agha, le chef de police, les chefs de quartier et les chefs des marchés. On leur recommanda de bien veiller à la tranquillité, en les menaçant des plus terribles châtimens pour la moindre négligence.

Le peuple n'était plus qu'une ombre.

Le divan chargé du recouvrement de l'impôt d'un million redoubla d'activité et envoyait partout des

soldats et des janissaires pour exiger ce qui restait à payer.

Le peuple était sans cesse tourmenté par les mesures sanitaires. Lorsque quelqu'un tombait malade, un médecin venait le visiter, et s'il était atteint de la peste, on le transportait à la quarantaine sans qu'aucun des siens pût le voir. S'il guérissait, il retournait chez lui, sinon il était enterré tout habillé par les gardes de la quarantaine; on mettait un garde à la porte de sa maison et on brûlait tous ses effets. Si quelque passant s'approchait trop des malades qu'on portait, il était aussitôt envoyé à la quarantaine. On n'avait d'autre occupation dans la ville que ce service. Une grande partie de la population se retira à Riaf. C'est pour ces raisons qu'il n'y eut pas de troubles à la nouvelle de l'arrivée des vaisseaux anglais à Aboukir.

Les Français firent transporter au château leurs effets les plus précieux.

Le 19 beaucoup de troupes françaises se dirigèrent vers l'Orient. On apprit que le grand-vizir s'était avancé avec son armée à El-Arich.

Le cheikh Sadat ayant été emprisonné au château, demanda à connaître son crime; on lui répondit: « C'est une mesure de précaution, parce que nous savons que tu n'aimes pas les Français. »

Le mardi 24, Hassan-Agha, chef de police, fut mis en prison dans la grande tour du château.

Seïd-Ahmed et le cheikh Bekri intercédèrent pour Hassan-Agha auprès du général en chef; ils firent observer qu'il avait toujours été zélé pour le service des Français, surtout en dernier lieu à l'occasion de la levée des impôts. Quel est donc son crime? le drog-

man leur répondit : « Cela ne vous regarde pas ; Dieu et le général en chef connaissent sa faute. »

Personne ne fut désigné pour le remplacer : ce fut son lieutenant qui remplit ses fonctions.

On avait dit qu'on brûlerait la maison et les effets de celui qui serait attaqué de peste. La terreur était dans la ville. Un crieur public démentit ces faux bruits en annonçant qu'on ne brûlerait que les effets trouvés sur le corps des pestiférés.

Le 26 le général en chef fit assembler chez lui les cheikhs du divan et les principaux commandans, leur annonça qu'il allait se rendre sur la côte et que le général Béliard le remplaçait ; qu'il laissait au Caire un corps d'armée, les employés de l'administration et les savans ; il leur recommanda à tous de veiller à la tranquillité de la ville.

Le général en chef était d'avis de garder en otage tous ces personnages ; mais le conseil ne partagea pas son avis ; le général se leva en colère, partit et ne revint plus.

Les membres du divan ayant désiré connaître les motifs du départ du général en chef, Forit leur annonça que des Maltais et des Napolitains avaient fait une descente sur la presqu'île d'Aboukir où on les tenait cernés.

Le 27 la division du général Regnier qui s'était dirigé vers l'orient, revint au Caire et suivit par eau et par terre les traces du général en chef. Arrivée à marche forcée à Salahié, elle avait expédié un courrier monté sur un dromadaire à El-Arich. Le courrier était retourné en annonçant qu'aucun ennemi n'avait paru de ce côté.

Voilà ce que publiaient les Français. Le fait est que le général Regnier, informé par les Arabes Muéïlé, que

des vaisseaux anglais avaient paru dans la mer Rouge, en instruisit le général en chef en lui conseillant de pourvoir convenablement à la défense d'Alexandrie et lui annonçant qu'il se chargerait de repousser tout ce qui se présenterait de son côté.

Le général en chef répondit qu'il était impossible que les Anglais se présentassent du côté de la mer Rouge, et qu'il eût à se porter sur Salahié. Le général Regnier différant son mouvement, un second ordre lui arriva. La correspondance entre ces deux chefs était très active; une troisième fois le général Menou intima au général Regnier l'ordre de se rendre à Salahié pour observer le camp ottoman, il l'informait en même temps de l'arrivée d'une flotte anglaise devant Alexandrie: elle avait, disait-on, fait des démonstrations, mais n'avait pas effectué son débarquement et était repartie pour Tine.

Regnier ne put faire autrement que de se conformer à ces ordres du général en chef; il lui répondit qu'il se mettait en marche, mais qu'il l'engageait lui-même à se mettre en mouvement pour couvrir Alexandrie où les Anglais ne manqueraient pas de venir. Le général en chef n'écouta pas cet avis.

Regnier s'avança lentement par Burké à Zevamel et Belbeis; il recevait chaque jour des ordres de se rendre à Salahié: dans son dernier ordre le général en chef lui annonçait que le grand-visir était en pleine marche. Regnier assemble son conseil, l'informe de ce qui se passe et dit aux officiers qui le composaient: « Lorsque nous serons à Salahié on nous ordonnera d'aller à Alexandrie, parce que la nouvelle qu'on nous donne étant entièrement fausse, nous aurons fait une marche inutile. » Il mit trois jours pour se rendre à Carin.

Là il reçut du général en chef l'ordre de venir en toute hâte à Alexandrie. Les Anglais avaient débarqué à Aboukir et avaient battu le gouverneur d'Alexandrie (1). « Voilà, s'écria Regnier en apprenant cette dernière nouvelle, ce que j'avais bien prévu. » Il entra par Embaba et rejoignit le général en chef à Alexandrie.

Mois de zilcadé. — Le 23 le président engagea les cheikhs à écrire une lettre de complimens au général Menou.

Le 6, l'agha Mustafa mourut de peste; on ferma sa maison. Abdelhal, domestique du défunt, le remplaça et cumula les places d'agha et de chef de police. C'est une des circonstances remarquables de cette époque. Il obtint cette faveur par le canal de Nasrallak, chrétien drogman du lieutenant : c'était un vil personnage, d'abord domestique d'un chrétien de la Syrie au khan Homsavi; il entra au service de Moustafa-Agha par suite de ses liaisons avec les chrétiens. Petit à petit, il gagna la confiance de son maître et devint son intendant; lorsque celui-ci mourut, la charge lui fut d'autant plus facilement accordée que les Français étaient occupés d'autres affaires, telles que les impôts, la guerre et la peste.

Le mardi 9, on apprit que l'armée ottomane était à Ghaza, et l'avant-garde à El-Arich.

Le soir, on réunit les cheikhs du divan; le président parla avec beaucoup de douceur de son amitié pour les musulmans, et plus particulièrement encore de son penchant pour les ulémas, qui, disait-il, prenaient part au bonheur et au malheur des Français. Il ajouta que, quant à lui, il n'avait jamais cherché qu'à leur être

(1) Mars 1801. Ce gouverneur était le général Friant.

utile; que si quelquefois, dans sa position, il avait dû agir avec sévérité, c'était contre son sentiment. Il dit aussi que le général en chef lui avait laissé une grande responsabilité; qu'à son départ il avait voulu garder tous les membres du divan en otages; mais que quand il avait su qu'il n'y avait que des Anglais ennemis des Français et des musulmans débarqués à Aboukir, il s'était désisté de son projet. « Aujourd'hui que le grand-« vizir Youssouf-Pacha et l'armée ottomane sont en « mouvement pour venir en Égypte, il nous faut des « otages, suivant les lois de la guerre en vigueur chez « vous et chez nous. Soyez sans inquiétude, ces otages « seront traités avec honneur et distinction. »

Les cheikhs Cherkavi, Muhdi, Savi et Fayoumi furent désignés comme otages; on les conduisit à minuit à la forteresse; on les logea dans la mosquée Larié; ils eurent des domestiques; mais il fallait se munir d'un permis pour aller les voir.

Le cheikh Sadat, Ibrahim-Effendi, Ahmed, fils de Mahmoud; Hussein, fils de Kara-Ibrahim; Joseph Relach, lieutenant des fusiliers; Moustafa-Agha, lieutenant des cavaliers; Ali, lieutenant des negdali; Moustafa-Effendi-Djemelian, Radvan-Kiachef, furent tous également conduits à la forteresse. Les autres cheikhs reçurent l'ordre de veiller à la tranquillité de la ville, et de venir chaque jour chez le général Béliard pour faire leur rapport.

Il ne fut plus question de la levée des impôts; Dieu soulagea tellement le peuple qu'on ne s'occupait même plus de quarantaine. On enterrait les morts comme on voulait, sur une simple déclaration constatant la maladie.

Les Français étaient nuit et jour occupés à trans-

porter leurs effets en lieu de sûreté et en préparatifs de guerre. La peste s'étant manifestée parmi eux, il en mourait beaucoup.

Le 11 de zilcadé, le cheikh Suléïman-Fayoumi descendit de la forteresse, fit sa tournée en ville, et se rendit comme à l'ordinaire au divan, où l'on s'assemblait tous les jours; mais uniquement pour parler des nouvelles, car il ne se présenta pas d'affaires.

Le 13, le président Forit se retira à la forteresse, y transporta tous ses effets, et n'en sortit plus. Il écrivit au cheikh Fayoumi d'enlever les meubles du divan, et lorsqu'on s'assemblait chaque membre apportait son tapis.

Le 14, Hassan-Agha, chef de la police, fut conduit à la forteresse avec les cheikhs, et confiné dans la mosquée Sarié.

Forit vint se loger avec eux sous prétexte de leur témoigner de l'amitié; mais en réalité parce qu'il n'y avait pas d'autre logement.

On mura toutes les issues qui donnaient sur la place de la forteresse, et on en fit une dépendance de cette dernière.

Le 19, arriva la réponse du général en chef.

« Après la prière, etc.

« Abdallah-Jacques Menou, etc., aux cheikhs du divan. (Que Dieu prolonge leur existence!)

« J'ai reçu avec grand plaisir la lettre que vous m'avez adressée; j'y ai vu le témoignage d'amitié que vous manifestez pour moi et pour l'armée française. (Que Dieu vous conserve avec tous les habitans de l'Égypte!) Dieu conduit tout et accorde la victoire à qui il lui plaît; c'est en lui que j'ai placé mon espoir et ma

croyance. J'implore son assistance et celle de son prophète (sur qui soit sans cesse le salut). Si je suis vainqueur, ce sera pour le bonheur de l'Égypte.

« Que le salut soit sur vous, et que Dieu vous comble d'honneur ! »

Bientôt la nouvelle se répandit qu'à la suite d'une affaire sanglante, les Anglais ayant eu l'avantage, les Français étaient rentrés à Alexandrie, et que la discorde s'était mise parmi eux; que le général Menou avait fait arrêter les généraux Régnier et Damas, les accusant d'avoir été la cause de cette défaite; que dans le conseil qui avait précédé l'action, le général en chef proposa son plan, qui ne fut pas approuvé par Régnier ni par Damas, qui avaient plus de talens militaires que lui. Menou, disait-on, s'était écrié : « C'est moi qui suis le général en chef, et je suivrai mon plan. » On ne put pas le changer; cependant il fut mis en déroute, et l'on évalua sa perte à quinze mille hommes.

Damas et Régnier étant restés spectateurs du combat, Menou les accusa de trahison. Arrivé à Alexandrie, il les dégrada et les fit mettre en prison, ensuite il les laissa sortir.

Ces deux généraux, connaissant déjà les mauvaises dispositions de leur chef et prévoyant tout ce qui devait arriver, avaient pris avec eux tout ce qu'ils possédaient au Caire, et s'étaient embarqués pour la France avec leurs principaux officiers.

Des lettres annonçaient aussi que Bonaparte, informé de l'arrivée des Anglais en Égypte, avait envoyé des troupes; mais que Damas et Régnier leur ayant dit ce qui se passait, elles avaient changé de destination.

Les Anglais coupèrent la digue sur le chemin d'Alexandrie, qui devint une presqu'île, ne touchant au continent que du côté d'*Edjina* (1).

On apprit qu'Hussein-Capitan-Pacha était à Aboukir avec des forces imposantes. Les Français cherchaient à contredire cette nouvelle, mais leurs actions la confirmaient.

On ferma la porte Garib, ce qui fit souffrir beaucoup le peuple. Les morts ne pouvaient plus passer par là. On était obligé de faire un grand tour pour les porter au jardin *Mudjaverin*. Pour s'y rendre, on sortait par la porte de Nasr, et on suivait les murs de la ville. Il y avait une grande mortalité, et la route était bien longue à parcourir. Quelques cheikhs firent des représentations au kaïmakan, qui fit dire au chef du quartier d'ouvrir une petite porte dans la muraille du côté de Kafre-Eel-tamaïn, de manière à ce qu'il n'y eût que les piétons qui pussent passer.

Le 22, les principaux chefs d'administration partirent pour la côte : Estew, trésorier; Forit, président du divan; Chenanilo, administrateur des propriétés de la république; Bernard, intendant de la monnaie; Voridj, trésorier de la monnaie; Volaberd, garde des sceaux. Ils emmenèrent avec eux les principaux Cophtes, Djorgios, Gevheri.

Le 23, Girard fut nommé président du divan. Dans la première assemblée, il annonça des lettres du géné-

(1) Les assiégeans, en élargissant les ouvertures de quelques digues, parvinrent à joindre le lac Maréotis au lac Madieh et à inonder tout l'espace de terrain qui les séparait. Par cette opération on ne pouvait plus communiquer avec Alexandrie que par les éminences du bord de la mer. (*Histoire militaire des Français, campagne d'Egypte*, in-8., Paris, 1826.)

ral en chef Menou, en date du 20 de zilkadé, écrites d'Alexandrie, et tint des discours insignifians.

Des Français amenèrent trois Arabes chez le lieutenant. On les questionna; ces Arabes n'ayant pas voulu dire la vérité, on les emprisonna.

La garnison de Salahié arriva avec beaucoup de munitions. En passant par les rues, on empêchait de fumer, de peur que le feu ne prit aux poudres.

Pendant les cinq derniers jours du mois arrivèrent les garnisons de Carin et de Belbeis.

Mois de zilhidjé.—Le président du divan avait reçu une lettre du général en chef annonçant que la dyssenrie et l'ophthalmie étaient dans le camp des Anglais; que déjà il en était péri un nombre considérable; que la disette d'eau les faisait beaucoup souffrir, et les forcerait bientôt à capituler. Il demandait en finissant quel était l'état de la ville du Caire et le prix des denrées, recommandant bien en outre de veiller à tout ce qui pouvait assurer la tranquillité. « J'ai répondu, ajouta le président, que la ville était tranquille et que l'abondance y régnait. »

On reçut la nouvelle de la prise de Rosette par les Anglais; les Français qui occupaient les forts s'étaient sauvés.

On arrêta environ soixante charbonniers barbaresques et guèbres que l'on exila de la ville. Cette mesure fut prise par le conseil d'Abdelhal.

Par ordre du général Béliard, un cheikh devait chaque jour accompagner cet Abdelhal dans ses courses par la ville pour le maintien de l'ordre. C'était tantôt le cheikh Mohammed-el-Emir, tantôt le cheikh Suléiman-Fayoumi.

Le 6, on fit la lecture de lettres qu'on disait avoir reçues d'Alexandrie, du général Menou. En voici la teneur :

Après la prière et le titre d'usage.

« A tous les cheikhs et ulémas membres du divan du Caire. (Que Dieu éternise leur gloire!)

« Sans aucun doute la victoire dépend de Dieu et de l'intercession du grand prophète, sur qui soit le salut.

« Les armées française et anglaise sont en présence; le terrain que nous occupons est fortifié par des retranchemens et des fossés pleins d'eau : l'ennemi ne peut rien sur nous. Nous vous en informons pour votre tranquillité. L'empereur de Russie a envoyé un ambassadeur au sultan Sélim pour lui notifier qu'il lui déclarera la guerre et marchera contre lui avec cent mille hommes s'il ne retire pas ses troupes de l'Égypte. Le sultan a donné l'ordre à son armée d'évacuer l'Égypte; mais les Anglais ont engagé quelques soldats turcs à rester malgré les ordres du sultan.

« Faites connaître tout cela aux habitans du Caire; soyez sans inquiétude et toujours unis pour le service de la république française.

« Que Dieu éternise votre gloire et votre bonheur.

« Salut.

« Le 25 germinal an IX (le 3 zilhidjé 1217). Écrit par le drogman Lomaca. »

Le drogman qui fit la lecture de cette lettre ajouta : « Le Français porteur de cette lettre nous a dit que le général en chef parlait avec éloge de la manière dont vous remplissiez votre charge. Suivez toujours la même direction. »

Un cheikh du divan ayant déclaré que le nommé Moussé-Caleb, élevé au-dessus des ses égaux par les Français, à leur départ de Ménoufié, était devenu très-puissant, s'était emparé des chemins, et avait mis des impôts sur les gens riches de cette province, le président promit qu'il serait puni.

Ensuite il fit écrire des lettres aux principaux négocians de Mahallet-Kibra, Menouf, Mansoura, Gachem, Benisouef, pour les engager à envoyer des vivres au Caire.

On rédigea la réponse des cheikhs du divan à la lettre du général en chef.

Le général Béliard promit la remise de la moitié de l'impôt et d'autres charges si la ville continuait à rester tranquille jusqu'au retour victorieux du général en chef.

Le 10, on accorda la grâce de Mahmoud, fils de Mouharrem. C'est sa mère qui l'obtint moyennant 2,000 thalaris.

Abdelhal sortit du côté d'Abouzabel, revint avec trois paysans, et coupa la tête à l'un d'eux.

Le 12, Abdelhal exigea, au nom des Français, de l'argent des habitans de Sagat et de Merdjouch.

Des fossés ayant été creusés à Tel-el-Birakié, ceux qui transportaient les morts étaient obligés de passer ces fossés sur un pont. Cette mesure faisait crier : il arriva qu'on laissa tomber un cadavre du haut de ce pont.

Murad-Bey mourut de la peste à Kablié (1) le 4 du

(1) A Benisouef suivant les relations françaises. Cette mort fut pour les Français une perte d'autant plus irréparable qu'elle les privait de leur allié le plus fidèle et le plus nécessaire. Les vertus naturelles chez ce bey n'avaient pu être étouffées par une éducation barbare. A sa mort, ses Mamlouks, qui l'idolâtraient, brisèrent ses armes sur son tombeau, nul d'entre eux ne se jugeant digne de les porter. B.

mois. Néfisé, son épouse, prit le deuil et lui fit élever un tombeau à Carroffé, près la coupole de l'iman Chaffié. On prétend que ses restes y ont été transportés; mais cela n'est pas bien certain.

Depuis qu'il avait fait la paix avec les Français, et qu'on lui avait donné la province du Saïd, Néfisé jouissait d'une pension de 100,000 paras par mois. Elle continua à la toucher jusqu'au départ des Français.

Les Français désignèrent pour succéder à Mourad-Bey, Osman-Bey, Tcho-Kadar, fils de Tambourdji (1).

Les principaux négocians auxquels le divan avait écrit répondirent que le peu de sûreté des routes les empêchait de faire des envois de vivres. Les portes des différentes villes étaient fermées par la crainte des Arabes.

Le messager, envoyé à Mansoura, retourna à moitié chemin, ayant appris que cette ville était occupée par les ennemis.

La peste faisait des ravages. Moustafa-Agha, chef de la cavalerie, en fut attaqué au château; on le transporta à la quarantaine située à la porte d'Asseb; comme il y était traité avec peu d'égard, les cheikhs firent des représentations, et on le transporta à sa maison où il mourut.

Il mourait trente à quarante Français par jour à la forteresse; on en portait trois ou quatre à la fois sur des brancards; deux Français marchaient devant pour faire écarter le peuple. Ils sortaient par la porte de Caraffé; on les mettait les uns sur les autres dans une grande fosse avec leurs habits et leur couverture; et quand elle était à six pouces près remplie, on y met-

(1) Celui-ci, bien qu'il en eût la volonté, ne put suivre la politique de son prédécesseur envers les Français. B.

tait des pierres et de la terre, et on faisait une autre fosse à côté. C'était derrière le cimetière de Cadrié entre les deux chemins qui conduisent à l'imam Chafi, que ces enterremens avaient lieu.

Les cheikhs voulurent empêcher qu'Abdelhal se mêlât de la police, en disant: « Nous sommes plus intéressés que lui au maintien du bon ordre. Nous avons donné des ôtages, et on nous a promis la remise de la moitié des impôts. » Celui-ci répondit qu'il fallait de l'argent pour payer les troupes et qu'on ne pouvait rien tirer des villages.

Le jeudi 16, Estew trésorier de l'armée, Djorgios-Djevheri et tous ceux qui étaient avec eux, revinrent au Caire.

On fit parvenir de nuit aux cheikhs, aux grands et aux négocians, une invitation du lieutenant pour une assemblée.

Le lendemain matin, tout le monde étant réuni, Estew, trésorier, s'exprima ainsi par le moyen d'un drogman :

« Je vous apporte des félicitations de la part du gé-
« néral en chef Menou. Bientôt tout sera terminé, et
« il reviendra au Caire satisfait de la conduite des ha-
« bitans.

« Beaucoup d'Anglais sont morts, les autres sont
« démoralisés par suite de la dyssenterie et de l'ophthal-
« mie. Il y en a qui, contraints par la faim et la soif, se
« sont réunis aux Français.

« Damiette et Rosette n'ont été évacués par nos
« troupes que pour disperser les forces de l'ennemi dont
« nous viendrons plus facilement à bout en les divisant.

« On a reçu à Alexandrie la nouvelle de la paix

« conclue par la France avec toutes les puissances de
« l'Europe, excepté avec les Anglais qui ne veulent que
« la discorde pour s'emparer des richesses du monde.

« Sachez que les cheikhs qui sont à la forteresse n'ont
« rien à souffrir ; c'est pour empêcher les désordres
« que nous sommes obligés de les y retenir ; les lois
« françaises l'exigent ainsi, et si nous nous conduisions
« autrement, ce serait comme si vous ne suiviez pas le
« Coran.

« Le sultan a ordonné à son armée de ne pas se
« battre avec les Français ; quelques insubordonnés
« osent seuls faire la guerre malgré ses ordres.

« Les Français ne sortiront pas de l'Égypte, elle
« est devenue leur propriété ; si le sort des armes leur
« était contraire, il se retireraient dans la province du
« Saïd et reviendraient bientôt. Ne considérez pas le
« petit nombre des troupes, elles n'ont qu'un seul
« cœur.

« Nous espérons que vous aiderez les Français en
« complétant l'arriéré des impositions ; nous prierons
« le général en chef de vous en remettre la moitié,
« comme vous l'a promis son lieutenant le général Bé-
« liard. Hâtez-vous dans ce but de presser les gens
« riches, et ne tourmentez pas les pauvres. Nous avons
« besoin d'argent pour payer les troupes.

« Il faut répondre au général en chef, et lui faire
« connaître l'état de la ville ; s'il plaît à Dieu, lui-même
« sera bientôt près de vous. »

Quelques cheikhs répondirent à ce discours en disant que tous leurs efforts tendaient à maintenir la tranquillité, qu'ils préféraient la domination des Français dont ils connaissaient le caractère, à celle des An-

glais qui mentaient et s'adonnaient constamment à l'ivresse.

L'assemblée fut levée, et on exécuta ce que le trésorier avait demandé.

Taïr-Pacha, Arnaoud (1), avec beaucoup de troupes, arriva à Abou-Zabel.

Les Français allèrent saccager quatre villages du côté de Rif dont les habitans s'étaient réunis aux Arabes; ils rapportèrent au Caire les richesses qu'ils en enlevèrent.

Le général Béliard fit demander aux odjaklis 12,000 thalaris qu'ils devaient, les menaçant de les faire mettre en prison et aux travaux forcés s'ils ne s'exécutaient pas. Ceux-ci ayant demandé du temps, l'ordre fut donné de les conduire à la forteresse.

Séid-Ahmed-Zerrou vint intercéder pour eux; il s'engagea à payer d'abord 4,000 thalaris, et le reste plus tard. Cette démarche fut cause qu'on les transféra de la forteresse à la maison d'Abdelhal. Celui-ci envoyait ses domestiques pour les menacer.

Dieu très-saint fait ce qu'il veut, il dépose les maîtres pour élever les esclaves. Abdelhal qui se conduisait ainsi, n'aurait pas osé auparavant se mêler parmi les domestiques de ceux qu'il tenait en prison.

On arrêta le maître-d'hôtel de défunt Hassan-Agha, et on investit sa maison où l'on avait trouvé un jeune Français que l'on avait fait musulman, et auquel on avait rasé la tête.

Le général Béliard eut une conférence avec des personnes venues de la part du grand-vizir, qui repartirent dans la nuit. Le lendemain, sur la de-

(1) L'Albanais.

mande des membres du divan, le président annonça que ce message avait pour but de demander la paix.

Le 22, on relâcha Ibrahim-Effendi, écrivain des épiciers; il devait activer le recouvrement de l'impôt.

Le 24, on prévint Abdelhal et les Français que le nommé Ali-Abou-Kassem-el-Mogrebi exerçait des tyrannies dans le quartier des Barbaresques; on le mit à la forteresse pour qu'il ne fût pas la cause d'une révolte.

On arrêta aussi Mohammed-Effendi, Youssef, second calfat, et Abéïd-Chukri.

Le 25, on montra des lettres qu'on dit venir du général en chef, en date du 18 de zilhidjé. C'était la répétition des précédentes.

Le 26, par ordre du nouveau président Girard, on remit les meubles du divan à leur place. A la sollicitation d'Hussein-Kiachef, on rendit la liberté à Ahmed, kiachef (1) de Selim-Cherkavi.

Le 28, on apprit que le grand-vizir Youssouf-Pacha et son armée étaient errivés le 24 à Belbeis.

Fin de l'année.

Le Caire éprouva pendant cette année de grands changemens. On démolit beaucoup de mosquées, et on détruisit les quartiers suivans, savoir:

Le quartier Hussein en dehors de la porte de Futouh;

Les maisons, les bains, les mosquées, les cafés, les couvens du bassin de Djennak;

La mosquée de Djambalatie à la porte de Nasr; toutes

(1) Chef ou administrateur en sous-ordre d'un canton. On donne aussi le nom de kiachef en Egypte aux officiers chargés de veiller à l'entretien des canaux pendant l'inondation du Nil. B.

les habitations, depuis la porte de Nasr jusqu'à celle de Futouh, et depuis la porte de Cans jusqu'à la porte Hadid;

Depuis la porte Zuéïlé jusqu'au marché Mardjouss;

La rue du Pont-des-Lions, de la Croix, de Jamanis, de la porte Saladé jusqu'à celle de Cork et de Charié.

De manière que les murs de la ville étaient isolés ou démolis aussi les écoles de Ras-Soué: la mosquée de ce nom fut convertie en forteresse. On creusa les tombeaux, espérant y découvrir de l'argent; n'ayant trouvé que des os de morts, on les jeta au loin: mais ils furent religieusement recueillis et enterrés au couvent, près la porte de Medredi. On abattit également:

L'école de Canébié, les mosquées des Sept-Sultans; celles de Tcherkessi, de Canode; celle de Nasr fut convertie en forteresse; on abattit celles de Rovahi, d'Osman, de Khaïr-Bey, de Berkavi, de Fartouchi, d'Adavi, d'Abdurrahman près la porte de Futouh; celle de Zemri fut convertie en forteresse et réunie à la mosquée de Nasri par une muraille et un fossé. On détruisit la grande mosquée près du pont du Tékié, le bassin d'Esbèkié, depuis le pont de Mosqui jusqu'à la mosquée d'Esbek et jusqu'au pont des Mogrebins; depuis le pont de Mosqui jusqu'à la porte de Bérakié.

L'intention du gouvernement était de faire une seule et grande rue depuis Bérakié jusqu'à Boulak.

On détruisit le bassin de l'Éléphant et la maison des princes; les matériaux servirent aux forteressses. Ce bassin était une des beautés du Caire.

On mura les portes de Futouh, de Bérakié et de Marouk.

On établit un fort sur le monticule de Bérakié.

" On aplanit les élévations et on exhaussa les terrains bas.

On construisit des citernes depuis la porte de Nasr jusqu'à celle du Vizir.

On abattit le kiosk et la belle coupole du Mékias (Nilomètre). Les Français avaient l'intention d'y élever un plus bel édifice, mais n'en eurent pas le temps. On plaça un marbre sur la colonne qui sert à indiquer les hauteurs; on y traça de nouvelles mesures.

On fit abattre toutes les devantures des boutiques et des cafés pour que les voitures pussent passer plus librement; les propriétaires furent contraints de rentrer dans leur trou comme des souris.

Les ouvrages et les forts que les Français élevèrent à Alexandrie, à Rosette, à Damiette et dans la province du Saïd, sont vraiment extraordinaires pour le peu de temps qu'on a employé à leur construction.

Les Français étaient occupés à tous ces travaux, lorsque la peste se déclara parmi eux; dès ce moment, ils ne pensèrent plus qu'à creuser des fosses.

Les musulmanes commencèrent à s'émanciper. Quelques Françaises arrivées avec l'armée, se promenant dans la ville à visage découvert, portaient des robes et des mouchoirs de soie de diverses couleurs et des schals sur les épaules, elles montaient à cheval et sur des ânes, couraient par les rues en riant et plaisantant avec leurs conducteurs.

Les femmes du Caire inclinèrent bientôt pour cette manière de vivre, et imitèrent les Françaises. Dans le principe, elles s'étaient observées: mais, après la révolte du Caire, Boulak ayant été pris d'assaut, les Français s'étaient emparés des femmes et des filles qui leur avaient

plu, les avaient fait habiller à la manière de leur pays, et leur avaient fait adopter leurs usages.

Celles des femmes qui n'avaient pas été prises se joignirent bientôt aux premières, soit par misère, soit parce que les Français, aimant beaucoup les femmes, leur témoignent toutes sortes d'égards, écoutent leurs conseils et leur accordent tout ce qu'elles demandent, lors même que celles-ci les battraient ou leur diraient des injures. Elles renoncèrent donc à la modestie et s'abandonnèrent au penchant de leur cœur, qui les portait à se livrer aux Français.

Beaucoup de Français demandèrent en mariage les filles des grands de la ville, et ceux-ci les leur accordèrent par avarice. Quelques Français même, affectant de se faire musulmans, articulaient de vive voix les deux professions de foi; mais cela ne leur coûtait rien, puisqu'ils n'avaient pas de religion.

Des musulmanes adoptèrent le costume européen, se promenèrent avec les hommes et se mêlèrent des affaires. Des gardes armés de bâtons marchaient devant elles, et faisaient faire place au peuple, comme pour une autorité.

Les négresses, voyant l'amour des Français pour les femmes, allaient les prendre par la main, les conduisaient chez leurs maîtresses, et leur étalaient les richesses qu'elles avaient cachées.

L'impudeur éclata surtout aux fêtes du débordement du Nil. Dans cette circonstance, les femmes se mêlèrent dans la foule avec les Français, montèrent en bateau avec eux, élégamment habillées et couvertes de bijoux: elles dansaient, chantaient et s'enivraient nuit et jour. C'était particulièrement dans l'ivresse que, perdant

toute retenue, elles découvraient l'amour qu'elles avaient dans le cœur.

Yacoub, nommé général des Cophtes et Cophte lui-même, fit une levée de jeunes gens depuis le Saïd jusqu'au Caire, les fit raser et habiller à la manière des soldats français; mais leur bonnet de peau de mouton noir et leur uniforme de même couleur étaient une chose fort laide à voir. Ajoutez que leur teint jaune et la puanteur naturelle de leur personne les rendaient insupportables. Ce même Yacoub fit abattre les maisons voisines du quartier chrétien, éleva une redoute derrière la mosquée Rouge, établit des tours au sommet de sa maison, du côté d'Ezbèkié, et y plaça de l'artillerie. Cet endroit fut fortifié comme les murs de la ville : un soldat était de faction à la porte.

Les Français coupèrent un grand nombre d'arbres et de dattiers pour la construction des redoutes. Ils démolirent aussi, pour ce même usage, une grande quantité de barques; cela entrava beaucoup le commerce.

Cette année, le Nil déborda plus qu'à l'ordinaire; beaucoup de villages furent inondés; la plupart des rues du Caire étaient remplies d'eau, qui déborda le bassin de l'Éléphant et coula jusqu'aux chemins de Chems et d'Omer-Chali.

Les routes étant interceptées, les marchandises de la Syrie, de la Grèce, de l'Inde et de l'Arabie, étaient d'un prix excessif : on les payait dix fois leur valeur.

La peste fit d'affreux ravages en Égypte et en Syrie.

Mon ami le cheikh Affan-el-Attar, qui était dans la province du Saïd, m'écrivait d'Assiot, le 28 zilhidjé, que, de mémoire d'homme, jamais on n'avait vu un semblable fléau : elle enlevait les vieux et les jeunes;

les rues étaient désertes; un ami et un parent n'apprenaient la mort des leurs que long-temps après l'évènement; les cadavres restaient dans les maisons. On ne trouvait ni bière, ni laveur, ni porteur. Dans cette ville seulement, plus de six cents personnes mouraient par jour : on n'entendait partout que gémissemens. On cessa même d'annoncer la prière. La moisson resta sur la terre : il n'y avait personne pour la récolter. Pour comble de malheur, les Arabes infestaient les grandes routes et pénétraient jusque dans la ville.

L'an 1216 (1801) commence le jeudi. — La peste devint moins forte.

Abdelhal fit enlever de nuit le cheikh Mouhammed l'émir, et, le lendemain matin, le fit conduire à la forteresse avec les cheikhs de la mosquée d'Azhari. Ce cheikh avait un fils signalé pour sa haine contre les Français, lequel s'était sauvé du Caire lorsque la révolution fut terminée. Revenu de nouveau, il avait obtenu la permission de séjourner à Fouah. Quand les hostilités recommencèrent, le lieutenant dit au cheikh de représenter son fils : on lui accorda huit jours pour le faire revenir. Ce terme expiré, le fils ne paraissant pas, le cheikh fut enfermé à la forteresse.

Un corps français arrivant du côté du nord, la nouvelle se répandit, le samedi 25 zilhidjé, que l'armée anglaise s'était emparée de Rhamanié.

Le 3 de mouharrem, l'épouse du général en chef et son frère Séïd-Ali-Rechidi, étant arrivés au Caire, descendirent à la maison d'Elfi, à Ezbèkié. Ils y restèrent trois jours, et se retirèrent, le quatrième, à la forteresse.

Les Anglais s'étant emparés de Rosette, l'épouse du général en chef, s'étant sauvée de cette ville sur un

bateau, avait été à Rahmanié; mais, cette place ayant été attaquée par les Anglais, elle se sauva de nouveau et eut beaucoup de peine à arriver au Caire, craignant à chaque instant d'être enlevée par les Arabes.

L'armée du grand-visir s'étant avancée à Quelioub et à Munéir pour faire des vivres, le général Belial (1) sortit avec l'armée la nuit du dimanche, pour aller à sa rencontre.

Le dimanche, il y eut une affaire; mais on n'en put connaître le résultat. Le général et l'armée revinrent au Caire.

Le lundi, 5 mouharrem, il ne fut plus question d'impôt. On témoigna, au contraire, de l'amitié au peuple, qui, abandonné à lui-même, n'avait fait aucun mouvement.

On transporta à la forteresse des moulins, de l'eau, du blé, de la farine, des vivres, de la poudre, du soufre, des boulets, des bombes et tout ce qui était dans les maisons.

On ne laissa dans les forts détachés que les munitions de guerre.

On exigea des marchands d'huile deux cents quintaux d'huile de sésame.

Les bouchers, envoyés dans les villages pour en enlever tous les moutons, furent arrêtés par l'armée ottomane, qui intercepta aussi les paysans qui apportaient en ville du grain, du lait et du miel.

Les Turcs étant maîtres des chemins, et la disette commençant à se faire sentir, on ne trouva plus ni viande ni beurre.

Les Français firent des retranchemens du côté de

(1) C'est le général Béliard.

l'orient et de l'occident, et creusèrent des fossés; on prenait de force le peuple pour travailler.

On jeta d'énormes pierres devant Embabè, pour empêcher les barques de passer.

Des retranchemens furent élevés depuis la porte de Fer, pour protéger le cours du fleuve, jusqu'au pont des Citrons.

Le 8, le général Béliard fit assembler les grands et les principaux négocians, et leur ordonna de faire ouvrir les boutiques. On lui répondit que beaucoup de marchands étaient morts, que d'autres s'étaient enfuis.

Un crieur public parcourut les rues, ordonnant qu'on ouvrît les boutiques.

Le 10, l'armée anglaise s'avança jusqu'à Bétader, à la montagne de Pharaon.

On disait que l'armée du grand-vizir était à Nébha, sur le bord du Nil.

Le 12, une femme, nommée Ève, se sauva de la forteresse avec ses effets. Épouse d'un kiachef, elle l'avait quitté pour se marier à Nicolas, et s'était retirée avec lui dans la forteresse. Lorsque les nouvelles de l'arrivée des Turcs se répandirent, elle fit venir un ânier, chargea sur sa bête tous ses effets, et sortit par ruse de la forteresse. Elle avait congédié son ânier à l'entrée d'une rue..

L'ânier fut arrêté, mis à la torture; et les habitans de la rue, ainsi que le chef du quartier, furent menacés et eurent beaucoup à souffrir.

Abdelhal se déguisait en femme, pénétrait dans les maisons, et n'en sortait qu'après avoir mis à contribution les habitans. Suivant son plaisir, il commettait toute sorte d'iniquités, ne craignant ni Dieu ni les hommes.

Le 15, le Cophte Antoun-Abou-Takié fut arrêté et contraint de rendre ses comptes au gouvernement.

Le 16, Mohammed-Effendi et le cheikh Moustafa-Savi, qui étaient malades, sortirent de la forteresse pour rentrer chez eux.

Le cheikh Halil-Bekri, accusé d'avoir reçu un firman du grand-visir, fut reconnu innocent par suite de la confrontation de ses délateurs ; le domestique accusateur, conduit chez Abdelhal, allait être puni lorsque le cheikh sollicita et obtint sa grâce.

Husseih-Kiachef le juif informa le général Béliard que les Mamlouks du Saïd, après la mort de Murad-Bey, s'étaient déclarés contre les Français, et qu'Osman-Bey-el-Achkar avait passé derrière la montagne. Le général se rendit aussitôt auprès de la dame Néficé, et, lui remettant une sauvegarde pour elle et toutes les femmes des beys et kiachefs, il leur donna en outre l'assurance qu'on ne leur en voudrait pas pour la conduite de leurs époux.

Le 20, le général Béliard fit mettre à la forteresse le Cophte Abdallah, substitut de Yacoub. Cet homme, chargé de réunir des travailleurs, arrêtait indistinctement grands et petits. Ils les maltraitait, et avait mis la figure de l'un d'eux tout en sang. A partir de ce moment, chaque chef de quartier fut chargé d'envoyer deux hommes pour travailler aux retranchemens ; ces derniers étaient payés par le quartier même.

On apprit que le grand-vizir était à *Dadjva*.

Le 22, il y eut des salves d'artillerie dont on ne connut pas le motif.

Le lundi, à trois heures après midi, le divan, étant réuni, fut invité à se rendre auprès du général qui lui adressa le discours suivant :

« L'ennemi est près d'ici, nous vous engageons à « rester unis avec les Français. Conseillez aux habi- « tans de rester tranquilles et de ne se mêler en rien « aux évènemens. Le peuple est un enfant dont vous « êtes les pères. C'est aux pères à donner des conseils « et à montrer le bon chemin ; si vous observez mes « avis, vous n'aurez qu'à vous louer de nous; si au con- « traire vous vous en écartez, le feu tombera sur vous, « vos maisons seront incendiées et pillées, vos femmes « enlevées et vos enfans réduits à l'état d'orphelins; vos « familles seront ensuite écrasées d'impôts qu'elles ne « pourront payer; vous avez déjà vu ce qui s'est passé. « Tenez-vous bien sur vos gardes; vous ne pouvez pas « prévoir la fin des choses. Nous ne vous demandons pas « de nous aider, mais uniquement de vous tenir tran- « quilles. »

On rédigea un écrit conforme à ce discours; on fit venir les autorités, et on leur recommanda de mainte- nir le peuple dans des dispositions conformes à ce qu'il prescrivait : « Il est possible, ajouta le général, que le « canon se fasse entendre du côté de Djizé ; soyez sans « crainte, ces salves sont uniquement pour célébrer la « fête du général. »

Le mardi, on assembla les chefs de la ville, et on leur fit lecture de l'écrit rédigé la veille, en leur recomman- dant de s'y conformer exactement.

Le grand-vizir était à Chelkan, et l'armée anglaise à Éwel-Verakik.

Le dernier vendredi du mois, le divan s'assembla comme à l'ordinaire. Estewe, par l'intermédiaire du drogman Raphaël (1), remercia le cadi et le cheikh

(1) Ce même Raphaël, plus connu sous le nom de don Raphaël, était un prêtre grec fort instruit qui depuis a rempli pendant plusieurs années les

Ismaïl-Zerkavi des soins qu'ils avaient pris pour la rentrée des revenus du gouvernement et les pria de continuer la levée, du reste leur donnant huit jours de terme. « Il faut que vous sachiez, dit-il encore, que l'Égypte « appartiendra toujours à la France. Vous devez être « persuadés de cela aussi bien que vous l'êtes, suivant « votre croyance, de l'unité de Dieu. Que les armées « qui s'avancent ne vous en imposent pas : elles ne « pourront rien. Les Anglais sont des voleurs et des « brouillons dont les Osmanlis sont la dupe en ce moment. Ils sont, il est vrai, parvenus à nous désunir, « quoique nous soyons les plus anciens amis de la sublime Porte; si jamais on pouvait aller par terre dans « leur petite île, bientôt on n'entendrait plus parler « d'eux. Jugez par ce qu'ils ont fait depuis trois mois « qu'ils ont débarqué, de ce dont ils sont capables; ils « n'ont pas encore paru devant cette ville, tandis qu'il « n'a fallu aux Français que dix-huit jours après leur « débarquement pour se rendre maîtres du Caire. » Le trésorier Estewe parla long-temps dans ce sens.

Samedi, 1[er] de sefer, Abdelhal parcourut la ville avant le coucher du soleil avec des crieurs publics annonçant sûreté aux rayas. Ils publièrent aussi que les salves d'artillerie qu'on venait d'entendre de la forteresse étaient faites en réjouissance de l'arrivée de Bonaparte avec beaucoup de troupes à Alexandrie et du départ des Anglais.

Le dimanche, quatre heures après le lever du soleil, toutes les forteresses tirèrent le canon. Le peuple monta sur les minarets avec des lunettes et vit l'armée anglaise placer son camp au-dessous d'Embabè. A leur

fonctions de professeur d'arabe vulgaire à l'école spéciale des langues orientales de la bibliothèque du Roi, à Paris. B.

arrivée, ils avaient tiré le canon, et les Français leur avaient répondu, voulant par là faire croire aux habitans du Caire que c'était pour une bonne nouvelle.

L'armée ottomane avait ses avant-postes à *Mina-el-Eumera*, port de l'Huile-de-Sésame ; il y avait une quantité de djermes (1) entre les deux rives.

La disette était dans la ville ; rien ne pouvait plus venir de Riaf. On ne trouvait plus ni viande ni laitage. Il n'y avait que la seule porte de *Carafé* qui fût libre, tout le reste était fermé et garni de retranchemens. Le grain et la paille venant de Roumeilé ne pouvaient entrer que par cette porte, où le peuple se portait en foule.

Le 3 de sefer, un messager du général Béliard annonça au divan l'arrivée d'une lettre du général en chef datée d'Alexandrie, et apportée par terre par un courrier français. Il y avait plus de quarante jours qu'on n'avait point de nouvelles d'Alexandrie. Le général en chef annonçait qu'il se portait bien, que l'abondance régnait dans son camp ; qu'il avait reçu l'avis de l'expédition d'une flotte française destinée pour l'Égypte, que cette flotte avait commencé par s'emparer d'une partie du pays appartenant aux Anglais, et qu'elle ne tarderait pas à paraître. Il finissait en recommandant au peuple de s'abstenir surtout de toute tentative de révolte.

Abdelhal tua un homme à la porte de Zuveilea ; il l'accusait d'être porteur de lettres pour le camp ottoman. Un crieur annonça cette exécution en disant : « Telle est la récompense de tous ceux qui portent des nouvelles aux Osmanlis et aux Anglais. »

L'armée ottomane était campée depuis Adlié jusqu'à la porte de l'Huile.

(1) Sorte de barque.

L'armée anglaise occupait à Embabè les deux rives réunies par une grande quantité de barques.

Un corps de cavalerie française sortit de la ville et se battit pendant une heure environ.

Chaque jour il y avait des escarmouches.

Le 6, l'armée ottomane s'avança jusqu'à Coubet-en-Nasr. Ibrahim-Bey campa à la mosquée du cheikh Demir-Tach.

Les Osmanlis s'étant approchés de l'endroit où l'on tue les moutons, il y eut un combat dans cet endroit qui dura jusqu'à trois heures après midi; les canons des forts de Zarié, de Nedjm-ed-Din et de Fel protégeaient les Français de leur feu.

Le 7 au matin, le combat recommença et dura jusqu'à trois heures.

On arrêta un espion que l'on conduisit chez le général Béliard où il fut mis sous le bâton; mais n'ayant rien avoué, il fut emprisonné.

Le cheikh Suléiman, écrivain, retenu à la forteresse depuis six mois, en sortit en payant 2,000 thalaris.

Le 8, le combat dura jusqu'au soir.

Environ vingt-cinq Osmanlis entrèrent dans Husseinié, y mangèrent, prirent le café et se retirèrent.

Un soldat de Mouhammed-Pacha-Abou-Mérak, gouverneur de Gahza et de Jérusalem, fut pris et mis en prison chez le gouverneur.

Les portes de Nasr et d'Adavi furent fermées.

Dimanche, lundi et mardi 11, on se battit du côté de Djizé; on entendait distinctement la canonnade et la fusillade. Le général y commandait.

L'armée ennemie de la rive occidentale se contentait d'intercepter les vivres. Pendant deux jours on ne trouva ni beurre, ni viande; une poule coûtait 40 pa-

ras (1). Abdelhal ayant fait mettre les marchands de beurre sous le bâton, on trouva avec beaucoup de peines quinze rothls (2) de beurre.

On ne se battait plus; il y avait des pourparlers. Les portes de Caraf et de Midjrat furent fermées. On les rouvrit vendredi matin.

Le lundi 17, les prisonniers turcs furent rendus à la liberté; on leur donna 15 piastres et une pièce d'étoffe à chacun; ils furent renvoyés au camp du grand-vizir.

Après le coucher du soleil le fort Zaer (3), en dehors de Hussènié, fit une salve et annonça la prière. Le matin on tira de nouveau, et on annonça la prière. Quand il fit jour, on vit flotter sur ce fort le pavillon turc, et on apprit que la paix était conclue, ce qui causa une grande joie.

Les Français commencèrent à vendre leurs effets, leurs chevaux et leurs esclaves.

Le président du divan annonça la conclusion de la paix, et promit à la prochaine assemblée d'en faire connaître les articles.

Mouhammed-Effendi-Abou-Défie et Ismaël-Coullouk eurent la permission de sortir de la forteresse et rentrèrent chez eux.

Le 19, Osman-Bey-el-Bardessi partit pour le Saïd avec des firmans pour faire approvisionner le Caire comme de coutume.

On apprit que six mille Anglais avaient débarqué à à Kosséir, port de la mer Rouge.

(1) Le para est la quarantième partie de la piastre turque, qui à cette époque pouvait valoir environ 25 à 30 sous de France. B.

(2) *Rothl*, poids qui en Egypte et en Asie contient vingt onces. B.

(3) Ou Dhaher, bâti dans une ancienne mosquée et appelé le fort Sulkowski, par les Français, du nom d'un officier polonais tué dans la première révolte du Caire. B.

On pendit un Français à un arbre de la place d'Ezbèkié. On disait que c'était un voleur.

Le grand-vizir accorda deux cents chameaux aux Français pour transporter leurs effets, d'autres disent quatre cents.

Le jeudi 20 de safer, tous les cheikhs et les prisonniers furent rendus à la liberté.

Le cheikh Sadat et ses compagnons s'étant présentés chez le général Béliard, reçurent l'assurance qu'ils seraient bien vus du grand-vizir, auquel on les avait recommandés.

Le grand-visir s'avança à Chabrak.

Les Anglais et le capitan-pacha, du côté de l'orient, avaient construit un pont de bateaux recouvert en planches avec bastingage.

Voilà ce qui fut affiché:

« Dieu a voulu que la paix fût conclue entre l'armée française et l'armée anglo-turque. Les chefs des trois armées sont convenus de ces articles :

« Art. 12 (1). Tout habitant du Caire, de quelque nation qu'il soit, qui voudrait partir avec les Français, n'en sera pas empêché, et on ne pourra, sous ce prétexte, inquiéter sa famille ni toucher à ses propriétés (2).

« Art. 13. Aucun habitant du Caire, au service des

(1) Ces articles de la convention du Caire approuvée par le général en chef de l'armée anglaise, Hutchinson, par le grand-vizir Youssouf-Pacha et par le général de division Béliard, sont au nombre de vingt et un.

La ratification de cette convention porte la date du 9 messidor an IX (28 juin 1801). *Voy.* MARTENS, *collect. des traités suppl.*, *tom.* 2, *p.* 250. B.

(2) Telle était la haute opinion que les Égyptiens avaient pris du caractère français, malgré l'inimitié des cultes religieux, que huit mille d'entre eux, profitant du bénéfice de l'art. 12, s'embarquèrent avec l'armée française à Aboukir, le 9 août (21 thermidor an IX.) B.

Français, ne doit rien craindre; il y aura sûreté pour lui et ses propriétés tant qu'il se conformera aux lois (1).

« Habitans de l'Égypte,

« La république, jusqu'au dernier moment, pense à assurer votre tranquillité. Restez toujours dans la voie de la droiture, et croyez toujours que Dieu est unique et fait ce qu'il lui plaît.

« *Signé* le général BÉLIARD. »

Le vendredi 21, le président du divan fit connaître aux habitans du Caire les articles du traité par le moyen du drogman. En voici le résumé :

L'armée française évacuera le Caire et les forteresses (2); elle partira, avec armes et bagages, par terre, voie de Rosette; elle sera prête à s'embarquer dans cinquante jours, et ne suivra qu'une seule route.

Le général anglais est chargé de lui fournir tout ce dont elle aura besoin en vivres, montures, bâtimens, etc.; les bagages descendront le Nil, escortés par des soldats français. Il sera donné aux troupes françaises les mêmes rations qu'aux troupes anglaises.

Les Anglais et les Osmanlis fourniront chacun quatre bâtimens pour le transport des troupes en France. Ils fourniront les vivres nécessaires pendant la traversée, ainsi que les fourrages. Ils les feront escorter par leurs bâtimens.

Les membres de l'Institut et les ingénieurs emporteront tous leurs livres et effets.

(1) Cet article présente quelques différences de rédaction avec l'article officiel de la convention. *Voy*. MARTENS.

(2) De Boulack et de Djizé.

Tout Égyptien qui voudra suivre l'armée française peut partir ; sa famille et ses propriétés ne seront point inquiétées.

Il est accordé sûreté pour tous ceux qui étaient au service des Français, tant qu'ils se conformeront aux lois.

Les blessés français resteront au Caire jusqu'à leur rétablissement ; les Osmanlis les défraieront et paieront leur retour en France. Ils doivent être traités avec égard.

Deux officiers-généraux sont chargés de porter ce traité à Toulon.

S'il survient un différend, il sera jugé à l'amiable par deux commissaires nommés de part et d'autre, pour qu'il n'y ait pas de rupture. »

Les prisonniers seront rendus de part et d'autre. »

On donnera des otages de chaque côté jusqu'à l'arrivée de l'armée en France (1). »

Le président ajouta : « Voilà le texte du traité ; mais nous ne pouvons pas vous en garantir le résultat. » Tout le divan trouva le traité acceptable et fort honorable. « Il est, dirent-ils, avantageux pour tout le monde, et, s'il plaît à Dieu, il sera bientôt la base d'une paix générale. »

Les marchands commencèrent à se montrer du côté de Bérakié ; ils entraient par la porte Garib, escortés par des Français qui se faisaient payer par les entrans et les sortans. Le lendemain on ferma cette porte, et on entra par celle de Caraffè sans rien payer ; seulement on visitait, et on refusait l'entrée à quelques personnes.

Quelques officiers anglais, accompagnés d'officiers français, vinrent se promener en ville.

(1) *Voy.* l'acte officiel de cette convention dans Martin.

Dimanche soir, 24, on annonça que le lendemain on tirerait le canon, et que personne n'eût à s'en effrayer, ces salves devant avoir lieu pour la translation des restes du général Kléber. Effectivement le matin il y eut beaucoup de coups de canon de tirés lorsqu'on sortit du tombeau son cercueil de plomb (1).

Les membres du divan furent invités à se réunir pour la dernière fois. Le président leur remit une dépêche cachetée; le chef la transmit au drogman, qui l'ouvrit et la lut.

Après le nom de Dieu, la profession de foi et l'adresse, voici ce qu'elle contenait :

« Mon cœur est rempli d'allégresse en apprenant que « vous suivez toujours la justice et maintenez le bon « ordre chez vous. Vous souhaiteriez, dites-vous, que « l'Égypte fût à jamais au pouvoir des Français; Dieu « très-haut, par l'intercession de son grand prophète « (sur qui soit le salut!), vous récompensera dans les « deux mondes de vos bonnes actions.

« Nous avons informé Bonaparte le courageux de « tout ce que vous avez fait; son cœur en a été réjoui; « dans peu il répondra lui-même à votre lettre.

« Dans peu de temps aussi j'espère vous revoir, ainsi « que les habitans du Caire; cela, j'en suis persuadé, « vous fera plaisir, car vous désirez, je n'en doute pas, « que la république triomphe de tous ses ennemis « d'Europe; bientôt, par la grâce de celui qui dispose « de tout, elle triomphera également de ses ennemis « d'Égypte.

« Mettez toute votre confiance dans la personne du

(1) Le canon français ne fut pas le seul qui salua les dépouilles héroïques de Kléber; instruits du motif de ces explosions, les Anglais et les Turcs y répondirent par de nombreuses salves d'artillerie! B.

« citoyen Gérard. Si nous l'avons placé près de vous,
« c'est qu'il est un homme estimable et connu par sa
« droiture et sa justice.

« Nous recommandons à votre nation la respectable
« dame Zubéïda, notre épouse chérie, ainsi que notre
« cher fils, Suléïman-Murad, actuellement au Caire.

« C'est avec un vrai chagrin que nous avons appris
« le passage de Murad-Bey de ce monde à l'éternité.
« Nous avons accordé une pension à sa veuve Néfisé.
« Tel est l'usage des Français envers leurs amis.

« Dites au peuple du Caire que toute ma confiance
« est en Dieu, et mettez toujours la vôtre dans ce que
« vous dira le citoyen Estewe, notre conseiller.

« Puisse Dieu répandre toujours sur vous et vos fa-
« milles des jours remplis d'allégresse!

« Le 11 messidor an IX (30 juin 1801) de la répu-
blique. — 18 sefer.

« *Signé* Abdallah-Jacques Menou. »

Cette lettre a été copiée fidèlement et traduite par
le drogman Lomaca.

Le président assura le divan que le général en chef
avait été très satisfait de sa conduite.

Suite.

« Dans quatre ou cinq jours, ajouta-t-il, vous re-
« cevrez des réponses de Bonaparte. Vous savez qu'il
« n'oublie ni ses amis ni ses ennemis. Vous avez vu
« tout ce qu'il a fait pour les hôpitaux du Caire; son
« intention était de faire construire une grande mos-
« quée dans cette ville, le voyage de Syrie l'en a seul
« empêché. » Le président parla long-temps encore
dans ce sens. Estèwe tira ensuite un papier de sa poche,

le lut en français et le donna au drogman, qui en fit la la traduction. En voici la copie :

« Estewe, inspecteur des frontières, aux membres du « divan.

« Je ne vous parlerai pas des motifs de notre départ « de l'Égypte, je me bornerai seulement à vous témoi« gner le regret que nous ressentons. Chacun de vous « connaît l'amitié et la fraternité qui unissaient les « Français et les habitans du Caire ; l'armée et les « Égyptiens ne formaient qu'un seul peuple.

« Bonaparte, le premier consul actuel de la républi« que française, qui vous a chargés de veiller à la tran« quillité publique en Égypte, a été forcé de passer en « France pour apaiser les troubles de ce pays; ces mo« tifs ont seuls empêché l'entière exécution des pro« messes qu'il vous avait faites. Des soupçons ont de« puis altéré votre amitié pour nous; cependant, si les « Français étaient restés en Égypte, tout ce que Bona« parte avait promis aurait été exécuté.

« Le général en chef Menou s'est conduit avec dou« ceur envers vous; le pardon a été accordé aux révol« tés. Vous avez été délivrés du poids accablant de « l'odieuse tyrannie qui pesait depuis long-temps sur « vous. Obligé de s'éloigner, Bonaparte a nommé un « lieutenant chargé d'exécuter ses intentions bienveil« lantes envers les habitans du Caire. Nous l'avons se« condé de notre mieux.

« Son désir était de détruire tout ce qui s'opposait « au bonheur des Égyptiens; il voulait faire le pélerinage « à la Mecque; et, dans ce but, il aurait fait construire « une route magnifique allant du Caire au tombeau « du prophète.

« Vous devez avoir apprécié le gouvernement des

« Français, et j'ai l'espoir que vous ne l'oublierez ja-
« mais. Son but unique était de vous arracher, ainsi
« que les autres peuples, au joug de la tyrannie.

« Les rois, qui abusent toujours de leur pouvoir, ont
« eu peur que leurs peuples s'unissent aux Français;
« ils se sont coalisés, et nous ont fait, pendant plusieurs
« années, une guerre des plus terribles; cependant par-
« tout ils ont été vaincus. Nos principes se sont con-
« solidés et prévaudront à jamais.

« Il serait superflu de vous parler de choses que
« vous connaissez déjà; je me borne donc, de la part
« du premier consul et du général en chef Menou, à
« vous assurer de toute l'amitié et de l'intérêt que les
« Français ne cesseront jamais de porter aux Égyptiens.
« Cette amitié ne saurait être altérée. L'armée française
« se retire aujourd'hui; le jour viendra où nous retour-
« nerons dans ce pays pour réaliser tout le bien pro-
« mis par le gouvernement français.

« Oh! cheikhs! ne croyez pas que notre séparation
« soit de longue durée; notre gouvernement, j'en suis
« persuadé, ne tardera pas à faire la paix. La Sublime
« Porte alors ouvrira les yeux sur la perfidie des Anglais,
« comprendra que les Français ne se sont emparés de
« l'Égypte que pour le bien même de ce pays et pour
« abaisser l'orgueil britannique qui veut dominer sur
« terre et sur mer. »

Cette pièce composée par Estewe, a été rédigée en
arabe par Aboudif.

Le divan se leva en disant: « Dieu seul est le maître,
il donne le pouvoir à qui bon lui semble. »

Les cheikhs se rendirent immédiatement auprès du
grand-vizir et des personnes de sa cour. Ils restèrent

la nuit dans son camp ainsi que les Mamlouks, et le lendemain ils passèrent sur la rive occidentale pour saluer le capitan-pacha.

Ibrahim-Bey envoya un sauf-conduit aux principaux habitans du Caire qui allèrent le saluer.

Yacoub le Cophte se retira à Raoudha avec son corps dont quelques soldats désertèrent. Les femmes de ces soldats se portèrent en foule chez le général Béliard en poussant des cris; le général leur promit qu'on ne ferait partir personne de force.

Le général Béliard et trois officiers-généraux français allèrent faire une visite au grand-vizir, qui les revêtit de pelisses.

Le mercredi 19, tous ceux qui devaient suivre les Français se réunirent à Raoudha et à Djizé; il y avait parmi eux beaucoup de Cophtes, de négocians européens, des drogmans, quelques musulmans et un grand nombre de Syriens et de Grecs.

L'agha Abdelhal vendit tout ce qu'il avait et ne prit avec lui que les choses faciles à transporter.

Le président du divan vendit ses meubles pour 36,000 paras à la femme de Séïd-Ahmed-Zerrou.

On nétoya la mosquée d'Azhari, et on en ouvrit les portes.

Le jeudi, on ne parlait que de l'évacuation de la forteresse; les uns disaient qu'elle devait se faire le lendemain; d'autres que ce serait pour le lundi.

Le vendredi matin, l'armée ottomane occupait la ville qui avait été évacuée de nuit par les troupes françaises, lesquelles s'étaient retirées à Djizé, Raoudha, et à Casr-el-Aïn. Personne des Français n'était resté au Caire ni dans les environs.

On salua avec des démonstrations de joie l'armée

ottomane, espérant qu'on s'en trouverait bien ; les femmes faisaient entendre par les fenêtres leur cri d'allégresse. Le bas peuple recommençait à crier : Que Dieu rende le sultan victorieux ! etc.

Les Ottomans entraient par une petite porte de Garib. Quelques soldats turcs pénétrèrent du côté de Caraffé en passant par-dessus les murs. Les portes de Nasr et d'Adavi restèrent fermées. La porte de Futouh était maçonnée.

Le matin, le lieutenant des janissaires ouvrit les portes de Nasr et d'Adavi, et y établit un poste. Une partie de l'armée entra confusément ; les janissaires parcoururent les rues, et attachèrent le signe de leur compagnie sur les boutiques, les cafés et les bains. Cette manière d'agir modéra beaucoup la joie des habitans (1).

L'abondance reparut, on trouva de la viande et des fruits ; mais la plupart des vendeurs étaient turcs et albanais ; ils achetaient des paysans à bon marché, et revendaient cher aux habitans.

Vendredi, avant la prière de midi, Son Altesse Youssouf-Pacha entra par la porte de Nasr ; il était précédé par des tchaouches et un grand nombre d'aghas ; il se rendit à la mosquée d'Hussein, y fit sa prière et visita le tombeau du cheikh. Le cheikh Sadat l'invita à se reposer chez lui ; de là il alla voir la mosquée d'Azhari, la parcourut, fit des largesses aux serviteurs de ce temple, et rentra dans son camp à Killis sur les bords du Nil.

Des corps-de-gardes de janissaires s'établirent dans tous les quartiers ; ils se faisaient nourrir par les habitans.

(1) *Voy.* la note p. 138.

Pendant le peu de temps que l'armée ottomane resta à Killis, elle ruina toutes les maisons qui s'y trouvaient, détruisit les batteries et les galeries en bois que les Français y avaient construites avec beaucoup de goût.

Le samedi, l'agha des janissaires entra au Caire.

Dimanche, 1er de rabi-ul-wel, il se promena par la ville avec Selim-Agha et beaucoup de soldats égyptiens.

Mehmed-Pacha-Abou-Merac, gouverneur du Caire, vint occuper la maison d'Éitoun près de la mosquée d'A-néfé. Il envoya aussitôt l'ordre aux cheikhs et aux chefs de quartier de déclarer le nombre des maisons inhabitées.

Le mardi, Hussein, capitan-pacha, vint visiter le tombeau du cheikh d'Hussein, y fit égorger cinq buffles et sept béliers, les partagea entre ceux qui avaient soin des tombeaux. Il déposa ensuite quatre cachemires sur le cercueil, dont il prit la mesure, voulant y faire faire une nouvelle couverture; il fit aussi distribuer aux pauvres deux mille sequins de Constantinople.

Notre ami le cheikh Ali-Cheranhachi, l'un des ulémas du Caire, lui adressa ces vers, dont voici le commencement :

« La lune de joie, se montrant au ciel, a rendu le « repos au monde : après la terreur règne la sécurité. »

Cette pièce est très longue, elle se termine par la date, formée elle-même par l'addition des lettres du dernier hémistiche (1).

(1) C'est ce que les Turcs et les Arabes appellent un *Tarykh* ou chronogramme; sorte de vers ou distique ayant un sens déterminé et composé de mots dont chaque lettre, d'après sa valeur numérique, étant supputée, donne à l'addition un total qui forme juste la date de l'année où le fait en question a eu lieu. B.

Le cheikh Ali ayant présenté cette pièce au capitan-pacha, en reçut des marques de générosité.

Du côté de Djémalié, un soldat albanais prit un sorbet sans vouloir le payer. Le marchand ayant porté plainte au corps-de-garde, on voulut faire payer le soldat. Au même instant celui-ci tire son pistolet et tue un des janissaires du poste, se sauve dans la ville, entre dans la première maison qu'il rencontre, et fait feu par la fenêtre sur ceux qui cherchent à l'approcher; déjà il avait tué cinq janissaires, lorsque deux Albanais vinrent à passer, et furent également victimes de sa fureur; on n'eut enfin pas d'autre moyen de le faire sortir que de mettre le feu à la maison, et de le tuer aussitôt qu'il se présenta. C'est ainsi que pour une tasse de sorbet, neuf personnes furent tuées et une maison incendiée!

Deux soldats de marine entrèrent dans la maison d'un chrétien, firent deux paquets d'effets, et en chargèrent deux paysans qu'ils rencontrèrent dans la rue. Le chrétien ayant été porter plainte au chef du poste, on courut après les Galioudjis qui se sauvèrent; les deux pauvres paysans furent arrêtés et eurent la tête tranchée.

Tel fut le début de la police des Ottomans à leur rentrée au Caire.

Le mercredi, les Français partirent de Casr-el-Aïn, de Raoudha et de Djizé, et ils allèrent camper à Vérarik. Ils étaient suivis par le général en chef anglais (1), par le capitan-pacha (2) avec cinq mille Albanais, par les

(1) Hutchinson.

(2) C'était le célèbre Ghazi-Hussein-Pacha, le frère de lait, le compagnon d'enfance et le favori de sultan Sélim III. Ce grand amiral, l'un des plus distingués de l'empire ottoman, porta depuis, jusqu'à l'enthousiasme, son

Mamlouks, Osman-Bey-el-Achkar, Murad-Bey le jeune, et Ahmed-Bey.

Le gouvernement des Français au Caire avait duré trois ans et vingt-un jours. Ils avaient vaincu les Mamlouks le samedi 7 de sefer 1213 (1798), et évacuèrent la ville dans la nuit du jeudi 21 sefer 1216 (1801). Dieu très haut est le seul dont le règne soit éternel.

Séïd-Eumer-Effendi, chef des émirs, et Séïd-Ahmed-Mahrouki, revêtus de pelisses de samour, firent leur entrée au Caire. Celle du grand-vizir fut annoncée comme devant avoir lieu avec solennité pour le jeudi suivant.

On loua très cher des places pour jouir de ce spectacle. Avant le jour, les troupes commencèrent à entrer par Bab-Nassir; un peu avant midi entra Son Altesse, précédée de troupes de toute espèce, Albanais, janissaires, Syriens, Mamlouks, Barbaresques, Galioudjis; chaque corps avait sa musique.

Le réis-effendi, les grands de la Porte, le cadi Asker, les ulémas du Caire, les cheikhs et les derviches précédaient Son Altesse. Enfin, parut le grand-visir Youssouf-Pacha, entouré de tchaouchs et de tchokadars qui jetaient des paras au peuple.

Derrière lui, une foule d'officiers de sa maison.

Le cortége était fermé par un corps d'Albanais, par le trésorier et la musique du grand-vizir.

Il fut salué par plusieurs salves d'artillerie tirées de la grande forteresse.

Pendant sept jours consécutifs, les minarets furent illuminés.

attachement et son admiration pour les Français. Il mourut en décembre 1803. B.

Le grand-vizir fut logé à la maison de Réchvan-Bey, au quartier d'Abdin.

Le vendredi, on publia l'ordre aux corps-de-garde de ne rien exiger des divers quartiers, et aux janissaires de ne pas s'associer de force avec les marchands ; mais cet ordre fut sans effet.

Le dimanche, 8 de rebiul-ewel, l'ordre fut donné de ne pas inquiéter les chrétiens ni les juifs rayas (1) du sultan.

Quelques Grecs qui, étant au service des Français, avaient adopté le costume turc, marchaient encore armés, et insultaient les Égyptiens, en les traitant de chiens d'infidèles. Il était difficile de les reconnaître parce qu'ils parlaient turc.

Mouhammed Bey-el-Elfi fut nommé gouverneur du Saïd, et revêtu d'une pelisse d'honneur.

Des courriers montés sur des dromadaires furent expédiés dans l'Hidjaz, porteurs de lettres du vizir et des négocians ; elles annonçaient le départ des Français, et invitaient les habitans à reprendre les relations commerciales.

L'ordre fut donné par toute l'Égypte de ne rien payer sans un mandat du grand-vizir.

Le lundi 9, deux pèlerins furent exécutés à Roumeilé. On disait qu'ils avaient administré à Boulak du temps des Français.

Le grand-vizir parcourut la ville incognito ; il alla au tombeau d'Hussein, fit une visite à Séïd-Ahmed-Mahrouki, et rentra chez lui.

Il fit de nouveau défense aux troupes de s'associer de force avec les artisans. Cet ordre resta, comme à l'or-

(1) Les rayas, sujets soumis à la capitation. B.

dinaire, sans effet, et causa beaucoup de mécontentement.

Le mardi 10 arriva un Tartare de Constantinople, porteur d'une pelisse d'honneur pour le grand-vizir.

On donna l'ordre de se préparer à célébrer la naissance du Prophète.

Mercredi matin, l'ordre fut réitéré.

Les rues furent balayées, et les boutiques décorées avec des étoffes d'or et de soie. Cependant, on n'était pas sans inquiétude sur les dispositions de l'armée. A trois heures après midi, le grand-vizir parcourut la ville. Le soir il y eut illumination générale. Auparavant il n'y avait dans cette circonstance que la place d'Esbèkié qui fût illuminée.

Le jeudi 12, Suléiman-Agha partit pour la Syrie; il était chargé d'aller chercher le coffre dans lequel on place les présens destinés pour la Mecque; il devait aussi ramener les familles des Mamlouks.

On forma, dans la maison du trésorier, un divan pour la répartition des impôts que devaient payer les divers quartiers.

Le vendredi, le grand-vizir fit sa prière à la mosquée d'Echari, et revêtit l'imam d'un caftan.

L'ordre fut donné aux chrétiens de reprendre les couleurs bleu foncé et noire qu'ils portaient avant l'arrivée des Français. Les corps-de-garde avaient bien soin d'examiner ceux qui passaient. S'ils n'étaient pas vêtus conformément à l'ordre, ils les dépouillaient, non par esprit de religion et de discipline, mais par pure avidité et pour s'approprier leurs vêtemens.

Les chrétiens, sur la plainte des grands, firent des représentations au grand-vizir, et l'ordre fut donné à chaque nation de se conformer à ses anciens usages.

Un impôt de 110 bourses (1) fut mis sur le commerce. Les négocians voulurent y comprendre les artisans; mais il fut décidé que les négocians seuls devaient l'acquitter.

Mohammed-Agha, de la maison de Cassim-Bey, fut nommé gouverneur du Caire à la place d'Ali-Agha-Cherkavi.

Le 18, le Nil ayant débordé, Méhemmed-Pacha-Abou-Merac, gouverneur du Caire, alla en cérémonie au pont du Sud, rompit la digue, et jeta de l'or suivant l'usage.

Kotsi-Effendi, ancien chef des chérifs à Alep, fut nommé cadi du Caire à la place de celui qui avait été nommé depuis quinze jours.

Cet homme avait voulu s'immiscer dans les affaires des quartiers. Il prétendait que l'armée s'étant emparée du Caire, les propriétés appartenaient au sultan, et que les habitans devaient les racheter. Vainement les ulémas lui firent des représentations à cet égard. Ce procès, qui fit du bruit, fut porté devant le grand-vizir, qui déposa le cadi.

Mouhammed-Bey-el-Elfi fut de nouveau revêtu d'une pelisse, et partit immédiatement pour le Saïd. Il était chargé de recueillir toutes les propriétés des personnes mortes de la peste.

Le réis-effendi vint occuper sa maison, place d'Ezbékié.

La femme Éva d'Ismaïl-Kiachef, qui s'était mariée avec Nicolas, étant retournée auprès de son premier mari, fut étranglée ainsi qu'un esclave et deux autres

(1) La bourse (*kicè*) vaut cinq cents piastres turques de quarante paras l'une. B.

femmes. On prétendit que ces exécutions eurent lieu du consentement du grand-vizir.

Le même jour, la fille du cheikh Halil-Békri fut tuée pour avoir désobéi à son père.

J'ai entendu dire que ce n'étaient pas les seules victimes; une multitude de femmes furent noyées dans le Nil au départ de l'armée.

Arfé-Ibn-Messiri fut mis en prison chez le grand-vizir. Son frère Ibrahim, cheikh de Merdjouh, avait levé des contributions pour les Français. Celui-ci étant mort, on s'empara de son frère, et l'on confisqua tous ses biens.

Mouhammed-Pacha-Abou-Mérac, gouverneur du Caire, fit arrêter le cheikh de Calliope et le fit conduire au Caire, à pied, les mains liées derrière le dos. Le lendemain son frère paya 5,000 piastres pour sa délivrance. Cette arrestation eut lieu parce que des gens du gouverneur, s'étant présentés à Calliope pour demander des fourrages, en avaient été chassés.

Le dernier jour du mois on paya 16,000 bourses au gouvernement.

A la suite d'une rixe, à Djizé, entre les janissaires et les soldats anglais, il y eut des morts des deux côtés. On défendit depuis aux janissaires d'aller de ce côté.

Les soldats s'associaient de force avec les artisans; ils prenaient des vivres sans payer, forçaient les propriétaires de boutiques de leur payer tant par jour; entraient dans les maisons, en chassaient les habitans, et se portaient à toute sorte d'excès jusqu'à ce qu'on leur eût donné de l'argent pour se retirer; ils commirent enfin toute sorte de désordres, et lorsqu'on allait se plaindre aux chefs, ils répondaient : « Pourquoi « n'avez-vous pas la patience de supporter vos frères?

« ils vous ont délivrés des infidèles; ils sont vos hôtes
« pour peu de jours seulement. »

Les corps-de-garde même exerçaient toutes sortes de tyrannies.

Le mardi, 1er de rebi-ussani, Arfé-Ibn-Massiri sortit de prison moyennant 15 bourses.

Le 2, on ordonna aux odjaklis de reprendre le caouk (1).

Le vendredi 11, les Mamlouks et les odjaklis, coiffés du caouk, se rendirent au divan du grand-vizir, qui fut charmé de cette visite et les reçut avec distinction.

Quelques Cophtes, partis avec les Français, revinrent au Caire.

Le gouvernement exigea les impôts des années 1215 et 1216.

On arrêta le départ des janissaires.

L'ordre de ne pas inquiéter les chrétiens fut envoyé dans les provinces de Ménoufié, Charkié et Garbié. Cet ordre, basé sur le Coran et sur les paroles du Prophète, se terminait ainsi : « Ils sont bien excusables
« de s'être unis aux Français, ils ne pouvaient faire
« autrement. »

Le vendredi 4, le corps de la femme d'Ibrahim-Bey fut apporté au Caire. On lui éleva un tombeau à l'école qui est située devant la mosquée d'Azhari, à côté de celui de son frère Mohammed-Bey-Abou-Zeheb.

Le samedi 5, on reçut la nouvelle de la mort d'Ahmed-Bey, de la maison de Hassan-Bey-Djidavi. Envoyé par Hussein-Capitan-Pacha, pour punir les Arabes Eunadi, qui portaient des vivres aux Français

(1) Sorte de turban en drap bourré de coton, aplati par le haut, et autour duquel les Turcs entortillent une pièce de mousseline. B.

d'Alexandrie, il reçut une balle et mourut la nuit même. C'était un brave comme son maître.

Le mardi, une caravane de Syrie apporta des vivres, du savon et du tabac.

On reçut la nouvelle que les Français, embarqués à Aboukir, en étaient partis (1).

Dimanche, Hassan-Agha-Mouharam, chef de police pendant l'occupation, fut mis en prison. On lui demanda, 1° 200 bourses pour les trois années qu'il avait rempli cette charge; 2° 4,000 piastres qu'il avait reçues de l'intendant des vivres; 3° tous les effets de l'agha mort dans sa maison.

A toutes ces demandes il répondit qu'il lui avait été défendu de rien prendre en qualité de chef de police; que le divan lui avait alloué des appointemens fixes, et que les Français lui avaient donné bonne et valable décharge des 4,000 piastres et des effets de l'agha.

Cette réponse ne satisfaisant pas l'autorité, il fut maintenu en prison.

Les paysans obtinrent la faculté de payer en nature les impôts de l'année 1215. — Ibrahim-Bey et Osman-Bey étaient chargés d'en délivrer les reçus.

Les Français n'avaient pas suivi le système du gouvernement turc, qui veut que la capitation et les impositions soient payées un an d'avance; ils trouvaient avec raison ce mode injuste. A l'arrivée des Ottomans on exigea donc les années 1215 et 1216.

Le lundi 15, défense fut faite de contracter mariage avec des soldats turcs.

La plupart de ces mariages étaient contractés par les mêmes femmes qui s'étaient unies aux Français, et

(1) Le 21 thermidor an IX (9 août 1801).

qui s'étaient promenées effrontément avec eux. A l'arrivée des Osmanlis, elles avaient repris leur ancien costume, et cherchaient de nouveaux époux.

Les chrétiens et les juifs reçurent l'avis de payer la capitation pour quatre années.

Ali-Djerbedji, fils de Moussa-Djézavi, fut arrêté et imposé à 20 bourses. Son intendant, Moustafa-Tarati, fut bâtonné et emprisonné chez le gouverneur.

Le lundi, les Anglais partirent de Djizé et de Raoudha, se dirigeant vers Alexandrie; le manque de bateaux et de montures les retint plusieurs jours.

Une partie de l'armée ottomane reçut aussi l'ordre de partir.

Jeudi, on retira aux paysans la faculté de payer l'imposition en nature. Des Cophtes allèrent dans les villes et les villages pour percevoir les revenus. Cette mesure, disait-on, avait été ordonnée par la Sublime-Porte.

Le vendredi 18, Moustafa-Tarati fut imposé à 15,000 thalaris.

Le lundi, Suleïman-Agha revint de Syrie avec les familles des Mamlouks, et rapportant avec lui le coffre des présens. Il apportait aussi le corps de Salih-Bey pour être enterré au Caire. Comme il était campé à la place des Pélerins, beaucoup de personnes allèrent le complimenter.

Son entrée en ville fut annoncée pour le lendemain. Le Tchaoueh-bachi, suivi de capdjis, criait en langue turque par les rues : *A demain le cortége.*

Le mardi matin, le mahmel (coffre renfermant les présens destinés pour la Mecque), entra par la porte de Nasr; on avait voulu le faire entrer par la porte Futouh, mais elle avait été murée par les Français, et depuis trois jours on y travaillait sans avoir pu encore

terminer l'ouverture, tellement les bâtisses des Français étaient fortes et solides.

Le cortége passa par la rue Droite; c'était l'anniversaire de la naissance d'Hussein, les rues étaient décorées. Les odjaklis, les cheikhs, les ulémas, les odabachis (1) étaient du cortége.

Le chef des chérifs les avait tous fait convoquer, et tout ce qui portait le turban vert était obligé de se joindre au cortége. Si l'un d'eux s'y refusait, il était maltraité, et on lui disait qu'il n'était pas musulman.

Toutes les autorités faisaient partie du cortége avec leur musique; la foule suivait en criant : *Allah akbar!* (2)

Arrivé à Kara-Méïdan, Suléïman-Agha remit le mahmel à Moustafa-Pacha-Abou-Merac, gouverneur du Caire, qui le fit porter à la forteresse.

On tira des fusées et des salves d'artillerie.

Soliman-Agha remplissait les fonctions de son maître Salih-Bey, *Emir-Hadj*, conducteur en chef de la caravane.

Le 16, Méhemmed-Effendi, connu sous le nom de Chérif-Effendi-Defterdar, vint demeurer dans la rue Djémanis. Il était avec Simoun, kiaïa de la Porte.

Le dernier jour du mois, il y eut plusieurs salves d'artillerie en réjouissance du départ des Français d'Alexandrie. Le général en chef Menou, ayant informé Bonaparte de sa position, en avait reçu l'ordre de revenir en France; en conséquence, il s'était embarqué, et avait immédiatement mis à la voile.

Jeudi, 1er de djémaziul-ewel, on lut des firmans envoyés de Constantinople.

(1) Officiers des janissaires.

(2) *Dieu est le plus grand*, partie de la prière.

Le lundi 5, on publia qu'il y aurait trois jours de fêtes à raison de l'évacuation d'Alexandrie. A partir du mardi, la ville était décorée et illuminée ; le peuple se promenait jour et nuit. L'endroit le plus brillant était la place de Ferraïn, où demeurait le grand-vizir, et d'où l'on tira un feu d'artifice.

Six officiers européens, accompagnés d'officiers ottomans, visitèrent la mosquée d'Husséïn, et y entrèrent avec leurs bottes (1).

Le samedi 3, Hassan-Agha, chef de police, obtint sa liberté par l'entremise d'Osman-Kiaya et de Hassan, lieutenant du capitan-pacha. On n'exigea plus rien de lui.

Un grand nombre de femmes de paysans entrèrent chez le grand-vizir en poussant des cris aigus ; on avait exigé d'elles de l'argent, et on ne voulait pas leur permettre de vendre leurs denrées.

Le grand-vizir délivra l'ordre de recevoir les paiemens en nature, le fit remettre au defterdar (trésorier) et au rouznamédji (contrôleur-général). Ces deux personnages firent semblant de ne pas comprendre l'ordre du grand-vizir, et cette affaire traîna en longueur.

Séïd-Ahmet-Mahrouki et Séïd-Ahmed-Zerrou en étant venus à une dissolution de société ; le dernier devant vingt et une bourses, fut mis en prison chez le kawas-bachi.

Le lundi 12, les soldats s'étant mis à piller, les boutiques furent fermées : les troupes réclamaient leur paye. On la leur promit, et le désordre fut apaisé. Khosrew-Mehemmed-Pacha, lieutenant du capitan-pacha, fut

(1) Les musulmans laissent toujours la partie extérieure de leur chaussure à la porte.

nommé gouverneur d'Egypte (1). Mohammed-Pacha était déposé.

Des personnes arrivées de Rosette et d'Alexandrie, assurèrent que le pavillon français n'avait jamais cessé de flotter sur les murs de cette dernière ville et que le capitan-pacha n'y était pas entré comme on l'avait dit.

Le jeudi 22, les Mamlouks Osman-Bey-el-Murad, Osman-Bey-el-Bardissi, Ibrahim-Kiaïa et autres, furent appelés par le capitan-pacha. Ils partirent le 24.

Vendredi soir le sarraf Moustafa eut la tête tranchée

(1) Né en Georgie, Khosrew-Mehemmed Pacha fut, comme esclave et ensuite en qualité de page de sultan Abdul-Hamid, élevé dans le sérail avec le célèbre Hussein-Pacha. Esclave comme ce dernier, il fut d'abord son camarade d'enfance et devint plus tard son khaznadar ou trésorier. Dès sa jeunesse, Mehemmed-Khosrew s'était fait remarquer par une grande sagacité.

De la noblesse dans les manières, de l'affabilité envers les étrangers, de la fierté envers les siens; tels étaient à l'époque où il vint en Egypte les signes distinctifs du caractère de ce pacha. Appelé en qualité de vice-roi (vali) au gouvernement général de ce pays, il lui manquait encore de la prévoyance et surtout la connaissance des hommes. Mais si son inexpérience fut d'abord la cause des malheurs qu'il éprouva dans cette circonstance, ces disgrâces passagères l'instruisirent aussi à mieux juger plus tard des hommes et des choses, et développèrent en lui des talens et une habileté qui le mirent en faveur, lui méritèrent la confiance illimitée du sultan, et le maintinrent toute sa vie au faîte des grandeurs et du pouvoir.

Depuis son retour d'Egypte, Mehemmed-Khosrew a été successivement capitan pacha, gouverneur de Trebizonde, généralissime des troupes stationnées sur les frontières de Perse; une seconde fois grand-amiral pendant la guerre de Morée, puis inspecteur-général des détroits (boghaz-naziri), et enfin, en 1827, seraskier ou généralissime des armées de l'empire et ministre de la guerre. Ce fut surtout dans ce poste éminent que l'habileté, l'esprit de réforme et l'activité infatigable du seraskier exercèrent sur l'état militaire et la politique même de l'empire ottoman une grande influence. Retiré aujourd'hui par suite de son grand âge de ce centre d'activité, Mehemmed-Khosrew conserve encore, comme doyen des généraux de l'empire, avec le titre de général de premier rang, le traitement intégral de seraskier et ne cesse d'être en cette qualité l'ame du cabinet ottoman et l'agent le plus zelé des réformes du sultan Mahmoud. B.

devant sa boutique, rue des Orfèvres. Il avait commis beaucoup d'exactions. Chargé de prélever l'impôt mis sur sa rue et sur le marché des Armes, il s'en acquitta si mal que des plaintes en furent portées au grand-vizir.

Son corps resta trois jours exposé devant sa boutique, et avant de l'enlever on fit payer tous les voisins : on prenait dix et quinze paras par boutique et autant pour les maisons. Ceci était encore un mauvais usage des Osmanlis.

Séid-Ahmed-Zerrou se sauva sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu. Il craignit d'être traité comme le sarraf. Le grand-vizir fit brûler sa maison et envoya partout l'ordre de l'arrêter.

Le jeudi 29, le grand Ibrahim-Bey fiança sa fille Adilé, veuve d'Ibrahim-Bey (noyé à Embabè lors de l'entrée des Français), à Saleïma-Kiachef, Mamlouk de son premier mari. Celui-ci paya pour la dot deux mille thalaris au père. Le contrat fut dressé par le cheikh sadat, Séid-Eumer, chef des chérifs, Fayoumi et autres grands personnages.

Le dernier vendredi de ce mois il y eut un homme tué au marché des Armes, ce qui fut un motif pour les divers corps-de-garde d'exiger de l'argent du peuple.

Ce mois fut fertile en troubles et en agitation, causés par la défense et la permission accordée successivement aux paysans de payer l'impôt en nature, et par la prétention élevée par l'autorité de s'emparer de toutes les propriétés du Caire pour compte de la Porte.

La tranquillité publique était troublée à chaque instant, et les mesures que l'on prenait pour l'assurer, étaient révoquées le lendemain même.

Sous prétexte de faire du bien aux mosquées et aux fondations pieuses, on fit des recherches sur les propriétés religieuses de l'Égypte; mais on voyait clairement que le but n'était que de se procurer de l'argent. Lorsqu'on trouvait un administrateur sans appui, on lui démontrait que ses recettes excédaient ses dépenses, et on lui faisait payer quatre à cinq ans de ses revenus. Les réclamations restaient toujours sans effet.

Le Nil fut trop abondant; il dépassa l'échelle de mesure tracée par les Français, pénétra dans les maisons de Djizé et du Vieux-Caire, et engloutit entièrement l'île de Racouda.

L'inquiétude et les vexations causées par les Osmanlis tenaient toute la population dans la tristesse. D'ailleurs ils avaient détruit tous les beaux endroits où on allait se promener, et en avaient coupé les arbres, tels que Felhis, Melik, Djisré, Kalderim, Mekiar-Casrani, Mekian-Megrabi, Nahi et Cantar, Sed-Caser-Aïn, etc.

Mouhammed-Bey-el-Muradi se sépara du capitan-pacha et vint à Thram, du côté de Djizé. La mort d'Ahmed-Bey-el-Hussein était la cause de leur différend. Le capitan-pacha et les Mamlouks lui ayant écrit, il retourna à Alexandrie.

Le cheikh Djerdjavi, le cheikh Arif et beaucoup d'autres personnes vinrent du Saïd pour se plaindre de l'excès, des exactions et des injustices de Mouhammed-Bey-el-Elfi (il ne suivait que ses instructions).

L'armée ottomane tourmentait le peuple de toutes les manières. Un soldat s'établissait dans un magasin ou une boutique et disait : On m'a volé ma bourse; et sous ce prétexte, s'emparait de tout ce qu'il trouvait. Les

soldats donnaient pour bonnes des pièces de monnaie fausses ou rognées. Ils insultaient aussi les femmes dans la rue.

Dans les villages c'était encore pis; en y arrivant ils montraient un papier écrit en turc, et disaient aux habitans : « Nous sommes envoyés pour empêcher qu'on vous maltraite; » puis sous ce prétexte ils commençaient par demander leurs frais de route; ensuite prenaient le cheikh et le forçaient à donner de l'argent; s'emparant également des femmes, ils commettaient des actions que la plume se refuse à décrire!

En ville un soldat monta de force sur un âne, le conduisit dans un endroit écarté; là il tua l'ânier et revint effrontément vendre l'âne au marché.

Hors de la ville les soldats dépouillaient et tuaient tous ceux qu'ils rencontraient; tellement que tout le monde et surtout les paysans regrettaient les Français.

Lorsqu'un Turc était nommé chef d'un corps d'artisans, il rassemblait tous ceux qui exerçaient cette profession et en exigeait le revenu de quatre années. La terreur était telle que personne n'osait dire : Pourquoi en agissez-vous ainsi?

Au départ des Français tous les forts étaient bien fournis de vivres et de munitions; par l'incurie des chefs, ces approvisionnemens devinrent la proie des soldats.

Le magasin du Kias était plein de farine, de grains, de munitions et de chaux pour les bâtisses : tout fut pillé par les soldats.

Le samedi, 1er de djémazi-ussani, le pont, construit par les Français, de Raoudha à Djizé, menaçait ruine : personne ne pensait à l'entretenir. Le Nil, ayant dépassé ses limites, l'ébranla et finit par l'emporter.

C'était une œuvre digne d'un roi. Il y avait eu jadis un pont dans cet endroit du temps du roi Ejub; depuis lors, on ne l'avait pas reconstruit : ce furent les Français seuls qui s'en occupèrent.

Dans la nuit du samedi au dimanche, trois heures après le coucher du soleil, il y eut un très fort tremblement de terre.

Le lundi 3, Moustafa-Tarati eut la tête tranchée à la porte Charié : il avait été si maltraité que ses pieds étaient enflés. Il avait d'abord obtenu la faculté d'aller en ville, escorté par des soldats, pour poursuivre ses créanciers. Sous ce prétexte, il entra dans une maison qui avait deux issues, et laissa ses gardes à la porte. Ceux-ci, ennuyés d'attendre, entrèrent à leur tour dans la maison; et, ne trouvant pas Moustafa-Tarati, s'emparèrent des habitans et les mirent sous le bâton, pour leur faire avouer où il était caché. Le lendemain, on l'arrêta au moment où il cherchait à sortir par la porte Caraffé; et, trois jours après, il fut exécuté. Son corps resta exposé pendant trois jours, et il fallut financer pour le faire enlever.

Ce Moustafa, étant au service du chef de police, monta en grade sous Yacoub le Cophte, pendant le gouvernement des Français. Les temps ayant changé, Dieu le punit de ses méfaits.

Le mardi 4, Chems-ed-Din-Bey, écuyer du Grand-Seigneur, et Merdjan-Agha, apportèrent au grand-vizir une pelisse, un sabre et une aigrette en diamans. Quand ils entrèrent au divan, le grand-vizir, qui y avait réuni les pachas, les Mamlouks et les grands du Caire, se leva et vint jusqu'à la porte recevoir ces présens; ensuite il revêtit les pachas de pelisses d'honneur, et leur distribua des tchelenks (sorte d'aigrette).

Toussomi-Mehemmed-Pacha reçut l'investiture du gouvernement de Djidda.

Des salves d'artillerie annoncèrent toutes ces promotions.

Le samedi 8, Moustafa-Effendi-Rabbag-Zadé, nouveau cadi du Caire, étant arrivé à Boulak, se rendit en grand cortége au Mehkémé (tribunal). C'était un homme estimable : il avait avec lui sa famille. Les grands du Caire allèrent, le lendemain, le féliciter.

Le mardi 11, le grand-vizir, ayant réuni chez lui les Mamlouks, les fit arrêter. Il envoya ensuite Arnaoud-Taïr-Pacha dans la province du Saïd, pour s'emparer de Mouhammed-Bey-el-Elfi, et dirigea un autre corps d'émissaires vers Munéïl, pour s'emparer de Sélim-Bey-Abou-Diab. Celui-ci, ayant eu avis qu'on le cherchait, prit la fuite et fut poursuivi jusqu'à Tourra, où il se défendit. Il y eut des morts des deux côtés. Cependant le bey se sauva à Kiblé par le chemin d'Adjir.

Le grand-vizir fit arrêter les autres Mamlouks dans la rue, et fit publier une défense de leur donner asile.

Dans cette circonstance, les Mamlouks passèrent une nuit plus cruelle que celle durant laquelle les Français se rendirent maîtres du Caire.

Salim-Bey-Abou-Diab s'était réfugié chez les Anglais.

Le grand-vizir envoya Suléiman-Agha, de la maison de Salih-Bey, à Constantinople, après l'avoir fait habiller à la turque.

Mercredi, on donna la nouvelle que le kisvé, fait à Constantinople, était arrivé à Boulak, et qu'on devait l'aller chercher processionnellement.

Jeudi, Osman, lieutenant, beaucoup de tchouchs, de soldats, le cadi, le chef des chérifs, les cheikhs, les

ulémas et les grands, se rendirent à Boulak, accompagnèrent le kisvé, et le déposèrent à la mosquée d'Husséïn.

On apprit que le capitan-pacha, ayant attiré les Mamlouks à bord de son vaisseau, leur avait déclaré qu'il avait l'ordre de les conduire à Constantinople; mais que, ceux-ci s'étant défendus, Osman-Bey et Tambourdji avaient été tués dans l'action, ainsi que plusieurs autres; que ceux qui avaient pu se sauver s'étaient réfugiés chez les Anglais.

Ceux-ci firent des démonstrations hostiles; leur général en chef se rendit auprès du capitan-pacha, et demanda les Mamlouks blessés et les corps de ceux qui avaient succombé. Il les fit transporter avec pompe au camp des Mamlouks, près d'Alexandrie, et leur fit rendre les honneurs usités en pareil cas pour un officier supérieur. On leur éleva un beau monument.

Les Anglais de Djizé voulurent imiter leurs compatriotes d'Alexandrie: déjà ils se disposaient à la guerre. On fit porter des vivres et des munitions à la forteresse, et bientôt le bruit se répandit qu'il allait y avoir la guerre entre les Anglais et les Turcs. La terreur se répandit. Il y eut une correspondance suivie entre le grand-vizir et le général anglais.

Le lundi 24, le général en chef de Djizé vint chez le grand-vizir, y fut revêtu d'une pelisse, et reçut une riche pipe en présent.

Osman-Agha, lieutenant de la Porte, fut nommé émir-hadj (chef des pélerins).

Les janissaires et les Barbaresques se battirent dans la rue de Gourié. Les boutiques furent fermées; mais le janissaire agha les apaisa.

Le jeudi 27, le cortége d'une nouvelle mariée, es-

corté par des janissaires, fut attaqué par des Barbaresques. On commença par dépouiller la mariée, et il y eut un soldat tué. Les Barbaresques, en apprenant cet évènement, se mirent à courir par la ville, le sabre nu à la main, en poussant des cris affreux et en tirant des coups de fusil. Les soldats des corps-de-garde abandonnèrent leur poste; les boutiques furent fermées: on se battit jusqu'au soir, et quatre Barbaresques furent tués. Le lendemain, le janissaire agha, s'étant établi dans la rue de Gaourié, s'entendit avec les chefs des Barbaresques pour le rétablissement de la tranquillité; les gardes retournèrent à leur poste, mais les boutiques restèrent fermées.

Il y eut, pendant ce mois, de grandes calamités. Les troupes inquiétaient dans la ville les marchands; elles insultaient les femmes. Dans la campagne, elles tuaient tous ceux qui avaient l'imprudence de marcher isolés.

L'eau du Nil couvrit la terre au-delà du temps où elle devait être ensemencée.

Les paysans du Riaf, poursuivis par les soldats, vinrent se réfugier en ville : ce fut en vain qu'on leur donna l'ordre de se retirer chez eux.

Le grand-vizir força les Égyptiens à quitter le costume turc.

Le 2 du mois de redjeb, Moustafa-Agha partit pour Constantinople.

Le grand-vizir engagea les Mamlouks à écrire une lettre aux Anglais, dont voici le sens : « Nous sommes sujets du Grand-Seigneur et comme tels soumis à ses ordres. S'il le veut, il peut nous confirmer ou nous donner d'autres emplois; et, s'il nous appelle auprès de lui, nous nous empresserons de nous y rendre: n'intervenez donc pas entre lui et nous, etc. »

ulémas et les grands, se ren … croyaient pas une
gnèrent le kisvé, et le dér … gens retenus e
séin. … table et sin
On apprit que le … au camp
Mamlouks à bord de
qu'il avait l'ordre
mais que, ceux-c
Tambourdji ava
plusieurs autr … vai
s'étaient réfu … la lettr
Ceux-ci f
néral en … e vouloir pas y aller,
demand … nemis de ma nation ; » mais le
avaien … a, en lui faisant de superbes pro-
camp … retour.
ren … matin, les Mamlouks montèrent à cheval,
s … toute leur maison, et annoncèrent qu'ils re-
raient dans la journée; mais ils ne revinrent plus.

près cinq jours d'attente, le grand-vizir les fit prier de revenir, Ibrahim-Bey refusa, et s'exprima très clairement sur la perfidie des Osmanlis.

Le grand-vizir dit aux cheikhs et aux odjaklis d'écrire aux Mamlouks pour les engager à rentrer dans l'obéissance. Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient jamais prétendu se révolter contre les ordres du sultan; qu'ils étaient chez les Anglais, alliés de la Sublime Porte; que le sort de leurs frères d'Alexandrie leur prescrivait cette mesure de prudence; que, du reste, ils obéiraient lorsqu'on leur ferait voir un ordre du sultan.

Le vendredi 21, Abdi-Bey, gendre du grand-vizir, fit son entrée au Caire. Tous les grands de la ville et les officiers-généraux de l'armée avaient été à sa rencontre.

Le grand-vizir … on des vallons de Bahira sui-
souvent même … us avez acceptées et signées,
On apprit … 0,000 piastres à la pre-
ouhamr … , vous sortirez de cette
Abo … entrer ; sachez-le ainsi.
… l tel qu'il est émané ;
… nformez-vous y sans
… d'y contrevenir. »
ali … cadi Asker, et il
ple. … ces. (Suit l'acte
Ce Youssouf-E … éloquente de
quée d'Azhari, ayan
Français, était parti p … soun, gou-
quatre ans après, avec le t … en grand
Les portes de la ville étaient … endre à
turcs et des Cophtes, qui exigea
entrans et des sortans, et faisaient b … eu-
Cette mesure fit monter les vivres à u … le
bitant. … ;

Les douaniers de Boulak avaient provoqué cet… position, sous prétexte qu'on faisait entrer beauco… de marchandises en fraude par terre. Le divan, sans trop considérer les conséquences de cette mesure, y consentit. Le peuple en souffrit beaucoup. Comme dit le poète :

« Dans la maladie, nous prenons des drogues du
« médecin ; maintenant la maladie provient du mé-
« decin même. »

Cet état de choses étant devenu insupportable, le grand-vizir l'abolit.

Les peseurs obtinrent aussi une diminution dans le droit qu'on exigeait d'eux.

Un malfaiteur, nommé Radi-Nadjar, fut arrêté à

Les Anglais répondirent qu'ils ne croyaient pas une lettre qu'on avait fait écrire à des gens retenus en prison; que, si cette lettre était véritable et sincère, on n'avait qu'à envoyer les Mamlouks au camp anglais pour être interrogés.

Pendant la nuit du dimanche, le grand-vizir fit comparaître Ibrahim-Bey et les autres Mamlouks, et leur annonça qu'il allait les envoyer à Djizé, pour déclarer aux Anglais qu'ils avaient en effet écrit de leur propre mouvement la lettre susmentionnée.

Ibrahim-Bey feignit de ne vouloir pas y aller, en disant : « Ce sont les ennemis de ma nation; » mais le grand-vizir l'engagea, en lui faisant de superbes promesses pour son retour.

Le lundi matin, les Mamlouks montèrent à cheval, suivis de toute leur maison, et annoncèrent qu'ils reviendraient dans la journée; mais ils ne revinrent plus. Après cinq jours d'attente, le grand-vizir les fit prier de revenir, Ibrahim-Bey refusa, et s'exprima très clairement sur la perfidie des Osmanlis.

Le grand-vizir dit aux cheikhs et aux odjaklis d'écrire aux Mamlouks pour les engager à rentrer dans l'obéissance. Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient jamais prétendu se révolter contre les ordres du sultan; qu'ils étaient chez les Anglais, alliés de la Sublime Porte; que le sort de leurs frères d'Alexandrie leur prescrivait cette mesure de prudence; que, du reste, ils obéiraient lorsqu'on leur ferait voir un ordre du sultan.

Le vendredi 21, Abdi-Bey, gendre du grand-vizir, fit son entrée au Caire. Tous les grands de la ville et les officiers-généraux de l'armée avaient été à sa rencontre.

Le grand-vizir n'était pas bien portant, et le plus souvent même n'était pas visible.

On apprit que le capitan-pacha avait mis à la voile.

Mouhammed-Pacha, gouverneur d'Égypte, qui était resté à Aboukir, avait envoyé son trésorier au Caire : celui-ci descendit à la maison de Séïd-Bekri, à Ezbèkié.

Le mardi, 1[er] de chaban, Séïd-Youssouf-Effendi arriva avec le titre de chef des Chérifs. Le grand-vizir ne fit pas attention à lui, et les habitans suivirent son exemple.

Ce Youssouf-Effendi, cheikh d'un quartier de la mosquée d'Azhari, ayant été déposé avant l'arrivée des Français, était parti pour Constantinople. Il revint quatre ans après, avec le titre de nakibul-échraf.

Les portes de la ville étaient gardées par des soldats turcs et des Cophtes, qui exigeaient de l'argent des entrans et des sortans, et faisaient beaucoup de mal. Cette mesure fit monter les vivres à un prix exorbitant.

Les douaniers de Boulak avaient provoqué cette disposition, sous prétexte qu'on faisait entrer beaucoup de marchandises en fraude par terre. Le divan, sans trop considérer les conséquences de cette mesure, y consentit. Le peuple en souffrit beaucoup. Comme dit le poète :

« Dans la maladie, nous prenons des drogues du « médecin ; maintenant la maladie provient du mé- « decin même. »

Cet état de choses étant devenu insupportable, le grand-vizir l'abolit.

Les peseurs obtinrent aussi une diminution dans le droit qu'on exigeait d'eux.

Un malfaiteur, nommé Radi-Nadjar, fut arrêté à

Menoufié; amené au Caire, il eut la tête tranchée à Rouméïlé.

Le grand-vizir accorda aux Arabes de Bahira un firman dont voici la copie :

« Ordre impérial au gouverneur de Bahira et à tous les « cheikhs des Arabes Inadi, Ifrad, Djemniat, Bedjet et « Benni-Douna.

« Vous nous avez exposé que depuis long-temps vos « ancêtres étaient établis dans la province de Bahira, « et répondaient de la sûreté des routes. Vous nous avez « demandé qu'un ordre impérial émanât à cette fin, que « vous soyez confirmés dans la jouissance de vos an- « ciennes demeures suivant l'usage qu'avaient les tribus « arabes de l'Égypte de se fixer dans une province pour « que d'autres tribus ne vinssent pas les inquiéter.

« Comme vous avez sollicité cette grâce de notre « gouvernement, je vous permets d'habiter les lieux « que vous occupiez précédemment sans aucun obstacle, « en vous conformant aux lois qui vous gouvernent, et « en observant les conditions auxquelles vous vous « êtes engagés envers notre grand-vizir par un écrit « scellé, c'est-à-dire que vous ne tourmenterez per- « sonne, que vous ne ferez aucun mal aux rayas. Les « rayas sont les créatures du Créateur. Vous devez « veiller à la sûreté des routes, ne rien détruire des « moissons, ne pas inquiéter les troupeaux et ne « donner asile à aucun malfaiteur ou aux voleurs.

« Rappelez-vous que vous vous êtes engagés à « payer 200,000 piastres au trésor d'Égypte dans le cas « où les conditions susdites seraient violées. C'est à ces « fins que le présent ordre est émané.

« L'usage étant que chaque tribu arabe de l'Égypte « se fixe dans un lieu qui lui est propre, nous vous con-

« firmons dans la possession des vallons de Bahira sui-
« vant les conditions que vous avez acceptées et signées,
« vous engageant à payer 200,000 piastres à la pre-
« mière violation. Dans ce cas, vous sortirez de cette
« province sans avoir droit d'y rentrer; sachez-le ainsi.
« Ayez foi à notre ordre impérial tel qu'il est émané;
« mettez-y toute votre confiance, conformez-vous y sans
« cesse, et gardez-vous bien surtout d'y contrevenir. »

Le grand-vizir remit cet ordre au cadi Asker, et il fut duement enregistré dans les archives. (Suit l'acte d'enregistrement qui est une paraphrase éloquente de la teneur même de ce firman).

Le 5 de chaban, Mouhammed-Pacha-Toussoun, gouverneur de Djizé, descendit de la forteresse en grand cortége, et fut camper à Adlié pour de là se rendre à son poste.

Le mercredi 9, trois janissaires furent arrêtés et eurent la tête tranchée, l'un au marché des Armes, le deuxième à Roumeilé, et le troisième dans la rue Rouge; c'étaient, disait-on, des Grecs qui avaient pris le costume turc pour faire toute sorte de mal au peuple.

Le jeudi 10, Ali-Tchelebi, au service d'Hussein-Agha-Chennan, fut arrêté, et eut la tête tranchée par ordre du grand-vizir devant la porte de Coura.

Feu Youssouf-Pacha-le-Grand avait déposé toutes ses richesses chez Hussein-Agha. A l'arrivée des Français, Ali-Tchelebi disposa de ces dépôts en se donnant des chevaux et des domestiques. Les Français, le considérant comme un fou, lui permirent de s'habiller comme un dignitaire; mais, ayant eu connaissance du dépôt, ils s'en emparèrent en disant toutefois que ce n'était pas lui qui l'avait déclaré, afin qu'il trouvât moyen de s'excuser un jour s'il en survenait quelque accident.

Son maître étant revenu avec l'armée ottomane, le grand-vizir lui demanda compte des richesses de Youssouf-Pacha. L'affaire fut portée au cadi; l'innocence d'Hussein-Chennan fut prouvée; mais le grand-vizir ordonna l'exécution d'Ali-Tchélébi. Son corps resta exposé trois jours et trois nuits.

Mercredi, 1er du ramazan, on ne fit point d'illuminations; de crainte de troubles parmi les troupes.

Le chef de police étant absent, son lieutenant vint faire sa déposition au Mehkmé, et certifia avoir aperçu la lune. On annonça que le ramazan était commencé.

Mouhammed-Pacha-Abou-Mérac alla camper à la coupole de Nasr; il devait précéder le grand-vizir, qui avait reçu de la Porte l'ordre de revenir; c'est lui qui devait faire disposer les logemens et préparer les vivres.

Le 5, le Réis-effendi quitta la maison d'Elfi pour aller occuper celle d'Ismaïl-Bey; l'on répara et meubla cette maison pour recevoir Mehemmed-Kosrew-Pacha, gouverneur de l'Égypte.

Le 13, sept consuls européens arrivèrent à Djizé; le canon de la forteresse les salua.

Le 15, les consuls vinrent faire leur visite au grand-vizir, ils furent revêtus de pelisses et retournèrent chez eux.

Mehemmed-Pacha, arrivé à Boulak, vint camper à la coupole de Nasr.

Le 17, il fit son entrée en ville, mais sans beaucoup de pompe; il n'avait pas non plus, par égard pour le grand-vizir, le bonnet de cérémonie. Il se rendit chez Son Altesse, y resta jusqu'au soir : ils dînèrent ensemble.

Halil-Effendi-Ridjal, defterdar de la Sublime Porte, fut déposé, et sa charge donnée à Hassan-Effendi-Bach-Mouhassébé. Cette destitution eut lieu parce que

les pelisses d'honneur ne furent pas prêtes à la demande du grand-vizir lors des visites du consul anglais et du gouverneur du Caire.

Les Mamlouks allèrent dresser leurs tentes à l'île de Zéeb, et envoyèrent leurs familles dans leurs maisons au Caire.

Ibrahim-Bey, Osman-Bey-el-Husséïni Mouhammed-Bey-el-Mebdouf, Cassim-Bey-Abou-Séïf, restèrent à Djizé, et firent venir du Caire tout ce qui leur appartenait.

Dimanche soir, ils montèrent à cheval et se retirèrent dans le Saïd. Cassim-Bey-Abou-Séïf, Mouhammed-Agha-Muteferrika, et autres Mamlouks malades, restèrent à Djizé.

Le 20 et 21, un crieur public annonça qu'il était accordé sûreté aux Mamlouks et à tous ceux qui leur appartenaient.

Le 28, le pacha déposa son lieutenant Mouhammed-Zorba, Égyptien; il le nomma kiachef de Garbié. Sa place fut donnée à Youssouf, intendant de la monnaie.

Le mardi 29, dans la nuit, Youssouf-Effendi fut confirmé par le pacha dans la charge de chef des Chérifs.

L'agha des janissaires égyptiens fut déposé, et exilé dans le Saïd. Un Osmanli fut mis à sa place.

Jeudi, 1er de chewaf.

Samedi 3, les tchaouchs du grand-vizir allèrent s'établir à Bab-Nasr; on donna trois jours à l'armée pour sortir de la ville.

Le lundi 5, le grand-vizir se transporta à son camp de la porte de Nasr. Dans ce moment, le peuple eut beaucoup à souffrir.

Un soldat ayant pris trois batmans de café d'un marchand de la rue de Béïn-Carréïn, au prix de 120 nusfs d'argent, ne voulut en donner que 20. Le marchand

s'étant récrié et exigeant le paiement, fut tué par le soldat.

Toutes les boutiques furent fermées, et l'on se tint caché jusqu'au départ de l'armée.

Mouhammed-Pacha, gouverneur de l'Égypte, et Taher-Pacha, parcoururent la ville nuit et jour incognito; sans cela l'armée aurait fait bien plus de mal encore.

On afficha dans les rues l'ordre de ne pas tourmenter le peuple;

De porter tous les procès au tribunal du pacha;

De vaquer à ses affaires comme à l'ordinaire;

D'aller faire la prière dans les mosquées;

D'allumer des lampes aux portes des boutiques et magasins;

De marcher avec une lanterne après le coucher du soleil.

De ne pas donner asile aux soldats.

Tous les nouveaux cafés devaient être fermés; on ne laissa subsister que les anciens, et défense leur fut faite d'y laisser dormir des soldats.

Défense fut faite également de vendre des boissons enivrantes.

Toutes les dispositions convenables furent prises pour assurer la tranquillité du peuple.

Six mille hommes environ de l'armée se retirèrent du côté du sud.

Le samedi 10, le grand-vizir transporta son camp à Hankat; Séïd-Eumer et quelques autres cheikhs, ayant été lui présenter leurs vœux pour son bon voyage, en furent généreusement récompensés.

FIN.

EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE,

Par Mou' Allem-Nicolas-El-Turki,

SECRÉTAIRE DU PRINCE DES DRUZES.

Traduit de l'arabe par le traducteur du Journal d'Abdurrahman-Gabarti.

NOTE HISTORIQUE DU TRADUCTEUR

SUR

MOU' ALLEM-NICOLAS LE TURC.

Mou' Allem-Nicolas le Turc, naquit à *Der-el-Kamar* (village de la lune), dans la montagne des Druzes, en 1763, et y mourut en 1828. Ses ancêtres, Grecs de Constantinople, étaient venus habiter la montagne et y avaient embrassé la religion catholique.

Mou' Allem-Nicolas était un poète très estimé de la cour de l'émir Béchir (le prince des Druzes) : il n'en recevait pas, il est vrai, d'appointements fixes, mais

l'émir pourvoyait généreusement à l'entretien de sa famille.

L'expédition française pouvait influer beaucoup sur le sort des Druzes qui se prétendent originaires français (1). Il était donc de la plus haute importance pour le chef de cette nation belliqueuse d'être bien informé des événements de l'Égypte (2). Mou' Allem-Nicolas reçut en conséquence l'ordre d'aller s'établir à Damiette, point excellent d'observation entre l'Égypte et la Syrie. Une lettre de Mou' Allem-Nicolas interceptée par Djézzar, causa le malheur d'un de ses frères habitant Saint-Jean-d'Acre.

Après le départ des Français, Mou' Allem-Nicolas retourna à Der-el-Kamar et se livra de nouveau à la poésie. Devenu aveugle sur la fin de ses jours, sa fille Werdé (Rose) écrivait sous sa dictée les vers qu'il composait.

L'ouvrage dont la traduction suit n'est que le résumé de sa correspondance qu'il s'est plu à rédiger en prose rimée.

(1) Des premiers guerriers que Godefroy de Bouillon mena avec lui à la conquête de la Terre-Sainte. Voyez D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot Durzi. B.

(2) Soixante mille Druzes n'attendaient que la prise de Saint-Jean-d'Acre pour se réunir à l'armée française. Voyez De Forbin, *Voyage dans le Levant*, Paris, 1819. B.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Les anciens avaient coutume de composer des livres d'histoire : ils y consignaient les faits extraordinaires et les événements importants, tels que les guerres de gouvernement à gouvernement. Nous rapporterons dans ce volume, pour l'instruction des personnes qui désirent être au courant des événements, ce qui vient de se passer dans nos contrées.

La puissance divine ayant permis la création de la république française, nous dirons quel en a été le principe et comment ce principe s'est répandu dans l'univers. Nous raconterons la mort du roi de France, la désolation de ce pays, les travaux et les conquêtes des Français sous la conduite d'un homme unique, d'un guerrier redoutable et d'une puissance surprenante, le prince Bonaparte. Nous parlerons des guerres qu'il eut à soutenir, des actions où il se trouva, des pays qu'il soumit à sa domination ; nous dirons comment, aussi prompt que l'éclair, il passa de l'occident à l'orient et tomba comme la foudre sur l'île de Malte. Nous raconterons en détail son arrivée à Alexandrie, l'occupation de l'Égypte par les Français, la guerre des Mamlouks,

l'expédition de Syrie, le siége d'Acre, le retour de Bonaparte en Égypte, la défaite de l'armée impériale du sultan, l'envoi de forces considérables de terre et de mer par la Sublime Porte et par le gouvernement anglais; enfin la sortie des Français d'Égypte par capitulation après s'y être maintenus pendant trois années consécutives, c'est-à-dire depuis le mois de mouharrem 1213 (1798) jusqu'au mois de sefer 1216 (1801). Puis nous terminerons notre relation par le récit de la rentrée des Osmanlis au Caire et de ce qui s'est passé entre eux et les Mamlouks.

[Après cette exposition sommaire des matières qu'il se propose de traiter, Mou'Allem Nicolas trace en effet une esquisse rapide des principaux événements de la révolution française; événements qu'il attribue en grande partie aux abus despotiques de l'ancien régime et au désir d'affranchissement et de liberté qu'éprouvaient généralement à cette époque toutes les classes de la nation. Passant ensuite au récit des guerres que la France eut à soutenir contre l'Europe coalisée, il rappelle ses victoires, énumère ses conquêtes, et arrive enfin à l'*Expédition des Français en Égypte*, sujet principal de cet écrit qu'il traite de la manière suivante. B.]

EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

. . . .

On s'occupa de préparer en France l'équipement d'une flotte dont on ignorait la destination. Trois cent quatre-vingts bâtiments sur lesquels trente mille soldats s'embarquèrent ainsi que vingt-trois mille autres personnes appartenant à l'état-major, à l'administration, des savants, des femmes, des enfants des marins formant un total de cinquante trois mille ames sous la conduite du général Bonaparte, âgé alors de trente ans. Ce général avait toujours été aussi heureux que brave.

Cette flotte partit de Toulon et vint s'emparer de Malte. On a prétendu que le général Bonaparte y était entré par la trahison de quelques uns des chevaliers français. Quoi qu'il en soit, il abolit l'ordre des chevaliers, s'empara de toutes les richesses de l'île, y laissa six mille hommes de garnison, fit embarquer avec lui six mille Maltais et musulmans prisonniers, et mit à la voile pour Alexandrie d'Égypte.

Le 1[er] mouharrem 1213 (1798) douze vaisseaux de guerre anglais avaient paru devant le port d'Alexandrie. Des parlementaires envoyés auprès de Séïd-Mehemmed-Kérim douanier et gouverneur de cette ville, l'avaient informé que ces vaisseaux étaient à la recherche des Français leurs ennemis. *Nous avons appris*, disaient-ils, *que les Français veulent s'emparer de l'Égypte; nous venons pour les en empêcher et nous avons l'intention de les attendre ici.*

Mehemmed-Kérim, craignant une ruse, leur avait répondu : *Il n'est pas possible que les Français pensent à venir dans notre pays, qu'y feraient-ils? Nous n'avons pas la guerre avec la France. Je ne puis croire à votre nouvelle, ni vous permettre de rester ici. Faites des vivres et de l'eau; j'y consens, mais reprenez la mer. Si les Français se présentent avec des intentions hostiles, ce sera à nous à leur répondre.*

Séïd-Mehemmed-Kérim se hâta de prévenir Murad-Bey, chef des Mamlouks. Ces nouvelles jetèrent l'alarme au Caire.

Le 13 de mouharrem à trois heures après midi, la flotte française se présenta devant Alexandrie; un seul bâtiment se trouva dans la passe, le capitaine vint à terre, demanda le consul. Les cheikhs réunis décidèrent qu'il ne fallait pas laisser partir le consul. Mais le capitaine du *Réal-Bey*, vaisseau de guerre ottoman ancré dans le port, connaissant la force de la flotte qui se présentait et voulant éviter un malheur, conseilla de laisser partir le consul, prenant sur lui toute la responsabilité de l'événement.

Avant le coucher du soleil, les autres bâtiments français s'approchèrent de terre et restèrent sous voiles. Cependant la ville d'Alexandrie était dans la plus grande agitation : Mehemmed-Kérim envoya des courriers à Murad-Bey pour lui demander des secours contre une flotte innombrable.

Les habitants d'Alexandrie passèrent la nuit dans la plus vive inquiétude, et le lendemain à la pointe du jour, voyant l'armée française sur le rivage; ils résolurent de se défendre et de fermer la ville en attendant les réponses du Caire. Mais cette singulière détermination resta sans effet parce que la citadelle d'Alexan-

drie, un des plus forts boulevards de l'Égypte, ne possédait qu'un seul baril de poudre; pendant que l'on délibérait, l'armée française donna l'assaut et s'empara des portes de la ville; environ quarante habitants furent tués; les Français n'en perdirent pas autant; le général Kléber fut blessé.

Le lendemain, Bonaparte rassura la population au moyen d'un crieur public; il donna l'assurance que personne ne serait inquiété et fit immédiatement partir un corps de troupes pour Demanhour et un autre pour Rosette. Les habitants de ces deux villes, n'ayant aucun moyen de résistance, vinrent faire leur soumission.

Le général en chef envoya au Caire des proclamations imprimées expliquant les motifs de son expédition.

Cependant Séid Mehemmed-Kérim, à l'arrrivée de l'armée française, avait expédié dans la nuit treize piétons; leur arrivée au Caire remplit la ville de terreur.

Les Mamlouks, les autorités, les cheikhs (1), les ulémas se réunirent à Kasrul-Aïn; le vizir, à leur invitation, descendit de la forteresse et se réunit à eux.

Sept odjaklis (2), le grand et le second douanier, ainsi que toutes les autorités portant le bâton, furent admis dans ce conseil. Murad-Bey connaissant les dispositions peu bienveillantes de la Sublime Porte envers lui, s'adressant au vizir, lui dit :

« Ce n'est sans doute qu'avec le consentement de la Sublime

(1) *Liste des principaux Mamlouks présents à ce conseil.*

Ibrahim-bey-le-Grand; Murad-Bey, cheikh de la ville; Moustafa-Bey; Osman-Bey-Cherkavi; Eyub-Bey-le-Petit; Sélim-Bey-Aboudiab, Ahmed-Bey-Kilardji; Osman-Bey-el-Achkar; Behram-Bey; Merzouk-Bey; Mouhammed-Bey-el-Elfi; Osman-Bey-el-Tambourdji; Osman-Bey-el-Berdissi; Mouhammed-Bey-Menfouk; Cassim-Bey-Abouseif; Cassim-Bey-Emir-Bahrein; Cassim-Bey-el-Moscovi; Ibrahim-Bey-le-Petit; Murad-Bey-le-Grand; Mouhammed-Bey-el-Mebdan; Osman-Bey-el-Tawil.

Principaux cheikhs présents au conseil.

Abdallah-Cherkavi; Sadat; Khalis-Bekri; Mouhammed-Mehdi; Suleiman-Fayoumi; Moustafa-Savi; Arichi-Emir; Seid-Eumer-Mukrem, chef des chérifs.

(2) Notables.

« Porte que les Français viennent ici : vous devez en être in-
« formé, mais par la grâce de Dieu nous espérons déjouer leurs
« projets et les vôtres. » — « Comment pouvez-vous tenir un sem-
« blable discours? lui répondit le pacha ; jamais la Sublime Porte
« ne permettra l'envahissement d'une province de l'islamisme.
« Préparons-nous donc à combattre, et s'il le faut, à périr martyrs
« selon la volonté de Dieu, plutôt que de jeter la discorde entre
« nous. » Le Pacha finit en proposant de faire mettre, suivant
l'usage, les Européens et leurs familles à la forteresse et de dés-
armer tous les chrétiens.

Abdal-lah-Cherkavi et Séïd-Eumer Mukrem, chef des chérifs,
appuyés par Eyoub-Bey et quelques autres Mamlouks, proposè-
rent le massacre général des chrétiens; mais le pacha et Ibra-
him-Bey s'y opposèrent en disant : *Ce sont aussi les sujets de notre
glorieux sultan.*

Il fut arrêté que Murad-Bey marcherait sur Demenhour à la
rencontre des Français et que Son Excellence le vizir Bekir-
Pacha resterait à Boulak avec Ibrahim-Bey.

Vendredi après la prière, Murad-Bey, les mamlouks, les kia-
chefs, les selliers, les odjaklis, les aghas et les Arabes de Tenif,
formant un corps d'environ vingt mille hommes, partirent pour
Rahmanié. Son Excellence le vizir et Ibrahim-Bey réunirent le
reste des troupes et s'établirent à Boulak. Tous les habitants
de la ville s'étaient armés, préparés à combattre les infidèles ou
à recevoir le martyre dans la voie du Seigneur.

Les chrétiens étaient épouvantés, déjà les musulmans avaient
commencé à les maltraiter : Vils réprouvés, leur disaient-ils,
c'est aujourd'hui que nous allons vous tuer. Ce moment était
des plus critiques. Mais le Seigneur, dont la gloire est immortelle,
attendrit en leur faveur le cœur du vizir et du gouverneur de
la ville. Le chef de police et l'agha des janissaires furent chargés
de veiller à leur sûreté.

Les Européens, au nombre de vingt personnes, français, alle-
mands et vénitiens, furent conduits à la forteresse. On remar-
quait parmi eux M. Rosetti, consul d'Autriche, établi depuis
vingt-cinq ans en Égypte. Il était l'ami des principaux Mamlouks.

Cet homme estimable jouissait d'une grande considération.

Murad-Bey trouva l'armée française à Rahmanié ; elle s'avançait semblable à un torrent ou plutôt à une mer débordée.

Murad-Bey faisait descendre par le Nil les munitions de guerre tandis que son armée suivait le rivage. Aussitôt que les ennemis furent en présence, la canonnade commença ; dans ce moment le feu prit au bateau chargé de poudre et causa une explosion terrible. On voyait des hommes lancés en l'air.

A ce spectacle, les Mamlouks consternés songèrent à la retraite ; ne pouvant tenir devant le feu des Français, ils rétrogardèrent jusqu'au Pont Noir à une demi-journée du Caire. De là ils vinrent se placer à Embaba devant Boulak, et y établirent des batteries.

Ibrahim-Bey resta à son poste pour arrêter les Français dans le cas où ils viendraient par eau.

Le samedi 7 du mois de sefer, à trois heures après-midi (1), l'armée française, ayant reconnu l'armée de Murad-Bey, battit la charge. Le général Dubois (2) à la tête de mille hommes s'avança le premier.

Les Mamlouks, après une décharge de toute leur artillerie, attaquèrent à l'arme blanche ; mais ils ne purent résister au feu de file des Français et à la force d'un vent violent qu'ils avaient en face. Les Mamlouks avaient quatre-vingts pièces en batterie, mais ils ne purent faire qu'une seule décharge : avant d'être prêts à recommencer le feu, les Français s'étaient emparés de leurs pièces et les avaient tournées contre leurs ennemis qui se trouvaient ainsi entre deux feux.

Euïb-Bey le jeune fut tué et son corps foulé sous les pieds des chevaux.

Ibrahim-Bey se précipita dans le Nil et s'y noya. Un matelot qui le voyait nager lui donna un coup de rame sur la tête, en disant : C'est toi, tyran ! qui es la cause de tant de malheurs.

Murad-Bey et les autres Mamlouks avaient été chercher un

(1) Bataille des Pyramides.

(2) Ici, comme dans toute la suite de sa relation, l'auteur fait une erreur de nom en citant celui de Dubois pour le nom du général Dupuy. B.

asile à Djizé, demeure ordinaire de ce prince. Là, après avoir mis le feu aux bateaux qui se trouvaient devant son palais, il s'enfuit dans la province du Saïd.

La bataille dura deux heures, il est impossible d'énumérer les pertes des musulmans; le feu des Français, semblable au tonnerre, grondait et frappait en même temps. Trente mille hommes faisaient un feu roulant.

L'armée des Mamlouks mise en déroute, une partie se jeta dans le Nil. Le vizir et Ibrahim-Bey, à la vue de ce désastre, abandonnèrent Boulak et ne revinrent au Caire que pour y prendre leurs richesses et leurs familles.

Les habitants qui les avaient suivis rentraient en ville en se lamentant et se frappant la tête. Malheur à nous! s'écriaient-ils, nous sommes prisonniers des Français! C'était un spectacle affreux et déchirant à voir.

Les cheikhs, les ulémas, les autorités se sauvaient dans le plus grand désordre, croyant voir les Français derrière eux, le sabre à la main.

Le lendemain, quelques habitants, s'étant réunis, songèrent à faire leur soumission. Tous ceux qui auraient pu combattre avaient pris la fuite. Ils firent descendre les Européens de la forteresse et les consultèrent sur ce qu'ils devaient faire.

Boudif, négociant français, Kelon, médecin de la même nation, et Mehemmed-Kiaia, Arménien d'origine, qui s'était fait musulman, partirent pour Boulak, accompagnés de quelques docteurs de la loi. Ils s'embarquèrent sur un petit bateau et passèrent le fleuve, laissant les docteurs sur l'autre rive.

C'était le dimanche vers le coucher du soleil : ils furent conduits au général Dubois (1), lui apprirent que toutes les autorités du Caire avaient pris la fuite et qu'ils venaient au nom des ulémas et des habitants pour se soumettre, en demandant que personne ne fût inquiété. Le général répondit que les Français ne combattaient pas les populations désarmées : « Rassurez vos cheikhs, et dites-leur qu'ils me fournissent les moyens de traverser le Nil. »

(1) Dupuy.

Les trois envoyés ne purent voir le général en chef. Il était à Djizé dans le palais de Murad-Bey ; ils retournèrent à Boulak, informèrent les ulémas du résultat de leur mission. Aussitôt on envoya des bateaux, et le général Dubois (1) arriva à Boulak avec cent soldats, continua sa marche avec les ulémas et vint se loger au palais d'Ibrahim-Bey le jeune ; il détacha ensuite quelques soldats vers la forteresse.

Le lundi 9 de sefer, la population du Caire fut rassurée par un crieur public.

Les principaux habitants allèrent saluer le général en chef Bonaparte à Djizé.

Le mardi 10, le général en chef fit son entrée dans la ville et vint occuper le palais de Mouhammed-Bey-el-Elfi à Ezbèkié. La ville se remplissait de militaires français. Pendant trois jours es propriétés des Mamlouks furent pillées ; ce terme expiré, on fit arrêter le pillage, et l'ordre fut donné à tout le monde de porter la cocarde française.

Ibrahim-Bey et ses Mamlouks s'étaient retirés à Belbeis sur la route de Ghaza.

Murad-Bey et le reste des siens se dirigèrent vers la province du Saïd.

Beaucoup d'habitants du Caire s'étaient sauvés, entre autres le cheikh Sadat et le cheikh Séïd-Eumër-Mukrem. Ces habitants furent rencontrés par les Arabes du désert qui les maltraitèrent tellement que plusieurs prirent le parti de rentrer en ville.

Le général en chef Bonaparte partagea l'Égypte de la manière suivante entre ses généraux, en leur ordonnant de brûler les villes et villages qui ne se soumettraient pas.

Au général Desaix échut la province du Saïd ; à Murat, celle de Caliop ; à Vial, celle de Damiette ; à Dugua, celle de Mansoura ; à Lanusse, celle de Menoufié ; au général Menou, celle de Rosette.

Le général Dubois (2), qui était entré le premier au Caire et

(1) C'était le général Dupuy que Bonaparte avait envoyé pour prendre le premier possession du Caire avec deux compagnies de grenadiers. (Voyez la note page 181, tome XII, 2e série.) B.

(2) Dupuy.

avait été une des premières causes de la défaite des Mamlouks, fut nommé gouverneur du Caire.

Le kiaïa du pacha fut nommé chef de police, et Youssouf-Agha, chef des troupes ; Séïd-Halil-Bekri, chef des chérifs ; le cheikh Abdallah-Cherkavi, président du divan ; le cheikh Mouhammed-el-Muhdi, secrétaire ; les cheikhs Moutafa-Savi ; le cheikh Suléiman-Fayoumi ; Séïd-Ahmed-Mahrouki, et deux négociants européens, membres du divan.

Huit personnes en tout composèrent le grand divan dont chaque membre avait des appointements et devait rendre compte au général en chef de ses délibérations.

Le général en chef créa également un tribunal de commerce, composé de sept personnes parmi lesquels se trouvait un négociant français.

Il exigea sur les revenus de l'Égypte, une contribution répartie de la manière suivante, savoir :

Du commerce.	200,000	thalaris.
De la nation cophte.	200,000	id.
Des négociants syriens.	100,000	id.
Total.	500,000	thalaris (1).

Les proprietés des Mamlouks garantissaient l'emprunt syrien.

Le consul Carlo-Rosetti fut envoyé à Murad-Bey pour l'engager à se soumettre et à venir conférer à Djizé avec le général en chef. Ce consul était l'ami de Murad-Bey et avait avec lui des affaires d'intérêt. Il fut reçu avec distinction, mais telle fut la réponse qu'il apporta : *Que le général Bonaparte retourne à Alexandrie avec son armée et nous lui paierons vingt mille bourses* (2) *pour son retour en France.*

Le général Desaix reçut l'ordre de poursuivre Murad-Bey.

Le général Vial fut très bien reçu à Damiette par les cheikhs qui vinrent à sa rencontre. Ce général avait laissé cent trente

(1) Environ 2,500,000 francs.

(2) Environ dix millions de francs. B.

hommes à Mansoura, et confirmé dans leur poste les cheikhs Hassan-Tobar du lac Menzalé, ainsi que celui de Choara voisin de Damiette. Par cette disposition, toute la province se trouvait entièrement sous la domination française.

Le général Murat s'établit dans la province de Caliop et le général Lanusse dans celle de Menoufié.

Le général en chef Bonaparte, après avoir organisé le gouvernement de l'Égypte et l'administration du Caire comme on vient de le voir, sortit de la capitale à la tête d'une division pour chasser le vizir et Ibrahim-Bey de Belbeis. Il les rencontra à Salahié, où une action très vive s'engagea, à la suite de laquelle le vizir et Ibrahim-Bey se retirèrent enfin à Ghaza, et le général en chef revint au Caire.

Les pèlerins de la Mecque ayant appris dans cette ville l'invasion de l'Égypte par les Français, prirent la route de la Syrie. Salih-Bey, chef de la caravane, en prit une autre ; il se rendit à Jérusalem par Ghaza et déposa entre les mains du cadi le noble fardeau confié à sa garde (1). Il fut très mal reçu par les habitants de Jérusalem. *Sortez de notre ville*, lui criait-on, *c'est vous qui avez livré le territoire de l'Islamisme aux infidèles; c'est votre tyrannie qui est la cause de la ruine de l'Égypte et de la Syrie.*

Ce prince, accablé à la fois par le chagrin que lui causait cette réception, par la ruine de l'Égypte et la perte de ses propriétés, tomba gravement malade et mourut. Les personnes de sa suite éprouvèrent de la part des musulmans de Jérusalem toute sorte de mauvais traitements.

Le vizir partit pour Constantinople, et Ibrahim-Bey et ses Mamlouks s'établirent à Ghaza et dans la Syrie.

Il y avait un mois que les Français étaient débarqués en Égypte. Le général en chef avait ordonné à l'amiral commandant la flotte (2) de retourner en France. L'amiral s'y était refusé en disant : *Conduisez vos soldats comme vous l'entendez, je gouvernerai mes vaisseaux à ma manière*. Il avait sous ses ordres

(1) Le *mahmil*, étoffe de soie envoyée à la Mecque pour revêtir le temple de la Keabé. (Voir la note page 352, tome XII, 2e série.) B.

(2) Brueys.

vingt-trois bâtiments de guerre, dont le plus grand de cent quatre-vingts canons, nommé *l'Orient*, avait trois mille marins à bord. Cette flotte était à l'ancre devant Alexandrie, lorsque la flotte anglaise reparut et l'attaqua. Le combat fut terrible et dura vingt-quatre heures. Les Anglais furent vainqueurs, *l'Orient* sauta et avec lui des richesses incalculables provenant de Rome et de Malte, car les Français venus en Égypte étaient ceux même qui avaient conquis Rome et Malte.

Pendant quatre jours, on vit brûler les débris de ce bâtiment et de toute l'escadre.

Les Français furent d'autant plus consternés de cette nouvelle, que par la perte de leur flotte il n'y avait plus d'espoir pour eux de recevoir des secours de France.

Séïd-Mehemmed-Kérim, gouverneur d'Alexandrie, avait été confirmé dans cette dignité par le général en chef qui l'avait revêtu d'une pelisse et lui avait donné un sabre de prix. Cependant cet homme était dévoué à Murad-Bey. On intercepta une de ses lettres adressée à ce prince dans laquelle il l'exhortait à combattre les Français, s'engageant de son côté à lui livrer Alexandrie. Un cheikh fut chargé de faire son procès; il fut confondu en voyant son écrit et condamné à être fusillé pour avoir trahi ses serments envers la république.

Cette exécution affligea beaucoup les musulmans; Séïd-Mehemmed-Kérim était scherif parent du prophète. Depuis lors les musulmans devinrent plus circonspects avec les Français.

Hassan-Toubar, cheikh du district de Menzalè, confirmé dans sa dignité par le général Vial, était venu à Damiette et y avait été reçu avec distinction. Quelque temps après des lettres d'Ahmed-Djézzar, pacha d'Acre, et d'Ibrahim-Bey l'excitèrent à la révolte; les habitants des environs de Damiette s'unirent à lui et voulurent surprendre la ville et massacrer les Français au milieu de la nuit. Les auteurs de la révolte étaient les habitants de Menzalè, de Farsekow, de Chouara, de Bahiré et autres, au nombre de huit mille hommes. Les habitants de Damiette en étaient prévenus et attendaient le succès pour se prononcer.

Les paysans trouvèrent les Français formés en bataillon

carré sur le rivage, ils furent reçus par un feu de file bien nourri et se retirèrent en désordre après avoir perdu vingt hommes; ils allèrent à Chouara qu'ils cherchèrent à fortifier.

Les chrétiens de Damiette passèrent une nuit affreuse, leur quartier étant situé du côté où se livrait le combat: ils entendaient les vociférations et les menaces des paysans et craignaient à chaque instant de les voir entrer chez eux; mais par la grâce de Dieu dont la gloire est éternelle, avant le jour, les rebelles furent repoussés et se retirèrent désespérés.

Le dimanche matin, une vieille musulmane de Damiette vint à Azabé, village situé à l'embouchure du Nil; elle annonça que, dans la nuit même, les musulmans avaient surpris les Français, les avaient massacrés, et qu'il ne restait plus de chrétiens dans cette ville.

Le cheikh d'Azabé et tous les habitants, croyant à ces paroles, massacrèrent cinq Français qui se trouvaient dans le village et voulurent s'emparer du fort d'Asbié où étaient une vingtaine de Français; mais ils furent reçus à coups de canon et obligés de retourner à Azabé.

Une heure après, on apprit que les paysans avaient été repoussés de Damiette. Le cheikh d'Azabé, désespéré de ce qu'il avait fait, eut tellement peur qu'il s'embarqua, ainsi que tous les habitants, et partit pour la Syrie. Lorsque le général Vial arriva pour les punir, il ne trouva que quelques écrivains cophtes desquels il put connaître la vérité.

On pilla et incendia les maisons des fugitifs; et, de leurs débris, on éleva des fortifications.

Le général Vial se prépara ensuite à marcher contre les révoltés de Chouara, et il voulut faire d'abord évacuer les blessés pour ne pas les exposer à être massacrés en cas d'insuccès de son entreprise: il n'avait que deux cents hommes, tandis que le rassemblement était très nombreux.

Les chrétiens supplièrent le général Vial de rester à Da-
« miette. Votre départ, lui dirent-ils, nous laisse à la discrétion
« de ces barbares; lorsqu'ils sont venus vous attaquer, ils ont
« assez fait connaître leur intention. Nous sommes chrétiens

« comme vous et ne pouvons être en sûreté qu'auprès de vous. »

Ils pleuraient et se lamentaient, suppliant le général Vial d'attendre des ordres du général en chef. *Je serais déshonoré*, leur répondit-il, *si l'on supposait que ces paysans me font peur : cependant, par compassion pour vous, je veux bien appeler du renfort.* Il fit venir cent hommes de Mansoura; et, aussitôt qu'ils furent arrivés, il partit pour Chouara. Le rassemblement se dissipa à son approche, on pilla et brûla la maison du cheikh de la ville, Ahmed-Abou dubs; la division revint à Damiette.

Il n'était resté à Mansoura que cent trente hommes. Un grand nombre d'Arabes vint le jeudi au marché de cette ville. Les habitants de Mansoura, qui jouissaient d'une grande réputation de bravoure, n'avaient jamais été entièrement soumis aux Mamlouks; c'était à Mansoura que l'armée de saint Louis avait été arrêtée dans sa marche, et que les musulmans avaient remporté la victoire sur les chrétiens; depuis lors ils jouissaient d'une espèce d'indépendance. Méprisant la faible garnison qu'on leur avait laissée, ils voulurent la chasser. Les Français, qui se virent assaillis par plus de dix mille Arabes, moururent tous après s'être défendus jusqu'au dernier et après avoir tué plus de cinq cents Arabes, au dire même des gens de Mansoura.

Informé de cette révolte, le général en chef Bonaparte ordonna au général Dugua de se rendre à Mansoura avec trois mille hommes, d'en tuer tous les habitants et de brûler entièrement la ville.

Les habitants de Mansoura implorèrent la clémence du général Dugua, alléguant que tout le mal provenait des paysans et des Arabes; mais les Français, qui avaient à venger cent trente des leurs, ne consentirent à transiger et ne pas anéantir la ville qu'après en avoir reçu deux cent mille thalaris.

Les lettres de Djézzar-Pacha causaient partout des révoltes. Le général Murat, que l'on appelait le Murad-Bey français, aussi fort que brave, était un jeune homme d'un beau physique. Il avait battu plusieurs fois les Arabes de la province de Caliop; et, malgré cela, ils se révoltaient toujours.

Le général Lanusse était aussi fort occupé dans la province de

Ménoufié : c'était un brave ; mais il ne pouvait maintenir l'ordre que dans l'endroit où il se trouvait. Les Français combattaient de tous les côtés et brûlaient tous les villages révoltés.

Le général Dugua, après avoir rétabli l'ordre à Mansoura, conduisit sa division par eau et par terre dans la province de Menzalé. Pendant quelque temps il fut arrêté par un cheikh puissant; mais il le vainquit, et, à son arrivée dans cette province, il ne trouva plus Hassan-Tobar qui s'était réfugié auprès de Djézzar-Pacha. Les Français s'emparèrent des barques qu'Hassan-Tobar avait rassemblées sur le lac Menzalé pour se sauver, s'il était attaqué, par le chemin de Ghaza. Ces barques étaient d'une construction particulière, composées chacune de cinq cents morceaux.

Le kiaïa du vizir, qui n'avait pas suivi Son Excellence et qui avait été nommé, à l'arrivée des Français, chef de police, s'étant fait présenter au général en chef, en fut reçu avec distinction. « Pourquoi le pacha a-t-il suivi les Mamlouks? lui dit Bonaparte ; « c'est avec le consentement de Sa Hautesse que nous sommes « en Égypte. Les Turcs et les Français ne font plus qu'un seul « peuple : écrivez à votre maître de revenir jouir des honneurs « et prérogatives de sa dignité. Quant à vous, vous avez très bien « fait de ne pas quitter le Caire, et tous ceux qui sont restés au- « ront lieu d'être satisfaits, Je vous fais *émir-hadj*. Occupez-vous « des préparatifs nécessaires au pèlerinage. »

Après avoir parlé de cette manière, le général en chef le fit revêtir d'une pelisse de sammour d'un très grand prix. Le kiaïa se retira comblé de joie et d'étonnement.

Vingt jours après cette réception, le kiaïa du pacha et un nommé Mehemmed-Muslimani, agha des janissaires, se sauvèrent du Caire; ce dernier, ayant été se présenter à Ahmed-Pacha-Djézzar, fut pendu après avoir avoué qu'il avait été janissaire agha au service des Français.

Le général en chef nomma à sa place un nommé Moustafa, Mamlouk d'Adurrahmân-Agha. Moustafa était l'ennemi de Murad-Bey qui avait fait périr son maître.

Depuis l'incendie de la flotte, les Français étaient privés de toute communication par mer avec leur patrie. Alexandrie et Damiette étaient étroitement bloquées par les Anglais : rien ne pouvait passer. Sur ces entrefaites, Djézzar-Ahmed-Pacha reçut de Constantinople l'investiture du gouvernement de l'Egypte avec l'ordre d'en chasser les Français. On lui annonçait l'envoi prochain d'une flotte et d'une armée. A la réception de ces nouvelles, il expédia de nouveaux bouyourdis(1) aux Égyptiens et aux cheikhs arabes pour les exciter à la révolte. Les Mamlouks de leur côté appuyaient ces missives sur tous les points de l'Égypte. Les Anglais, disaient-ils, ont ôté tous moyens de retraite aux Français qui s'affaiblissent tous les jours.

En effet, les Français établis au Caire depuis trois mois étant pleins de sécurité et se croyant à Paris, un grand nombre de leurs soldats, se promenant sans armes, avaient été assassinés par des femmes qui les avaient attirés chez elles.

Ayant voulu établir des bateaux de poste, dont chacun avait vingt soldats d'escorte, les bateliers les faisaient échouer dans des endroits où les paysans venaient les massacrer ; on perdit beaucoup de monde de cette manière.

Le climat de l'Egypte ne convenant pas aux étrangers, beaucoup de Français furent atteints d'ophtalmie et d'autres du mal vénérien très commun en Egypte, et qui fit d'autant plus de progrès parmi les Français qu'ils sont très portés pour les femmes. Tous ces motifs réunis avaient affaibli l'armée.

Les habitants du Caire, voyant que les révoltes de Mansoura et du Caire n'avaient pas été sévèrement punies, crurent pouvoir s'insurger.

Le dimanche 20, de Rebiul-Akhir, l'un des cheikhs de la mosquée d'Azhari, parcourut la ville en disant : *Les unitaires* (2), *sont invités à se réunir à la mosquée d'Azhari et à mériter la gloire du martyre en combattant les infidèles.*

(1) Commandements.

(2) C'est-à-dire les musulmans qui croient à l'unité de Dieu.

Tous les habitants étaient prévenus, les Français seuls ignoraient ce qui se tramait.

Le général Dubois (1), à la première nouvelle des rassemblements du Khan-Khalil et de l'émeute de la rue des Chaudronniers, s'avança de ce côté, suivi seulement de cinq hommes.

Arrivé à l'endroit où le peuple formait une barricade, il fut atteint d'un coup de fusil, tomba de cheval et fut emporté par ceux qui l'accompagnaient; il mourut en route, on l'enterra dans un jardin.

Partout où l'on rencontrait un Français ou un chrétien, il était massacré. Beaucoup de personnes, ignorant ce qui se passait, tombèrent victimes de la fureur populaire; il n'y eut de salut que pour ceux qui purent gagner le quartier grec où demeurent les religieux du mont Sinaï. Le peuple se mit à piller les maisons, égorgeant les hommes qui s'y trouvaient et faisant esclaves les femmes et les filles; cependant les troupes françaises qui étaient à Djizé accoururent et cernèrent la ville. On se battit pendant quatre jours; la victoire étant restée aux Français, ils s'emparèrent de la mosquée d'Azhari, foyer de la rébellion. Cette mosquée très vaste contenait beaucoup d'objets précieux mis en dépôt. Tout fut enlevé et les Français y attachèrent leurs chevaux.

Les docteurs de la loi vinrent se jeter aux pieds du général en chef en le suppliant de retirer ses troupes de la mosquée. Bonaparte leur fit de vifs reproches et rejeta leur demande.

Ils députèrent de nouveau vers lui le cheikh Mouhammed-El-Djevheri, l'un des plus illustres docteurs du Caire. Cet homme intègre vivait retiré et ne s'était pas mêlé de la révolte. Il fut très bien reçu par le général en chef, et lorsqu'il lui eut dit : *Je n'ai jamais approuvé l'injustice et la tyrannie, cependant j'ose vous supplier de la pardonner*, l'ordre fut aussitôt donné de retirer les troupes de la mosquée d'Azhari.

Le cinquième jour, le pardon général fut publié. Le cheikh qui

(1) Dupuy.

et partout en sortit victorieux. Il fit fortifier les villes de Cana, d'Assiot, de Bénisouef et de Ménié.

Du côté d'Alexandrie, un Barbaresque nommé Cheikh-Mohammed, se disant sultan de Barbarie et ayant sous ses ordres un grand nombre de Barbaresques, d'Arabes et de paysans, vint attaquer les Français; mais il fut repoussé dans le désert.

Un officier français nommé Bassan (1), chargé par le général en chef d'une mission pour le pacha d'Acre, partit pour Damiette vers le mois de sefer, s'embarqua dans cette ville sur un bâtiment appartenant à Djézzar, retenu à Damiette depuis l'entrée des Français. Cet officier était accompagné d'un drogman et de deux négociants.

A son arrivée à Saint-Jean-d'Acre, il écrivit au pacha pour lui demander audience, et remit sa lettre au capitaine du bâtiment. Le pacha dit au capitaine de mettre à terre les deux négociants et leurs marchandises, et de faire mettre dans un bateau l'infidèle et son drogman, en lui ordonnant de retourner bien vite d'où il était venu, s'il ne voulait pas être brûlé lui et son bateau.

L'officier revint à Damiette avec son drogman; mais les deux négociants, Antoine Zgreb et Anna-Atié, furent mis en prison et exécutés, comme nous le dirons ensuite.

Le capitaine Bassan ayant fait son rapport au général en chef, dès ce moment l'expédition de Syrie fut ordonnée.

Ahmed-Pacha-Djezzar pouvait d'autant moins accueillir l'envoyé du général en chef que, dans le même moment, il venait de recevoir des ordres de Sa Hautesse pour faire la guerre aux Français, et que lui-même il avait renvoyé le consul de France et juré qu'aucun Français ne mettrait le pied à Saint-Jean-d'Acre.

Pendant que les Français prenaient leurs dispositions, Ahmed-Pacha faisait aussi des préparatifs de son côté. Il réunit des soldats, envoya des garnisons et des munitions à Jaffa, à Gaza et

(1) Le capitaine Beauvoisin. B.

jusqu'à El-Arich, sur les confins de l'Egypte. Des deux côtés régnait la plus grande activité.

Le 5 de ramazan 1213, Bonaparte partit du Caire se dirigeant vers El-Arich, menant avec lui douze mille hommes de troupes, l'élite de son armée.

Avant son départ, le général en chef fit assembler les ulémas et les grands du Caire, et leur dit : « J'ai ordonné au général Destiang, qui me remplace (1), et au général Dugua, gouverneur de la ville, d'y mettre le feu et de passer tous les habitants au fil de l'épée à la moindre marque d'insubordination. » Les ulémas et les grands lui garantirent sur leur tête la tranquillité de l'Egypte.

Le général Kléber commandait l'avant-garde de l'armée de Syrie. Cet homme, doué d'une haute stature et d'une voix forte, était d'un courage surprenant. Il était pour le rang l'égal de Bonaparte ; c'était un des meilleurs généraux de la république.

Arrivé à Catiè le premier, sa division, s'étant égarée dans le désert, y erra trois jours sans vivres ; elle fut forcée de manger les chevaux et les chameaux. Ayant enfin retrouvé le chemin d'El-Arich, elle s'en approcha et tomba sur un convoi de vivres destiné pour cette forteresse. Les troupes turques, qui escortaient ce convoi, se sauvèrent en abandonnant aux Français les vivres et l'eau dont ils avaient grand besoin.

Le quatrième jour, Bonaparte et le reste de l'armée étaient réunis sous les murs d'El-Arich. Dans la forteresse étaient cinq cents hommes de garnison, quelques Mamlouks, Ahmed-Kiachef et Ibrahim-Kiachef.

Après une sommation qui fut rejetée, on commença l'attaque, à laquelle les assiégés répondirent pendant huit jours. Ayant épuisé les munitions, ils envoyèrent un parlementaire ; mais le général en chef ayant exigé que la garnison sortît sans armes, les hostilités recommencèrent.

Deux jours après, Cassim-Bey, venu de Ghaza avec un convoi de vivres, s'arrêta dans les environs de la forteresse, espérant

(1) Suivant les relations françaises, Destaing avait le commandement du Caire et Dugua régissait la province qui en dépend. B.

y pénétrer de nuit. Mais les Français l'ayant découvert, l'attaquèrent, le tuèrent, ainsi qu'un grand nombre de Mamlouks, et s'emparèrent de son convoi.

La garnison, désespérée de cette défaite, ne pouvait se résoudre à sortir sans armes; elle résista encore quatorze jours. Cependant le général en chef, qui ne voulait pas retarder davantage sa marche, lui permit de sortir avec armes et bagages. Elle défila avec les honneurs de la guerre.

Ahmed-Kiachef, Ibrahim-Kiachef et une vingtaine de soldats, demandèrent à retourner dans leur famille au Caire.

On leur donna une escorte et des montures. A leur arrivée au Caire, ils furent conduits chez le général Dugua. Le peuple, voyant leurs habits en lambeaux et leur air consterné, les prit pour des prisonniers et leur témoigna de la compassion. Ahmed-Kiachef mourut de chagrin trois jours après son entrée dans la capitale.

Le général en chef laissa une garnison à El-Arich et marcha vers Ghaza. Il y avait dans cette ville des soldats de Djézzar, qui se retirèrent sans combattre. Les Français y entrèrent et partirent le lendemain pour Jaffa.

La garnison d'El-Arich s'était engagée à ne plus combattre; cependant elle se réunit à celle de Ghaza et s'enferma avec elle dans Jaffa.

L'armée française cerna la ville; le général en chef s'étant assuré qu'elle ne renfermait que huit mille hommes de garnison, les somma de se rendre. Le premier et le second envoyé ayant été massacrés, l'ordre de commencer le feu fut donné à trois heures après midi, et il continua jusqu'à neuf heures du soir. Une partie des murailles, du côté du quartier chrétien, s'étant écroulée, le général donna l'ordre de l'assaut. Les Français entrèrent le sabre à la main, égorgèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, pillèrent les maisons, violèrent les femmes et les filles. Il se commit durant cette nuit des horreurs que la langue se refuse à raconter : c'était la dernière du ramazan.

Le lendemain matin, on conduisit au général en chef les prisonniers; c'étaient des Syriens, des Alepins et des Egyptiens;

il les fit tous sabrer, et le pillage continua pendant trois jours. Quand l'ordre fut rétabli dans la ville, les Français y laissèrent garnison et partirent pour Saint-Jean-d'Acre, en suivant la route supérieure.

L'armée de Djézzar et les habitants de Naplouse étaient dans les vallons près des terres de Kakou; environ cinq cents de leurs cavaliers s'avancèrent à Sehel, et attaquèrent les Français en rétrogradant, pour les attirer en plaine.

Le général en chef, comprenant leur intention, rangea son armée en trois colonnes. Deux colonnes marchaient sur les hauteurs, tandis que la troisième s'avançait dans la plaine, et là, par une vive canonnade, mit en déroute les Musulmans. Les deux autres colonnes tombèrent alors sur les ennemis et en tuèrent plus de quatre cents; les autres ne trouvèrent leur salut que dans la fuite.

L'armée française s'avança jusqu'à Aïoun-el-Esaver et s'y reposa; le lendemain, elle approcha jusqu'à l'entrée du vallon du roi ou des pâturages des Beni-Amer.

Djézzar-Pacha, à la nouvelle de leur approche, avait retiré ses troupes de Caïfa, dont les habitants vinrent faire leur soumission. Les Français, en entrant dans cette ville, s'emparèrent d'un bâtiment anglais qui s'y trouvait, et à bord duquel il y avait vingt hommes d'équipage.

Le commandant de la croisière anglaise, Smith, marin distingué par ses connaissances et sa bravoure, mettait la plus grande activité dans ses opérations; il avait déjà eu une entrevue avec Djézzar-Pacha et en avait reçu des témoignages d'amitié. Aussitôt qu'il eut connaissance du départ de Bonaparte pour la Syrie, il s'empressa de revenir à Saint-Jean-d'Acre et d'établir des batteries pour la défense de cette place.

Les Français, n'ayant pu faire venir par terre leur artillerie de siége, n'avaient avec eux que quelques pièces de campagne qu'ils avaient traînées à travers les sables avec beaucoup de difficulté. Leur grosse artillerie et les bagages avaient été embarqués à Damiette; mais les Anglais les rencontrèrent en mer et s'en emparèrent. Tel fut le premier obstacle que trouvèrent les

Français à la prise de Saint-Jean-d'Acre; c'est ainsi que la volonté de Dieu très haut s'accomplit.

L'armée française, partie de Caïfa, vint camper devant Acre à l'endroit appelé *Abou-Atébé*. Les cheikhs des villages, sur l'invitation des Français, vinrent faire leur soumission et retournèrent chez eux.

Le général Kléber fut envoyé à Nazareth, et on mit un gouverneur à Chifah-Amer.

Le 5 de chewal commencèrent les opérations du siége de Saint-Jean-d'Acre.

Environ trente mille musulmans s'étaient réunis dans les plaines des Beni-Amer; c'était un composé de Mamlouks, de Barbaresques, de janissaires, de Havara, d'Arabes de Damas et de la montagne de Naplouse. Aussitôt que le général Kléber fut informé de ce rassemblement, il marcha sur eux avec sa division forte de quinze cents hommes. Arrivé à un endroit appelé *Foulé*, le général partagea sa division en trois corps, à chacun desquels il donna quatre pièces d'artillerie, et commença l'attaque.

Dans le même temps, les habitants de Naplouse s'empressèrent d'informer le général en chef Bonaparte, qui fit aussitôt partir le général Turé (1) avec trois mille hommes. On les dirigea, vers six heures du soir, par le vallon d'*Abelin*.

Aussitôt qu'il fut nuit, le général Bonaparte partit lui-même avec trois mille cavaliers. Arrivé à minuit au puits des Bédouins, il y fit halte jusqu'au matin; puis, après avoir fait venir des fourrages de Safoura, il se remit en marche avant le jour par le chemin de Gabet, s'avança dans la plaine des Beni-Amer, masquée par un monticule. Parvenu au sommet de cette éminence, il aperçut le général Kléber, qui combattait l'armée turque. Le général en chef s'avança sur une seconde colline nommée El-Djoun, où était le camp des Mamlouks, renfermant toutes leurs richesses. Il envoya cinq cents cavaliers pour s'en emparer, pendant que ceux-ci étaient à se battre à deux heures de distance.

(1) Il doit y avoir ici une erreur de nom.

Le général en chef partagea ensuite en trois colonnes les cavaliers qu'il avait avec lui : chaque colonne avait une pièce d'artillerie. Il les plaça dans la plaine de manière à couper la retraite aux ennemis (1). Quand les colonnes furent à proximité, elles tirèrent deux coups de canon, qui jetèrent les musulmans dans la déroute la plus complète : on les voyait s'enfuir sur les hauteurs et dans la plaine. Les Français riaient de leur terreur, et leur criaient : Voilà comme se battent les Européens !

Les Français ne s'amusèrent pas à les poursuivre. Aussitôt que les ennemis eurent disparu, le général Bonaparte chercha le général Kléber ; ils s'embrassèrent et se félicitèrent réciproquement de leur victoire. La prise du camp mamlouk enrichit les Français d'un butin considérable. Les deux généraux campèrent sur le champ de bataille, et en partirent le lendemain matin. Cinq cents hommes furent chargés d'aller détruire le village de Kerassi, dont le cheikh n'était pas venu faire sa soumission. Le général Kléber marcha contre le cheikh de Taïbé, qui était dans le même cas, et le général en chef se chargea de châtier les villages de *Nour*, ceux du *Tombeau d'Ali* et de *Vuser*.

Vers trois heures après midi, le général en chef arriva à Nazareth, s'y reposa, y soupa dans le couvent des religieux, et en partit au coucher du soleil. A quatre heures du matin, il était de retour au camp devant Acre.

Cette bataille mémorable répandit la terreur du nom français dans toute la Syrie. Damas et Alep n'attendaient que la reddition d'Acre pour faire leur soumission.

Abbas, fils de Daher-Eumer, dont le père, gouverneur d'Acre avant Djézzar, était proscrit depuis l'arrivée de celui-ci et vivait de charité, fut présenté au général en chef Bonaparte. Il en fut traité avec distinction, reçut des vêtements d'honneur, des armes, mille deux cents thalaris, et le titre de cheikh des cheikhs du pays de Safed.

Les cheikhs, chassés par Djézzar et qui vivaient dans la montagne des Druzes depuis vingt-deux ans, n'eurent pas plutôt

(1) Bataille du Mont-Tabor.

connaissance de ce fait, qu'ils s'empressèrent de se rendre auprès du général en chef : ils en furent reçus avec distinction et réintégrés dans leurs anciennes dignités, dignités dont avaient joui leurs ancêtres.

Ces cheikhs, avec leurs partisans, s'emparèrent, au nom des Français, de Sour (l'ancienne Tyr), pénétrèrent dans la montagne, s'établirent dans les forts de Tebnin, de Hourim, et sur tous les points importants de Mutavelé ; et, quand ils furent les maîtres partout, ils donnèrent les ordres pour l'approvisionnement du camp d'Acre, menaçant d'incendier les villages qui ne s'y conformeraient pas. A partir de ce moment, l'abondance régna dens le camp français.

Moustafa-Béchir, revêtu d'une pelisse par le général en chef, reçut l'ordre de lever un corps de paysans et de s'emparer de Sefed. Il réunit une cinquantaine d'hommes, et marcha sur cette ville. A son approche, les habitants, ayant plus de sympathie pour un des leurs que pour des étrangers, chassèrent les soldats de Djézzar de la forteresse, et la lui livrèrent.

Cinq jours après cet événement, Ibn-Akil, à la tête de deux mille cavaliers de l'armée de Syrie, vint camper aux eaux du pont de Jacob, s'avança sur Safad, pilla quelques maisons juives et se présenta devant la forteresse. Moustafa-Béchir n'avait pas assez de monde pour les repousser ; mais, avec ses cinquante hommes, il conserva sa forteresse, et fit éprouver aux assaillants des pertes considérables. Au milieu de l'action, un des siens descendit du fort au moyen d'une corde, vint tuer le porte-drapeau, et fut hissé de nouveau par ses camarades, tenant à la main le drapeau ennemi.

Aussitôt que le général en chef eut avis de ce qui se passait, il expédia le général Murat avec cinq cents cavaliers. Les Syriens, à son approche, se replièrent sur le pont de Jacob ; mais ils n'osèrent y attendre le général Murat, et s'échappèrent par la route de Damas.

Moustafa-Béchir vint présenter au général en chef celui qui avait enlevé un drapeau : Bonaparte lui fit remettre trente

thalaris, et donna l'ordre à Moustafa-Béchir de lever des hommes qui recevraient une paie régulière.

Moustafa-Béchir choisit trente hommes de la montagne de Terchia, auxquels on assura trente paras de paie journalière; ensuite il vint s'établir avec eux au pont de Jacob, où était resté le général Murat.

Le général Junot, ayant appris que des troupes de Djézzar étaient à Tiberia, partit pour les combattre. Il avait avec lui trois cents hommes de cavalerie, ainsi que les Arabes d'Abbas, fils de Daher-Eumer et de Salih. Arrivé à Sidjéré, il rencontra un corps d'environ deux mille hommes, le culbuta, coupa de sa propre main un Déli en deux, et poursuivit les fuyards jusqu'à Loubé.

Les musulmans rentrèrent à Tiberia dans un état pitoyable, blessés en partie et consternés; ils passèrent la nuit dans la ville, et en partirent aussitôt qu'il fit jour. Le général Junot y entra peu de temps après, et fit publier un pardon général.

On trouva des magasins de vivres dans Tiberia; l'inventaire en fut dressé et envoyé aussitôt au général en chef. Ces approvisionnements consistaient en mille garares de blé, six cents de maïs et quatre cents d'orge. Tous ces grains furent portés au moulin, et de là au camp d'Acre. Les Français avaient fait construire vingt fours à Atabé, et l'abondance régnait dans le camp.

Malgré les distributions journalières de vivres, l'armée française eut beaucoup à souffrir devant Acre, et tenta inutilement plusieurs assauts. Ahmed-Pacha-Djézzar, depuis vingt-cinq ans, s'était occupé à fortifier cette place, à tel point que la ville, dans son ensemble, ne formait qu'une forteresse imprenable. Il y avait réuni une artillerie formidable et des munitions de toute espèce. D'un autre côté, les vaisseaux anglais lui donnaient toute sorte de secours; lorsque les assiégeants donnaient l'assaut, ils étaient en même temps foudroyés par l'artillerie de la place et par celle des vaisseaux anglais, dont les bombes venaient jusque dans le camp français.

Le général Bon fut tué au pied des murailles; c'était un homme

très brave. Il était petit de taille et extrêmement gras ; sa poitrine était saillante, et il avait des veines grosses comme le pouce. Ce général s'étant avancé sous les murs jusqu'à un endroit où l'on ne pouvait lui tirer un coup de fusil, les assiégés firent tomber sur lui d'énormes pierres qui le blessèrent à la tête. Ses soldats l'emportèrent : il mourut en chemin.

Le général Caffarelli, cet ingénieur en chef nommé le père à la Jambe de Bois, reçut une balle dans le bras, et le fit couper pour que la guérison fût plus prompte. Deux jours après, il recommença, suivant son usage, à marcher devant les artilleurs, et à leur indiquer où ils devaient pointer. Il ne lui restait plus qu'une jambe et un bras. La plaie qu'il avait à ce dernier membre s'enflammait par l'ardeur du soleil ; cependant rien jusqu'alors ne l'avait arrêté, lorsqu'enfin il fut atteint à la poitrine par un boulet. La république perdit en lui un grand ingénieur.

Le drogman du général en chef, Ventur, homme très instruit dans l'arabe et plusieurs autres langues, mourut de maladie devant Acre.

Les blessés étaient transportés à Chefa-Amer, à Caïfa et au village de Saint-Élie. Ceux qui guérissaient retournaient au camp ; les estropiés étaient conduits à Tantoura, à Jaffa, et de là s'embarquaient pour Damiette.

La peste se déclara à Jaffa, parmi les habitants et parmi les Français.

Dans un des derniers assauts, les Français trouvèrent des écrits ou proclamations que les Anglais avaient répandues sur leur chemin : elles étaient en langue française. En voici la traduction :

« Français ! on vous trompe, on vous expose à la mort, sous « prétexte de vous mettre en possession de ces contrées. Jamais « votre patrie ne vous enverra de secours. Vous obéissez à un « général révolté, envoyé en Orient par la république, qui vou- « lait se débarrasser de lui. Vous avez pu vous convaincre que, « depuis votre départ, on ne vous a envoyé personne, et que « nous sommes ici pour vous intercepter toute espèce de secours. « Vous êtes exposés à périr tous dans ces tristes lieux. Si donc

« vous tenez à la vie, renoncez à la guerre, n'écoutez plus votre « général proscrit, ainsi que son état-major. Si vous vous ré- « voltez et que vous vouliez rentrer dans vos foyers, nous vous « y conduirons en toute sûreté. »

Cet écrit ralentit le courage des assaillants : ce qu'on avançait n'était que trop évident ; tant que les Anglais croiseraient, aucun secours ne pouvait arriver ; cependant on ne cessa de donner des assauts ; déjà trois mille cinq cents hommes avaient été tués.

Le général Kléber, avec sa division, fut chargé du dernier assaut. Ce jour-là fut terrible. Les Français entrèrent dans la ville, pénétrèrent jusqu'à la grande mosquée. Ils trouvèrent toutes les rues murées. Le feu tombait sur eux des terrasses et des maisons. On leur lançait sur la tête des couvertures imbibées d'huile et de goudron allumé. Malgré des efforts surnaturels ils ne purent s'établir dans la place.

Les assiégés, réunis aux Anglais, avaient fait quelques sorties. Ce fut dans une de ces dernières que le neveu de l'amiral Smith fut tué. Cet officier fut vivement regretté de ses compatriotes, qui, pour venger sa mort, canonnèrent le camp français toute la nuit.

Les Français restèrent soixante jours devant Acre.

Vers la fin de zilkadé 1213, un brick venant de France entra à Alexandrie. A bord de ce bâtiment était un nommé Petros Bekti, Syrien né en Egypte et élevé en France. Il était envoyé par les amis de Bonaparte. Les lettres dont il était porteur firent connaître au général en chef les désordres qui régnaient en Erance. On lui apprenait que l'empereur d'Autriche, à l'instigation de l'empereur de Russie, avait de nouveau déclaré la guerre à la France et repris les pays conquis ; que l'Italie était de nouveau soulevée, et que si Bonaparte ne se hâtait de revenir la France entière allait être envahie par les ennemis que les Anglais et la Porte Ottomane lui avaient suscités.

Avant l'arrivée de ce brick, les Français s'étaient emparé d'un bâtiment ottomant à bord duquel on avait trouvé des lettres annonçant qu'une flotte ottomane de cent quatre-vingt voiles était

partie pour Alexandrie. Des Grecs passagers confirmaient ces nouvelles.

La longueur qui pouvait encore résulter pour le siége et l'arrivée de ces différentes nouvelles décidèrent, le 11 zilhidjé, le général en chef à partir de nuit avec son armée. Le lendemain, à son arrivée à Caïffa, il fit brûler tout ce qui appartenait à Djezzar, et partit pour Fantoura. De Fantoura il marcha sur Jaffa.

Quand l'armée fut à Jaffa on enterra l'artillerie dans le sable et on jeta à la mer quatorze mille fusils pris aux ennemis. On mit ensuite le feu à trois bâtiments qui se trouvaient dans le port, et les équipages de ces bâtiments, au nombre de deux cent soixante-dix hommes, furent chargés de porter les blessés. Chaque brancard était porté par quatre hommes. On les fit marcher en avant.

Avant de partir de Jaffa, le général en chef fit appeler Seïd Yahya, muphti de cette ville, Hussein Djemali Menacli et trois des principaux négociants, et leur ordonna de payer une contribution. Ceux-ci, ne voulant pas s'y soumettre, furent conduits jusqu'à Ghasa, où ils se décidèrent enfin à payer. A Ghasa, cinq négociants ayant également refusés de payer des contributions furent conduits à El-Arich avec les blessés et les malades. Les prisonniers furent déposés à Catiè.

Arrivé à Catiè, on décida, après la tenue d'un conseil, que le général Kléber, avec sa division et les Syriens, partirait pour le Caire. Il entra dans cette ville le 10 mouharrem 1214 après quatorze jours d'une marche durant laquelle l'armée eût à souffrir toutes sortes de peines et de privations.

Les grands du Caire, les ulemas, les cheikhs, les odjaklis, les négociants, toute la population, venus au-devant du général en chef lui formèrent un cortége imposant.

A peine arrivé, il convoqua le divan, auquel il adressa ces paroles : « Mes ennemis avaient répandus la nouvelle de ma « mort. Regardez-moi bien, suis-je Bonaparte ou non? » Les membres du divant ayant fait des vœux pour la prolongation de ses jours, il entra dans une chambre et en sortit avec un papier qu'il remit au président en disant : « Traduisez cela en Arabe et

« affichez-le par toute la ville pour que les habitants du Caire « soient bien persuadés que Bonaparte n'a pas cessé d'exister, « mais qu'il doit encore remporter de grandes victoires et faire « de nombreuses conquêtes. »

La traduction de ce papier fut affichée au Caire ; c'était le moyen que le général en chef employait pour répandre des nouvelles. Il avait fait venir avec lui une imprimerie de Paris et de Rome avec des caractères arabes, français, italiens, grecs et syriens. On fondit au Caire des caractères persans et turcs, et il avait à sa suite des imprimeurs très instruits dans toutes ces langues.

Pendant que le général en chef était à table, il reçut par un courrier dromadaire, expédié d'Alexandrie, la nouvelle du débarquement des Osmanlis à Aboukir et de la prise du fort où il y avait cent hommes de garnison. Il se leva immédiatement de table, envoya des ordres à ses généraux et partit pour Alexandrie sans que personne en fût informé. On ne connut son départ que lorsqu'il était déjà à Rosette.

Il avait fait prévenir de cet événement le général Murat, cavalier intrépide. Le général Kléber s'était rendu à Alexandrie en côtoyant la mer et passant par Bourlos.

Les Osmanlis, après avoir opéré le premier débarquement, avaient attaqué et pris le fort dont une partie de la garnison était restée prisonnière, l'autre avait trouvé moyen d'échapper. Le reste de l'armée turque débarqua et éleva une redoute imposante où on plaça quatre-vingts pièces de canon.

Cette armée se composait de vingt-cinq mille hommes, commandés par Moustafa-Pacha le kieucè (1) ; son fils était auprès de lui. Osman-Khodja de Candie, ancien douanier de Rosette au service de Murad-Bey, faisait aussi partie de cette expédition.

A peine l'armée ottomane avait-elle débarqué à Aboukir que des ordres furent envoyés partout pour exciter les Egyptiens à la révolte contre les Français. Quelques cheikhs arabes furent

(1) *Kieucè*, sobriquet commun en Turquie et qui désigne un homme qui a la barbe clairsemée. B.

revêtus de robes d'honneur et on leur fit de grandes promesses.

Arrivé à Rahmaniè, Bonaparte écrivit une lettre au divan du Caire. Par cette lettre le général en chef voulait maintenir la tranquillité. Mais les habitants du Caire reconnurent bien l'imposture et surent que la flotte et l'armée d'Aboukir étaient composées de musulmans. Les bouyourdi de Moustafa-Pacha et les lettres d'Osman-Khodja avaient été répandus par toute l'Egypte.

Arrivé à Aboukir Bonaparte y passa son armée en revue et tint un conseil de guerre. Dans ce conseil le général Murat proposa d'attaquer la formidable redoute des Osmanlis avec de la cavalerie. «Si nous tentons de l'enlever avec de l'infanterie, dit-il, nos soldats seront foudroyés ; au lieu qu'en chargeant avec ma cavalerie, la première décharge des ennemis ne tuera que nos chevaux, mais nos cavaliers démontés s'empareront de la batterie avant que l'ennemi ait eu le temps de recharger. » Le général en chef ayant approuvé ce plan, on fit avec des lignes d'infanterie des démonstrations comme on en était convenu, et le général Murat s'élançant, comme il avait été dit, avec sa cavalerie sur les retranchements turcs, ses cavaliers furent en effet démontés, mais ils s'emparèrent des canons et les tournèrent contre le camp ottoman. Dès ce moment un horrible combat s'engagea. Une partie des musulmans se précipita dans la mer et fut noyée ; quelques-uns parvinrent avec peine à regagner leurs vaisseaux. Le nombre des Osmanlis tués fut considérable, celui des prisonniers fut de huit cents.

Un soldat qui avait pénétré jusqu'à la tente de Mustafa-Pacha était sur le point de le tuer sans le connaître, déjà même il lui avait porté un coup de sabre que le visir para avec la main, où il reçut une légère blessure : C'est le pacha ! lui cria-t-on ; à ces mots le soldat le fit son prisonnier, et le conduisit, ainsi que son fils, au général en chef (1).

Bonaparte accueillit avec beaucoup de bienveillance ce chef. Il tira de sa poche un mouchoir de linge très fin et banda lui-même

(1) Ce fut le général Murat lui-même qui blessa et fit prisonnier Moustafa-Pacha. B.

sa blessure. Une partie des prisonniers fut envoyée à Alexandrie et l'autre au Caire.

Le général Dugua, gouverneur du Caire, fit part au divan des nouvelles qu'il venait de recevoir. Sa lettre fut traduite et affichée dans les rues du Caire.

Elle était ainsi conçue :

Après les compliments ordinaires, etc.

« L'armée française a repris Aboukir le 14 thermidor (30 sefer 1213), fait trois mille prisonniers parmi lesquels Moustafa-Pacha et son fils; enfin des quinze mille soldats débarqués, aucun n'a pu échapper à la mort.

« Je vous engage, au nom du général en chef Bonaparte, à donner immédiatement toute la publicité possible à cette nouvelle et d'ordonner des réjouissances.

« Vous me ferez connaître si vous vous êtes conformé à cet ordre.

« Je m'empresse en outre de vous informer que le général en chef sera bientôt de retour.

« Salut.

« Le 22 therm. an VII de la république, 7 de rebi-ul-ewel 1214.

« *Le cheikh* ABDALLAH CHERKAVI, *président du divan.*

« *Le cheikh* MOUHAMMED-EL-MUHDI, *secrétaire* (1). »

Osman-Khodja s'était réfugié dans le fort d'Aboukir. Les Français l'y poursuivirent, l'assiégèrent pendant quatre jours, et firent une brèche à la muraille. Après avoir perdu beaucoup de monde, Osman-Khodjia fut forcé de se rendre; il fut envoyé enchaîné à Rosette. On le promena ignominieusement pendant trois jours dans cette ville, où il fut ensuite exécuté par sentence du cadi.

(1) Ce cheikh est auteur d'un recueil de contes arabes, traduits par M. Marcel, 3 vol. in-8, Paris, 1833. En tête du deuxième volume de cette traduction se trouve une biographie du cheikh El-Mouhdi. B.

Copie de la sentence du tribunal de justice de Rosette, remise au général commandant la ville, le 23 thermidor an VII, 8 *de rebi-ul-ewel* 1214.

« Sur l'ordre qui nous a été adressé de prendre des informations sur les actes d'Osman-Khodja, il a été démontré qu'il a fait plus de mal que de bien.

« *Témoins* : S. E. le cheikh Islam-Ahmed-Kaddari-Muphti; le chérif Beidavi, chef des ém rs ; Ahmed-Agha, gouverneur du château ; Ali-Tchaouch, lieutenant ;

« *Principaux négociants :* Ahmed-Chehal, Selim-Agha, Ibrahim-Djemmal, le chérif Ibrahim-Séïd, Mouhammed-el-Garin, Hadji-Selman.

« En outre, nombreuse assemblée de musulmans.

« Les comparants devant cette réunion sont : Ramadan-Amoadé, Moustafa-Djéiar, Ahmed-Tchaouch-Abdallah, Hadji-Hassan-Abou-Djouri, Hadji-Beïdavi-el-Mukral, Ali-Bonsdadé, Beïdavi-D ab, Hassan-Arab.

« Il résulte de leur déposition qu'Osman-Khodja les a accablés de tyrannie, les maltraitant et les emprisonnant sans droit ni raison, pour s'emparer de leurs propriétés et marchandises.

« Les musulmans présents à l'asssemblée, interrogés si Osman-Khodja avait fait plus de mal que de bien, ont répondu unanimement que le susdit Osman-Khodja avait fait plus de mal que de bien.

« Pour ces causes, la tête d'Osman-Khodja, ancien gouverneur et douanier de Rosette, a été tranchée.

« Pour copie conforme :

« *Signé* le juge et le muphti de Rosette. »

Imprimé au Caire.

L'armée française rentra triomphante au Caire. Moustafa-Pacha, son fils et quelques-uns de ses officiers, suivaient le général en chef.

Les habitants du Caire, profondément affligés de la mort de tant de musulmans, ne purent dissimuler leurs sentiments. Aussi, lorsque les membres du divan vinrent féliciter Bonaparte sur son retour, celui-ci leur adressa ces paroles :

« Je croyais que vous m'aimiez, que vous vous réjouiriez de « ma victoire et vous affligeriez de mes chagrins : je vois tout le « contraire ; cependant je vous témoigne une entière amitié. Je « vous ai dit que j'aimais le prophète Mahomet. C'était un grand « guerrier comme moi ! il savait triompher, il a gagné vingt « batailles ! J'en ai gagné beaucoup aussi moi-même ; je dois en « gagner encore : vous en serez témoins, ou vous l'entendrez « dire. Vous supportez avec peine la domination française ; mais « il viendra un temps où vous déterrerez les os des Français « pour les arroser de vos larmes ! »

Bonaparte tenait souvent de pareils discours aux ulémas, et leur adressait des lettres dans le même sens. Ces lettres, traduites en arabe, étaient imprimées et affichées sur les murs, pour que tout le monde en eût connaissance.

Il leur promettait d'embrasser leur religion, de faire construire une mosquée en son nom, et de faire tout le bien possible à la religion musulmane. Cependant les ulémas n'étaient pas séduits par ces paroles. Ce sont des mensonges, disaient-ils, qu'il profère pour s'établir en Égypte. N'est-il pas chrétien, fils de chrétiens ?

Le 25 de rabi-ul-ewel, la fête de la naissance du prophète fut plus brillante que du temps des Mamlouks. Le général en chef voulait que les fêtes musulmanes et la solennité du débordement du Nil fussent célébrées avec beaucoup de pompe. Des salves d'artillerie, des feux d'artifice et autres signes d'allégresse publique, dont le gouvernement des Mamlouks ne daignait pas s'occuper, étaient ordonnés par l'administration française. Tout cela était employé inutilement pour gagner l'affection du peuple. En vain beaucoup de Français se firent musulmans et commencèrent à apprendre l'arabe et à lire le Coran, leur amour pour les femmes et leur manière de vivre avec elles entretenaient toujours l'aversion des musulmans. Les Français avaient en

effet un grand nombre de femmes et de filles de musulmans, surtout des esclaves blanches et noires enlevées aux Mamlouks. Ils les avaient fait habiller à la française et les laissaient paraître en public à visage découvert; elles avaient aussi la liberté de sortir et d'aller se promener comme elles voulaient. Les Français aiment les femmes plus qu'aucun peuple du monde.

Le général Bonaparte habita le Caire jusqu'au mois de rabi-ussani 1214. Il fit donner à Moustafa-Pacha et à son fils une habitation agréable, et lui alloua un traitement convenable.

Par l'entremise de ce pacha, Bonaparte essaya une correspondance avec la sublime Porte et avec le grand-vizir, qu'on savait parti de Constantinople avec des troupes destinées pour l'Égypte; il fit même faire à ce dernier des propositions pour l'évacuation.

Le porteur de ces lettres trouva le grand-vizir sur la route d'Alep.

Vers le milieu de rabi-ussani, le général Bonaparte, suivi de trois cents guides de sa garde, du général Murat, gouverneur de Caliop, du général Alexandre Berthier, son lieutenant et son second conseiller, et de quelques autres généraux et officiers, partit du Caire sous prétexte d'aller inspecter la province de Menoufié. Il se rendit à Alexandrie, y resta cinq jours, invita à dîner avec lui l'officier anglais chargé de la croisière, lui fit de riches présents, et s'embarqua dans la nuit. Trois bâtiments, qui avaient été préparés dans le secret, mirent à la voile.

Le lendemain, les Anglais, informés de ce départ, firent tous leurs efforts pour le rejoindre. Ils lui donnèrent la chasse jusqu'en Sicile; mais le général en chef avait trouvé le moyen de leur échapper et de parvenir en France.

Avant son départ, Bonaparte avait écrit au général Kléber à Damiette, pour lui remettre le commandement de l'armée. Kléber était un excellent chef. Bonaparte lui avait laissé des instructions, et lui avait fait connaître les négociations entamées par l'entremise de Moustafa-Pacha, et les propositions faites par lui au grand-vizir pour l'évacuation de l'Égypte. Il ajoutait : « Traînez pendant quatre mois ces négociations en longueur,

« et si, à cette époque, vous ne recevez pas de secours, vous « pourrez alors conclure une paix honorable. »

A la réception de ces ordres, le général Kléber partit pour le Caire. Cependant les Français étaient attristés du départ de Bonaparte : ils l'aimaient avec passion; c'était lui qui les avait toujours conduits à la victoire.

En partant, le général en chef avait adressé aux principaux officiers des lettres d'adieu les exhortant à bien faire leur devoir, et leur promettant des secours.

Arrivé au Caire, le général Kléber réunit tous les généraux, les officiers et les soldats, et leur donna connaissance des lettres du général en chef Bonaparte. Tous versèrent des larmes de regret sur l'éloignement de leur ancien chef. Ils félicitèrent ensuite le général Kléber, dont l'installation fut immédiatement annoncée par des salves d'artillerie.

Le lendemain, le général en chef convoqua tous les membres du divan, l'agha des janissaires, le chef de police, les odjaklis, et autres autorités portant le bâton.

La proclamation suivante avait été affichée au Caire :

« Les membres du divan, à tous les habitants des provinces « de la Haute et Basse-Égypte. Que Dieu les protége !

« S. E. le général Dugua, gouverneur du Caire, nous informe « que le général en chef Bonaparte vient de partir pour la « France, dans l'intérêt de l'Égypte : il a été appelé par le gou- « vernement français. Il a désigné son remplaçant; c'est un « homme plein de prudence et de justice, qui nous assure pro- « tection pour notre religion, notre honneur et nos propriétés, « protection aussi efficace que du temps du général en chef, et « même davantage !

« En conséquence, nous conseillons aux Egyptiens de ne pas « prêter l'oreille aux paroles insidieuses, et de rester soumis « aux lois suivant la volonté du divan.

« Salut à tous !

« ABDALLAH-CHERKAVI, *président;* MOUHAMMED-MUHDI, « *secrétaire;* SÉID-KHALIL-EFFENDI, *chef des émirs;*

« ALI-KETHOUDA-MADJORLI ; AHMED-MAHROUKI ;
« SULEIMAN-FAYOUMI ; MOUSTAFA-SAVI ; GABRIEL
« SERRADJ ; JOSEPH FERHAD ; LUTFALLAH-MISSRI ;
« JOSEPH Ier ; TCHAOUCH ; VOLMAR-BONDIF ; ZULFICAR,
« *commissaires des musulmans.*

« Vu par le gouverneur.
« De l'imprimerie du Caire. »

Le général Kléber leur recommanda de faire une bonne police, et les assura de toute sa protection tant qu'ils seraient soumis à la république. Tous les membres du divan passèrent ensuite devant lui et le saluèrent avec une sorte d'effroi respectueux. Cet homme était doué d'un physique et d'un organe très imposant. La ville, plus qu'auparavant, fut calme et tranquille sous les ordres de ce général ami de l'ordre et dont la sévérité était connue.

La flotte ottomane qui avait amené Moustafa-Pacha à Aboukir, tenta de nuit un second débarquement à Assabé. Le général Verdier, qui remplaçait le général Kléber à Damiette, en ayant été informé, partit une heure avant le jour avec cinq cents hommes et de l'artillerie. Avant le lever du soleil, le combat était engagé, et il fut terrible pendant deux heures. Trois mille hommes, qui avaient débarqué, étaient soutenus par le feu des bâtiments. Cependant les Ottomans furent complètement défaits, et se rembarquèrent laissant beaucoup de morts sur le rivage et trois cents prisonniers au pouvoir des vainqueurs.

Les Français rentrèrent triomphants à Damiette. Deux jours après, la flotte ennemie disparut.

Le Tournadji-bachi, gravement blessé, était parmi les prisonniers ; il mourut peu de jours après des suites de ses blessures. Les Français lui rendirent les honneurs militaires.

Le grand-vizir, qui était arrivé à Damas avec une armée formidable, fit répandre des firmans (1) par toute l'Egypte. Le général Kléber, d'après les instructions de Bonaparte, continuait toujours, par l'entremise de Moustafa-Pacha, les négociations

(1) Ordre, commandement, ou injonction écrite du sultan. B.

entamées pour la paix. Ce n'était plus un secret en Egypte et en Syrie; l'avant-garde ottomane vint camper sous les murs d'El-Arich. Les Turcs commencèrent par donner aux Français l'assurance que la paix était conclue. Les chefs des deux troupes se firent des visites : le général Gasal invita à dîner à la forteresse Redjeb-Pacha, le commandant de cette avant-garde; il lui dit qu'il pouvait venir avec dix de ses officiers. Mais Redjeb-Pacha, dans l'intention perfide de s'emparer de la forteresse, donna l'ordre à ses soldats de le suivre, pour y pénétrer en même temps que lui lorsqu'on ouvrirait la porte.

Ces ordres furent exécutés, et lorsque les Français voulurent relever le pont-levis, après l'entrée du pacha, cela devint impossible.

Les Turcs entrèrent le sabre à la main. Un Français, voyant la trahison, mit le feu aux poudres; l'explosion fit périr beaucoup de monde, et Redjeb-Pacha lui-même. De trois cents Français, dont se composait la garnison, cent seulement furent faits prisonniers.

Deux officiers de la Sublime-Porte et deux commissaires français (le général Dessaix et Poussielgue, que les Egyptiens appelaient le vizir de la république), désignés pour convenir des conditions de l'évacuation, conféraient sans résultats depuis quatre mois. Cependant ils venaient d'envoyer au général Kléber les derniers articles ratifiés par le grand-vizir, le réis-effendi et par l'amiral Smyth, commandant la station anglaise, par l'entremise duquel ce traité devait être conclu.

Le général Kléber se préparait à ratifier cette convention, lorsque la nouvelle de la surprise par trahison de la forteresse d'El-Arich l'indigna ainsi que toute l'armée. Il convoqua les membres du divan, ainsi que Moustafa-Pacha, et leur dit : *Je vais combattre le grand-vizir; maintenez le bon ordre dans la ville.*

L'armée ottomane s'étendait depuis Jaffa jusqu'à El-Arich : l'armée française était cantonnée à Catié, à Salahié et à Belbéis. Quand le général en chef fut arrivé à Salahié, on s'excusa en disant que l'affaire d'El-Arich s'était passée à l'insu du grand-vizir. On parvint à calmer le général Kléber, qui eut d'ailleurs

lieu de se convaincre que l'armée désirait retourner en France; le temps prescrit par Bonaparte étant écoulé, et aucun secours n'ayant paru, d'autres circonstances durent encore être prises par lui en considération.

1° La forteresse d'El-Arich avait été prise par la faute du commandant : il avait ouvert lui-même la porte à l'ennemi sans ordre de son général.

2° La garnison de Catié s'était révoltée contre son chef et l'avait menacé de partir pour le Caire.

3° Le général commandant à Damiette ayant ordonné à sa division de marcher sur Catié, d'après les ordres du général en chef, n'avait pu se faire obéir de ses soldats.

4° Les troupes d'Alexandrie, voyant quelques administrateurs de l'armée se disposer à s'embarquer par ordre du général en chef, les en avaient empêchés en disant : *Nous périrons ou nous nous sauverons tous ensemble; vous fuyez l'un après l'autre, et laissez les soldats dans une position critique.*

Enfin un général, attaqué par dix mille Arabes des terres de Séïd-Béidavi et des paysans, fit prendre les armes à sa division, qui les repoussa; mais il ne put jamais les forcer à les poursuivre, quoiqu'il eût trois mille hommes et que cinq cents soldats auraient suffi.

Toutes ces nouvelles arrivèrent en même temps au général en chef, à Salahié, et le déterminèrent à signer le traité du 28 chaban 1214 (1).

Les Français devaient encore rester au Caire trois mois, après la ratification de ce traité; on devait leur compter trois mille bourses (2) pour ce qu'ils laissaient en canons, boulets, mortiers, poudre, plombs; on devait aussi leur fournir les bâtiments et vivres nécessaires pour effectuer leur retour en France.

Les Français s'étaient engagés à livrer tous les forts depuis Catié jusqu'au Caire. Déjà l'armée ottomane était arrivée à trois heures du Caire. Les Français, qui se repliaient de tous les côtés,

(1) Convention d'El-Arich, du 4 pluviôse an VIII de la république. Voyez plus haut.

(2) 1,500,000 piastres.

encombraient les provinces de Bahiré et du Saïd ; ils vendaient leurs chevaux et leur mobilier. »

Le grand-vizir avait désigné Moustafa-Pacha pour son représentant au Caire, et lui avait prescrit la levée de l'impôt pour payer les trois mille bourses aux Français.

Les Mamlouks vinrent camper auprès du grand-vizir, quand il fut dans les environs du Caire ; Murad-Bey reçut une pelisse d'honneur des mains de Son Altesse.

Les cheikhs, les ulémas, les aghas, les odjaklis, les principaux négociants, se rendirent auprès de Murad-Bey et d'Ibrahim-Bey ; ils les félicitèrent avec une satisfaction bien vive sur la délivrance de l'Egypte des mains des infidèles et sur le retour du gouvernement musulman sans effusion de sang.

Le camp ottoman se rapprocha du Caire avant l'époque fixée, et quelques soldats entrèrent en ville. Cinq janissaires insultèrent un soldat français ; l'un d'eux lui porta par derrière un coup de sabre qui fut mortel. Ce meurtre répandit partout la terreur. Moustafa-Pacha s'empressa de rétablir l'ordre : il vint auprès du général en chef, l'engagea à ne plus laisser entrer en ville de soldats armés ; ensuite il fit chercher les cinq janissaires, les fit arrêter et leur fit trancher la tête devant la maison même du général en chef.

Moustafa-Pacha, chargé par le grand-vizir de négocier l'entrée des Ottomans au Caire, et d'engager le général en chef à se retirer à Djizè pour son propre repos, ne put rien obtenir ; le général lui répondit qu'il ne sortirait du Caire que lorsque les bâtiments de transport et les vivres seraient prêts. Ces pourparlers durèrent jusqu'au 8 de chewal, jour fixé pour la reddition du Caire. La veille, le général en chef reçut une lettre de l'amiral anglais ainsi conçue :

« J'ai reçu de mon gouvernement l'ordre de ne pas permettre « votre sortie d'Egypte, à moins que vous ne me remettiez vos « armes et vos munitions et que vous vous embarquiez pour « l'Angleterre. Quant au traité conclu entre vous et le grand-« vizir, et dont j'ai été témoin, il doit être considéré comme « nul. Je vous écris avant la reddition de la ville, pour que vous

« ne croyiez pas que ce soit une ruse et que vous ne crieiez pas à « la perfidie anglaise. »

A la réception de cette lettre, le général en chef se mit à rugir comme un chameau : il assemble ses officiers et leur demande s'ils veulent déposer leurs armes et se rendre prisonniers des Turcs ou des Anglais ; il ajoute : *L'armée ottomane est innombrable, et, d'après ce qui s'est passé à El-Arich, Catié, Damiette et Alexandrie, je ne sais si nous pouvons beaucoup compter sur nos soldats.* Les officiers s'empressèrent de lui assurer la plus aveugle soumission des soldats. « Que le grand-vizir re« tourne d'où il vient, s'écrièrent-ils d'une voix unanime ; qu'il « aille nous chercher des passeports, non de l'amiral, mais du « gouvernement anglais. Si le traité n'est pas maintenu, nous « périrons plutôt que de nous rendre ; il est plus glorieux de « mourir au champ d'honneur que de se rendre prisonnier. « Vous savez que jamais le nombre de nos ennemis ne nous a « fait reculer ; commandez-nous, et nous sommes prêts à mar« cher. »

Le général en chef fit replacer les canons qu'il avait fait enlever la nuit précédente, rappela les troupes qui avaient commencé à cheminer pour Rosette et Alexandrie.

Moustafa-Pacha eut ordre d'aller dire au grand-vizir de reporter son camp à Belbéis, jusqu'à ce que les Anglais procurassent à Kléber des passeports en règle pour sortir d'Egypte, suivant les conventions convenues ; que jamais l'armée ne se rendrait prisonnière des Anglais.

Moustafa-Pacha, désolé de ces nouvelles, se rendit auprès de Son Altesse, et, après s'être acquitté de son message, reçut d'elle la réponse suivante : « Que les Français se retirent à Djizé ; « quand ils y seront, nous aviserons à leur donner ce qu'ils de« mandent. Je ne puis plus empêcher mes soldats d'entrer au « Caire. Dites-lui bien que, pour éviter l'effusion du sang, il « faut absolument qu'il sorte du Caire. »

Moustafa-Pacha fut expédié de nouveau auprès du grand-vizir avec la lettre ci-jointe : « Retournez à Belbéis, faites les « dispositions que vous jugerez convenables ; il m'est impossible

« de livrer la ville avant que notre traité ne reçoive son entière « exécution. Si vous ne retournez pas comme je vous y invite, « vous verrez ce qui en résultera. »

Cette correspondance fut souvent renouvelée sans succès; les deux armées étaient persuadées qu'on ne pouvait faire autrement que d'en venir aux mains. Le grand-vizir ne pouvait rétrograder après être arrivé jusqu'aux portes du Caire, et le général Kléber ne pouvait se retirer sans être certain que le traité recevrait sa pleine et entière exécution.

Le grand-vizir rassembla des troupes, appela des Arabes et des paysans. Le général Kléber passait chaque jour des revues. Il se passa une semaine en pourparlers, et, dans la nuit du mercredi au jeudi, le grand-vizir ayant désiré conférer avec une personne de confiance, le général Bedou lui fut envoyé, et fut très maltraité.

Le général Kléber en fut informé aussitôt, et, à minuit, il se mit en marche avec son armée et trente pièces de canon. Arrivé auprès du camp ottoman, trois coups de canon annoncèrent la rupture des négociations.

Murad-Bey, qui connaissait la force des Français, fit retirer ses cavaliers, et dit à Nassouf Pacha : Voilà les Français qui viennent nous attaquer. Celui-ci lui répondit : Ils n'oseraient se mesurer avec l'armée du sultan! Plein de confiance, il dispose ses janissaires, qui formaient l'avant-garde, et le combat s'engage par une fusillade. Trois mille Français masquaient l'artillerie légère : les musulmans s'élancent sur eux; les Français s'ouvrent, et l'artillerie, par un feu continuel, met en déroute les assaillants. Le grand-vizir n'a que le temps de monter à cheval et de se sauver; il est poursuivi par l'armée française, qui le serre de près.

Nassouf-Pacha et les Mamlouks évitèrent les Français en passant derrière une montagne, et se dirigèrent vers le Caire. Après y être entré, il expédia un courrier au grand-vizir à Belbéis, en lui disant de marcher sur les Français, qui, par ce moyen, allaient se trouver entre deux feux.

Le général Kléber, ayant poursuivi le grand-vizir jusqu'à

Belbéis, en reçut un message porté par le sélam Agassi; ce message était ainsi conçu : *Le Caire est occupé par Nassouf-Pacha et les Mamlouks; jusqu'où voulez-vous me mener? Allez à Djizé, et laissez-moi en repos. Je ferai exécuter le traité comme vous le désirez. Ce qui a eu lieu a été exécuté par la seule volonté de Dieu.*

Le général Kléber répondit : « Je vous ai fait des propositions « avant la bataille; aujourd'hui, nous n'avons plus rien à traiter. « Je ne vous laisserai pas en Égypte : retournez à El-Arich, et de « là nous parlerons de paix. Comme vous n'avez pas pris les places « que vous occupez par la force de vos armes, je ne puis vous les « laisser. Quant à ceux des vôtres qui sont entrés au Caire, j'en « fais mon affaire. »

Le sélam Agassi, porteur de cette réponse, fut de nouveau expédié auprès du général en chef pour lui montrer la lettre de Nassouf-Pacha, et le convaincre que le Caire était pris.

Le général en chef ne voulut pas recevoir ce second message, et fit dire au grand-vizir que, s'il ne décampait pas la nuit même, il brûlerait la ville et lui avec.

Le grand-vizir partit aussitôt de Belbéis, ayant toujours les Français derrière lui. Avant de quitter cette ville, le général en chef détacha trois cents cavaliers pour secourir ceux des siens qu'il avait laissés dans sa maison et au Caire, et continua à marcher sur les traces du grand-vizir, jusqu'à ce que celui-ci eût dépassé Salahié et Catié.

Quand le grand-vizir fut hors de l'Égypte, le général Béliard reçut l'ordre de marcher sur Damiette, et le général Kléber revint au Caire, laissant des garnisons à Catié, à Salahié, à Belbéis, et dans tous les endroits fortifiés par les Français.

Nassouf-Pacha, les Mamlouks et Osman-Kiaya étaient entrés au Caire par la porte de Nasir, à la pointe du jour. A leur vue, le peuple s'insurgea; mais, n'ayant personne à combattre, il assouvit sa fureur sur de pauvres chrétiens, s'empara du quartier des Européens, où environ cinquante hommes furent massacrés; on vendit les femmes et les enfants, et on pilla toutes les richesses, estimées à deux mille bourses. Peu d'hommes échap-

pèrent au massacre. Ce jeudi fut un jour déplorable pour les chrétiens ; il y en eut même beaucoup qui moururent de peur.

Murad-Bey ne s'était pas uni aux Mamlouks ; il était resté devant le Vieux-Caire, et de là avait porté son camp dans les environs de Djizé, pour y attendre l'issue des événements.

Ibrahim-Bey et Osman-Kiaya, entrés avec Nassouf-Pacha, furent indignés du massacre des chrétiens ; ils en firent des reproches amers aux chefs. « Aucune religion, dirent-ils, n'autorise le meurtre des sujets de Sa Hautesse : c'est un crime épouvantable. Si vous avez envie de piller, allez à la maison du général en chef : c'est là où vous pourrez montrer votre zèle pour la religion, et non contre de pauvres chrétiens que vous égorgez comme des agneaux. Allez à Kasser-Aïni, à la forteresse, et dans les autres endroits occupés par les Français : ce sont là les infidèles ! »

Après avoir parlé ainsi, ils envoyèrent des gardes de sûreté au quartier chrétien, à la rue du Jardin ; rue de Kin, demeure des Syriens ; aux quartiers de Sinkar et de Sekaïn, habités par les Cophtes ; au quartier grec et au quartier intérieur, où avait été tué le général Dubois (1) ; et au quartier Zévilé, habité par les Arméniens.

Avant l'arrivée de ces gardes, qui ne furent à leur poste que le vendredi, le peuple et les soldats avaient eu le temps de commettre bien des désordres. Parmi les victimes, on citait Aboud, fils d'Ibrahim-Sabbag d'Acre ; il avait été pendant sept mois secrétaire du divan : on l'égorgea sur la porte de sa maison.

Les femmes, les filles et les enfants, entièrement nus, étaient amenés par troupeau à l'okel de Zulficar, rue Djémalié, où étaient les autorités. Osman-Kiaya donna l'ordre à Eumer-Agha de les reconduire au quartier chrétien. Cette foule de malheureux poussait des cris déchirants ; le conducteur lui-même versait des larmes. Arrivés au quartier chrétien, on s'empressa de leur donner l'hospitalité et des vêtements.

(1) Dupuy.

Vendredi, les révoltés se portèrent à la maison du général en chef, place d'Ezbèkié. A côté de cette place était une grande rue, habitée par environ trois mille Cophtes. Mouhallem-Jacob du Saïd, secrétaire du grand Soliman-Bey, et qui fut ensuite attaché au général Desaix, habitait cette rue. Il fit fermer les portes et apostropha les assaillants : « Nous n'avons rien à voir dans vos démêlés! leur cria-t-il; vous voulez nous égorger et piller nos maisons comme vous l'avez fait en ville; nous saurons nous défendre si vous nous attaquez. Si vous nous laissez tranquilles, nous resterons paisiblement dans nos maisons, comme des sujets soumis ; mais, si vous cherchez à nous traiter comme les chrétiens de la ville, vous ne trouverez que de la poudre et du plomb! »

« Chiens d'infidèles! criait le peuple, ouvrez, que nous prenions vos femmes et vos enfants! »

Jacob était un brave; il était très riche, et aida de tous ses moyens ses voisins à résister aux attaques de ces forcenés.

Quatre-vingts soldats, restés dans la maison du général en chef, avaient bien de la peine à résister aux attaques que dirigeaient contre eux de quatre côtés des troupes qui se renouvelaient sans cesse. Dans la nuit du samedi, ils étaient décidés à battre en retraite sur Kasr-el-Aïn, pour de là passer à Djizé. Ils y envoyèrent d'abord Moustafa-Pacha et le consul Rosetti, qu'ils gardèrent comme prisonniers. A trois heures après midi, ils reçurent l'avis de l'approche d'un renfort de trois cents cavaliers, apprirent la déroute du grand-vizir en marche vers Ghaza, et le prochain retour de l'armée. Samedi, les trois cents cavaliers se partagèrent la défense de la maison du général en chef et de la rue des Cophtes. Les forts commencèrent à faire un feu terrible sur la ville.

Les musulmans étaient réunis autour des forts, de la maison du général en chef et de la rue des Cophtes, que la fermeté de Jacob avait protégés pendant deux jours contre les efforts de la populace. Ayant contribué à sauver la maison du général en chef, les Français lui en délivrèrent un certificat.

L'armée française arrivait chaque jour par détachements; le

général Kléber, commandant en chef, arriva lui-même au bout de huit jours.

Environ quinze mille Turcs étaient entrés au Caire, dont la population était de cinq cent mille âmes, tandis que le général Kléber n'avait que dix mille hommes pour les soumettre. Un rélevé, fait à l'époque où il prit le commandement en chef, portait à vingt-deux mille le nombre des Français existant en Égypte, y compris les femmes et les enfants.

L'armée du grand-vizir était de soixante mille hommes, et l'armée française, qui l'avait expulsée, n'était que de huit mille; encore ces huit mille hommes eurent beaucoup à souffrir de privations, et furent sans cesse harcelés par les Arabes. La route de Ghaza au Caire n'était que sable et lieux dépourvus d'eau.

A l'arrivée du général en chef, le siége prit plus d'activité : on bombardait nuit et jour.

Le peuple avait assailli la maison de Moustafa-Agha, créé par Bonaparte chef des janissaires. On le conduisit à Nassouf-Pacha, qui le fit pendre. On chercha *Abdelhal*, son lieutenant; mais il était parvenu à se sauver.

Abdul-Kadir de Bagdad, connu pour son attachement aux Français, fut massacré, ainsi que beaucoup d'autres musulmans à leur service.

Le cheikh Khalil-Bekri, nommé par Bonaparte nakib-ul-echraf à la place de Séïd-Eumer-Mukra, fut arrêté et conduit tout nu devant Osman-Kiaya. « Voilà, disaient ceux qui l'amenèrent, un infidèle : il boit du vin avec les Français ! »

Osman-Kiaya fut touché de compassion de l'état où il le voyait, et parvint à le soustraire à la mort.

Aussitôt qu'on eut à Boulak la nouvelle de l'entrée de Nassouf-Pacha et des Mamlouks au Caire, le peuple se souleva et égorgea le peu de chrétiens qui s'y trouvaient.

Les Français, revenus vainqueurs du grand-vizir, cherchèrent, par des remontrances, à faire rentrer cette ville dans le devoir: « Que faites-vous? disaient-ils aux révoltés. Le grand vizir est retourné à Ghaza ; son armée est dispersée. Vous n'avez

aucune idée de la guerre : détruisez vos barricades, et déposez vos armes ; cela vaut mieux pour vous que de vous faire sabrer comme le peuple de Jaffa.»

Les habitants de Boulak furent sourds à ces avis réitérés, et persistèrent dans leur rébellion.

Le général Béliard, après avoir soumis Damiette et y avoir laissé garnison, revint au Caire, et reçut l'ordre de soumettre Boulak. Il fit de nouveau sommer la place de se rendre, et, sur son refus, fit placer ses canons. Au bout d'une demi-heure, l'armée française y entra, pilla les maisons, enleva les femmes et les filles; le tiers de Boulak fut incendié. Il est impossible de décrire les horreurs de cet assaut. Alors seulement le peuple demanda quartier. On trouva dans Boulak des magasins de riz, de coton et autres marchandises, pour une valeur de plus de vingt mille bourses.

Cependant, le Caire étant étroitement serré, la disette commençait à s'y faire sentir ; mais on ne parlait pas encore de se rendre. Les Français mettaient le feu aux maisons dont ils s'emparaient; les bombes et les boulets tombaient de tous côtés : ces bombes pesaient trente-deux ocques (1), et faisaient des dégâts épouvantables. La nuit, on n'entendait que le bruit du canon et les gémissements des femmes et des enfants, retirés dans des caves. Cette situation dura trente-quatre jours. Dieu nous préserve d'en voir jamais de semblables !

Les ulémas, les Mamlouks, Osman-Kiaya et Nassouf-Pacha, se réunirent pour aviser au moyen de sortir de cette position critique. Ils députèrent auprès du général en chef Osman-Bey, El-Berdisi et Osman-Bey-el-Achkar, accompagnés de quelques ulémas. Ceux-ci s'étant présentés sur la place d'Ezbèkié avec un drapeau blanc, l'attaque fut suspendue, et le général Damas vint les recevoir. Ils étaient chargés de demander le pardon pour la ville, et, pour les étrangers, la liberté d'en sortir avec armes et bagages, et des vivres pour la route.

Le général Kléber se réserva la faculté de pardonner à la

(1) Quatre-vingts livres.

ville, s'il le jugeait à propos. Il accorda trois jours aux étrangers pour faire leurs préparatifs pour se réunir à Djémalié, en sortant par la porte de Nasr, et prendre la route de Syrie.

Les Français occupèrent un côté du Khalidj, lorsque les Osmanlis commencèrent à sortir par la porte de Nasr. Le général Régnier y était avec quatre mille hommes, et ne laissait sortir les étrangers qu'un à un ; celui qui avait deux sabres était obligé d'en déposer un.

Le général Régnier, avec ses quatre mille hommes, les accompagna jusqu'à Salahié, les traitant avec égards, et faisant donner des montures à ceux qui ne pouvaient pas suivre à pied. Les Osmanlis marchaient avec une grande soumission, dont les Français ignoraient la cause ; ils craignaient qu'arrivés dans un endroit désert, les Français les égorgeassent tous.

Plusieurs habitants du Caire avaient suivi les Osmanlis, entre autre Séïd-Ahmed-el-Mahrouki. Ce négociant, nommé membre du divan par Bonaparte, avait, au moment de la conclusion de la paix, reçu l'ordre du grand-vizir de s'entendre avec Moustafa-Pacha. Pendant le siége, il rendit d'importants services à Osman-Kiaya et à Nassouf-Pacha : ceux-ci lui en témoignèrent leur reconnaissance. Nous en parlerons dans la suite.

Moustafa-Pacha, retenu à Djizé, fut envoyé à Damiette après la reddition du Caire. Il y tomba malade de chagrin, et mourut. L'armée française lui rendit les honneurs funèbres, comme pour un de ses généraux.

Les Français s'établirent de nouveau au Caire, recomposèrent leur maison, et mirent de l'ordre à leurs affaires.

Trois jours après leur entrée, le général en chef convoqua le divan, et dit aux membres : « Je me plaisais à croire qu'en votre qualité de docteurs de la loi, et en vertu de l'expérience d'un âge avancé, je trouverais en vous des hommes éclairés et prudents : j'ai acquis la malheureuse conviction que vous n'êtes que des fous aveuglés par le fanatisme. Comment est-il possible qu'après avoir appris que le grand-vizir, avec son armée innombrable, n'avait osé m'opposer de résistance, vous ayez pu admettre dans votre ville des gens échappés à mon sabre, et

que ma voix seule avait mis en déroute ? Vous vous livrez à eux, et vous vous révoltez contre moi pour la ruine de votre pays! Vous avez causé la mort de vingt mille ames! vous avez massacré les pauvres chrétiens, dont les jours sont comptés! Ils étaient sous votre protection, ils imploraient votre secours! Je ne trouve pas de termes pour qualifier une telle conduite. Je ne devrais laisser la vie à aucun de vous. Je veux bien croire que vous avez été aveuglés par votre fanatisme et votre ignorance, et commuer votre punition ; mais vous paierez, avec les musulmans, deux millions de thalaris. Les chrétiens sont exempts de cette contribution : ils ont assez souffert des massacres et des pillages que vous avez permis. Vous direz peut-être que nous les avons engagés à prendre les armes en notre faveur; mais nous n'avions pas besoin d'eux, et c'est pour défendre leur propre vie qu'ils se sont armés!

« Vous me remettrez, en outre, vingt mille fusils, quinze mille paires de pistolets, dix mille sabres, quatre cents mules et cent chevaux.

« Le cheikh Sadat paiera cent cinquante mille thalaris. »

. . . .

. . . .

. . . .

Le général en chef, après cette communication, se retira dans ses appartements, et laissa les membres du divan dans la salle.

Mouallem-Jacob de Saïd fut chargé de lever cette contribution. Il reçut du général en chef un sabre et des épaulettes de général ; il commença à enrôler des Cophtes, qui faisaient l'exercice à la française sur la place d'Ezbèkié.

Le cheikh Sadat, pour son entêtement fanatique, fut enfermé à la forteresse, et ses biens vendus à l'encan.

Le cheikh Khalil-Bekri fut revêtu par le général en chef d'une superbe pelisse, et on lui fit rendre tout ce qui lui avait été enlevé.

Abdelhal, lieutenant de Moustafa-Agha, fut fait janissaire-agha à la place de son maître, que les révoltés avaient pendu.

Boulak fut imposé à cinq cent mille thalaris.

Le capitaine Nicolas s'habilla à la française, reçut du général en chef un sabre et des épaulettes de général ; et un Grec, nommé Yani l'Anier, qui louait des ânes du temps des Mamlouks et même du temps des Français, fut fait commandant pour avoir rendu, de concert avec le capitaine Nicolas, de grands services pendant le siége.

En l'année 1200 de l'hégire (1785), Hassan-Capitan-Pacha était venu en Égypte pour chasser les Mamlouks de Mehemmed-Bey-Abou-Zéhélè, et mettre Ismaïl-Bey à sa place. Il s'empara d'Osman-Bey-el-Tambourdji et des autres Mamlouks de Murad-Bey, les fit enfermer à Befdjadé, près de Constantinople.

Ce Nicolas, alors patron de barque, avait la faculté d'entrer dans la prison et de causer avec les beys. Il se lia avec eux, et leur proposa de les reconduire en Égypte. Les Mamlouks acceptèrent avec une vive reconnaissance, et Nicolas les fit sortir de nuit par une fenêtre de la prison, les transporta à la nage jusqu'à son bâtiment, mit aussitôt à la voile, et les conduisit à Mourad-Bey.

Nicolas entra au service de ce bey ; il avait un corps de trois cents marins grecs, commandait un grand bâtiment et plusieurs autres petits en station devant Djizé, et auxquels Murad-Bey fit mettre le feu, comme nous l'avons dit plus haut.

A l'entrée des Français à Alexandrie, Nicolas était à Damiette. Murad-Bey le fit venir avec ses marins ; il le plaça à la batterie d'Embaba. Quand il vit la déroute, Nicolas se jeta dans le Nil, passa sur l'autre rive, et resta à Boulak.

Bonaparte le fit chercher, l'admit au service de la république, en lui recommandant de la servir avec autant de fidélité qu'il en avait montré à Murad-Bey.

Ainsi, il y avait le général Jacob, le général Nicolas, le commandant Yani et le commandant Joussef-Hamin, chrétien de Syrie, chef de tous ceux qui avaient suivi l'armée après l'expédition d'Acre, et environ cent cinquante personnes de Safdié, de Moukadessé, de Telhamé, d'Acre et de Jaffa.

Bathelamè, de l'île de Chio, commandait les Mamlouks au ser-

vice des Français. Cet homme était de la maison de Mouhammed-Bey-el-Elfi. C'était un bon cavalier, parlant l'italien et jouissant d'une bonne réputation.

Le général Jacob avait sous ses ordres huit cents Cophtes portant l'uniforme et le chapeau français. Les Français qui les avaient instruits étaient satisfaits de leurs progrès.

Le nom du général Kléber était respecté et redouté de tout le monde ; la défaite d'une armée formidable, où se trouvaient tous les grands de l'empire ottoman, était une action qui effrayait l'imagination.

Quand les Osmanlis furent expulsés d'Égypte, Murad-Bey s'était séparé d'eux et avait envoyé une personne de confiance auprès du général en chef, pour lui demander une entrevue.

Osman-Bey-el-Achkar et Osman-Bey-el-Bardisi vinrent chercher le général en chef et l'accompagnèrent à l'île d'Or (1), où était Murad-Bey, dans un magnifique palais qui lui appartenait. Le prince, aussitôt qu'il vit le général, se leva, s'avança vers lui jusqu'au milieu du kiosk, le prit par la main, le fit asseoir près de lui, et lui fit beaucoup d'amitié. Le général lui remit le titre de gouverneur du Saïd, en lui en assurant la jouissance pendant tout le temps que la république occuperait l'Égypte, et qu'il en paierait les revenus d'usage. Il ajouta : « Si les circonstances nous forçaient de quitter l'Égypte, c'est à vous seul que nous remettrons ce pays. »

Murad-Bey fit au général en chef présent d'un sabre et d'un poignard enrichis de diamants. Il donna au général Damas une belle bague en diamants, et un sabre au drogman ; et, à leur sortie, les généraux et le drogman trouvèrent trois chevaux magnifiquement harnachés.

Murad-Bey partit pour le Saïd avec Osman-Bey-el-Bardisi, Osman-Bey-Tambourdji, Osman-Bey-el-Achkar. Il écrivit à Ibrahim-Bey pour l'informer du résultat de son entrevue avec le général en chef, en l'engageant, du consentement des Français,

(1) Suivant les relations françaises cette entrevue aurait eu lieu sous une tente dressée dans l'île de Djéziré-Terfeh au-dessus de Djizè. B.

à venir résider avec lui dans cette province, ainsi que tous les autres Mamlouks. Ibrahim-Bey s'en excusa sur ce que son harem était à Damas.

Le 21 de mouharrem 1215, à trois heures après midi, le général Kléber se promenait sans habit, à cause de la chaleur, dans le jardin à l'entrée de sa maison. Un Arabe, mal vêtu, se plaça sur son passage, lui tendit la main, comme pour lui demander l'aumône. Le général passa sans faire attention à lui. L'Arabe recommença une seconde fois, sans plus de succès. A la troisième, il tira un papier de son sein, et le présenta. Le général s'arrêta, prit le papier, croyant que c'était une pétition en arabe ou en français, et, pendant qu'il l'examinait, l'Arabe lui donna un coup de poignard. Le général poussa un cri qui fut entendu de toute la maison, et retentit même dans le quartier. L'assassin donna un second et un troisième coups.

Le lieutenant du général en chef, le général Damas, sortit à ce cri; il trouva le général baigné dans son sang et prêt à rendre le dernier soupir; il s'écria: « Oh! mon ami! qui a fait ce coup? » Kléber leva la main, et, avec le doigt, indiqua l'endroit où s'était sauvé l'assassin. Dans cet endroit, il y avait des maçons, qui furent tous arrêtés.

Avant le général Damas, l'ingénieur en chef (1) était accouru; et, voyant l'Arabe frapper le second coup, il s'était élancé sur lui, quoiqu'il n'eût pas d'armes. Celui-ci l'aperçoit, se retourne, et, d'un coup de poignard, l'étend par terre; ensuite va frapper d'un troisième coup le général, et se sauve.

Une femme, qui était à une fenêtre donnant sur le jardin, s'écria: « Les maçons sont innocents! le meurtrier est au fond du jardin. » Effectivement, on le trouva dans un bosquet. Il tenait encore le poignard, et blessa à la main celui qui l'aperçut le premier. On s'empara de lui, et on le conduisit devant le général Damas.

La terreur régnait au Caire. L'assassin, par l'effet de la grâce

(1) C'était l'architecte Protain.

divine, n'eut pas l'idée de se sauver. Si les Français ne l'avaient pas trouvé, leur dessein était de faire un massacre général des habitants.

On fit subir un interrogatoire à l'assassin. Voici ses réponses : « Je suis d'Alep ; mon nom est Suléïman ; c'est moi qui ai tué le général en chef, qu'on n'accuse donc personne autre. Ce poignard prouve assez que je suis son meurtrier. L'agha des janissaires ayant demandé un homme capable d'aller tuer le sultan des Français, je me suis offert. Il m'a dit : Si tu peux délivrer les musulmans de ce fléau, tu seras comblé de biens par le grand-vizir. On m'a donné quelques piastres pour ma route. Je suis arrivé au Caire ; là, j'ai acheté ce poignard, et j'ai épié l'occasion d'exécuter mon projet. Dans ce but, j'ai suivi le général à Djizé ; mais, n'ayant pas trouvé le moment favorable, je n'ai cessé de l'observer jusqu'à ce qu'enfin j'aie délivré le peuple de Mohammed de ce tyran ! Je n'ai, du reste, révélé mes projets qu'à trois de mes voisins de la mosquée d'El-Azhar. »

Sur sa déclaration, ces trois individus furent arrêtés et confrontés avec lui. Leur culpabilité ayant été bien démontrée, ils furent condamnés à mort.

Cet interrogatoire fut imprimé avec la traduction française (1).

Le corps du général Kléber fut enlevé ; on lava ses blessures, et le général Damas conserva son cœur dans un bocal.

Le général Menou, homme d'un âge avancé, fut élu général en chef par un conseil des chefs de l'armée. Ce général fit mettre le corps de Kléber dans un cercueil de plomb.

Trois jours après, tous les Français du Caire se réunirent ; on déposa le cercueil sur une voiture traînée par des chevaux couverts de draps noirs. Le cortége était composé des ulémas, des cheikhs, des généraux et des soldats, qui marchaient le fusil baissé. On conduisit Suléïman et ses trois complices à Kaser-Aïn ; on les fit monter sur l'élévation de Koum-Akareb. Suléïman eut la main brûlée et fut empalé ; on trancha la tête

(1) Voy. *Jugement de Soliman d'Alep*, en arabe, en turc et en français ; petit in-4°, imprimé au Caire.

de ses trois complices. Ces têtes restèrent exposées sur des piques, et les corps furent brûlés.

On avait construit à Kaser-Aïn une élévation où l'on déposa le cercueil en plomb renfermant les restes de Kleber. On planta des fleurs autour, et un soldat, le fusil sur l'épaule, était de garde jour et nuit dans cet endroit. Le cortége reconduisit le général Menou au Caire.

Ce général avait épousé, à Rosette, une musulmane descendant du prophète, et avait embrassé l'islamisme. Il signait ainsi : *Celui dont le cœur est sincère, Abdallah-Menou.*

Les généraux dont les noms suivent, se trouvaient sous ses ordres, savoir :

Le général Ramion, gouverneur de Damiette; le général Lanusse; le général Régnier; le général Damas; le général Béliard, gouverneur du Caire, et le général Dor, qui avait été trésorier. Le général Desaix, ancien général du Saïd, qui avait été négociateur avec Poussielgue pour la paix, était parti avec lui dans l'espace de temps écoulé entre la signature et la rupture de la convention d'El-Arich. Ce général avait été pris par les Anglais, et délivré par Bonaparte.

Le général Menou prit le commandement en chef vers la fin de mouharrem 1215.

Tout le monde disait que le général Bonaparte, parti d'Alexandrie avec trois bâtiments, ne pourrait échapper aux nombreuses croisières anglaises. Les Français, au contraire, étaient persuadés qu'il arriverait heureusement, parce qu'il avait toujours été favorisé par la fortune. Effectivement, au bout de quarante jours, il débarqua en France.

Il rapportait d'Égypte des richesses immenses, consistant en diamants, marchandises et en armes de toute espèce. Il avait aussi un dromadaire enharnaché, qui avait appartenu aux Mamlouks.

A la nouvelle de son retour, les cinq chefs du gouvernement français décrétèrent que Bonaparte était un séditieux ; qu'il avait suscité des guerres à la république ; qu'il serait dégradé, et monterait la garde comme simple soldat à la porte des assem-

blées. Mais, à son arrivée à Paris, il se présenta aux cinq chefs du gouvernement, leur fit le rapport de ce qui s'était passé en Égypte, et les pria d'envoyer des renforts pour l'armée française. On lui répondit que cela n'était plus son affaire, et on lui présenta le décret qui le concernait. Il s'y soumit, monta la garde à la porte du divan, jusqu'à ce qu'il eût pris ses mesures pour le renverser.

Le général Berthier, qui avait été son lieutenant en Égypte, et le général Murat, attaquèrent les membres du divan, et en tuèrent trois; les deux autres furent épargnés. On prétend qu'ils étaient d'intelligence avec Bonaparte. Le peuple de Paris, d'une voix unanime, demanda que Bonaparte fût chef de la république. Les Français l'aimaient passionnément, parce qu'il les avait toujours conduits à la victoire. Il fut donc proclamé, par les deux chefs qui n'avaient pas péri, premier consul de la république.

Bonaparte s'occupe aussitôt de la levée d'une armée, qu'il fait marcher en Italie contre les Autrichiens et les Russes; il reprend toutes les villes de cette contrée les unes après les autres, et bientôt le bruit de ses conquêtes s'étend par tout le monde. Revenu triomphant, Bonaparte fait rouvrir les églises, rappelle les prêtres, fait la paix avec le pape Pie VII, le remet sur son siége, et consolide la république française, qui, semblable à la république romaine, est gouvernée par son premier consul.

Cependant l'état déplorable de la marine empêchait Bonaparte d'envoyer des secours à l'armée d'Égypte. Les Anglais, qui avaient de nombreuses croisières, s'étaient, en outre, emparés de Malte par famine. Il trouva pourtant le moyen de faire passer des lettres en Égypte, promettant des secours et informant le général Menou de ses succès; il lui donnait ses instructions, lui annonçait la prochaine arrivée de vingt mille Anglais unis aux Ottomans, et lui recommandait bien de prendre ses mesures pour les repousser.

Le général Menou fit élever des forts autour du Caire, à partir de Kirman; on découvrit d'anciennes murailles, auprès desquelles on avait construit des maisons. Plus de cinq mille

maisons du quartier d'Hussein furent démolies, et on éleva une muraille depuis la porte de Nasr jusqu'à Ezbèkié. Dix tours garnies d'artillerie flanquaient cette longue muraille.

On comptait vingt-cinq forts autour du Caire. Le Vieux-Caire, Rodha, le Mékias et Djizzé, furent aussi fortifiés.

Les Français, depuis leur arrivée, avaient fait des travaux considérables. A Damiette et au Boghaz (1), il y avait des batteries formidables, et Alexandrie était devenue une place plus forte que Malte, soit du côté de la terre ou de la mer. Les Français avaient fait des frais immenses pour ces constructions, qui assuraient leur tranquillité. Ces moyens de défense leur étaient d'autant plus nécessaires qu'ils n'étaient qu'une poignée de monde en comparaison du peuple égyptien. On comptait alors cinq millions d'ames en Égypte, tandis que le général Menou n'avait sous ses ordres que dix-huit mille Français, parmi lesquels encore il n'y en avait que huit mille en état de combattre, le reste se composant d'employés de l'administration, d'artisans, de femmes et d'enfants.

Le général Jacob fit aussi fortifier le quartier des Cophtes, près la place d'Ezbèkié.

Le général Menou était détesté d'une grande partie de l'armée : c'était un vieillard orgueilleux, entêté et sans courage. Les Français le méprisaient pour avoir embrassé l'islamisme, et les musulmans, ne croyant nullement à sa conversion, le regardaient comme un hypocrite.

Quand le général Bonaparte parlait de se faire musulman, ceux-ci n'étaient pas dupes de ses paroles; ils souriaient en disant : Ce n'est que pour en imposer au peuple.

Le grand-vizir, qui s'était établi à Jaffa et qui avait recruté son armée, écrivit à Murad-Bey ce qui suit : « Le général Kléber, « qui s'était engagé à vous rendre l'Égypte, a été tué ; ce qui « est passé est passé. Réclamez maintenant du général Menou « l'exécution des promesses du général Kléber. Lorsqu'il y aura

(1) Ce mot qui signifie détroit, canal, indique ici la barre située à l'entrée du Nil près de Damiette. B.

« consenti, nous vous enverrons un pacha comme précédem-
« ment, et nous retournerons à Constantinople. »

Osman-Bey-el-Bardisi fut expédié par Murad-Bey auprès du général Menou; il apportait les revenus de la province, et lui fit part de la proposition du grand-vizir. Le général en chef répondit qu'il n'était pas, pour le moment, disposé à quitter l'Égypte; que, lorsque les circonstances l'exigeraient, il en avertirait Murad-Bey.

Dans le mois de chewal 1215 (1er mars 1801), le général commandant à Alexandrie (1) annonça l'apparition d'une flotte forte de cent cinquante voiles, et demanda des forces pour la repousser. Cette nouvelle causa de l'agitation parmi les Français, qui firent acheminer quelques troupes vers la mer. Deux jours après, ce même gouverneur annonça que la flotte avait repris le large. Le général Menou se hâta de rappeler les troupes qu'il avait envoyées, et publia que son ennemi s'était sauvé. Il était dans une pleine sécurité, lorsqu'il reçut de nouveau la nouvelle de l'apparition de la flotte et l'avis que les Anglais avaient opéré un débarquement auquel le gouverneur d'Alexandrie, avec huit cents hommes, avait vainement tenté de s'opposer (2).

Le général en chef, à cette nouvelle, laissa le général Béliard pour gouverner le Caire, et partit de cette ville avec une partie de l'armée. Il écrivit au général Ramion, gouverneur de Damiette, de venir le rejoindre par le chemin de Bourlos, et de ne laisser que quelques soldats pour garder le Boghaz.

Au Caire, les Français, ayant eu connaissance que les Anglais étaient établis à terre et que le grand-vizir s'avançait, comprirent dès lors que l'affaire était sérieuse, et évacuèrent leurs maisons pour se retirer à la forteresse et à Djizé.

Arrivé près d'Alexandrie, le général Menou vint reconnaître la position des Anglais, et les fit attaquer. Ceux-ci plièrent d'abord; mais, étant revenus à la charge, forcèrent les Français

(1) Le général Friant. B.

(2) Les relations françaises disent seize cents contre douze mille Anglais protégés par le feu d'une multitude de chaloupes canonnières. B.

à se retirer avec une perte considérable. Un général de cavalerie très estimé périt dans ce combat. Le général Lanusse, guerrier plein de courage, fut grièvement blessé. Menou, étant venu le voir sous sa tente, se mit à pleurer. Le général Lanusse lui dit : « Vous êtes indigne de commander les armées de la république, et n'êtes bon qu'à faire un marmiton. Votre place aurait été dans la cuisine, à éplucher des ognons. Tout notre malheur provient de votre orgueil et de votre inhabileté. Si vous aviez laissé l'armée poursuivre sa marche, nous nous emparions du camp des Anglais. »

Le général Lanusse mourut des suites de ses blessures.

Il y eut un second combat dans lequel les Anglais perdirent leur général en chef (1) et quatre généraux. Malgré cela, ils se fortifièrent de plus en plus sur la plage.

Pendant ce dernier combat, le général Menou s'était retiré, avec une partie de son armée, derrière les retranchements d'Alexandrie.

Le général Menou avait fait retirer toutes les garnisons des diverses places de Katié, Salahié et Belbéis, et avait partagé ses forces entre Alexandrie, le Caire et Rahmanié.

Les Anglais et le capitan-pacha s'établirent à Rosette; et, en coupant une digue opposée à la mer sur le chemin d'Alexandrie au Caire, ils firent de cette place une île, qui ne pouvait plus communiquer avec la capitale.

La garnison de Rahmanié, après un engagement avec les Anglais, fut obligée de se replier sur le Caire.

Cependant le grand-vizir s'approchait lentement; quand il fut à Belbéis, quelques détachements s'avancèrent dans le voisinage du Caire. Le général Béliard, qui se voyait coupé avec environ huit mille hommes, fit une sortie de nuit à la tête de deux mille cinq cents hommes. Il eut un engagement avec l'armée ottomane; mais, voyant qu'elle était bien plus nombreuse que sa faible armée, il revint au Caire.

(1) Abercromby, mort par suite des coups que lui porta un officier de dragons français. B.

L'armée ottomane s'avançait sur la rive droite, tandis que l'armée anglaise et le capitan-pacha marchaient sur la rive gauche ; ils étaient si lents dans leurs mouvements qu'ils mirent quatre mois pour arriver au Caire. Les Français les observaient avec des lunettes. Les Anglais campèrent devant Djizé, qui était bien fortifié.

Les armées restèrent ainsi en présence pendant vingt-cinq jours, dans une inactivité complète. Au mois de sefer 1216, le général Béliard envoya au camp anglais un officier avec un Arménien nommé Youssef-Tursi, pour faire des propositions de paix. A leur retour, le général Béliard fit assembler son conseil, et lui soumit les conditions qu'on lui proposait. Quand elles furent acceptées, un nouvel envoyé les reporta au camp anglais, pour les faire signer par le capitan-pacha, le grand-vizir et le général anglais (1). Ces conditions concernaient les troupes françaises, et tous les habitants de l'Égypte qui avaient pris du service.

Les plénipotentiaires étaient, de la part du général Béliard, le général Berdjadoc (2) ; de la part du général anglais (3) et de la part du grand-vizir, Osman-Bey ; de la part du capitan-pacha, Ishak-Bey.

Après s'être réunis, les plénipotentiaires convinrent des conditions suivantes :

. . . .

. . . .

. . . .

Les Français quittèrent le Caire, et allèrent à Djizé à la fin du mois de sefer 1216. Le jour même de leur sortie du Caire, le grand-vizir fit son entrée après la prière de midi, ainsi que le capitan-pacha et une partie de l'armée anglaise.

(1) Hutchinson.

(2) Les généraux de brigade Donzelot, Morand, et le chef de brigade Tarayre.

(3) John Hope, brigadier général.

Le général Jacob, le Cophte, Yani, le commandant grec, et Youssef-el-Hamawi, commandant des Syriens, Abdelhal, agha des janissaires, en tout cent hommes avec leurs familles, allèrent à Djizé avec les Français. Quatre jours après, ils se mirent en route par terre et par eau. Le capitan-pacha et le général anglais les accompagnèrent jusqu'à Rosette.

Les Français s'embarquèrent à Aboukir sur des bâtiments qui leur avaient été préparés, et emportèrent avec eux le corps du général Kléber dans un cercueil de plomb.

Avant de partir pour Rosette, le général Béliard, conformément à un des articles du traité, expédia au général Menou le trésorier Estew avec son trésor. Cet homme, depuis l'entrée des Français, avait été chargé des revenus de l'Égypte. C'était un administrateur très habile.

Le général Menou refusa de profiter des avantages que lui offrait la capitulation (1). Il était bien fortifié, avait des vivres et des munitions en abondance; il pouvait se battre pendant dix ans. Il avait, en outre, établi une poudrière et une fonderie de boulets et de bombes. La principale force des Français consistait dans l'artillerie légère. Ils faisaient des feux de file avec les canons comme avec les fusils.

Ils avaient établi des moulins à vent qui travaillaient jour et nuit, et fournissaient assez de farine pour toute l'armée, et ils avaient aussi construit des fours.

Mais les Français n'étaient plus assez nombreux pour résister à tant d'ennemis intérieurs, et à deux armées qui venaient en même temps les attaquer par terre et par mer.

Huit mille sipahis indiens qui avaient débarqué à Suez, la flotte ottomane et la flotte anglaise réunies devant Alexandrie, l'innombrable armée du grand-vizir et celle des Mamlouks, telles étaient les forces ennemies qui menaçaient les Français, forces auxquelles il faut encore ajouter les habitants, dont les dispositions leur étaient également hostiles. Cependant les Français ne crai-

(1) Du Caire.

gnent pas la mort, et le général Menou ne voulait pas entendre parler de rendre Alexandrie.

Quand le général Béliard fut parti, une partie de l'armée anglaise et de celle du capitan-pacha se joignit aux troupes qui assiégeaient Alexandrie, et le siége fut poussé avec plus de vigueur par terre et par mer.

Dans le commencement du siége, les Français renfermés dans cette place avaient du riz et du pain en abondance; mais bientôt il devint plus rare, et le peuple d'Alexandrie se trouva dans la disette, mangeant tout ce qu'il pouvait trouver de vivres avariés. Cette mauvaise nourriture engendra une maladie mortelle et épidémique. L'armée française avait encore du blé qu'elle avait payé au poids de l'or aux Bedouins. Cependant on commença à manquer de viande et de beurre, et un grand nombre d'habitants de la ville obtinrent, moyennant quarante paras, la permission de sortir d'Alexandrie. Enfin, à la suite de plusieurs combats par terre et par mer, après plusieurs jours de disette et de maladie, le général Menou livra la place aux mêmes conditions que le général Béliard avait livré le Caire. L'armée anglaise et celle du capitan-pacha entrèrent dans la ville après un siége de soixante jours (1).

En entrant au Caire, Son Altesse le grand-vizir fit publier un pardon général pour le peuple, et particulièrement pour les rayas chrétiens. Toute l'animosité qui avait subsisté entre les musulmans et les chrétiens pendant le séjour des Français, devait cesser. Sa Hautesse le sultan avait pardonné; par conséquent personne ne devait plus exercer d'actes de vengeance ou d'inimitié.

Son Altesse menaçait de punir sévèrement quiconque contreviendrait à cet ordre, et il employa tous les moyens en son pouvoir pour rassurer les rayas en plaçant des postes militaires de tous les côtés et des gardes pour chaque quartier chrétien.

(1) La capitulation d'Alexandrie fut signée par le général Menou, le 15 fructidor an IX (2 septembre 1801).

Quand l'un d'eux avait affaire en ville, il se faisait accompagner d'un soldat, et à son retour il payait trois piastres ou vingt paras suivant ses moyens.

Séïd-Ahmed-el-Mahrouki était en grande faveur auprès du vizir qui le fit connaître à la Sublime Porte.

Voici la liste des Mamlouks, anciens maîtres de l'Égypte, qui rentrèrent avec le grand vizir :

Ibrahim-Bey-le-Grand; Osman-Bey-el-Achkar; Merzouk-Bey; Abdurrahman-Bey; Osman-Bey-el-Tambourdji; Osman-Bey-el-Berdissi; Ahmed-Bey-el-Kilardji; Mouhammed-Bey-el-Menfouk; Mouhammed-Bey-el-Mebdoul, Sélim-Bey-Abou-Diab; Mouhammed-Bey-el-Elfi resta à Djizé.

Osman-Bey-Hassan, l'un des anciens Mamlouks, retiré dans la province du Saïd depuis l'entrée des Français, avait fait le serment de ne pas se raser la tête tant que l'Égypte serait au pouvoir des infidèles, il resta en effet trois ans sans se faire couper les cheveux. On lui donna le surnom d'*Abou Chouché*.

Murad-Bey mourut de la peste dans la province du Saïd, deux mois après le départ des Français (1). Cette maladie emporta aussi Soliman-Bey et beaucoup de kiachefs et de Mamlouks.

Murad-Bey, avant de mourir, rassembla ses Mamlouks, les kiachefs et les aghas, leur désigna Osman-Bey-el-Tambourdji pour son successeur, remit son trésor à Osman-Bey-el-Berdissi et leur recommanda de suivre les intructions de son frère Ibrahim-Bey et de s'unir à lui. Quand il fut mort, les Mamlouks le pleurèrent; ils s'écriaient: L'astre des Mamlouks s'est éclipsé. C'était la vérité.

Le capitan pacha, après s'être établi à Alexandrie, pensa à y faire venir les Mamlouks de Murad-Bey pour remplir ses instructions. Le grand-vizir les ayant réunis, leur dit: « Mon frère le capitan pacha vous invite à aller le voir, il désire des informations que vous seuls pouvez lui donner. Les Mamlouks ré-

(1) Ceci n'est pas exact, Mourad-Bey mourut à Bénisouef, pendant que les Français étaient encore au Caire. B.

pondirent qu'ils obéiraient; ils étaient d'ailleurs rassurés par un pardon général que le grand-seigneur avait accordé, même avant la mort de Murad-Bey. En outre ils s'étaient assurés de la protection anglaise avant la reddition du Caire, et il y avait un traité particulier en faveur des Mamlouks entre le général anglais, le grand-vizir et le capitan pacha.

Ibrahim-Bey, étant encore en Syrie, avait obtenu de l'amiral Smith que les Mamlouks seraient traités comme sujets anglais; mais cette décision était restée secrète.

Les Mamlouks Osman-Bey-el-Tambourdji, Osman-Bey-el-Berdissi, Mohammed-Bey-Menfouk, Osman-Bey-el-Achkar, Ibrahim-Kiaya-el-Sennari, suivis des kiachefs et des aghas, se rendirent donc et en pleine sécurité à l'invitation du capitan pacha; ils passèrent par Rosette et vinrent à Alexandrie où ils furent reçus avec distinction par le capitan pacha.

Ils allèrent ensuite faire une visite au général anglais (Hutchinson) qui les reçut avec joie. Ils lui déclarèrent qu'ils redoutaient quelque perfidie de la part du capitan pacha et qu'ils n'avaient d'espoir qu'en lui. Le général les rassura en leur parlant du traité particulier.

Quatre jours après leur arrivée, ayant été de nouveau au camp de capitan pacha visiter cet amiral, celui-ci les invita à s'embarquer avec lui pour aller voir Alexandrie; mais à peine ils eurent poussé au large qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient trahis; on les conduisait à bord de l'amiral; ils mirent les armes à la main et se battirent avec ceux qui étaient dans leur chaloupe; on faisait feu sur eux du bord des bâtiments. Osman-Bey-el-Berdissy, quoique blessé, se jeta dans la mer et parvint à gagner le rivage, courut chez le général anglais, et le prévint de ce qui se passait. Celui-ci, qui avait déjà entendu la fusillade, rangea son armée en bataille, fit braquer des canons sur le camp du capitan pacha et lui envoya demander les Mamlouks morts ou vifs (1).

(1) Voyez sur cet événement l'*Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mehemmed-Aly*, par Mangin, tome I[er], p. 14, in-8. Paris, 1823.

Osman-Bey-el-Tambourdji, Mouhammed-Bey-el-Menfouk, Osman-Bey-el-Achkar et Ibrahim-el-Sennary avaient été tués. On livra leür corps au général anglais, qui leur fit rendre les honneurs militaires.

Le lendemain, Osman-Bey-el-Berdissi reçut la nouvelle que les Mamlouks d'Ibrahim-Bey avaient été mis en prison au Caire. Le grand-vizir les avait fait arrêter en leur disant qu'il avait l'ordre de les envoyer à Constantinople. Le général anglais, outré de cette mauvaise foi, voulait se mettre en marche pour aller les délivrer. Il expédia de suite un officier pour dire à S. A. de rendre immédiatement la liberté aux Mamlouks, et que s'il s'y refusait le capitan pacha et la flotte ottomane lui en répondraient; il lui annonçait en même temps qu'il se disposait à marcher lui-même contre le Caire.

Le grand-vizir fut consterné quand il apprit que le plan conçu avec le capitan pacha pour conduire les Mamlouks à Constantinople avait échoué et allait entraîner une guerre avec les Anglais; il tremblait de voir renouveler une catastrophe semblable à celle que lui avait fait éprouver le général Kléber. Les Anglais étaient très nombreux et leur armée dans une position bien retranchée; leur flotte était aussi plus forte que celle des Osmanlis.

Issouf-Pacha, homme prudent et d'un jugement sain, reçut avec distinction l'envoyé du général anglais, le combla de témoignages d'amitié, prétendit que le capitan pacha avait agi sans ordre, et que le désastre arrivé aux Mamlouks était un de ces événements au-dessus de la prévoyance humaine; que quant aux Mamlouks qui étaient au Caire, ils y étaient traités avec la considération qui leur était due, mais qu'il avait l'ordre du sultan de les inviter à se rendre à Constantinople auprès de S. H. qui voulait leur confier des charges et les combler de dignités. « Je réponds de leur vie, ajouta-t-il, vous pouvez les voir et vous assurer de la manière dont ils sont traités; ils vous confirmeront eux-mêmes qu'ils désirent aller à Constantinople. »

Le grand-vizir fit accompagner l'envoyé par son drogman pour lui servir d'interprète auprès des Mamlouks, et leur fit en

même temps signifier l'ordre de confirmer ce qu'il lui avait dit. Il les força même d'écrire dans ce sens au général en chef.

Les Mamlouks étaient dans une telle position qu'ils étaient contraints d'obéir.

Le général en chef, au retour de son envoyé, fut transporté de colère, et envoya dire au grand-vizir qu'il allait commencer les hostilités s'il ne rendait immédiatement la liberté aux Mamlouks.

Le grand-vizir, après avoir congédié l'envoyé anglais, avait chargé M. Charles Rosetti d'aller à Alexandrie pour rétablir la bonne harmonie entre les Anglais et le capitan-pacha. A son arrivée à Alexandrie le consul trouva le général anglais transporté de colère et son armée prête à marcher. Il ne permit pas même à M. Rosetti de passer la nuit dans son camp, et lui ordonna d'aller immédiatement dire au grand-vizir que l'honneur anglais ne lui permettait pas d'abandonner des hommes placés sous sa protection par un traité passé entre lui, le grand-vizir et le capitan pacha depuis trois ans.

M. Rosetti était accompagné d'un effendi envoyé également par le grand-vizir. Celui-ci, témoin de la réception du général anglais, se rendit avec M. Rosetti auprès du capitan pacha, et, après avoir tenu conseil, ils écrivirent tous les trois au grand-vizir qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'éteindre cet incendie que de rendre la liberté aux Mamlouks. L'effendi fut porteur de ces lettres et devait rendre témoignage de tout ce qu'il avait vu et entendu.

Les Mamlouks, au nombre d'environ cinq cents, furent remis entre les mains d'un général anglais qui était à Djizé. Quand cette nouvelle fut connue à Alexandrie, le capitan pacha partit avec sa flotte pour Constatinople et les Anglais continuèrent à occuper Alexandrie, Rosette et Djizé.

Le capitan pacha, en arrivant à Constantinople, traita l'affaire avec l'ambassadeur anglais et en obtint l'ordre au général de laisser la Porte disposer des Mamlouks comme elle le jugerait à propos.

Les Mamlouks de Djizé se désolèrent à l'arrivée de ces nouvelles; ils demandèrent au général anglais de les faire accompagner seulement jusqu'à deux heures de Djizé, ajoutant qu'avec l'aide de Dieu, ils trouveraient les moyens de sortir d'embarras. Ibrahim-Bey pria le général anglais de faire un rapport de tout ce qui s'était passé, et il s'ensuivit une correspondance très vive entre le général anglais et les Osmanlis.

Le grand-vizir avait nommé Mouhammed-Pacha-Abou-Merak gouverneur de l'Égypte. L'armée n'approuvait pas ce choix.

Taher, pacha d'Albanie, et Ibrahim, pacha d'Antab, murmuraient hautement. Le capitan pacha fit donner ce gouvernement à son lieutenant Mouhammed-Pacha.

Le grand-vizir donna à Mouhammed-Pacha-Abou-Merak le gouvernement de Jérusalem, Gaza et Jaffa, et se disposa à retourner à Constantinople.

Le lieutenant du capitan pacha, Mouhammed-Pacha arriva au Caire dans le mois de ramazan (1), fut revêtu de la pelisse de gouverneur d'Égypte par le grand-vizir, et retourna dans son camp après la cérémonie.

Le grand-vizir sortit du Caire dans les premiers jours du mois de chewal après sept mois de séjour. Il laissait dans cette ville Taher-Pacha avec les Albanais, quelques janissaires et Ibrahim, pacha d'Alep.

Les ulémas et les grands du Caire reconduisirent le grand vizir jusqu'à une certaine distance; ils se rendirent ensuite au camp de Mouhammed-Pacha, l'accompagnèrent en grand cortége jusqu'à la maison de Mouhammed-Bey-el-Effi, sur la place d'Ezbékié qui avait été préparée pour le recevoir.

(1) Voyez sur ce personnage la note page 242.

FIN.



